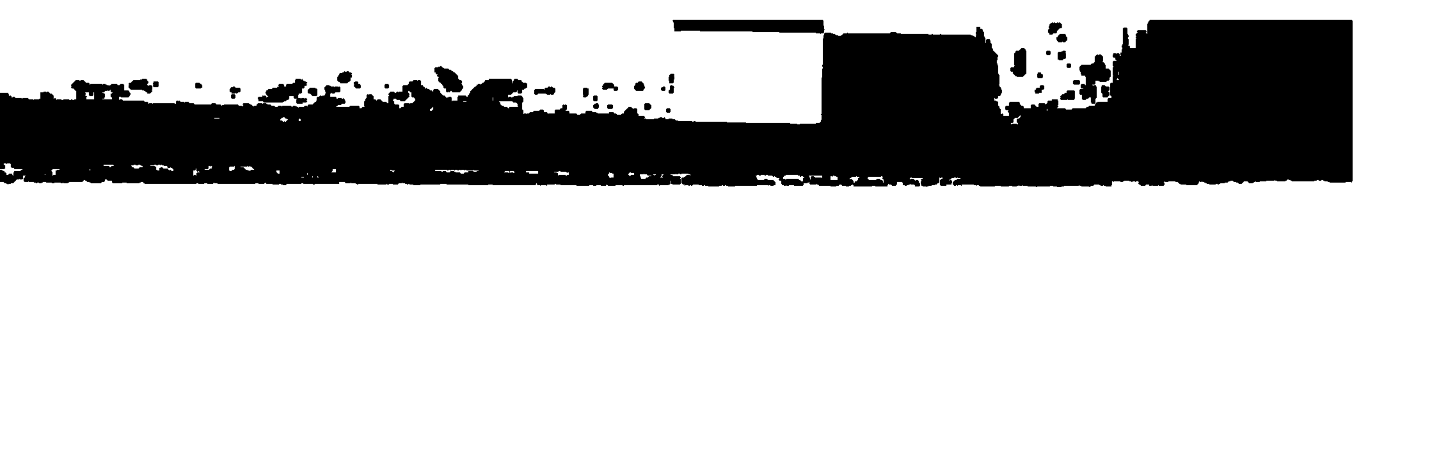














[redacted]

ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME XII.

ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME XII.

SERMONS.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEPTUAGÉSIME.

Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise : leurs droits, leurs prérogatives : comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misère, prendre part à leurs priviléges.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. Matth. xx. 16.

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les ames des pauvres. Ps. lxxi. 23.

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes, que le monde avoit méprisés, rempliront les premières places, pendant que les méchans et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures ; toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Eglise. Cette

cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondemens, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ son instituteur est venu au monde, pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi; de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle : et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs : dans le royaume de Jésus-Christ la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers-nés de l'Eglise, et ses véritables enfans. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir : au contraire, dans la sainte Eglise, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les priviléges sont pour les puissans et les riches; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que dans l'Eglise de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Evangile, que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente ; « Les derniers » sont les premiers, et les premiers sont les derniers » : puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Eglise; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Eglise que pour les servir; puisque les grâces du nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par

leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres; c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean-Chrysostôme, nous propose une belle idée pour connoître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent: mais le grand saint Chrysostôme conclut pour les pauvres (1); et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches auroit beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle seroit sans force et sans fondement assuré. L'abondance ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromproit tous les esprits, et amolliroit tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seroient négligés, la terre peu cultivée, les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberoit enfin par

(1) *De div. et paup. Hom.* xi, *tom.* xii, *pag.* 505, 506.

elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y auroit que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliqueroit les esprits par le besoin, les aiguiseroit par l'étude, leur inspireroit une vigueur mâle par l'exercice de la patience; et n'épargnant pas les sueurs, elle acheveroit les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean-Chrysostôme au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostôme ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenoit qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville, qui fût véritablement la ville des pauvres. Cette ville c'est la sainte Eglise : et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance : que l'Eglise dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Ecriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paroisse peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable : et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'

y a cette différence entre la Synagogue et l'Eglise ; que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Eglise est cachée » et intérieure » : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* (1). « Dieu te donne, disoit Isaac à son fils Ja- » cob (2), la rosée du ciel et la graisse de la terre ». C'est la bénédiction de la Synagogue. Et qui ne sait que, dans les Ecritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages ? Selon ces promesses, Messieurs, il est bien aisé de comprendre que les richesses et l'abondance étant le partage de la Synagogue, dans sa propre institution elle devoit avoir des hommes puissans et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Eglise. Dans les promesses de l'Evangile, il ne se parle plus des biens temporels, par lesquels l'on attiroit ces grossiers, ou l'on amusoit ces enfans. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix ; et par ce merveilleux changement les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers ; parce que les riches, qui étoient les premiers dans la synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Eglise, et que les pauvres et les indigens sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons, qu'il seroit trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant :

(1) *Ps.* XLIV. 15. — (2) *Genes.* XXVII. 39.

que dans le vieux Testament Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il étoit convenable que la Synagogue son épouse eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Eglise, son corps mystique, devoit être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes Frères, que ce même Dieu humilié, « voulant, dit-il, rem» plir sa maison », *ut impleatur domus mea* (1), ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez-vous-en, dit-il, dans les » coins des rues, *Exi citò*, et amenez-moi promp» tement, qui? les pauvres et les infirmes : qui en» core? les aveugles et les impotens » : *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc* (2). C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit foible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire la croix et l'infirmité. Donc l'Eglise de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance; et c'est aux pauvres et aux indigens, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pau» vres de Dieu » : *Pauperes tuos* (3). Pourquoi les

(1) *Luc.* XIV. 23. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ps.* LXXI. 2.

pauvres de Dieu? il les nomme ainsi en esprit, parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour an» noncer l'Evangile aux pauvres » : *Evangelizare pauperibus misit me* (1). Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devoit évangéliser? « O pauvres, que » vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le » royaume de Dieu (2) »! Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Eglise, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenoit, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disoit le » divin apôtre, qu'il n'y a pas dans l'Eglise plusieurs » sages selon le monde, il n'y a pas plusieurs puis» sans, il n'y a pas plusieurs nobles; mais Dieu a » voulu choisir ce qu'il y avoit de plus méprisa» ble (3) » : d'où il est aisé de conclure que l'Eglise de Jésus-Christ étoit une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étoient reçus, dès l'entrée ils se dépouilloient de leurs biens et les jetoient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Eglise, qui étoit la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avoit résolu d'établir dans l'origine du christianisme la

(1) *Luc.* IV. 18. — (2) *Ibid.* VI. 20. — (3) *I. Cor.* I. 26, 28.

prérogative éminente des pauvres membres de Jésus-Christ !

Je pourrois encore, mes Frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnoîtriez qu'ils sont les vrais enfans de l'Eglise, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction, et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, Messieurs, à respecter les pauvres et les indigens, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Eglise; qui, portant ses marques les plus assurées, sont aussi ses membres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale. « Ecoutez, nous dit-il, mes très-chers Frères »; *Audite, Fratres mei dilectissimi* (1) : sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle ame assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère de notre Seigneur? Mais entendons ce qu'il veut dire; voici ses propres paroles : « N'est-il pas vrai que Dieu a choisi » les pauvres, afin qu'ils fussent riches dans la foi, » et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux » qui l'aiment? Et après cela, poursuit-il, vous osez » mépriser les pauvres » ! Cet apôtre, comme vous voyez, nous veut faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de

(1) *Jac.* II. 5.

leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi, et les héritiers de son royaume : n'est-ce pas, mes Frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Eglise avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier ? Et de là que conclurons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres, auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Eglise ? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Ecrivant aux Romains d'une aumône qu'il alloit porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je vous conjure, mes Frères, par notre Seigneur » Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, » que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu ; » afin que les saints qui sont en Jérusalem agréent » le présent que j'ai à leur faire » : *Obsecro vos, Fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per charitatem sancti Spiritûs, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut.... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis* (1). Qui n'admireroit, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement ! Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner ; mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers Frères, que » mon service leur soit agréable ». Que veut dire le

(1) *Rom.* XV. 30, 31.

saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs; ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Eglise. En cette qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Eglise en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Eglise de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*.

Mesdames, revêtez-vous de ces sentimens apostoliques; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez sérieusement, en la charité de notre Seigneur, que si les honneurs du siècle vous

mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Eglise avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Evangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Eglise; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix, il est bien aisé de juger, Messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi? pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornemens : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfans : il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il

qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table (1). Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham sentant » arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est » maître », et il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit* (2). Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyans voyoit déjà en esprit le rang qu'ils devoient tenir dans l'Eglise : il considère déjà Jésus-Christ en eux : il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres; et il montre aux riches par son exemple l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. « Le service que vous devez aux nécessi» teux, c'est de porter avec eux une partie du far» deau qui les accable (3) ». L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns » des autres » : *Alter alterius onera portate* (4). Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau; qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnoître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse,

(1) *Genes.* XVIII. 2. — (2) *Serm.* CXXI. *de divit. et Lazar.* — (3) *Serm.* CCXIV, *n.* 9, *tom.* V, *col.* 794. — (4) *Gal.* VI. 2.

sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? c'est le besoin : quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le fardeau des pauvres, » dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il » faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus » qu'il ne faut » : *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quàm opus est habere* (1). Quoi donc? est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparoîtront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non-seulement des talens dispensés, mais encore des talens enfouis, et répondre à ce juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage; alors, Messieurs, ils reconnoîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate* : « Portez vos fardeaux les uns les autres ». Riche, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit : mais sachez qu'en le déchargeant vous tra-

(1) *Ubi suprà.*

vaillez à votre décharge : lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre : vous portez le besoin qui le presse; il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges » deviennent égales » : *ut fiat æqualitas*, dit saint Paul (1). Car quelle injustice, mes Frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent, et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité; et encore le mépris et la servitude? pourquoi cet homme si fortuné vivroit-il dans une telle abondance, et pourroit-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée; pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourroit-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avoit pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Eglise, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assigna-

(1) *II. Cor.* VIII. 14.

tions

tions aux nécessiteux sur le superflu des opulens. Entrez, mes Frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera ; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme : au lieu que si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

TROISIÈME POINT.

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches ; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Eglise est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires : et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Eglise est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes Frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que

s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Eglise. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il étoit de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle étoit de la lie du peuple : mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les priviléges de l'Evangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches, que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume (*) ? Il ne parle de vous

(*) Le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion, acheter leurs priviléges en les assistant, expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin rapporte des grands du siècle, qui accompagnèrent à Nole sainte Mélanie : qu'ils croyoient se purifier de la contagion de leurs richesses, s'ils étoient assez heureux pour recueillir avec leurs vêtemens précieux qu'ils étendoient sous ses pieds, quelque ordure de ses traces ou de ses habits très-pauvres : *Vestimenta sua velleribus, auro, arte pretiosâ, pedibus ejus substernere,*

dans son Evangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis divitibus* (1) ! « Malheur à vous, riches » ! Qui ne trembleroit à cette sentence ? qui ne seroit saisi de frayeur ? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres ; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées ? « Rachetez-les, dit-il, par au- » mônes » : *Peccata tua eleemosynis redime* (2). Demandez-vous à Dieu sa miséricorde ? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux : *Beati misericordes* (3) : « Heureux ceux qui sont » miséricordieux ». Enfin, voulez-vous entrer au royaume ? les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent » dans les tabernacles éternels (4) ». Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains ; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches ! mais, ô riches, que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du nouveau Testament ; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Evan-

pannisque conterere gestiebant ; expiari se à divitiarum contagio judicantes, si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere mererentur. Epist. XXIX ad Sever.

(1) *Luc.* VI. 24. — (2) *Dan.* IV. 24. — (3) *Matt.* V. 7. — (4) *Luc.* XVI. 9.

gnité, elles se tiennent honorées de les servir; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

I.ER SERMON

POUR LE DIMANCHE

DE LA QUINQUAGÉSIME.

Préoccupation de l'esprit, dépravation de la volonté, causes de l'aveuglement des hommes sur la passion du Sauveur. Dispositions essentielles pour connoître les choses de Dieu. Souffrances, combien nécessaires à une vie chrétienne : dans quels sentimens il faut les recevoir et les supporter.

Ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

Les apôtres ne comprirent rien dans tout ce discours que le Fils de Dieu leur fit de sa passion, et ces choses leur étoient cachées, et ils n'entendirent point ce qu'il leur disoit. **Luc. XVIII. 34.**

L'HISTOIRE sacrée de l'Evangile nous représente les saints apôtres en trois états différens depuis leur vocation. Elle nous les représente premièrement dans une grande ignorance des célestes vérités; ensuite nous les voyons dans une incrédulité manifeste; enfin ils nous sont montrés pleins de lumières et de connoissances, et tellement éclairés qu'ils éclairent eux-mêmes tout le monde. Lorsque Jésus-Christ



étoit avec eux, leur entendement grossier ne pénétroit pas les mystères. Quand il se retira du monde, le scandale de la croix les troubla de sorte qu'ils en perdirent la foi. Enfin quand le Saint-Esprit fut descendu, leur foi fut établie immuablement, et toutes les ténèbres qui enveloppoient leurs esprits, furent dissipées. Ne nous persuadons pas que ces divers changemens nous soient inutiles : tout se fait ici pour notre salut. Les saints Pères nous ont appris que non-seulement ces hommes choisis de Dieu nous ont instruits par leur sainte et salutaire doctrine; mais encore qu'ils nous ont appuyés par leurs doutes, qu'ils ont affermi notre foi par leur incrédulité; et je puis bien ajouter qu'ils nous ont aussi enseignés par leur ignorance. C'est pour cela, chrétiens, que la voyant si bien marquée dans les paroles de notre Evangile que j'ai récitées, j'ai cru que je devois m'appliquer à vous proposer aujourd'hui les instructions admirables que le Saint-Esprit veut que nous tirions de l'ignorance où étoient nos maîtres, lorsque se laissant encore guider par leurs sens, ils entendoient si peu les secrets de la sagesse éternelle. Mais comme c'est un ouvrage divin de faire sortir la lumière du sein des ténèbres, et que c'est par un tel ouvrage que Dieu a commencé la création de l'univers, *Dixit de tenebris lumen splendescere* (1); avant que de nous engager dans une semblable entreprise, appelons à notre secours sa toute-puissance, et demandons-lui tous ensemble la grâce de son Saint-Esprit par l'intercession de la

(1) *II. Cor.* IV. 6.

bienheureuse Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Quand Jésus-Christ propose aux peuples avec des paroles sublimes les impénétrables secrets qu'il a vus dans le sein de son Père; quand il enveloppe dans des paraboles les mystères du royaume de Dieu, afin, comme il dit lui-même, que les hommes ingrats et superbes « en voyant ne voient point, et en écou» tant n'entendent point (1) »; on ne doit pas s'étonner beaucoup, chrétiens, si les apôtres ne comprennent point ces mystérieux discours. Mais qu'ils n'aient pu concevoir les choses que le Fils de Dieu leur dit aujourd'hui en termes si clairs, je vous confesse, mes Frères, que j'en suis surpris. En effet, écoutez, je vous prie, de quelle sorte il leur parle dans notre Evangile. « Nous montons, leur dit-il, » en Jérusalem; et toutes les choses que les pro» phètes ont écrites du Fils de l'homme, seront bien» tôt accomplies : car il sera livré aux gentils, il sera » moqué, flagellé, on lui crachera au visage; et » après l'avoir fouetté, ils le feront mourir, et il » ressuscitera le troisième jour (2) ». Je vous demande, Messieurs, en quelle partie de ce discours vous trouvez de l'obscurité : au contraire ne paroît-il pas que tout y est fort intelligible? Il spécifie tout fort distinctement; et il ne s'étoit pas énoncé en termes plus clairs, quand les apôtres lui dirent en un autre endroit : « Maître, vous nous parlez à » cette heure tout ouvertement, et vous n'usez d'au» cune figure ni parole » : *Ecce nunc palàm loque-*

(1) *Marc.* IV. 12. — (2) *Luc.* XVIII. 31, 32, 33.

ris, et proverbium nullum dicis (1). Et toutefois admirez que Jésus ayant dit ces choses sans aucune ambiguité, saint Luc remarque aussitôt qu'ils ne comprirent rien en tout son discours : et comme si c'étoit peu de l'avoir observé une seule fois, il continue en disant : « Cette parole leur étoit cachée » : et enfin il ajoute encore ; « et ils n'entendoient pas » ce qu'il leur disoit ».

Certainement ce n'est pas en vain que l'évangéliste insiste si fort sur cette ignorance des apôtres : il veut que nous entendions, par ces fréquentes répétitions, combien étoient épais les nuages qui enveloppoient leurs esprits ; et tout ensemble il nous avertit qu'il ne faut point passer ici légèrement, mais nous arrêter avec attention, et sérieusement réfléchir sur une telle ignorance. Or, mes Frères, pour me conformer à l'intention de l'auteur sacré et à celle du Saint-Esprit, j'ai dessein de vous proposer les réflexions que j'ai faites. Ce que je découvre d'abord, c'est qu'il ne suffit pas que le soleil luise, et que les flambeaux soient allumés, si la vue est mal disposée, et que la clarté se présente en vain, lorsque les yeux sont malades. Mais quel étoit cet aveuglement qui empêchoit les apôtres d'entendre des paroles si manifestes, et de voir, pour ainsi dire, dans un si grand jour ? C'est ce qu'il nous faut rechercher ; et c'est là qu'en trouvant la cause qui offusque leur intelligence, nous connoîtrons les empêchemens qui obscurcissent aussi si souvent la nôtre. Pour pénétrer ce secret, conférons un autre passage avec celui-ci : c'est une excellente méthode

(1) *Joan.* XVI. 29.

pour entendre les Ecritures; je m'en servirai en ce lieu, et saint Luc nous expliquera les sentimens de saint Luc.

Après qu'il a rapporté dans son neuvième chapitre, un discours du Sauveur des ames sur le sujet de sa passion et de sa mort, semblable à celui qu'il tient dans l'Evangile de ce jour, il remarque pareillement que les apôtres n'y comprirent rien : « Et les disciples, dit-il, n'entendirent point cette » parole, et elle étoit comme voilée devant eux, en » sorte qu'ils n'en sentoient pas la force; et ils crai- » gnoient de l'interroger sur cette parole » : *At illi ignorabant verbum istud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo* (1). Cette ignorance les tient quand Jésus leur parle de sa passion. Je vois, si je ne me trompe, les deux causes de l'aveuglement. Si les apôtres n'entendent pas les paroles très-évidentes du Sauveur Jésus, c'est que non-seulement leur esprit, mais encore leur volonté est mal disposée. Premièrement ils n'entendent pas, parce qu'ils ont l'esprit occupé par d'autres pensées, et obscurci par les préjugés qui naissent des sens; et voilà ce voile qui est devant eux, et les empêche de voir. *Et erat velatum ante eos.* Secondement ils n'entendent pas, parce qu'ils refusent de chercher l'éclaircissement nécessaire; ils craignent d'être éclaircis; et ils ne découvrent pas la lumière, à cause qu'ils détournent les yeux délibérément. « Ils appréhendoient, dit » l'Evangéliste, de l'interroger sur cette parole » : *Et timebant eum interrogare de hoc verbo.* Voilà

(1) *Luc.* IX. 45.

donc les deux grands obstacles qui nous empêchent d'entendre les paroles de Jésus-Christ : obstacle de la part de l'entendement, qui prévenu de ses pensées, et couvert de ses préjugés comme d'un voile ténébreux, ne peut pénétrer à travers ce voile qui lui couvre les vérités évangéliques, ni le percer par ses regards : obstacle de la part de la volonté, qui fuit l'éclaircissement et ne veut pas être instruite. Telles sont les causes profondes de l'aveuglement des mortels sur la passion du Sauveur. L'esprit préoccupé ne peut recevoir la lumière ; la volonté dépravée l'évite et la craint. O Jésus ! dans quelque évidence que vous exposiez le mystère de vos souffrances, les hommes n'entendront jamais ; et notre aveuglement sera sans remède, si nous ne déracinons ces deux maux extrêmes qui nous empêchent de voir ; la préoccupation dans l'esprit, et une crainte secrète dans la volonté qui nous fait appréhender la lumière. C'est aussi ce que j'entreprends, avec le secours de la grâce, dans les deux parties de mon discours.

PREMIER POINT.

Saint Thomas voulant nous décrire ce que c'est qu'un bon entendement, et quel est l'homme bien sensé, dit que c'est celui dont l'esprit est disposé comme une glace nette et bien unie, « où les choses » s'impriment telles qu'elles sont, sans que les cou- » leurs s'altèrent, ou que les traits se courbent et se » défigurent » : *In quo objecta non distorta, sed simplici intuitu recta videntur* (1). Qu'il y a peu

(1) *II. 2. Quæst.* LI. *art.* 3.

d'entendemens qui soient disposés de cette sorte ! que cette glace est inégale et mal polie ! que ce miroir est souvent terni, et que rarement il arrive que les objets y paroissent en leur naturel ! Mais il n'est pas encore temps de nous plaindre de nos erreurs : il en faut rechercher les causes ; et tous les sages sont d'accord que l'une des plus générales, ce sont nos préventions, nos vains préjugés, nos opinions anticipées.

Le même saint Thomas remarque qu'il y a un certain mouvement dans nos esprits qui s'appelle précipitation ; et je vous prie, Messieurs, de le bien entendre. Ce grand homme, pour nous le rendre sensible, nous l'explique par la ressemblance des mouvemens corporels (1). Il y a beaucoup de différence entre un homme qui descend, et un homme qui se précipite. Celui qui descend, dit-il, marche posément et avec ordre, et s'appuie sur tous les degrés : mais celui qui se précipite, se jette comme à l'aveugle par un mouvement rapide et impétueux, et semble vouloir atteindre les extrémités sans passer par le milieu. Appliquons ceci, avec saint Thomas, aux mouvemens de l'esprit. La raison, poursuit ce grand homme, doit s'avancer avec ordre, et marcher, aller considérément d'une chose à l'autre ; si bien qu'elle a comme ses degrés par où il faut qu'elle passe avant que d'asseoir son jugement : mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir ; car il a je ne sais quoi de vif qui fait qu'il se hâte toujours et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons, parce que la décision lui plaît et que l'exa-

(1) *II. 2. Quæst.* LIII, *art.* 3.

men le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif et sa vîtesse incroyable, comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement, il juge avant que de connoître : il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes, mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et trop subtil ouvrier il se forme lui-même de fausses images. C'est ce qui s'appelle précipitation ; et c'est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence.

En effet, Messieurs, ces préventions et ces opinions anticipées sont autant de nuages devant l'esprit, et autant de taches sur ce beau miroir, qui empêchent que la vérité n'y soit imprimée. Vous sollicitez un juge, vous vous excusez envers un maître, vous voulez instruire un égal ; vous le trouvez prévenu : ô le grand et inutile travail ! ô que vos paroles sont foibles, et que vous vous consumez par un vain effort ! L'esprit est engagé et a pris sa forme ; les idées qui sont déjà au dedans repoussent tout ce qui vient du dehors : *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longè stetit; quia corruit in plateâ veritas, et æquitas non potuit ingredi* (1) : « Le jugement s'est retiré de nous, et la » justice s'est tenue éloignée ; parce que la vérité a » été renversée dans les places publiques, et que » l'équité n'y a trouvé aucune entrée ». La vérité se présente, on ne la voit plus, on ne l'entend plus. Combien de fois on ferme l'oreille aux plaintes des

(1) *Isai.* LIX. 14.

innocens! Ah! mes Frères, donnons-nous garde de cette dangereuse précipitation. Laissons agir les raisons, laissons faire les choses; c'est-à-dire recevons les impressions que la vérité fera sur notre esprit; mais n'en prenons point de nous-mêmes. Apprenons à arrêter cette mobilité inquiète; car ensuite, pour l'ordinaire, on ne revient plus : et comme si notre entendement avoit fait son effort, il semble n'avoir plus d'activité que pour suivre l'impression qu'il s'est donnée à lui-même, et s'engager dans la route qu'il a commencée; car ces pernicieuses préoccupations nous troublent tellement la vue, que « la » lumière de nos yeux n'est plus avec nous »; *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (1); et nous enchantent de sorte, si vous me permettez de parler ainsi, que nous ne sommes capables de voir ni les objets qui se présentent, ni même ce voile obscur qu'elles nous mettent subtilement devant les yeux.

Considérez les apôtres : vous avez ouï les paroles par lesquelles le Fils de Dieu leur explique les opprobres de sa passion et l'ignominie de sa mort prochaine; et vous avez reconnu qu'il n'y a rien ni de plus clair ni de plus formel. Toutefois vous le voyez : ils sont tellement occupés de la fausse imagination des grandeurs mondaines, car c'est là ce qui les tient arrêtés, du règne temporel du Messie, de son trône, de ses triomphes, qu'ils se figurent semblables à ceux que le monde admire, qu'ils ne peuvent comprendre ses discours. Et remarquez, chrétiens, qu'ils avoient déjà entendu que Jésus étoit le Fils de Dieu. Saint

(1) *Ps.* XXXVII. 10.

Pierre l'avoit confessé, lorsqu'il avoit rendu au nom de tous ce témoignage admirable que la chair et le sang ne lui avoient point révélé; témoignage qui changea Simon en Pierre, et le fit véritablement fils de la colombe et le fondement de l'Eglise : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant (1) ». Mais aussitôt qu'il commence à parler des traitemens inhumains que lui feront les anciens du peuple et les Scribes, et de sa croix; non-seulement ils n'entendent plus, mais encore ils le contredisent de toute leur force, jusqu'à s'en faire appeler Satan. « A Dieu » ne plaise, Seigneur, disent-ils; cela ne vous arri- » vera pas » : *Absit à te, Domine, non erit tibi hoc* (2)! « Allez, Satan, dit Jésus à Pierre, vous m'êtes un » scandale, parce que vos sentimens ne sont pas se- » lon Dieu, mais selon les hommes ». Etrange effet de la prévention! les apôtres se sont élevés au-dessus du ciel et de toute la nature pour contempler Jésus-Christ dans le sein de son Père céleste, et découvrir le secret de sa génération éternelle; et ils ne peuvent entendre le sacré mystère de ses humiliations. Et toutefois, chrétiens, n'est-il pas bien plus difficile de croire qu'un homme soit le Fils de Dieu, que de croire qu'un homme soit exposé aux accidens communs de l'humanité? Le chemin n'est-il pas de beaucoup plus long et la chute bien plus étrange du ciel en la terre, du sein du Père céleste dans celui d'une créature mortelle, que de là à la mort et au sépulcre? Et néanmoins les apôtres ont bien entendu cette première démarche, et ils ne peuvent entendre que leur maître fasse la se-

(1) *Matt.* XVI. 16. — (2) *Ibid.* 22, 23.

conde; ils ne peuvent s'imaginer ni qu'il souffre ni qu'il meure. J'ai même remarqué que la résurrection choque leur esprit, parce que pour ressusciter il faut mourir; et ils ne conçoivent pas que le Sauveur se rabaisse jusque-là : tant ils s'étoient mis dans l'esprit que tout devoit être grand et magnifique dans le Fils de Dieu! tant ils s'étoient rempli l'imagination des opinions judaïques touchant le règne pompeux de leur Messie! C'est pourquoi, dans quelque évidence que Jésus-Christ leur puisse parler de sa croix et de ses souffrances, ils ne peuvent rien comprendre dans ses paroles; « et leur premier préjugé » est un voile qui les empêche d'en sentir la force » : *Et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud* (1).

Que si vous me demandez d'où naissoit dans les saints apôtres une si violente préoccupation, je vous le dirai, Messieurs, en peu de paroles : c'est qu'ils vouloient juger des desseins de Dieu selon la mesure du sens humain. Je l'ai déjà dit, Messieurs, que ce qui est cause que nous jugeons mal, c'est que nous jugeons précipitamment, et que notre esprit trop prompt se laisse emporter, penche d'un côté ou d'un autre avant que de bien entendre; parce que si notre esprit évitoit cette précipitation, il aimeroit mieux s'arrêter et demeurer en suspens, que de prendre mal son parti. Mais il faut encore ajouter qu'à l'égard des choses divines, quelque soin que nous apportions à les pénétrer, et avec quelque considération que nous balancions, pour ainsi dire, notre jugement, nous sommes toujours téméraires et précipités, lorsque nous espérons connoître ou

(1) *Luc.* IX. 45.

que nous osons juger par nous-mêmes. Pour connoître les choses de Dieu, il faut que Dieu nous enseigne, et forme lui-même notre jugement : *Et erunt omnes docibiles Dei,... docti à Domino* (1) : « Et ils » seront tous enseignés de Dieu, instruits du Sei- » gneur ». Car il est tellement au-dessus de nous, que tout ce que nous en pouvons penser de nous-mêmes, nous est un obstacle invincible pour entendre ce qu'il est. C'est pourquoi ce sublime théologien, dont saint Denis aréopagite ne désavoueroit jamais la doctrine ni les sentimens, dans ce traité admirable qu'il a composé de la théologie mystique, dit que nous ne sommes capables d'entendre Dieu, que par une entière cessation de toute notre intelligence : Πασης τῆς γνώσεως ἀνενεργησίᾳ (2). Il faut entendre, mes Frères, que tout l'effort que nous faisons de nous-mêmes pour connoître Dieu, ce premier Etre, toute notre activité et notre pénétration naturelle ne sert qu'à obscurcir et confondre notre intelligence; nous ne faisons que tournoyer. Il ne suffit pas de nous élever au-dessus des sens avec Moïse sur la montagne dans la plus haute partie de l'esprit; il faut imposer silence à nos pensées, à nos discours et à notre raison, et entrer avec Moïse dans la nuée, c'est-à-dire dans les saintes ténèbres de la foi, pour connoître Dieu et ses vérités. Que s'il est si fort au-dessus de nous, ne s'ensuit-il pas aussi qu'il ne pense pas comme nous, qu'il ne résout pas comme nous? mais plutôt, comme il dit lui-même par son prophète Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, » et mes voies ne sont pas vos voies; car autant que

(1) *Joan.* VI. 45. *Isai.* LIV. 13. — (2) *De myst. Theol. cap.* 1.

» le ciel est élevé par-dessus la terre, autant sont » élevés mes conseils au-dessus de vos conseils, et » mes voies au-dessus de vos voies (1) ».

Et il ne faut pas distinguer ici les grossiers d'avec les subtils; car la plus haute subtilité de l'esprit humain, qu'est-ce autre chose devant Dieu qu'une misérable ignorance? C'est pourquoi il parle ainsi dans son Ecriture : « Où sont les sages? où sont » les savans, où sont les docteurs? n'est-ce pas moi » qui ai confondu toute la sagesse du siècle (2) »? Et ailleurs : *Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint, ac judices terræ velut inane fecit* (3) : « C'est lui qui anéantit ceux qui se mêlent de pé» nétrer les secrets, et réduit à rien les pensées de » ceux qui entreprennent de juger de toutes choses ».

Et en effet, écoutons ce que dit le Fils de Dieu dans notre Evangile : « Nous allons à Jérusalem, » et ce qui est écrit du Fils de l'homme sera accom» pli » : quoi? les prophéties de son règne? nullement. « Il sera livré entre les mains des gentils, et » il sera moqué, flagellé, attaché à un bois infâme ». O Dieu! quel est ce mystère? Appelons ici pour un moment notre sens humain, et voyons si nous en pouvons espérer quelque secours. Seigneur, que nous dites-vous? vous êtes notre Dieu, notre Rédempteur; vous êtes venu pour nous délivrer de la main de nos ennemis et régner sur nous éternellement : pourquoi donc tant d'opprobres, tant d'ignominies? O profondeur des conseils de Dieu, et hauteur impénétrable de ses pensées! Jésus-Christ se fait admirer par sa doctrine céleste; on admire l'autorité avec la-

(1) *Isai.* LV. 8, 9. — (2) *I. Cor.* I. 20. — (3) *Is.* XL. 23.



quelle il enseigne. Ceux qui venoient pour le prendre et se saisir de sa personne sont pris eux-mêmes, et comme arrêtés intérieurement par la force de ses discours, ils s'écrient, ravis et hors d'eux-mêmes : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là » : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* (1). Jésus-Christ étonne le monde par ses miracles, il éclaire les aveugles-nés, il fait marcher les paralytiques, il délivre les possédés, il ressuscite les morts : ce n'est pas là qu'il nous sauve. Jésus-Christ est livré à ses ennemis, et se laisse écraser comme un ver de terre : c'est là qu'il devient notre Rédempteur. O Dieu ! qui le pourroit croire ? Il ne nous rachète pas en se montrant Dieu ; il nous rachète en se rabaissant au-dessous des hommes : il ne nous rachète pas en faisant des miracles incompréhensibles ; il nous rachète en souffrant des indignités inouies. C'est pour cela que nous [voyons] dans son Evangile, que pendant que tout le peuple étoit étonné d'un miracle qu'il venoit de faire, *Omnibus mirantibus in omnibus quæ faciebat*, il parle ainsi à ses disciples : « Mettez vous autres ces paroles dans vos cœurs : le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes » : *Ponite vos in cordibus vestris sermones istos : Filius enim hominis futurum est ut tradatur in manus hominum* (2). De même que s'il eût dit : Cette nation infidèle s'attache seulement à mes miracles ; mais vous, qui êtes mes disciples, je veux que vous vous attachiez à mes souffrances : ne regardez pas tant les maux que je guéris dans les autres, que ceux que j'endu-

(1) *Joan.* VII. 46. — (2) *Luc.* IX. 44.

rerai moi-même pour votre salut. Sachez que j'opérerai votre salut, non en guérissant dans les autres les maux corporels, mais en les souffrant moi-même : « Mettez ceci dans vos cœurs ». Voyez qu'il parle de sa passion comme d'une chose incompréhensible, à laquelle l'esprit répugne, et qu'on a peine à y faire entrer quand il est préoccupé des pensées du monde.

En effet, que voient les yeux de la chair dans la passion de Jésus? que voient-ils, Messieurs, autre chose que des témoins subornés, des juges corrompus, des soldats insolens, une populace irritée, et un innocent accablé par le concours de ses envieux, « et rangé avec les méchans » ? *Et cum iniquis reputatus est* (1). Mais faisons taire la raison humaine; entrons dans les voies de Dieu sous la conduite de Dieu même. Ces plaies sont notre santé; cette croix c'est notre autel; cette couronne d'épines nous assure la couronne de gloire; ce sang répandu est notre baptême; ce visage défiguré et ce corps déchiré inhumainement par les coups de fouet nous promettent l'immortalité. « O merveille ! s'écrie ici le » philosophe martyr, je veux dire saint Justin (2), » ô échange incompréhensible et surprenant arti- » fice de la sagesse de Dieu ! Dieu frappe son Fils » innocent pour l'amour des hommes coupables, » et pardonne aux hommes coupables pour l'amour » de son Fils innocent : un seul est frappé, et tous » sont délivrés; le juste est déshonoré, et les cou- » pables en même temps remis en honneur : l'inno-

(1) *Is.* LIII. 12. *Marc.* XV. 28. — (2) *Epist. ad Diognet. n.* 9, *pag.* 238.



» cent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte tous » les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-ce » qui pouvoit couvrir nos péchés, si ce n'étoit sa » justice? comment peut être mieux expiée la rebel- » lion des serviteurs que par l'obéissance du Fils? » L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul » juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont » justifiés ». C'est ce que dit saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre. Voilà, mes Frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu, conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances du ciel, que le Père, dit saint Justin, n'avoit communiqué qu'à son Fils, et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et de l'autre : conseil qui s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait, dit l'apôtre (1), que « la sagesse de Dieu a été manifestée par l'Église » aux célestes intelligences » : conseil dont la raison ne se doutoit pas, et qui ne pouvoit monter dans le cœur de l'homme; mais que ceux-là ont appris qui savent renoncer à leur propre sens.

Apportons à Dieu un esprit dompté; abaissons nos entendemens; portons avec joie le joug de la foi, aimons ses saintes ténèbres; adorons Dieu humblement dans cette vénérable obscurité; ne recherchons pas curieusement, mais adorons avec respect les choses divines. « Celui-là est savant, qui ne sait » pas seulement où il faut s'avancer, mais où il faut » s'arrêter (2) » : comme, dans un fleuve, celui-là le connoît qui sait où est le gué et où les abîmes sont impénétrables. « La foi est le chemin à l'intel-

(1) *Ephes.* III. 9, 10. — (2) *S. Chrysost. Homil.* VIII. *in Epist.* II *ad Tim. tom.* XI, *pag.* 711.

» ligence » : *Si non intellexisti, crede; intellectus enim merces est fidei* (1). Quel sacrifice d'arrêter son esprit ! Si nous présentons à Dieu un esprit vide de ses pensées propres, Dieu le remplira de ses lumières. « C'est une grande science de s'unir à celui qui sait » tout » : *Magna scientia est scienti conjungi* (2). Ne permettons pas à nos sens de mêler ici leurs images, ni à notre esprit ses vues, ni à notre jugement ses décisions. « Que la foi seule décide toutes les ques» tions » : *Quæstiones omnes una fides solvat.* S'il s'élève des doutes, écoutons les paroles de Jésus-Christ : car, comme dit le saint martyr que je vous ai déjà tant cité (3), « Dieu a répandu dans les pa» roles de son Fils je ne sais quoi de terrible et de » vénérable, qui a la force d'abaisser les esprits et » de captiver les entendemens ». Ne combattez pas les doutes par des raisons, ni par des disputes : combattez-les, mais par des œuvres; modérez vos passions; fuyez vos plaisirs corrompus; réprimez vos emportemens. Que prétend le malin, quand il jette dans vos esprits des doutes subtils? arrêter le progrès de vos bonnes œuvres, vous faire marcher incertains entre Jésus-Christ et le monde. Quand dans un corps défaillant, vous avez peine à espérer l'immortalité, vous ne savez [ce que c'est que] la vie future ; vous flottez incertains entre les sens. Prenez une voie contraire pour réfuter tous les doutes et toutes les tentations qui combattent en vous l'Evangile; la pratique de l'Evangile : [mettez]

(1) *S. Aug. tract.* XXIX *in Joan. n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 515. — (2) *S. Aug. in Ps.* XXXVI, *Serm.* II, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 266. — (3) *Exposit. rect. Confess. int. Oper. S. Just. pag.* 432.

la foi à couvert par les œuvres : votre esprit refuse de franchir ce pas, semblable à un cheval indompté ; poussez-le avec plus de force ; ne lui permettez pas de se relâcher. L'ennemi affoiblit la créance pour que la volonté se ralentisse : engagez si fortement la volonté, qu'elle fortifie la créance. Mais vous entendrez mieux cette vérité dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'ÉTOIT la coutume des apôtres, après que le Fils de Dieu avoit enseigné quelque grand mystère, ou proposé au peuple quelque parabole, de l'interroger en particulier sur les choses qu'ils n'avoient pas entendues ; et ils lui disoient ordinairement : Maître, expliquez-nous ce discours. Ce n'est donc pas sans mystère que saint Luc a remarqué si expressément que Jésus leur ayant parlé de sa passion, non-seulement ils ne comprirent pas ses paroles, mais encore « ils appréhendoient de l'interroger, et de lui » en demander l'intelligence » : *Et timebant eum interrogare de verbo hoc* (1). Par où vous voyez manifestement qu'une des causes de leur ignorance, c'est qu'ils fuyoient la lumière, et ne vouloient entendre en aucune sorte ce que Jésus leur disoit de ses humiliations. D'où leur vient ce sentiment inusité, et pourquoi est-ce que leur curiosité languit en ce point ? Les interprètes remarquent que l'amour tendre et sensible qu'ils avoient pour le Fils de Dieu, faisoit qu'entendant parler de sa croix et de ses souffrances, ils détournoient les oreilles, et ne

(1) *Luc.* IX. 45.

pouvoient consentir à de telles indignités. J'accorde cette vérité; mais j'ai appris des saints Pères et des Ecritures divines quelque chose de plus profond.

Je dis donc qu'ils comprenoient qu'ils auroient leur part aux travaux et à l'ignominie de leur Maître; si bien que, lorsqu'il parloit de sa passion et de sa mort, ils voyoient assez clairement à quoi il les engageoit. Il les avoit appelés pour le suivre et l'accompagner; et ils ne doutoient nullement qu'ils ne dussent participer à tous les états de sa vie. C'est pourquoi j'ai observé dans son Evangile qu'ils avoient une grande pente et beaucoup de facilité à reconnoître ses grandeurs; parce qu'ils se laissoient flatter à une douce espérance d'entrer en société de sa gloire. Que les hommes croient facilement ce qui favorise leurs inclinations, et ce qui flatte leur espérance! Ils entendoient parler avec joie de son règne, de ses victoires, de son auguste souveraineté, et même de sa divinité. Nous ne lisons pas, si je ne me trompe, qu'ils eussent peine à recevoir ces magnifiques vérités; et il leur fâchoit seulement qu'il ne déclaroit pas assez tôt sa toute-puissance. Il n'y a que les mystères de sa passion qu'ils ne veulent pas comprendre, de peur d'être enveloppés dans les disgrâces de leur maître : aussi comme ils avoient vu en plusieurs rencontres la haine furieuse et envenimée qu'avoient contre lui les principaux de Jérusalem, quand ils virent qu'il y alloit, ils furent saisis d'étonnement : et saint Marc a observé « qu'ils » le suivoient en tremblant » : *Et sequentes timebant* (1). Et quand il se déclara sur les maux qu'il

(1) *Marc.* x, 32.

alloit souffrir, vous avez déjà vu, mes Frères, combien ils appréhendoient ces paroles. En effet saint Matthieu remarque que ce fut aussitôt après qu'il eut achevé ce qu'il leur avoit dit de sa passion, que les deux enfans de Zébédée, comme pour changer de discours et dissiper ces idées funèbres, s'approchèrent pour lui demander les premières places de son royaume (1) : tant il est vrai qu'ils ne vouloient croire que les grandeurs de leur maître pour y avoir part avec lui, et refusoient d'entendre parler de ses peines, par la crainte d'être appelés à cette société.

Mais j'ai pris garde au contraire, en lisant les saintes paroles de Jésus-Christ notre Seigneur, que c'est dans le même temps qu'il déclare le plus ses grandeurs divines, qu'il appuie aussi le plus fortement sur ses humiliations. Quand ces deux disciples inconsidérés lui demandent les places d'honneur autour de son trône, il leur présente le calice de sa passion (2). Au jour de sa glorieuse transfiguration, il s'entretient avec Moïse et avec Elie de la fin tragique qu'il devoit faire en Jérusalem; et vous verrez en saint Matthieu, que ce fut dans le temps précis qu'ils reconnurent sa divinité, qu'il s'attacha plus que jamais à les instruire des cruautés inouies qu'il devoit endurer à Jérusalem par la malice de ses envieux (3). Tout cela se fait-il en vain? et au contraire ne voyez-vous pas que le Sauveur veut faire entendre aux apôtres, et non-seulement à eux, mais encore à nous, à nous qui avons été baptisés en sa croix et en sa mort, qu'il n'y a point d'espérance d'avoir

(1) *Matt.* XX. 20. — (2) *Ibid.* 22. — (3) *Luc.* IX. 31. *Matt.* XVI. 21.

part à ses grandeurs, si nous n'entrons généreusement dans la société de ses souffrances?

La voilà, Messieurs, cette parole que les apôtres n'entendoient pas, et qu'ils ne vouloient pas entendre : c'est qu'il faut souffrir, c'est qu'il faut mourir, c'est qu'il faut être crucifié avec Jésus-Christ. O qu'ils l'ont entendue depuis, lorsqu'ils s'estimoient si heureux d'être maltraités pour son nom! Mais nous, mes Frères, l'entendons-nous, cette parole fondamentale du christianisme? Chrétiens, enfans de la croix et des plaies de Jésus-Christ, qui n'approchez jamais de sa sainte table sans communiquer à sa mort et à ses blessures; songez-vous qu'il n'y a point de salut pour vous, si vous ne souffrez avec lui? O que ce discours est véritable! mais aussi qu'il est dur aux sens! ils ne veulent point qu'on l'approfondisse. Et que j'appréhende, mes Frères, que vous ne craigniez de m'interroger sur cette parole! mais aussi n'attendrai-je pas que l'on m'interroge : mais je vous dirai en finissant ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseigné sur l'étroite obligation que nous avons tous de participer à sa croix.

Il y a deux sortes de peines qui exercent les enfans de Dieu, dont les unes résultent nécessairement de l'observation de ses saints préceptes, et les autres nous sont envoyées par une occulte disposition de son éternelle providence. Pesez donc, chrétiens, avant toutes choses, que la vie chrétienne est laborieuse, parce que la voie du ciel est étroite, et les préceptes de l'Evangile forts et vigoureux, qui vont à séparer l'homme de lui-même, à le faire mourir à



ses sens, à lui apprendre à crucifier sa propre chair : car si le Sauveur des ames est entré dans sa gloire par sa croix, il a donné la même loi à tous ceux qui marchent sous ses étendards. « Si quelqu'un veut » venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et » qu'il porte sa croix tous les jours et me suive (1) ». A qui dit-il cette parole? est-ce aux religieux et aux solitaires? Ouvrez l'Evangile, lisez : *Dicebat autem ad omnes* (2) : « Et Jésus disoit à tous ». Vous le voyez, c'est à tous qu'il parle, à vous, mes Frères, qui écoutez, aussi bien qu'à moi qui vous prêche. Il faut que nous entendions que la vie chrétienne est un travail sans relâche, parce qu'il faut à chaque moment nous arracher à ce qui nous plaît, combattre tous les jours nos mauvais désirs : *Caro concupiscit adversùs spiritum* (3) : « La chair a des » désirs contraires à ceux de l'esprit ». Il faut craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, souvent rejeter ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissemens de notre fortune : car les moyens légitimes ordinairement sont bien lents, la voie de la vertu longue et ennuyeuse ; mais aussi les chemins abrégés sont infiniment dangereux.

Que les hommes aiment ici à être flattés ! ils veulent que nous leur fassions un Evangile commode, qui joigne le monde avec Jésus-Christ. Ils consultent, ils font des questions sur la morale chrétienne. Tant que nous nous tenons sur les maximes générales de la régularité, ils écoutent tranquillement : que si l'on vient au détail, si l'on commence

(1) *Luc.* IX. 23. — (2) *Ibid.* — (3) *Gal.* V. 17.

leur faire voir les obligations particulières, si on eur annonce en simplicité les salutaires rigueurs les voies étroites de l'Evangile; si on commence à eur faire voir que ces moyens de profiter ne sont pas permis, que ce commerce est pernicieux, et que « qui aime le péril y périra (1) »; que ces grands divertissemens qui semblent innocens sont très-dangereux, parce qu'ils emportent une étrange dissipation qui fait que l'homme s'échappe à lui-même; et qu'enfin il n'est pas permis au chrétien d'abandonner tout-à-fait son cœur, non-seulement aux plaisirs défendus; *Nec nominentur in vobis* (2): « Qu'on n'en entende pas seulement parler parmi » vous »; mais même aux plaisirs licites, etc., nous éprouvons tous les jours qu'on nous arrête, qu'on nous détourne : on craint que nous n'enfoncions trop avant : on cesse d'interroger, et on appréhende de voir trop clair : *Et timebant eum interrogare de verbo hoc.*

« Celui-là, dit saint Augustin, est un véritable » disciple de Jésus-Christ et de l'Evangile, qui s'ap- » proche de ce divin Maître, non pour entendre ce » qu'il veut, mais pour vouloir ce qu'il entend » : *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc à te audire quod ipse voluerit, sed potiùs hoc velle quod à te audierit* (3). Aimons donc qu'on nous mène par les sentiers droits : laissons les voies détournées à ceux qui ne craignent pas de hasarder leur éternité. [Aimons] ce qui abat le règne du péché, la tyrannie de la convoitise, ce qui fait vivre

(1) *Eccli.* III. 27. — (2) *Ephes.* V. 3. — (3) *Conf. lib.* X, *cap.* XXVI, *tom.* I, *col.* 184.

l'esprit. Si cette voie est pénible, consolons-nous, chrétiens ; la voie des passions ne l'est guère moins ; elle l'est même beaucoup davantage : ce n'est pas seulement la raison qui les combat, elles se contrarient les unes les autres ; le monde les traverse. Nul ne fait moins ce qu'il veut, que celui qui veut faire tout ce qu'il veut : car pendant que chacun s'abandonne à ses volontés, elles se heurtent mutuellement ; et pendant que je lâche la bride à ma volonté, je me trouve arrêté tout court par la volonté d'autrui, qui n'est pas moins violente. « Il est plus aisé » à ceux qui aiment Dieu de retrancher leurs cupi» dités, qu'à ceux qui aiment le monde de les ras» sasier quelquefois » : *Tales cupiditates faciliùs resecantur in eis qui Deum diligunt, quàm in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur* (1). Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même. Modérons-les donc plutôt dans la source même : que ce soit plutôt la raison qui retienne nos volontés précipitées, qu'une malheureuse nécessité qui ajoute au désir d'avoir, la rage de n'avoir pas. Si la vertu est un fardeau, celui que le monde impose est beaucoup plus dur ; et le joug de Jésus-Christ n'est pas seulement le plus honnête, mais encore le plus doux et le plus léger : *Onus meum leve* (2).

Mais pendant que vous vous ferez à vous-mêmes une sainte violence pour mortifier en vous les mauvais désirs et dompter vos passions déréglées ; ne

(1) *S. Aug. Epist.* CCXX, *ad Bonif. n.* 6, *tom.* II, *col.* 813. — (2) *Matt.* XI, 30.

croyez pas, ô enfans de Dieu, que ce bon Père vous laisse en repos de son côté. Autrefois durant la loi de Moïse, il promettoit les fruits de la terre à ceux qui marchoient dans ses commandemens. Il n'en est pas de la sorte sous celui qui a dit dans son Evangile, que « son royaume n'est pas de ce monde (1) ». Au contraire, depuis qu'il s'est livré lui-même à la mort, et à la mort de la croix, comme une victime volontaire, il veut que nous croyions, malgré tous nos sens, que les souffrances sont une grâce et les persécutions une récompense. « Personne, dit le » Fils de Dieu, ne quittera les avantages du monde » pour moi et pour l'Evangile, qu'il ne reçoive le » centuple dès le temps présent, avec des persécu- » tions, et dans le siècle à venir la vie éternelle » : *Qui non accipiet centies tantùm, nunc in tempore hoc,... cum persecutionibus, et in futuro sæculo vitam æternam* (2). Pour la peine d'avoir tout quitté, vous recevrez d'autres peines. Tous n'entendent pas cette parole; mais qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute; qui a le cœur ouvert à l'Evangile, qu'il entende ces vérités, et qu'il adore leur salutaire rigueur. Oui, je le dis encore une fois, les grandes prospérités ordinairement sont des supplices, et les châtimens sont des grâces. « Car qui est le fils, dit » l'apôtre (3), que son père ne corrige pas? car le » Seigneur châtie miséricordieusement les enfans » qu'il aime. Ainsi persévérez donc sous sa dicipline. » Que s'il néglige de vous corriger, poursuit le grand » Paul, c'est donc qu'il ne vous tient pas pour des

(1) *Joan.* XVIII. 36. — (2) *Marc.* X. 29, 30. — (3) *Heb.* XII. 6, 7, 8.

» enfans légitimes, mais pour des enfans d'adul-
» tère » : *Ergo adulteri, et non filii estis.* S'il vous épargne la verge et la correction, craignez qu'il ne vous réserve au supplice.

Il n'est pas à propos que tout nous succède : il est juste que la terre refuse ses fruits à qui a voulu goûter le fruit défendu. Après avoir été chassés du paradis, il faut que nous travaillions avec Adam, et que ce soit par nos fatigues et par nos sueurs que nous achetions le pain de vie. Quand tout nous rit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement; le charme est trop puissant et l'enchantement est trop fort. Ainsi, mes Frères, si Dieu nous aime, croyez qu'il ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil. Il nous trouve dans nos vains divertissemens, il interrompt le cours de nos imaginaires félicités, de peur que nous ne nous laissions entraîner aux fleuves de Babylone, c'est-à-dire au courant des plaisirs qui passent. Croyez donc très-certainement, ô enfans de la nouvelle alliance, que lorsque Dieu vous envoie des afflictions, c'est qu'il veut briser les liens qui vous tenoient attachés au monde, et vous rappeler à votre patrie. Le soldat est trop lâche qui veut toujours être à l'ombre; et c'est être trop délicat que de vouloir vivre à son aise et en ce monde et en l'autre. Il est écrit: « Mal-
» heur à vous qui riez, car vous pleurerez un jour (1) ».
Ne t'étonne donc pas, chrétien, si Jésus-Christ te donne part à ses souffrances, afin de t'en donner à sa gloire, et s'il te fait sentir les piqûres de tant

(1) *Luc.* VI. 25.

d'épines

d'épines qui percent sa tête. Est-ce être maltraité, que d'être traité comme Jésus-Christ? est-ce être maltraité que d'être inquiété où le plus grand malheur c'est d'être en repos?

Par conséquent, chrétiens, montons avec Jésus-Christ en Jérusalem : prenons part à ses opprobres et à ses souffrances : buvons avec lui le calice de sa passion. La matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde assez d'injustices, ses affaires assez d'épines, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes, ses engagemens les plus agréables assez de captivités : il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalités, de contrariétés dans leurs humeurs. Ainsi, de quelque côté et par quelque main que la croix de Jésus-Christ nous soit présentée, embrassons-la avec joie, et portons-la du moins avec patience. « Regardez, dit le saint apôtre, Jésus-
» Christ qui nous a donné et qui couronne notre foi.
» Songez que la joie lui étant offerte, il a préféré la
» croix, il a choisi la confusion; et maintenant il est
» assis glorieux à la droite de son Père (1) ». Voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : « Pensez donc sérieusement à celui
» qui a souffert une si horrible persécution par la
» malice des pécheurs, afin que votre courage ne
» défaille pas, et que votre espérance demeure
» ferme » : *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes* (2).

Quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait

(1) *Heb.* XII. 2. — (2) *Ibid.* 3.

des biens et des maux de la vie? *Et populus ejus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non exquisierunt* (1) : « Le peuple n'est » point retourné vers celui qui le frappoit, et ils » n'ont point recherché le Dieu des armées ». Quand Dieu a diminué nos biens, avons-nous songé en même temps à modérer nos excès? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit: *Dissipati sunt, nec compuncti* (2); « Ils ont été affligés sans être touchés de componc» tion »? Serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Pharaon endurcit son cœur sous les coups redoublés de la justice; la mer l'engloutit dans ses abîmes.

O Dieu, que nous recevons mal les afflictions! Nous sentons la peine du péché, et nous n'en fuyons pas la malice. Notre foiblesse gémit sous les fléaux de Dieu, et notre cœur endurci ne se change pas. « Quand il appuie sa main, nous promettons de nous » convertir; s'il retire son glaive, nos promesses » s'évanouissent; s'il frappe, nous crions qu'il nous » pardonne; s'il pardonne, nous le contraignons de » redoubler ses coups » : *Si feriat, clamamus ut parcat; si parcit, iterum provocamus ut feriat* (3). L'impatience nous emporte, s'il tarde à nous secourir; nous redevenons insolens, s'il est prompt et

(1) *Is.* IX. 13. — (2) *Ps.* XXXIV. 19. — (3) *Ex Miss. Gallic. tom.* II, *Annal. Eccl. Franc. pag.* 505.

facile à se relâcher. Quand nous sommes pressés par la maladie, nous demandons du temps pour nous convertir : si Dieu nous rend la santé, nous nous moquons, nous abusons de la patience qui nous attend : sous les coups, nous reconnoissons la justice qui nous châtie, et après nous oublions la bonté qui nous épargne.

Vous, qui n'avez que Dieu pour témoin; vous, qui êtes à la croix avec Jésus-Christ, non comme le voleur qui blasphême, mais comme le pénitent qui se convertit; prenez garde seulement, n'irritez pas Dieu par vos murmures, n'aigrissez pas vos maux par l'impatience. [Rappelez-vous les paroles consolantes que Jésus-Christ adresse à ce pécheur repentant] : « Aujourd'hui vous serez en paradis avec » moi » : *Hodie mecum eris in paradiso* (1). *Hodie*, aujourd'hui; quelle promptitude ! *Mecum*, avec moi; quelle compagnie! *In paradiso*, dans le paradis; quel repos!

(1) *Luc.* XXIII. 43.

de déterminer du point capital de la vie, et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens, je me représente que venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où par un effet de la puissance divine je découvre d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfans d'Adam durant ce laborieux pélerinage. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus (1). Elevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrois-je vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations? certes, c'est une chose impossible. Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas! quelle mélange de choses! quelle étrange confusion! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture; en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits? Celui-ci s'échauffe dans un barreau; cet autre songe

(1) *Ad Donat. Ep.* 1, *pag.* 3.

aux affaires publiques; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instrumens que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit : si l'expérience ne me la faisoit voir, il me seroit impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

D'autre part je regarde que la campagne n'est pas moins occupée : personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature sembloit n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes : la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errans, qui sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des élémens. Et là que ne vois-je pas? que de divers spectacles! que de durs exercices? que de différentes observations! Il n'y a point de lieu où paroisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, Fidèles, les diverses inclinations des hommes? Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se pré-

sente à mes yeux une variété bien plus étonnante. Les uns d'une nature plus remuante ou plus généreuse se plaisent dans les emplois violens : tout leur contentement est dans le tumulte des armes; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu : ce qui ne devroit être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence, à laquelle il occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps : il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente. Et d'autres qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connoissances et de nouvelles amitiés. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres plus retenus se plaisent dans le repos et la douce oisiveté d'une vie privée; l'un aime les exercices durs et violens, l'autre les secrètes intrigues. Et quand aurois-je fini ce discours,

si j'entreprenois de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles? Chacun veut être fou à sa fantaisie; les inclinations sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus; je me regarde, je me considère! que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas :* « J'étudie mes voies ». Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient dans les choses humaines une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses? cette ame d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime, et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'ame, je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer. « Tout y est vanité et affliction » d'esprit », disoit le plus sage des hommes (1). Ne paroîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas :* Je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pen-

(1) *Eccle.* I. 14.

dant que je suis dans ce doute, Dieu me montre sa loi et ses témoignages, il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite me paroît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées: mais le nombre en est si petit, qu'à peine paroissent-ils dans le monde. Davantage, pour l'ordinaire je ne les vois pas dans les grandes places, dans le grand crédit; il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté : souvent même ceux qui les maltraitent et les oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissemens de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me jette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-je le grand, ou le petit nombre? les sages, ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas.* Mais enfin après plusieurs doutes, voici ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond : Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon ame demeureroit suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avoit que ses propres lumières : et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage; c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues, où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environnés de toute part de précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune

ıe me fait trouver un guide fidèle, qui régisse mes ɔas errans, et conduise mon ame mal assurée ? C'est a première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'igno·'ance ; ma volonté est extrêmement déréglée : il s'y :lève sans cesse des désirs injustes ou superflus ; je uis presque toujours en désordre par la véhémence le mes passions, et par la violente précipitation de nes mouvemens ; il faut que je cherche une règle :ertaine qui compose mes mœurs selon la droite 'aison, et réduise mes actions à la juste médiocrité : :'est la seconde chose dont j'ai besoin. Et enfin voici a troisième : mon entendement et ma volonté, qui ont les deux parties principales qui gouvernent outes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par 'ignorance, et l'autre par le déréglement ; toute non ame en est agitée et tombe dans un autre malıeur, qui est une inquiétude et une inconstance :ternelle. J'erre de désirs en désirs, sans trouver ɩuoi que ce soit qui me satisfasse : je prends tous es jours de nouveaux desseins, espérant que les derıiers réussiront mieux ; et partout mon espérance :st frustrée. De là l'inégalité de ma vie, qui n'ayant ɔoint de conduite arrêtée, est un mélange d'avenures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ɔnt trompé mes désirs. Je les ai manquées, ou elles m'ont manqué : je les ai manquées, lorsque je ne ıuis pas parvenu au but que je m'étois proposé : elles m'ont manqué, lorsqu'ayant obtenu ce que je ʋoulois, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchois : le sorte que je vivrai désormais sans espérance de erminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à



la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvemens par une véritable tranquillité; une lumière pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances. Ce sont les trois choses qui me sont nécessaires; ô Dieu, où les trouverai-je? *Cogitavi vias meas.* La prudence humaine est toujours chancelante; les règles des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme; il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite infaillible, et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : « Je suis, dit-il, la voie, la vé» rité et la vie (1) ». Je suis la voie assurée qui vous conduit sans incertitude; je suis la vérité infaillible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle; je suis la vraie vie de vos ames, qui leur donne un repos sans trouble. Pourquoi délibérer davantage? Loin de moi, doutes et inquiétudes; loin de moi, fâcheuses irrésolutions : « J'ai étudié mes voies, et enfin » j'ai tourné mes pas, ô Seigneur, du côté de vos té» moignages » : *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.* C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus doctes prédications, et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire; mais je ne craindrai pas de vous assurer, que ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

(1) *Joan.* XIV. 6.

PREMIER POINT.

« Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, que » vous en faites état et que vous en avez souve- » nance », dit le prophète David (1) ? Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel ? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connoissons pas quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes insolubles. Bien que ces connoissances soient très-admirables et très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui ; la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connoissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée : « Qu'est-il nécessaire, dit-il, » que l'homme s'étudie à des choses qui surpassent » sa capacité, puisqu'il ne sait pas même ce qui lui » est convenable durant le pélerinage de cette vie » ? *Quid necesse est homini majora se quærere ; cùm ignoret quid conducat sibi in vitâ suâ numero dierum peregrinationis suæ, et tempore quod velut umbra præterit* (2) ? Mortels misérables et audacieux, nous

(1) *Ps.* VIII. 5. CXLIII. 4. — (2) *Eccles.* VII. 1.

mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux élémens, nous allons chercher au fond des abîmes les choses que la nature y avoit cachées, nous pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédens n'ont jamais connues; et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes; nous ne connoissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvemens. Et toutefois il est manifeste que la première chose que doit faire une personne avisée, c'est de considérer ses voies, et de peser par une véritable prudence comment il doit composer ses mœurs. C'est ce que nous enseigne l'Ecclésiaste en ces deux petits mots si sensés : « Les yeux du sage » sont en sa tête » : *Sapientis oculi in capite ejus* (1). Quelle étrange façon de parler, les yeux du sage sont en sa tête ! Mais il a voulu nous faire entendre que de même que la nature a mis la vue comme un guide fidèle dans la place la plus éminente du corps, afin de veiller à notre conduite, et de découvrir de loin les obstacles qui la pourroient traverser; ainsi la Providence divine a établi la raison dans la suprême partie de notre ame, pour adresser nos pas à la bonne voie, et considérer aux environs les empêchemens qui nous en détournent.

Et bien que tout le monde confesse qu'il n'y a rien de si nécessaire que ce précepte du sage; si est-ce toutefois, chrétiens, que si nous l'observons en quelque façon dans les affaires de peu d'impor-

(1) *Eccles.* II. 14.

tance, nous le négligeons tout-à-fait dans le point capital de la vie. Etrange aveuglement de l'homme! personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement ; nous nous piquons d'employer la raison, et dans nos affaires, et dans nos discours; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux; il y a de l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches : il n'y a que sur le point de nos mœurs où nous ne nous mettons point en peine de suivre ni de consulter la raison; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective inutile, considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connoître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune; l'ambition, et les vengeances, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses! combien est-elle froide et languissante! combien trouble-t-elle le présent, par la vue d'un avenir qui lui est funeste!

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables : et je n'en exempte pas les emplois les plus éclatans; car pour être les plus illustres, ils n'en sont pas pour

cela les plus accompagnés de raison. La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération? n'y avons-nous pas plutôt été engagés par une certaine chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins? Et dans les choses mêmes dans lesquelles nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes? avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre ame? quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devoit être notre intérieur, et pourquoi nous étions en ce monde? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? n'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre: tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophie, que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le

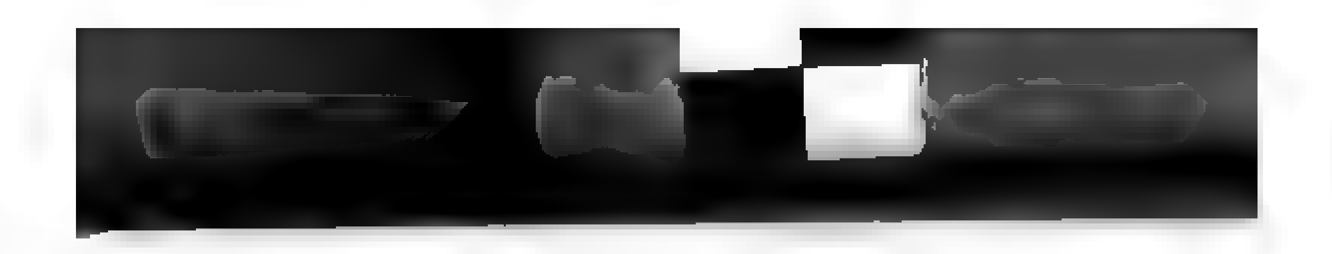
reconnois

reconnois, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « Si un aveugle conduit un aveugle, » ils tomberont tous deux dans le précipice (1) ». Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? on y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle étoit la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il auroit à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. *Nobis invicem videmur insanire* : « Nous nous semblons in» sensés les uns aux autres », disoit autrefois saint Jérôme (2). Non je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée

(1) *Matt.* XV. 14. — (2) *Epist.* XXVIII, *ad Asell. tom.* IV, *part.* II, *col.* 67.

dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste, que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant dans la véhémence de ses douleurs les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance à peu près en cette manière : O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines, et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses, dites-nous : N'avez-vous point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, « n'avez-vous point reconnu où » réside l'intelligence, et dans quelles bienheureuses » provinces la sagesse s'est retirée »? *Unde sapientia venit, et quis est locus intelligentiæ?* Certes, « elle » s'est cachée des yeux de tous les vivans; les oiseaux » mêmes du ciel, c'est-à-dire les esprits élevés, n'ont » pu découvrir ses vestiges » : *Abscondita est ab oculis omnium viventium, volucres quoque cœli latet* (1). La mort et la corruption, c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépite vieillesse, qui courbée par les ans semble déjà regarder sa fosse, « la mort donc » et la corruption nous ont dit » : Enfin après de longues enquêtes, et plusieurs rudes expériences, « nous en avons ouï quelque bruit confus », mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles

(1) *Job.* XXVIII. 20, 21.



bien assurées : *Perditio et mors dixerunt : Auribus nostris audivimus famam ejus* (1).

Donc, ô Sagesse incompréhensible, agité de cette tempête de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs. Grâce à votre miséricorde, comme vous allumiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes, qui conduisoit Israël votre peuple dans une telle étendue de terres seules, incultes et inhabitées; ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances : elles rassureront mon esprit flottant, elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (2).

« Je m'étois résolu, dit le sage, de me retirer » entièrement des plaisirs, afin de m'adonner sérieu» sement à l'étude de la sagesse, jusqu'au temps que » je visse avec évidence ce qui est utile aux enfans » des hommes : mais, poursuit ce sage prince, j'ai » reconnu que pour cette recherche notre vie n'est » pas assez longue (3) ». Et certes la prudence humaine est si lente dans ses progrès et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connoissances que nous recherchons, que la mort inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu on y est savant dès le premier jour. Craignez Dieu; je vous ai tout dit : c'est un abrégé de doctrine qui « donne de l'entendement à l'enfance la plus imbé-

(1) *Job.* XXVIII. 22. — (2) *Ps.* CXVIII. 105. — (3) *Eccles.* II. 3.

» cile » : *Intellectum dat parvulis* (1). C'est pourquoi le prophète David : J'ai eu, dit-il, de grands démêlés durant mes jeunes années avec de puissans ennemis, avec de vieux et rusés courtisans : mais j'ai été plus avisé qu'eux ; je me suis ri des raffinemens de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandemens de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* (2).

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissans génies; ils ne savent tous ce qu'ils font : ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise ? L'événement des choses est ordinairement si extravagant, et revient si peu aux moyens que l'on y avoit employés, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres.

En effet, il le faut avouer, dans la confusion des choses humaines, l'unique sûreté, mes chers Frères, la seule et véritable science est de s'attacher constamment à cette raison dominante. Ah ! quelle consolation à une ame de suivre la raison souveraine avec laquelle on ne peut errer ! sans cela nos affaires iroient au hasard et à l'aventure : car ce seroit une folle persuasion de croire que nous puissions pren-

(1) *Ps.* CXVIII. 130. — (2) *Ibid.* 100.

dre si justement nos mesures, que nous fassions tomber les événemens au point précis que nous souhaitons; les rencontres des choses humaines sont trop irrégulières et trop bizarres. Il sert beaucoup d'observer le temps pour ensemencer la terre et pour moissonner; et néanmoins, dit le sage, que je ne me lasse point de vous alléguer cette matière : « Qui » prendroit garde au vent de si près, jamais il ne » semeroit; et qui considéreroit les nues, atten» dant toujours que le temps lui vînt entièrement » à souhait, jamais il ne recueilleroit ses moissons » : *Qui observat ventum non seminat, et qui considerat nubes nunquam metet*(1). Il veut dire, par cet exemple, que les affaires du monde sont de telle nature, que souvent elles se gâtent par trop de précautions; que c'est un abus de croire que toutes choses cadrent au juste et concourent à nos desseins. Telle est la loi des entreprises humaines, qu'il y manque toujours quelque pièce; et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard le principal de l'événement.

N'en usez pas de la sorte, ô justes et enfans de Dieu. Vous qui faites profession d'une sagesse plus qu'humaine, croyez qu'il seroit indigne de personnes bien avisées d'abandonner vos desseins au hasard et à la fortune; et puisque votre raison n'est ni assez ferme ni assez puissante pour diriger les vues des affaires selon une conduite certaine, laissez-vous gouverner à cette divine Sagesse qui régit si bien toutes choses, et ne me dites pas qu'elle passe votre portée. Ne voyez-vous pas que, par une ex-

(1) *Eccles.* XI. 4.

trême bonté, elle s'est rendue sensible et familière : elle est, pour ainsi dire, coulée dans les Ecritures divines, d'où les prédicateurs la tirent pour vous la prêcher; et là cette Sagesse profonde, qui donne une nourriture solide aux parfaits, a daigné se tourner en lait pour sustenter les petits enfans. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous? Nous ne pouvions trouver la voie assurée, à cause de nos erreurs; « la » voie même est venue à nous » : *Ipsa via ad te venit,* dit saint Augustin (1); car le Sauveur Jésus est la voie.

C'est cet excellent Précepteur que nous promettoit Isaïe : « Tes oreilles entendront, dit-il, la voix » de celui qui marchant derrière toi, t'avertira de » tes voies, et tes yeux verront ton Précepteur » : *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum* (2). O ineffable miséricorde! Fidèles, réjouissons-nous : nous sommes des enfans ignorans de toutes choses; mais puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur. Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme. O souveraine autorité! ô incomparable douceur! Un maître a tout gagné, quand il peut si bien tempérer les choses, qu'on l'aime et qu'on le respecte : je respecte mon Maître, parce qu'il est Dieu; et afin que mon amour pour lui fût plus libre et plus familier, il a bien voulu se faire homme. Je me défierois d'une prudence, et je

(1) *Serm.* CXLI, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 684. — (2) *Is.* XXX. 20, 21.

secouerois aisément le joug d'une autorité purement humaine : « Celle-là est trop sujette à l'erreur ; celle-» ci trop exposée au mépris » : *Tam illa falli facilis, quàm ista contemni*, dit Tertullien [1]. Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infaillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie ; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur qui a des paroles de vie éternelle : laissez votre Platon avec sa divine éloquence, laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnemens, laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions; la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultoit aux misères du genre humain par une raillerie arrogante; cet autre les déploroit par une compassion inutile. Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage; ceux qu'il instruit, il les porte : ah! il va au péril de sa vie chercher sa brebis égarée; mais il la rapporte sur ses épaules, parce qu' « errant deçà » et delà, elle s'étoit extrêmement travaillée » : *Multum enim errando laboraverat*, dit Tertullien [2]. Pouvons-nous hésiter ayant un tel Maître ?

Au reste, il n'est point de ces maîtres délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté ; et

(1) *Apolog. n.* 45. — (2) *De pœnit. n.* 8.

lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités qu'ils ont avancées. Ses saints enseignemens n'étoient qu'un tableau de sa vie. Il prouvoit beaucoup plus par ses actions que par ses paroles : il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodoit ses instructions à notre foiblesse; mais il falloit qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? cet excellent Maître, et par ses paroles et par ses exemples, a déterminé toutes choses sur le point de nos mœurs; il ne nous a point laissé de questions indécises. Je vous vois éperdus et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés : vous ne savez si dans ce fleuve il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus; afin de vous tirer hors de doute, il y est passé devant vous : regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers Frères; nous serions entièrement insensés, si ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde. J'ai étudié mes voies; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrois rencontrer de la certitude : j'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'étoit une mani-

e folie de la chercher ailleurs que dans vos témoi-ıges irrépréhensibles ; et ainsi par votre assis-ce j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos ıoignages : *Cogitavi vias meas* : d'autant plus que ı'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes orances, mais j'y reconnois encore la seule règle ıillible qui peut composer mes désordres. C'est la onde partie.

SECOND POINT.

ıL étoit impossible que l'ignorance profonde qui ;ne dans les choses humaines ne précipitât nos ›ctions dans un étrange déréglement : car de me que le pilote, à qui les tempêtes et l'obscu-é ont ôté le jugement tout ensemble avec les ›iles qui le conduisoient, abandonne le gouver-il, et laisse voguer le vaisseau au gré des vents des ondes; ainsi les hommes par leurs erreurs ant perdu les véritables principes par lesquels ils devoient gouverner, ils se sont laissé emporter à ırs fantaisies : chacun s'est fait des idoles de ses sirs, et par-là les règles des mœurs ont été entiè-nent perverties. Combien voyons-nous de per-ınes qui voudroient que l'on nous laissât vivre acun comme nous l'entendrions, que l'on nous eût fait de tant de lois incommodes ? C'est ainsi qu'ils pellent les saintes institutions de la loi divine : et nous n'osons pas peut-être en parler si ouverte-›nt, au moins ne vivons-nous pas d'autre sorte e si nous étions imbus de cette créance. Notre ʒle, quoi que nous puissions dire, est de suivre s passions; ou si nous les réprimons quelquefois,

c'est par d'autres plus violentes et en cela même moins raisonnables. Nous ne mettons pas la prudence à faire le choix de bonnes et vertueuses inclinations; ce n'est pas là l'air du monde, ce n'est pas notre style ni notre méthode. Mais après que nos inclinations premières et dominantes sont nées en nous, je ne sais comment, par des mouvemens indélibérés et par une espèce d'instinct aveugle, chose certainement qui n'est que trop véritable; quand nous savons faire le choix des moyens les plus propres pour les acheminer à leur fin, nous croyons avoir bien pris nos mesures : c'est ce que nous appelons une conduite réglée; tant l'usage véritable des choses est corrompu parmi nous. Ou bien, comme dans une telle diversité de désirs aveugles et téméraires, il y en a beaucoup qui se contrarient; les faire céder au temps et aux occurrences présentes; par exemple, quitter pour un temps les plaisirs pour établir sa fortune, c'est aller adroitement à ses fins, c'est avoir la science du monde et savoir ce que c'est que de vivre. Mais de remonter à la source du mal, et de couper une bonne fois la racine des mauvaises inclinations, c'est à quoi personne ne pense. O pauvres mortels abusés! Eh Dieu! qui nous a jetés dans de si fausses persuasions? Et comment ne voyons-nous pas « qu'étant d'une race divine », comme dit l'apôtre saint Paul (1), il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires? Car s'il est vrai ce que nos pères ont dit contre les sectateurs d'Epicure et l'école des libertins, que de même que cet univers est régi par une Providence éternelle, ainsi les ac-

(1) *Act.* XVII. 28.

tions humaines, quelque extravagance qui nous y paroisse, sont conduites et gouvernées par une sagesse infinie ; n'est-il pas absolument nécessaire qu'elles aient une règle certaine sur laquelle elles soient composées ? et si nous ne sommes pas capables de ces grandes et importantes raisons, l'expérience du moins ne devroit-elle pas nous avoir appris, qu'ayant plusieurs désirs qui nous sont pernicieux à nous-mêmes, la véritable sagesse n'est pas de les savoir contenter, mais de les savoir modérer ? Eh Dieu ! que seroit-ce des choses humaines, si chacun suivoit ses désirs ? D'où vient que les Néron, les Caligula, et ces autres monstres du genre humain, se sont laissé aller à des actions si brutales et si furieuses ? n'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu ? pour nous faire voir, chrétiens, qu'il n'y a point d'animal plus farouche ni plus indomptable que l'homme, quand il se laisse dominer à ses passions. Par conséquent il est nécessaire de donner quelques bornes à nos désirs par des règles fixes et invariables : et d'autant que nous avons tous la même raison, et qu'étant d'une même nature, il est entièrement impossible que nous ne soyons destinés à la même fin ; il s'ensuit de là, par nécessité, que ces règles que nous poserons doivent être communes à tous les hommes. Or vous allez voir, chrétiens, par un raisonnement invincible, qu'il n'y en peut avoir d'autres que la loi de Dieu.

Où notre désordre paroît plus visible, c'est que nous sommes toujours hors de nous ; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissemens nous attachent aux

cette rectitude. La rectitude et la juste règle et l'ordre sont inséparables : or, chaque chose est bien ordonnée, quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition : c'est en cela que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme, de « régir ses inférieurs, et d'être lui-même régi par la Puissance » suprême » : *Regi à superiore, regere inferiorem* (1). De même donc que la règle des mouvemens inférieurs, c'est la juste et saine raison ; ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même : et lorsque la raison humaine compose ses mouvemens selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité raisonnable qui fait toute la beauté de nos ames. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos esprits, et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées. Elles n'ont de justice ni de vérité, qu'autant qu'elles se trouvent conformes à cette règle première et originale qui n'emprunte rien de dehors, mais qui est sa loi elle-même. C'est pourquoi le prophète David dit, que « les jugemens de Dieu sont vrais et justifiés » par eux-mêmes » : vrais et justifiés par eux-mêmes, comme s'il disoit : Les jugemens des hommes peuvent bien quelquefois être véritables, mais ils ne peuvent pas être justifiés par eux-mêmes. Toutes les vérités

(1) *In Ps.* CXLV, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1627.

créées doivent être nécessairement conférées à la vérité divine, de laquelle elles tirent toute leur certitude. Mais pour les jugemens de Dieu, dit le saint prophète, « ils sont vrais d'une vérité propre et » essentielle; et c'est pour cette raison qu'ils sont » justifiés par eux-mêmes » : *Vera, justificata in semetipsa* (1). De sorte que la volonté divine [qui] préside à cet univers, étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde, et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées.

Sur quoi je fais une observation dans le prophète David, qui peut-être édifiera les ames pieuses. Cet homme toujours transporté d'une sainte admiration de la Providence divine, après avoir célébré la sagesse de ses conseils dans ses grands et magnifiques ouvrages, passe de là insensiblement à la considération de ses lois. Ainsi, au psaume dix-huitième : « Les » cieux, dit ce grand personnage, racontent la gloire » de Dieu (2) ». Puis ayant employé la moitié du psaume à glorifier Dieu dans ses œuvres, il donne tout le reste à chanter l'équité de ses ordonnances. « La loi de Dieu, dit-il, est immaculée, les témoi- » gnages de Dieu sont fidèles (3) » ; et il achève cet admirable cantique dans de semblables méditations. Et au psaume cent dix-huitième : « Votre vérité, » dit-il, ô Seigneur, est établie éternellement dans » les cieux; votre main a fondé la terre, et elle de- » meure toujours immobile : c'est en suivant votre » ordre, que les jours se succèdent les uns aux » autres avec des révolutions si constantes; et toutes

(1) *Ps.* XVIII. 9. — (2) *Ibid.* 1. — (3) *Ibid.* 8.

» choses, Seigneur, servent à vos décrets éternels ». Et puis il ajoute aussitôt : « N'étoit que votre loi a » occupé toute ma pensée, cent fois j'aurois manqué » de courage parmi tant de diverses afflictions dont » ma vie a été tourmentée (1) ». Fidèles, que veut-il dire ? quelle liaison trouve ce chantre céleste entre les ouvrages de Dieu et sa loi ? Est-ce par une rencontre fortuite que cet ordre se remarque en plusieurs endroits de ses psaumes ? Ou bien ne vous semble-t-il pas qu'il nous dit à tous au fond de nos consciences : Elevez vos yeux, ô enfans d'Adam, hommes faits à l'image de Dieu; contemplez cette belle structure du monde, voyez cet accord et cette harmonie : y a-t-il rien de plus beau ni de mieux entendu que ce grand et superbe édifice ? C'est parce que la volonté divine y a été fidèlement observée, c'est parce que ses desseins ont été suivis, et que tout se régit par ses mouvemens. Car cette volonté étant sa règle elle-même, toujours juste, toujours égale, toujours uniforme, tout ce qui la suit ne peut aller que dans un bel ordre : de là ce concert et cette cadence si juste et si mesurée. Que si les créatures même corporelles, reçoivent tant d'ornemens, à cause qu'elles obéissent aux décrets de Dieu ; combien grande sera la beauté des natures intelligentes, lorsqu'elles seront réglées par ses ordonnances ! Consultez toutes les créatures du monde; si elles avoient de la voix, elles publieroient hautement qu'elles se trouvent très-bien d'observer les lois de cette Providence incompréhensible ; et que c'est de là qu'elles tirent toute leur perfection et tout

(1) *Ps.* CXVIII. 89, 90, 91, 92.

leur

leur éclat; et n'ayant point de langage, elles ne laissent pas de nous le prêcher par cette constante uniformité avec laquelle elles s'y attachent. Vous, hommes, enfans de Dieu, que votre Père céleste a illuminés d'un rayon de son intelligence infinie, quelle sera votre ingratitude, si plus stupides et plus insensibles que les créatures inanimées, vous méprisez de suivre les lois que Dieu même vous a données depuis le commencement du monde par le ministère de ses saints prophètes, et enfin dans la plénitude des temps par la bouche de son cher Fils! C'est ainsi, ce me semble, que nous parle le prophète David.

O Dieu éternel! chrétiens, quand il faudra paroître devant ce tribunal redoutable, quelle sera notre confusion lorsqu'on nous reprochera, devant les saints anges, que Dieu nous ayant donné une ame d'une nature immortelle, afin que nous employassions tous nos soins à régler ses actions et ses mouvemens selon leur véritable modèle, nous avons fait si peu d'état de ce riche et incomparable présent, que plutôt de travailler en cette ame ornée de l'image de Dieu, nous avons appliqué notre esprit à des occupations toujours superflues et le plus souvent criminelles; de sorte qu'au grand mépris de la munificence divine, parmi tant de sortes d'affaires qui nous ont vainement travaillés, la chose du monde la plus précieuse a été la plus négligée? O folie! ô indignité! ô juste et inévitable reproche! ah! grand Dieu, je le veux prévenir. Assez et trop long-temps mon ame s'est égarée parmi tant d'objets étrangers, dans le jeu, dans les compagnies,

dans l'avarice, dans la débauche. Je rentrerai en moi, du moins à ce carême qui nous touche de près: j'étudierai mes voies; je chercherai la règle sur laquelle je me dois former; et comme il ne peut y en avoir d'autre que vos saints et justes commandemens, je tournerai mes pas du côté de vos témoignages : c'est ma dernière et irrévocable résolution que vous confirmerez, s'il vous plaît, par votre grâce toute-puissante : c'est elle qui me fera trouver le repos, où je viens de rencontrer le bon ordre, et où je trouvois tout à l'heure la vérité et la certitude ; et pour vous en convaincre, fidèles, c'est par où je m'en vais finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, après les belles maximes que nous avons, ce me semble, si bien établies par les Ecritures divines, qu'il soit nécessaire de recommencer une longue suite de raisonnemens, pour vous faire voir que notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. Contentons-nous d'appliquer ici, par une méthode facile et intelligible, la doctrine que par la miséricorde de Dieu nous avons aujourd'hui expliquée; et faisons, pour l'édification de cette audience, paroître cette vérité dans son évidence.

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament; cela vous promet un prochain repos : et comment

donc notre ame ne jouiroit-elle pas d'une grande tranquillité, après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infaillible; si bien que les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnemens, il faut que l'entendement acquiesce. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable, qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvemens, ne doit-elle pas rencontrer une consistance tranquille, et une sainte et divine paix? C'est pourquoi le Psalmiste disoit : « Les » justices de Dieu sont droites et réjouissent le » cœur [1] ». Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable, et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines! on ne sait si on fait bien ou mal; on fait bien pour établir sa fortune, on fait mal pour conserver sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis : et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu, on fait absolument bien, on fait bien sans limitation; parce que quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance; en un mot on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien : et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien? quelle douceur et quelle tranquillité à une ame? Il

(1) *Ps.* xviii. 9.

vous appartient, ô grand Dieu, en qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures; mais heureuses mille et mille fois les créatures dont vous êtes le seul héritage ! c'est là le partage de vos enfans, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout-à-fait de vous ; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons dans votre divine parole. O que cette loi est désirable ! ô que cette parole est douce! « Elle est plus douce que le miel à ma bouche, disoit » le prophète David; elle est plus désirable que tous » les trésors (1) ». Et considérez en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine, et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source. « Votre servi» teur, ô mon Dieu, observe vos commandemens, » chante amoureusement le Psalmiste; il y a une » grande récompense à les observer » : *In custodiendis illis retributio multa* (2). « Ce n'est pas en autre » chose, dit saint Augustin (3), mais en cela même » que l'on les observe : la rétribution y est grande, » parce que la douceur y est sans égale ».

Mes Frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie : il ne gouverne point les Etats, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques :

(1) *Ps.* CXVIII. 103. *Ps.* XVIII. 11. — (2) *Ps.* XVIII. 12. — (3) *In Ps.* XVIII. *Enar.* 1, *n.* 12, *tom.* IV, *col.* 80, 81.

vous diriez qu'il ne fasse rien en ce monde; il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres; ces hauts et sublimes raisonnemens peut-être passeront sa portée : sa conduite nous paroît vulgaire; et cependant si nous avons entendu les choses que nous avons dites, il est régi par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins : sa conduite, appuyée sur la parole de Dieu, est plus ferme que le ciel et la terre; et plutôt tout le monde sera renversé, qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités : il chante sincèrement avec le Psalmiste; « Mon con- » seil, ce sont vos témoignages » : *Consilium meum justificationes tuæ* (1); ou bien, comme lit saint Jérôme : *Amici mei justificationes tuæ* : « Vos té- » moignages, ce sont mes amis ». Ceux que nous croyons nos meilleurs amis, nous trompent très-souvent, ou par infidélité, ou par ignorance : l'homme de bien dans ses doutes consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu; ces amis sincères et véritables lui enseignent ce qu'il faut faire, et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis ! par-là il se rira de la perfidie qui règne dans les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en conscience : Avez-vous tout ce que vous demandez? n'avez-vous aucune prétention en ce monde? Il n'y

(1) *Ps.* CXVIII. 24.



a peut-être personne en la compagnie qui puisse répondre qu'il n'en a pas. « Le laboureur, dit » l'apôtre saint Jacques (1), attend le fruit de la » terre » : sa vie est une espérance continuelle; il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même : il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avoit donné l'espérance, comme pour charmer nos maux, et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie. Cette vie, que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance. L'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance; et jusqu'au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre : et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très-manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde, où personne ne jouit de rien, où on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien! Grâce à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouissance de la vie présente, mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances du monde : dites-moi : en vérité, chrétiens,

(1) *Jac.* v. 7.

avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit! Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent; [le dégoût suit bientôt la jouissance. Ainsi] nous prenons tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux; et partout notre espérance est frustrée. De là l'inégalité de notre vie, qui ne trouve rien de fixe ni de solide, et par conséquent ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés : ou nous les manquons, ou elles nous manquent; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur, qui donne l'agrément aux choses du monde, est un peu rallentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos? pourquoi sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude? Ah! voici, mes Frères, ce qui nous trompe : je vous demande, s'il vous plaît, encore un moment d'audience : c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels: semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe

d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah ! ne m'ôtez point cette erreur agréable ; elle m'abuse, mais elle me contente ; c'est une tromperie, mais elle me plaît. Certes je vous y laisserois volontiers, si je ne voyois que par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

Beatum faciunt.... duæ res, bene velle, et posse quod velis (1) : « Deux choses nous rendent heureux, » bien vouloir et pouvoir ce qu'on veut ». [Or à ce compte, pouvons-nous appeler heureux ceux qui mettent leur félicité dans des biens iniques ou pernicieux ?] Enfans robustes : ils ont la force des hommes et l'inconsidération des enfans. Les enfans veulent violemment ce qu'ils veulent : s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu et tout le corps en action : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri. Ils ne regardent pas s'il est à autrui, c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer, ils s'imaginent que tout est à eux. Ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible, ils ne songent qu'à se satisfaire ; il n'importe que cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux. C'est ainsi que les méchans veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice : enfans inconsidérés, avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne des bornes ; aux enfans la foiblesse, aux hommes la raison. La foiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs désirs ardens : ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend

(1) *S. Aug. de Trin. lib.* XIII, *n.* 17, *tom.* VIII, *col.* 939.

de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux : *Posse quod velis,... velle quod oportet* : « Pouvoir » ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut (1) »; l'un dépend du hasard, l'autre est un effet de la raison. Pouvoir ce qu'on veut, peut convenir aux plus méchans; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilége inséparable des gens de bien. [L'un] dépend des conjonctures tirées du dehors; [l'autre] fait la bonne constitution du dedans. Or jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur naturelle constitution et dans leur perfection véritable; et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, « le premier degré de mi» sère, c'est d'aimer les choses mauvaises, et le » comble de malheur c'est de les avoir » : *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores* (2). Ce pauvre malade tourmenté d'une fièvre ardente, il avale du vin à longs traits, il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il pas d'autant plus à plaindre, qu'il y ressent plus de délices?

Quoi! je verrai durant ces trois jours des hommes tout de terre et de boue, mener à la vue de tout le monde, une vie plus brutale que les bêtes brutes; et vous voulez que je dise qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons mor-

(1) *S. Aug. de Trin. lib.* XIII. *n.* 17, *tom.* VIII, *col.* 939. — (2) *In Ps.* XXVI, *n.* 7, *tom.* IV, *col.* 121.

ceaux, parce qu'ils font retentir tout le voisinage, et de leurs cris confus, et de leur joie dissolue? Eh! cependant quelle indignité que si près des jours de retraite, la dissolution paroisse si triomphante! L'Eglise notre bonne mère voit que nous donnons toute l'année à des divertissemens mondains : elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos déréglemens; elle nous veut donner quelque goût de la pénitence; elle nous en présente un essai pendant le carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire, nous en fera digérer l'amertume et continuer l'usage. Mais ô vie humaine incapable de bons conseils! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfans! nous prenons de ses salutaires préceptes une occasion de nouveaux désordres : pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne : et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial, nous mettons les bacchanales à la tête du saint carême. O jours vraiment infâmes, et qui méritoient d'être ôtés du rôle des autres jours! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûne mal observés! Mes Frères, ne diroit-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'ils en occupent l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée; mais de remonter du libertinage à la

pénitence; mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre; c'est ce que la corruption de notre nature ne sauroit souffrir.

Vous donc, ames chrétiennes, vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine, demeurez toujours dans sa crainte : qu'il n'y ait aucun jour qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Etudiez vos voies avec le prophète : tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu; sans doute vous y trouverez, et la certitude, et la règle, et l'immobile repos qui se commencera sur la terre, pour être consommé dans le ciel. *Amen.*

AUTRE EXORDE

DU MÊME SERMON.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. Ps. CXVIII. 59.

Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugemens, ou de nous égarer dans notre conduite ; l'expérience nous fait connoître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire, c'est que nous nous laissons emporter aux objets qui se présentent. Une ardeur inconsidérée nous jette bien avant dans l'action, avant que nous en ayons assez remarqué et les suites et les circonstances ; si bien qu'un conseil peu rassis produisant des résolutions trop précipitées, il arrive ordinairement que nous errons deçà et delà, plutôt que de marcher dans la droite voie. Ce grand et victorieux monarque dont j'ai aujourd'hui emprunté mon texte, s'est bien éloigné de ces deux défauts ; il est aisé de le remarquer par les paroles que j'ai rapportées. Il a, dit-il, étudié ses voies, il a délivré son esprit de toutes préoc-

cupations étrangères, il a médité sérieusement où il devoit porter ses inclinations : *Cogitavi vias meas.* Voilà une délibération bien posée; après quoi je ne m'étonne pas s'il a pris le meilleur parti, et s'il nous dit que le résultat de cette importante consultation a été de tourner ses pas du côté de la loi de Dieu : *Et converti pedes meos in testimonia tua.* Si tous les hommes délibéroient aussi soigneusement que David sur cette matière si nécessaire, je me persuade, mes Sœurs, qu'ils prendroient fort facilement une résolution semblable : et étant convaincu de ce sentiment, j'ai cru que cet entretien particulier que vous avez désiré de moi, contenteroit vos pieux désirs, si je recherchois les raisons sur lesquelles David a pu appuyer cette résolution si bien digérée.

SERMON

POUR LE TEMPS DU JUBILÉ,

SUR LA PÉNITENCE (*).

Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié réconciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la pénitence.

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?

Nous qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre? Rom. VI. 2.

Je ne puis vous exprimer, chrétiens, combien est grande aujourd'hui la joie de l'Eglise. Cette grâce du Jubilé que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacremens, satisfait infiniment cette bonne mère : et si le père de ce prodigue voulut que toute sa maison fût en joie pour le retour d'un de ses enfans, quels sont les sentimens de l'Eglise voyant un si grand nombre des

(*) Ce sermon étant isolé, et n'appartenant à aucune suite de sermons, nous l'avons placé avant le carême, parce que le sujet qui y est traité, convient très-bien à ce saint temps. *Edit. de Versailles.*

siens ressuscités par la pénitence? Mais cette joie divine et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre, elle passe jusqu'au ciel; et nous apprenons du Sauveur des ames, que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des esprits célestes, nos gémissemens font leur joie, et nos douleurs font leurs actions de grâces. Donc les larmes des pénitens sont si précieuses qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel, et leur vertu est si grande qu'elle s'étend même jusque sur les anges : et ce qui est bien plus merveilleux, c'est qu'encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus grand prix celles que les péchés font répandre; et l'amertume de la pénitence a quelque chose de plus doux pour eux, que le miel de la dévotion. Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'apôtre : « Nous qui sommes morts » au péché, pourrons-nous bien désormais y vivre »? nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer, et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses fruits jusque dans la Jérusalem bienheureuse? Comprenez, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges : voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes. Entendons dans notre Evangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que sa grâce nous fera semblables. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre

bonheur, et qu'ils veulent bien se joindre avec nous par une société si étroite; joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble avec Gabriel l'un de leurs bienheureux compagnons, *Ave, Maria.*

Après que la grâce du saint baptême nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam, avoit si abondamment répandu sur nous les bénédictions du nouveau; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en notre Seigneur, avoit consacré pour toujours nos corps et nos ames à une sainte nouveauté de vie, il falloit certainement, chrétiens, que les hommes, régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bienfaits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avoit rendue. Car puisque nous apprenons de l'apôtre, que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême, a détruit en nous le corps du péché, « pour nous exempter à » jamais de sa servitude »; *Ut ultrà non serviamus peccato* (1); y avoit-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avoit acquise? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, aurions-nous pas bien justement mérité que Dieu punît notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces?

Oui, sans doute, nous méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource; mais cette bonté qui n'a point de bornes

(1) *Rom.* VI. 6.

a

a traité plus favorablement la foiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature; et voyant que notre vie n'étoit autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence, comme un second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseroient de la pénitence comme ils avoient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée : Jésus-Christ, qui a voulu que la pénitence nous tînt lieu en quelque sorte d'un second baptême, a mis entre ces deux sacremens cette différence notable, que le premier nous étant donné comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit comme il n'y en a qu'une en la chair; et qu'au contraire le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Eglise comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : Tout ce que vous pardonnerez sur la terre, leur sera remis devant Dieu (1) : pour nous faire voir par cette parole, que son Père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être appaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bien faire aux hommes : mais comme si notre malice avoit entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

En effet, qui ne voit par expérience que c'est la

(1) *Matt.* XVIII. 18. *Joan.* XX. 23.

facilité du pardon qui nous endurcit dans le crime? Le remède de la pénitence, qui devoit l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfans d'Adam ont cru qu'on leur prolongeoit le temps de pécher, parce qu'on leur en donnoit pour se repentir; et par une insolence inouie, nous sommes devenus plus méchans parce que Dieu s'est montré meilleur. Et afin que vous voyiez, chrétiens, combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne en cette assemblée, que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique, et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence; et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disoit de la part de Dieu avec une autorité infaillible, que si vous perdez une fois la grâce, en retombant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières; seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée? les plus déterminés ne trembleroient-ils pas voyant leur perte si inévitable? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence, et qui n'y retournera pas? c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfans libertins, de l'indulgence de notre Père,

; nous avons tant de fois expérimentée : de sorte il n'est rien de plus véritable, que la cause la s générale de tous nos péchés, c'est que nous vons jamais bien compris ce que je me propose ourd'hui de vous faire entendre, que rien au nde n'est tant à craindre que de ne point profi- de la pénitence, et de déchoir par de nouveaux mes de la grâce qu'elle nous avoit obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque is qualités dans la pénitence ; c'est une réconci- ion de l'homme avec Dieu, c'est un remède, st un sacrement. La pénitence nous réconcilie : là vient que l'apôtre dit : « Je vous conjure au iom de Jésus, réconciliez-vous avec Dieu (1) ». pénitence est un remède pour nos maladies : st ce qui fait dire au Sauveur des ames : « Je rous ai rendu la santé, allez maintenant, et ne échez plus (2) ». La pénitence est un sacrement, Jésus-Christ nous l'enseigne assez, lorsqu'il parle si aux apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, leur lit-il ; ceux dont vous remettrez les péchés, ls leur seront remis (3) ». Par où nous voyons irement que l'Esprit qui purge les péchés des mmes doit être communiqué aux fidèles par le nistère des saints apôtres ; et c'est ce que nous pelons sacrement, quand un ministère visible ère intérieurement le salut des ames.

Mais pour mieux comprendre ces trois qualités, la connexion qu'elles ont entre elles, concevez emièrement trois désordres que le péché produit ns les hommes. Le premier de tous les désordres,

(1) *II. Cor.* v. 20. — (2) *Joan.* v. 14. — (3) *Ibid.* xx. 22, 23.

et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur Créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avoit voulu lier avec nous. « Ce sont, nous dit-il, vos pé» chés qui ont mis la division entre vous et moi (1) ». Et de là naît un second malheur : c'est que l'ame étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles; et c'est ce que ressentoit le divin Psalmiste, lorsqu'il crioit à Dieu du fond de son cœur : « Mes forces, ô mon Dieu, m'ont abandonné, » la lumière de mes yeux n'est plus avec moi (2); » guérissez-moi bientôt, ô Seigneur, parce que j'ai » péché contre vous (3) ». Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos ames; et la raison en est évidente : car comme l'union avec Dieu les sanctifioit par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle, qui nonseulement affoiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes : et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'ame d'avec Dieu, et par cette funeste séparation, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il falloit que la pénitence nous y réunît; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Mais le péché en nous séparant

(1) *Is.* LIX. 2. — (2) *Ps.* XXXVII. 10. — (3) *Ps.* XL. 4.

nous a fait malades : par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir ; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez, fidèles, ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructueuse. Car s'il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie; on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points : et de là nous conclurons, avec l'apôtre, que puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les sujets où elle se trouve; néanmoins il faut confesser qu'il y a entre

les amis réconciliés je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison, chrétiens, en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention, il le fait aussi avec efficace; et les effets sont d'autant plus grands, que l'ame est plus puissamment appliquée : de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle ne puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais si l'affection y est plus ardente, la fidélité d'autre part se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès; et nous apprenons des jurisconsultes que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances plus fortes : d'où il est aisé de conclure qu'en tout sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, chrétiens réconciliés par la pénitence, pour

vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère : pour quelle raison ? parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui vous le déclare dans son Evangile, lorsque parlant à Simon le pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : « Celui à qui on remet moins, » aime moins ; celui à qui on remet plus, aime » plus (1) ». Peut-on parler plus expressément ? Il vous a remis vos péchés, mais après cela il attend de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur ; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée ; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire : il n'y a page de l'Evangile où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés, plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée ; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères ; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue ; et que celui de tous ses enfans qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne ? Afin que nous entendions, chrétiens, qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissemens de la pénitence, et que la justice recouvrée a quelque chose de plus agréable à ses yeux, que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela ? c'est que s'étant ré-

(1) *Luc.* VII. 47.

concilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie : et si Dieu les observe si exactement, nous, fidèles, les voulons-nous mépriser? quelle seroit notre perfidie? Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche : Dieu n'a pas rompu le premier; au contraire il nous combloit de ses biens; c'est l'homme qui a été l'agresseur : quelle insolence! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche, se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage; que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on quitte toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures? C'est donc une vérité très-indubitable, que le pécheur réconcilié doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, chrétien, tu le dois, et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans son Evangile; mais que son attente est frustrée ! O Sauveur, votre bonté nous fait tort, et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devroit exciter nos affections, mais notre ame basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si honnêtes ; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Eveillons-nous donc du moins, chrétiens, au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement réparée. [Tenons-nous en garde] contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce : on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous

étions figurée. Je vous prie, renouvelez vos attentions.

Nous apprenons dans les saintes Lettres, que dans la première intention de Dieu la grâce sanctifiante ne devoit être donnée qu'une seule fois, et que si les hommes venoient à la perdre, jamais elle ne pourroit leur être rendue. Cela paroît d'abord bien étrange; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés? Eh! fidèles, ne savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a fait ses membres : c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice, dans la première intention de Dieu, ne devoit point être rendue à ceux qui la perdent; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout-à-fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte : de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvoit à nous pardonner, il se rendroit de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au bap-

que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos ames, commençons à vivre, fidèles, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée: car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout-à-fait de nous; et retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose, pour vous obliger, chrétiens, à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril, quand on se le rend inutile.

SECOND POINT.

Une des qualités de l'Eglise, qui est autant célébrée dans les Ecritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point; il m'est aisé, fidèles, de vous satisfaire. L'Eglise chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul: « Ne vivons » plus en l'antiquité de la lettre, mais en la nou» veauté de l'esprit (1) »; et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, « il est renouvelé de jour

(1) *Rom.* VII. 6.

» en jour » : *Renovatur de die in diem* (1) : d'où résulte cet effet merveilleux, qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons; l'homme spirituel au contraire, plus il s'avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfans de Dieu : il y a celui de la vie présente; après, la félicité dans le ciel; et enfin la résurrection générale; et ces trois états différens sont en quelque sorte trois différens âges par lesquels les enfans de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul (2). La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, fidèles, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin apôtre, que l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour; et comment? parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire le péché et la convoitise; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là il entrera dans le second âge, c'est-à-dire dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge; en est-il plus vieux? nullement : au contraire il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin le dernier âge des enfans de Dieu, c'est la résurrection générale; et parce que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la

(1) *II. Cor.* IV. 16. — (2) *Ephes.* IV. 13.

plus florissante, où l'homme est renouvelé en corps et en ame, où toute la vieillesse d'Adam est anéantie : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (1) : « Votre jeu- » nesse sera renouvelée comme celle de l'aigle ». Tellement que l'Eglise, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivans et spirituels : et la raison de cette conduite est très-évidente; c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la mort : au contraire l'homme spirituel rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie, et à une vie immortelle.

Et c'est par-là que nous entendons la nature de la pénitence. Il ne faut pas se persuader, chrétiens, que ce soit une action qui passe, parce que c'est un renouvellement; et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est cette fausse imagination qui rend ordinairement nos confessions inutiles : nous croyons avoir assez fait, quand nous avons pourvu au passé : je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence. Vous croyez avoir beaucoup fait, et moi je vous dis avec Origène : Détrompez-vous, désabusez-vous; la principale partie reste encore à faire : « Ne croyez pas » que ce soit assez de vous être renouvelés une fois; » il faut renouveler la nouveauté même » ; *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat; ipsa etiam novitas innovanda est* (2).

C'est pourquoi il a fallu, chrétiens, que le re-

(1) *Ps.* CII. 5. — (2) *Lib.* V. *in Ep. ad Rom. n.* 8, *tom.* IV, *pag.* 562.

mède

mède de la pénitence fût institué avec une double vertu : il falloit qu'il guérît le mal passé, il falloit qu'il prévînt le mal à venir ; et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins ; et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité ; il a de la malignité en lui-même, il en a aussi dans ses suites : il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous fait perdre le don de justice ; cela est bien clair : il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'ame ; c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affoiblit, parce qu'il nous divise ; et tout ce qui divise les forces, les affoiblit. De là vient que le Sauveur dit : « Un royaume divisé tombera bientôt (1) ». Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul (2), sinon cette division qu'il sent en lui-même entre l'esprit qui se plaît au bien et la convoitise qui l'attire au mal ? De là naissent toutes nos foiblesses ; parce que la volonté languissante entre l'amour du bien et du mal, se partage et se déchire elle-même. Or le péché laisse toujours dans notre ame une nouvelle impression qui nous porte au mal, et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise ; de sorte qu'il fortifie la rebellion, et ensuite il abat d'autant plus nos forces : et, fidèles, ce qui est terrible, c'est que lorsqu'on éteint le péché, lorsqu'on l'efface par la pénitence, l'habitude ne laisse pas que de vivre. Ah ! l'expérience nous l'apprend assez : et cette pernicieuse habitude, c'est une pépinière de nouveaux péchés ; c'est un germe que le péché laisse, par lequel il espère revivre bientôt ;

(1) *Matt.* XII. 25. — (2) *Rom.* VII. 18 *et suiv.*

c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paroît donc manifestement que le péché a une double malignité; qu'il a de la malignité en lui-même, et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité, ne falloit-il pas aussi, chrétiens, que le remède de la pénitence reçût une double vertu? Il falloit qu'elle effaçât le péché, il falloit qu'elle s'opposât à ses suites, qu'elle fût un remède pour le passé et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre : si l'on détruit en nous le corps du péché, c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence doit guérir le mal; mais elle le doit aussi prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de le recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire? tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie; je suis également établie et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourroient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous, chrétiens? d'où vient que vous vous préparez à vous confesser? d'où vient que vous examinez

votre conscience? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition? Ah! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilége en empêchant l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée; mais songez-vous que la pénitence a deux qualités? vous croyez faire un sacrilége, si vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer les crimes; pensez-vous que l'irrévérence soit moindre, de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir?

C'est là tout le fruit du remède : si c'étoit tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs, et qu'elle ne les aidât pas à se corriger; vous voyez qu'elle ne feroit que flatter le vice; au lieu que Dieu l'a établie pour en arracher jusqu'aux plus profondes racines. Mais, pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède, celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement, et considérons, chrétiens, quel sacrement c'est que la pénitence.

TROISIÈME POINT.

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin apôtre quel doit être l'effet du baptême : C'est, dit-il, de nous faire mourir au péché, et de nous ensevelir avec Jésus-Christ (1). Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes, un baptême pénible et laborieux : et « si nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre (2) » ? Mais si la péni-

(1) *Rom.* VI. 3, 4. — (2) *Ibid.* 2.



tence doit être une mort, comprenons qu'o demande pas de nous un changement médiocre une réformation extérieure et superficielle ; c'e dire, qu'il faut couper jusqu'au vif; c'est-à-d qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinat les plus chères; c'est-à-dire, qu'il faut arrache fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plai trop : quand ils nous seroient plus doux que yeux, plus nécessaires que notre main droite, aimables même que notre vie; coupons, tranch *Abscide illam* (1). Ce n'est pas sans raison l'apôtre ne nous prêche que mort : entrons en pieuse méditation, et considérons encore quell cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérie par laquelle nous appliquons sur nous-même mort effective du Sauveur des ames par une sa imitation; et c'est, fidèles, ce que nous fais lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains sirs, nos mains immobiles pour les rapines, nos y fermés pour les vanités, et nos bouches pou blasphêmes et les médisances. C'est alors que sommes morts avec Jésus-Christ; et comme il sur son corps aucune partie qui n'ait éprouvé l gueur de quelque supplice, nous devons cruc en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de m vais désirs, et pour cela les rechercher jusqu' racine. La pénitence nous dévoue à l'imitatio la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous geons par la pénitence.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te tro donc, chrétien, si tu crois qu'il soit temps de t

(1) *Marc.* IX 42.

poser après avoir reçu l'absolution; ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération; n'empêche pas l'autre par ta négligence : autrement nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire, dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne seroit qu'un simple remède, ce seroit toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable : mais c'est un remède sacré; il y a de la profanation et du sacrilége : et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élevera enfin contre nous, et il ne nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile d'Elvire. « Ceux, dit-il, qui retomberont dans » leurs premiers crimes après le remède de la péni» tence, il nous a plu qu'on ne leur permît pas de » se jouer encore une fois de la communion ». *Placuit eos non ludere ulteriùs de communione pacis* (1). Voilà une terrible parole. Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsqu'après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures; et cela quand ce ne seroit qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feroient-ils? nous prendroient-ils pour des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'enfant de la grâce de la pénitence? cent fois la quitter, cent fois la reprendre; cent fois promettre,

(1) *Cap.* XLVIII. *Lab. tom.* I, *col.* 975.



cent fois manquer; n'est-ce pas se jouer des saints sacremens? Mais, ô jeu funeste pour nous! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu, et ce qui est bien plus horrible, se jouer de Dieu! c'est se jouer de Dieu, que de se jouer de ses dons. Ah! il est temps enfin que ce jeu finisse; il y a déjà trop long-temps qu'il dure, il y a déjà trop long-temps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites pas que sa miséricorde est infinie: il est vrai qu'elle est infinie; mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure; mais il a dit aussi dans son Evangile : « Remplissez la mesure de vos pères (1) ». Il a dit qu'il recevroit tous les pénitens; mais il a dit aussi à certains pécheurs : « Vous mourrez dans votre péché (2) ». Il a pardonné à l'un des larrons; mais l'autre a été condamné dans le trône même de miséricorde, à la croix : il a reçu Madeleine et Pierre; mais il a fermé les oreilles aux prières d'Antiochus: il a endurci Pharaon; il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Sapphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin à tous ces désordres; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes, ou le supplice, ou la pénitence : si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle, Dieu

(1) *Matt.* XXIII. 32. — (2) *Joan.* VIII. 24.

sera contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si longtemps à qui emportera le dessus, toi à pécher, lui à pardonner; ta malice conteste contre sa bonté; enfin elle te laissera la victoire. Ah! victoire funeste et terrible, par laquelle ayant mis à bout sa miséricorde, nous tomberons inévitablement dans les mains de sa rigoureuse justice.

Prévenons, fidèles, un si grand malheur : c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-mêmes. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable : sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le sacré lien de cette réconciliation solennelle : nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace : nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacremens profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée; recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités; qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge et comme un préservatif qui prévient. La disposition pour la recevoir comme remède des péchés passés, c'est une véritable douleur de les avoir commis; la disposition pour la



recevoir en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouvelons-nous si bien dans la vie présente, que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement, qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ son fils bien-aimé, qui avec lui et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

SERMON

POUR LE VENDREDI

APRÈS LES CENDRES.

Opposition de l'homme à la concorde. Dette de la charité fraternelle, ses obligations, ses caractères : jusqu'où doit s'étendre l'amour des ennemis : comment on doit combattre leur haine : vengeance qui nous est permise contre eux.

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos.

Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Matth. v. 44.

L'HOMME est celui des animaux qui est le plus né pour la concorde, et l'homme est celui des animaux où l'inimitié et la haine font de plus sanglantes tragédies. Nous ne pouvons vivre sans société, et nous ne pouvons aussi y durer long-temps : *Nihil est homini amicum sine homine amico* (1). La douceur de la conversation et la nécessité du commerce nous font désirer d'être ensemble ; et nous n'y pouvons demeurer en paix : nous nous cherchons, nous nous déchirons ; et dans une telle contrariété de nos dé-

(1) *S. Aug. Epist. ad Prob. n.* 4, *tom.* II, *col.* 384.

sirs, nous sommes contraints de reconnoître avec le grand saint Augustin, qu'il n'est rien de plus sociable ni de plus discordant que l'homme : le premier, par la condition de notre nature ; le second, par le déréglement de nos convoitises : *Nihil est quàm hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale naturâ* (1). Le Fils de Dieu voulant s'opposer à cette humeur discordante, et ramener les hommes à cette unité que la nature leur demande, vient aujourd'hui lier les esprits par les nœuds d'une charité indissoluble ; et il ordonne que l'alliance, par laquelle il nous unit en lui-même, soit si sainte, si ferme, si inviolable, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. « Aimez, dit-il, vos ennemis, faites du » bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux » qui vous persécutent et vous calomnient ». Une vérité si importante mérite bien, Messieurs, d'être méditée ; [et pour le faire avec fruit, invoquons] l'Esprit de paix [par l'intercession de Marie,] qui a porté en ses entrailles [celui] qui a terminé toutes les querelles, et tué toutes les inimitiés en sa personne (2). *Ave.*

La charité fraternelle est une dette par laquelle nous nous sommes redevables les uns aux autres ; et non-seulement c'est une dette, mais je ne crains point de vous assurer que c'est la seule dette des chrétiens, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (3). « Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer.

(1) *S. Aug. de Civ. Dei, lib.* XII, *cap.* XXVII. *n.* 1, *tom.* VII, *col.* 325. — (2) *Ephes.* II. 14, 15, 16. — (3) *Rom.* XIII. 8.

» mutuellement »». Comme l'Evangile que je dois
raitèr m'oblige à vous parler de cette dette, pour
ie point perdre le temps inutilement, dans une
natière si importante, je remarquerai d'abord trois
conditions admirables de cette dette sacrée, que je
rouve distinctement dans les paroles de mon texte,
et qui feront le partage de ce discours. Premièrenent, Messieurs, cette dette a cela de propre, que
quelque soin que nous prenions de la bien payer,
ious ne pouvons jamais en être quittes. Et cette
bligation va si loin, que celui-là même à qui nous
levons ne peut pas nous en décharger, tant elle
st privilégiée et indispensable. Secondement, Mesieurs, ce n'est pas assez de payer fidèlement cette
lette aux autres; mais il y a encore obligation d'en
xiger autant d'eux. Vous devez la charité, et on
ous la doit : et telle est la nature de cette dette,
ue vous devez non-seulement la recevoir quand on
ous la paie, mais encore l'exiger quand on la re-
ıse : et c'est la seconde condition de cette dette
ıystérieuse. Enfin la troisième et la dernière, c'est
u'il ne suffit pas de l'exiger simplement : si l'on ne
eut pas la donner de bonne grâce, il faut en quel-
ue sorte l'extorquer par force, et pour cela de-
ıander main forte à la puissance supérieure.

Retenez, s'il vous plaît, Messieurs, les trois obli-
ations de cette dette de charité, et remarquez-les
lairement dans les paroles de mon texte.

Je vous ai dit avant toutes choses que nous ne
ouvons jamais en être quittes, quand même ceux
qui nous devons voudroient bien nous la remettre.
'oyez-le dans notre Evangile. Ah! vos ennemis

vous en quittent; ils n'ont que faire, disent-ils, de votre amitié : et néanmoins, dit le Fils de Dieu, je veux que vous les aimiez : *Diligite inimicos vestros:* « Aimez vos ennemis ». Secondement j'ai dit que non content de payer toujours cette dette, vous la deviez encore exiger des autres, et qu'il y a obligation de le faire. Ah! vos ennemis vous la refusent, exigez-la par vos bienfaits, vos services, vos bons offices; pressez-les en leur faisant du bien : *Benefacite his qui oderunt vos :* « Faites du bien à ceux » qui vous haïssent ». Enfin j'ai dit en troisième lieu, Messieurs, que s'ils persistent toujours dans cet injuste refus, il faut, pour ainsi dire, les y contraindre par les formes, c'est-à-dire avoir recours à la puissance supérieure. Ah! vos ennemis opiniâtres sont insensibles à vos bienfaits, ils résistent à toutes ces douces contraintes que vous tâchez d'exercer sur eux pour les obliger à vous aimer; allez à la puissance suprême, donnez votre requête à celui qui seul est capable de fléchir les cœurs, qu'il vous fasse faire justice : *Orate pro persequentibus vos :* « Priez » pour ceux qui vous persécutent ». Voilà les trois obligations de la charité fraternelle, que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dans l'obligation de payer cette dette mystérieuse de la charité fraternelle, je trouve deux erreurs très-considérables, qu'il est nécessaire que nous combattions par la doctrine de l'Evangile. La première est celle des Juifs, qui vouloient bien avouer qu'ils devoient de l'amour à leurs prochains, mais

qui ne pouvoient demeurer d'accord qu'ils dussent rien à leurs ennemis, au contraire qui se croyoient bien autorisés à leur rendre le mal pour le mal et la haine pour la haine : *Dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum* (1) : « Il a été » dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez » votre ennemi ». La seconde est celle de quelques chrétiens, qui, ayant appris de l'Evangile l'obligation indispensable d'avoir de l'amour pour leurs ennemis, croient s'être acquittés de ce devoir quand ils leur ont donné une fois ou deux quelques marques de charité, et se lassent après de continuer ce devoir si saint et si généreux et nécessaire de la fraternité chrétienne. Contre ces deux erreurs différentes j'entreprends de prouver en premier lieu, Messieurs, que nous devons de l'amour à nos ennemis, encore qu'ils en manquent pour nous : secondement, que ce n'est pas assez de leur en donner une fois, mais que nous sommes obligés, dans toutes les occasions qui se rencontrent, de leur réitérer des marques d'une dilection persévérante.

Pour ce qui regarde l'obligation de la charité fraternelle, je dis, ou plutôt c'est Jésus-Christ, Messieurs, c'est l'Evangile qui le dit, qu'aucun des chrétiens n'en est excepté, non pas même nos ennemis; parce qu'ils sont tous nos prochains. Et pour établir solidement cette vérité évangélique, proposons en peu de paroles les raisons que l'on y pourroit opposer. Voici donc ce que pensent les hommes charnels qui se flattent dans leurs passions et dans leurs haines injustes. Nous confessons, disent-ils,

(1) *Matt.* v. 43.

que nous devons de l'amour à nos prochains qui en usent bien avec nous : mais moi que je doive mon affection à cet homme qui la rejette, à cet homme qui a rompu le premier tous les liens qui nous unissoient; c'est ce qu'il m'est impossible d'entendre; ni que la charité lui soit due, puisqu'il en méprise toutes les lois. Vous ne pouvez pas le comprendre? Et moi je vous dis qu'il le faut croire, et que la charité lui est due par cette obligation si étroite qu'il n'y a aucun homme vivant qui puisse jamais vous en dispenser, parce que cette dette est fondée sur un titre qui ne dépend pas de la puissance des hommes. Quel est ce titre? Le voici, Messieurs, écrit de la main de l'apôtre en la divine épître aux Romains: *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra* (1): « Quoique nous soyons » plusieurs, nous sommes tous un même corps en » Jésus-Christ, et nous sommes en particulier les » membres les uns des autres ». De ce titre si bien écrit je tire, Messieurs, cette conséquence. La liaison qui est entre nous vient de Jésus et de son Esprit: ce principe de notre union est divin et surnaturel : donc toute la nature jointe ensemble ne doit pas être capable de la dissoudre. Si votre ennemi la rompt le premier, il entreprend contre Jésus-Christ: vous ne devez pas suivre ce mauvais exemple. Quoiqu'il rejette votre affection, vous ne laissez pas de la lui devoir, parce que cette dette n'est pas pour lui seul, et dépend d'un plus haut principe. Mais il m'a fait déclarer qu'il m'en tenoit quitte. Mais il n'est pas en son pouvoir d'y renoncer, parce que

(1) *Rom.* XII. 5.

ıs lui devez cette affection cordiale, sincère et
branlable, comme membre de Jésus-Christ. Or
ıe peut pas renoncer à ce qui lui convient comme
mbre, parce que cette qualité regarde l'honneur
Jésus-Christ même. Il est dans l'usage des choses
maines que je ne puis renoncer à un droit au pré-
lice d'un tiers. Jésus comme chef intéressé à cette
cère charité que nous devons à ses membres. Il
nous est pas permis d'y renoncer, parce que l'in-
·e en retomberoit sur tout le corps; elle retour-
roit même contre le chef. Si la dette de la charité
›it simplement des hommes à l'égard des hommes,
and nos frères manqueroient à leur devoir, nous
·ions quittes envers eux. Mais cette dette regarde
eu parce qu'ils sont ses images, et Jésus-Christ
rce qu'ils sont ses membres. Il n'y a que Satan et
; damnés qu'il nous soit permis de haïr, parce
ı'ils ne sont plus du corps de l'Eglise dont Jésus
; a retranchés éternellement. Exercez votre haine
nt qu'il vous plaira contre ces ennemis irrécon-
iables. Mais si nous sommes à Jésus-Christ, nous
mmes toujours obligés d'aimer tout ce qui est ou
›ut être à lui.

Chrétiens, ne disputons pas une vérité si cons-
nte; prononcée si souvent par le Fils de Dieu,
:rite si clairement dans son Evangile. Que si vous
›ulez savoir combien cette dette est nécessaire,
gez-en par ces paroles de notre Sauveur. *Si offers
ıunus tuum, ... vade priùs reconciliari fratri tuo* (1):
Si vous présentez votre don à l'autel, ... allez au-
paravant vous réconcilier avec votre frère ». Il

(1) *Matt.* v. 24, 25.

semble qu'il n'y a point de devoir plus saint que celui de rendre à Dieu ses hommages : toutefois j'apprends de Jésus-Christ même qu'il y a une obligation plus pressante : Va-t-en te réconcilier avec ton frère, *Vade priùs*. O devoir de la charité! « Dieu méprise » son propre honneur, dit saint Chrysostôme, pour » établir l'amour envers le prochain » : *Honorem suum despicit, dum in proximo charitatem requirit* : il ordonne que « son culte soit interrompu, » afin que la charité soit rétablie ; et il nous fait » entendre par-là que l'offrande qui lui plaît le plus, » c'est un cœur paisible et sans fiel, et une ame » saintement réconciliée » : *Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut vestra charitas integretur : sacrificium mihi est fratrum reconciliatio* (1). Reconnoissons donc, chrétiens, que l'obligation de la charité est bien établie ; puisque Dieu même ne veut être payé du culte que nous lui devons, qu'après que nous nous serons acquittés de l'amour qu'il nous ordonne d'avoir pour nos frères. Nous aurions trop mauvaise grâce de contester une dette si bien avérée ; et il vaut mieux que nous recherchions le terme qui nous est donné pour payer.

Sol non occidat super iracundiam vestram (2) : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère ». Ah ! mes Frères, que ce terme est court ! mais c'est que cette obligation est bien pressante ; il ne veut pas que la colère demeure long-temps dans votre cœur, de peur que s'aigrissant insensiblement comme une liqueur dans un vaisseau, elle ne se tourne en haine implacable. La colère a un mouvement sou-

(1) *Homil.* XVI, *in Matth. tom.* VII, *pag.* 216. — (2) *Ephes.* IV. 26.

dain

dain et précipité. La charité ordinairement n'en est pas beaucoup altérée; mais en croupissant elle s'aigrit, parce qu'elle passe dans le cœur, et change sa disposition. C'est ce que craint le divin apôtre. Ah! quelque grande que soit votre colère, « que le soleil, dit-il, ne se couche pas qu'elle ne soit entièrement appaisée ». La nuit est le temps du repos, elle est destinée pour le sommeil. Saint Paul ne peut pas comprendre qu'un chrétien, enfant de paix et de charité, puisse faire un sommeil tranquille ni goûter quelque repos, ayant le cœur ulcéré contre son frère. Il appréhende les ténèbres de la nuit. Durant le jour, dit saint Chrysostôme [1], l'esprit, diverti ailleurs, ne s'occupe pas si fortement de la pensée de cette injure : mais la nuit, l'obscurité, le secret et la solitude le laissant tout seul, rappellent toutes les images fâcheuses. Il l'a dite, cette injure, il l'a dite d'un ton aigre et méprisant. Les ondes de la colère s'élèvent plus fort, et l'inflammation se met dans la plaie. Ainsi tandis que le soleil luit, calmez ces mouvemens impétueux, et ne goûtez point le sommeil que vous n'ayez donné la paix à votre ame. Voilà une dette bien établie : mais montrons encore qu'il ne suffit pas de la payer une fois, et qu'elle ne peut être acquittée que par une affection constante.

Saint Augustin, Messieurs, vous l'expliquera par des paroles qui ne sont pas moins belles que solides. « Nous devons toujours la charité, et c'est, dit-il, » la seule chose de laquelle, encore que nous la » rendions, nous ne laissons pas d'être redevables » :

(1) *Ubi suprà, pag.* 217 *et seq.*

Semper debeo charitatem, quæ sola, etiam reddita, semper detinet debitorem. « Car on la rend, poursuit-il, lorsqu'on aime son prochain; et en la » rendant on la doit toujours, parce qu'on ne doit » jamais cesser de l'aimer » : *Redditur enim cùm impenditur; debetur autem etiamsi reddita fuerit; quia nullum est tempus quando impendenda jam non sit* (1). Reconnoissez donc, chrétiens, qu'un fidèle n'est jamais quitte du devoir de la charité : toujours prêt à le recevoir, et toujours prêt à le rendre; si on le prévient, il doit suivre; si on l'attend, il doit prévenir, et dire avec le même saint Augustin dans cette abondance d'un cœur chrétien : « Je reçois de vous » avec joie, et je vous rends volontiers la charité mu» tuelle » : *Mutuam tibi charitatem libens reddo, gaudensque recipio* (2). Mais je ne me contente pas de ce foible commencement; « je demande encore » celle que je reçois; et je dois encore celle que je » rends » : *Quam recipio adhuc repeto, quam reddo adhuc debeo.* Ainsi que je n'entende plus ces froides paroles : Je lui devois la charité; hé bien! je l'ai rendue, je suis quitte; je l'ai salué en telle rencontre, et il a détourné la tête : j'ai fait telles avances qu'il a méprisées; il n'y a plus de retour. O vous qui parlez de la sorte, que vous êtes peu chrétien! vous ne l'êtes point du tout. Que vous ignorez la force, que vous savez peu la nature de la charité toujours féconde! C'est une source vive, qui ne s'épuise pas, mais qui s'étend par son cours : c'est une flamme toujours agissante, qui ne se perd pas, mais qui se multiplie par son action, parce qu'elle vient de Dieu

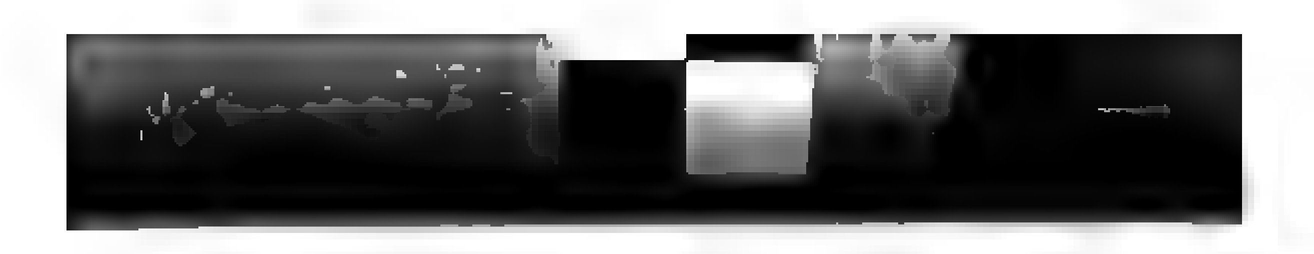
(1) *Epist.* CXCII, *n.* 1, *tom.* II, *col.* 710. — (2) *Ibid. n.* 2.

au dedans de nous : *Deus charitas est* (1) : « Dieu est » charité ». Ah ! qu'il est aisé de juger que tout ce que vous vous vantez d'avoir fait n'étoit qu'une froide grimace ! Si c'étoit la charité, elle ne s'arrêteroit pas. La charité ne sait pas se donner de bornes ; parce qu'elle vient d'un esprit qui n'en a pas : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (2) : « La charité de Dieu » a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit saint » qui nous a été donné ». Cent fois rejetée, cent fois elle revient à la charge, elle s'échauffe par la résistance que l'on lui fait : plus elle voit un cœur ulcéré, plus elle tâche de le gagner par son affection : *Benefacite his qui oderunt vos :* « Faites du bien à » ceux qui vous haïssent ». C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

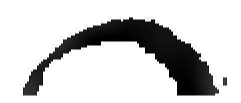
Jésus-Christ [disoit] aux Juifs : « O race incré- » dule et dépravée, jusqu'à quand serai-je avec vous ? » jusqu'à quand vous souffrirai-je ? Amenez-moi ici » cet enfant » : *O generatio incredula et perversa, quousque ero vobiscum ? usquequo patiar vos ? Afferte huc illum ad me* (3). Il ne pouvoit plus souffrir les Juifs, il ne pouvoit s'empêcher de leur bien faire, de [leur] donner des marques de son affection. Race infidèle et maudite ; amenez ici votre fils. O Dieu, que ces paroles semblent mal suivies ! Là paroît une juste indignation ; et ici une tendresse incomparable. Là l'ingratitude des Juifs, qui contraint la patience même à se plaindre : ici la charité, qui ne peut être vaincue ni arrêtée par aucune injure. C'est ainsi

(1) *Joan.* IV. 16. — (2) *Rom.* V. 5. — (3) *Matt.* XVII. 16.



qu'agit la charité. Comme elle sait l'importance de cette dette mutuelle des chrétiens, elle la rend volontiers, et elle plaint celui qui la refuse : elle l'exige de lui pour son bien ; et ce qu'on ne lui donne pas de bonne grâce, elle tâche de le mériter par ses bienfaits.

Il ne suffit pas, chrétiens, de payer fidèlement à nos frères, je dis même à nos frères qui nous haïssent, la charité que nous leur devons; il faut encore l'exiger d'eux. Ceux qui se contentent d'aimer leurs ennemis, ne se veulent pas mettre en peine de gagner leur amitié. La nature de cette dette est telle, qu'il y a obligation à la demander et qu'on perd la charité si on ne l'exige. Trésor divin de la communication des fidèles ! société fraternelle qu'il faut exiger ! Combien il est beau et utile de recevoir la charité de ses frères ! C'est Jésus-Christ qui aime et qui est aimé. On s'échauffe mutuellement, et on lie plus étroitement les membres entre eux par cette sincère correspondance. Or la perfection est dans l'unité. « Aimez vos ennemis, dit le Fils de Dieu » : *Diligite* : mais tâchez de les contraindre à vous aimer, et forcez-les-y par vos bienfaits : *Benefacite*. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que j'ai suivi dans tout ce discours, qu'il y a cette différence entre les dettes ordinaires et celle de la charité fraternelle, que « lorsqu'on vous doit de l'argent, c'est faire » grâce que de le quitter, c'est témoigner de l'affec- » tion : au contraire, dit-il, pour la charité : jamais » vous ne la donnez sincèrement, si vous n'êtes aussi » soigneux de l'exiger que vous avez été fidèle à la » rendre » : *Pecuniam cui dederimus, tunc ei bene-*



volentiores erimus, si recipere non quæramus : non autem potest esse verus charitatis impensor, nisi fuerit benignus exactor (1). Et il en rend cette raison admirable, digne certainement de son grand génie, mais digne de Jésus-Christ, et prise du fond même de son Evangile : c'est que l'argent que vous donnez « profite à celui qui le reçoit, et périt pour celui » qui le donne » : *Accedit cui datur, recedit à quo datur :* au lieu que la charité enrichit celui qui la rend plutôt que celui qui la reçoit. Ainsi c'est faire du bien à nos frères, que d'exiger d'eux cette dette dont le paiement les sanctifie. Si vous les aimez, faites qu'ils vous aiment : vous ne pouvez pas les aimer que vous ne désiriez qu'ils soient bons ; et ils ne le seront pas s'ils n'arrachent de leurs cœurs le mal de l'inimitié. Vous voyez donc manifestement que l'amour charitable que vous leur devez, vous doit faire désirer les occasions qui peuvent les forcer à vous en rendre ; et cela ne se pouvant faire qu'en les servant dans leur besoin, reconnoissez que la loi de la charité vous oblige justement de leur bien faire : *Benefacite his qui oderunt vos.*

Pour mettre en pratique ce commandement et tirer quelque utilité de cette doctrine, s'il arrive jamais que Dieu permette que vos ennemis aient besoin de votre secours, n'écoutez pas, mes Frères, les sentimens de vengeance ; mais croyez que cette occasion vous est donnée pour vaincre leur dureté, leur obstination. Enfin il a fallu passer par mes mains : voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a

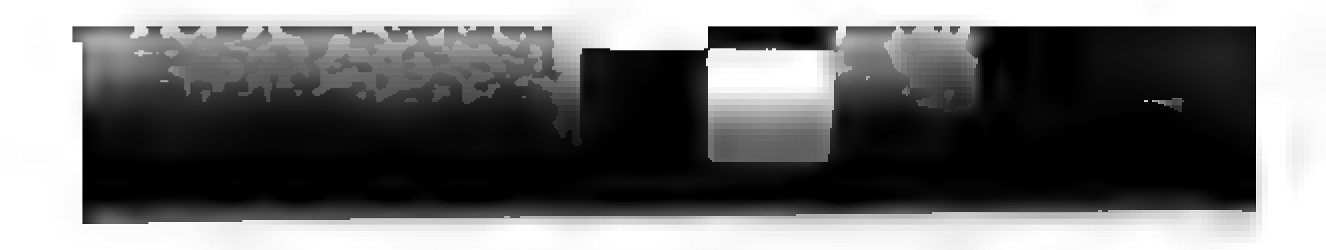
(1) *Loco sup. citat.*

prêté. Non, ne parlez pas de la sorte : songez que s'il tombe entre vos mains, c'est par la permission divine ; et Dieu ne l'ayant permis que pour vous donner le moyen de le gagner, vous offensez sa bonté si vous laissez passer cette occasion, et si vous vous prévalez de cette rencontre pour exercer votre vengeance. Je ne puis lire sans être touché la générosité de David au premier livre des Rois. Saül le cherchoit pour le faire mourir : il avoit mis pour cela, toute son armée en campagne : « Allez partout, » disoit-il, soyez plus vigilans que jamais, *curiosiùs* » *agite*, remarquez tous ses pas, pénétrez toutes ses » retraites », *considerate locum ubi sit pes ejus ;.... videte omnia latibula ejus* : « fût-il dans les en» trailles de la terre, je l'y trouverai », dit Saül, cet ennemi de ma couronne ! *Quod si etiam in terram se abstruserit, perscrutabor eum in cunctis millibus Juda* (1). Que la fureur des hommes est impuissante contre ceux que Dieu protège ! David fugitif et abandonné est délivré des mains de Saül ; et Saül avec toute sa puissance tombe deux fois coup sur coup entre les mains de ce fugitif. Il le rencontre seul dans une caverne : il entre une autre fois dans sa tente pendant que tous ses gardes dormoient : le voilà maître de la vie de son ennemi ; ses gens l'excitent à s'en défaire : « Voici, voici le jour, disent-ils, » que le Seigneur vous a promis, disant : Je livrerai » ton ennemi dans tes mains ». *Ecce dies de qua locutus est Dominus ad te : Ego tradam tibi inimicum tuum* : servez-vous de cette occasion. « Dieu me

(1) *I. Reg.* XXIII. 22, 23.

» gardé de le faire », dit David : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem* (1). Le Seigneur, dites-vous, me l'a livré; et c'est pour cela même que je veux le conserver soigneusement. « Le meurtre » d'un homme n'est pas un don de Dieu » : *Hominis interemptio Domini donum non est :* il ne met pas nos ennemis dans nos mains afin qu'on les massacre, mais plutôt afin qu'on les sauve. C'est pourquoi « je » veux répondre aux bienfaits de Dieu par des sen- » timens de douceur » : *Beneficio Dei mea lenitate respondebo :* « Et au lieu d'une victime humaine, » j'offrirai à sa bonté qui me protège un sacrifice de » miséricorde », qui sera une hostie plus agréable : *Pro humana victima clementiam offeram.* « Je ne » veux pas que la bonté de mon Dieu coûte du sang » à mon ennemi » : *Gratiam sanguine non cruentabo.* C'est saint Basile de Séleucie (2) qui paraphrase ainsi les paroles de David. Non-seulement il ne veut pas le tuer ; mais il retient la main de ses gens. Si vous ne voulez pas le tuer vous-même, laissez-nous faire, lui disoient-ils; c'est moi-même, dit Abisaï, qui vous en veux délivrer, et vous mettre la couronne sur la tête par la mort de cet ennemi : « Je m'en » vais le percer de ma lance (3) ». Non, non, dit David, je vous le défends; vive le Seigneur Dieu, il est le maître de sa vie, il en disposera à sa volonté; mais je ne souffrirai pas qu'on mette la main sur lui. Non content de retenir ses soldats, il reproche à ceux de Saül le peu de soin qu'ils ont eu de le garder. Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous gardez le roi votre maître? « Vive Dieu, vous êtes tous des enfans

(1) *I. Reg.* XXIV. 5, 7. — (2) *Orat.* XVI. *in David.* — (3) *I. Reg.* XXVI. 8, 9.



» de mort, qui dormez auprès de sa personne, et » qui avez si peu de soin de l'Oint du Seigneur » : *Vivit Dominus, quoniam filii mortis estis vos, qui non custodistis Dominum vestrum, Christum Domini* (1). Voilà un véritable enfant de la paix, qui rend le bien pour le mal, qui garde celui qui le persécute, qui défend celui qui le veut tuer; si tendre et si délicat sur ce point, qu'ayant coupé un bout de sa robe pour lui montrer qu'il pouvoit le faire mourir, craint d'en avoir trop fait : *Percussit cor suum David, eo quod abscidisset oram chlamydis Saül* (2) : confus en sa conscience d'avoir mis seulement la main, et de s'être servi de l'épée contre la robe de son ennemi. Suivez, mes Frères, un si grand exemple : lorsque votre ennemi a besoin de vous, lorsqu'il semble que Dieu le met à vos pieds par la nécessité où il est d'implorer votre secours, n'écoutez pas les conseils de vengeance. Ah ! voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté. Non, ne parlez pas de la sorte, croyez qu'il n'est en cet état que par la permission divine, que pour vous donner le moyen de le gagner.

C'est, Messieurs, en cette manière que Dieu nous permet de combattre nos ennemis. Nouveau genre de combat, où nous voyons aux mains, non point la fureur contre la fureur, ni la haine contre la haine; c'est un combat de bêtes farouches : mais le vrai combat qui nous est permis, c'est de combattre la haine par la douceur, les injures par les bienfaits, l'injustice par la charité : voilà le combat que Dieu aime à voir : « un bon combattant contre un

(1) *I. Reg.* XXVI. 15, 16. — (2) *Ibid.* XXIV. 6.

» mauvais pour le gagner; et non pas deux mau-
» vais qui se déchirent l'un l'autre » : *Ut sit bonus contra malum, non ut sint duo mali* (1). C'est ainsi, dit saint Paul, qu'il faut vous combattre : *Noli vinci à malo* : « Ne vous laissez point abattre par le mau-
» vais, mais surmontez le mauvais par le bien » : *sed vince in bono malum* (2). Vous vous laissez abattre lorsque vous vous abandonnez à la colère, lorsque vous vous tourmentez par le ressentiment d'une injure. *Fructus lædentis in dolore læsi est* (3) : c'est ce que prétend votre ennemi : il croit n'avoir rien fait jusqu'à ce que vous témoigniez du ressentiment. Enfin il sent le mal que je lui ai fait. Il rit de votre douleur, et votre douleur fait sa joie. *Noli vinci à malo* : ne lui donnez pas la victoire. Dites plutôt avec David : *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me* (4) : « Vous n'avez pas donné lieu à mes enne-
» mis de se réjouir de mes peines ». *Noli vinci à malo*. Mais ce n'est pas assez : remportez la victoire sur votre ennemi en le comblant de bienfaits. Peut-on voir une plus illustre supériorité?

Que prétends-tu, vengeance? me mettre au-dessus de mon ennemi? sans doute, c'est là son dessein : *Ultionis libido, negotium curans... gloriæ... superiorem se in exequenda ultione constituit* (5). Mais si je le surmonte par mes bienfaits, puis-je me mettre au-dessus de lui d'une manière plus glorieuse? C'est ainsi que David surmonte Saül, c'est ainsi qu'il le

(1) *S. Aug. in Ps.* XXXVI, *Serm.* II, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 265. — (2) *Rom.* XII. 21. — (3) *Tertul. de Patien. n.* 8. — (4) *Ps.* XXIX. 1. — (5) *Tertull. de Patien. n.* 9.

met à bout, si je puis parler de la sorte. Saül tout malin qu'il est, tout plein d'envie et de fiel qu'il est, ne pouvant résister à tant de douceur, est contraint enfin d'avouer sa faute. « J'ai péché, j'ai péché : » retourne à moi, mon fils David » : *Peccavi; revertere, fili mi David* (1). Enfin la bonté est victorieuse, enfin l'iniquité rend les armes : c'est à cette victoire, mes Frères, que Jésus-Christ nous ordonne de prétendre. Faites du bien, dit-il, à vos ennemis. C'est jeter des charbons de feu sur leur tête, pour fondre la glace qui serre leur cœur, et les attendrir enfin par la charité.

Et ne me dites pas, Il est trop dur. Savez-vous les conseils de Dieu, et désespérez-vous de sa grâce? Vous murmurez, votre cœur résiste : mais faites-vous cette violence. Voyez, mes Frères, qu'on entr'ouvre un arbre pour enter dessus une autre plante : ce rameau étranger ne tient au commencement que par l'écorce; mais l'arbre qui a souffert cette violence, en le recevant en son sein, en lui faisant part de sa nourriture, se l'unit enfin et se l'incorpore; la séparation ne paroît plus, il n'y reste que la cicatrice; et le tronc, qui l'a porté contre sa propre inclination, se réjouit, si je le puis dire, de voir naître de ce rameau et des feuilles et des fruits qui lui font honneur. Faites-vous violence, mes Frères; ouvrez votre cœur à vos ennemis; attirez-les par vos bienfaits : Dieu permettra peut-être que l'union se rétablira; et ainsi les ayant gagnés à la charité, les fruits de leur conversion feront votre gloire. C'est ce qui arrivera plus facilement si vous

(1) *I. Reg.* XXVI. 21.

joignez la prière aux bienfaits ; et c'est la troisième obligation de la charité fraternelle.

TROISIÈME POINT.

Priez pour ceux qui vous persécutent : si leur orgueil ne peut être vaincu par votre douceur, ni leur dureté fléchie par vos bienfaits, il est temps d'employer la force ; ayez recours à l'autorité suprême, plaignez-vous au tribunal de Dieu qu'on vous refuse la charité qui vous est due ; demandez-lui qu'il vous fasse faire justice, et qu'il vous venge enfin de vos ennemis. Est-il donc permis, chrétiens, de demander à Dieu la vengeance ? Oui, n'en doutez pas, chrétiens. Voici une vengeance qui vous est permise, et qui vous est même commandée : et afin de la bien entendre, apprenez de saint Augustin, qu'il faut se venger non point des hommes, mais du règne du péché qui est en eux, et qui est la cause de la haine injuste qu'ils ont contre vous. Il y a donc, mes Frères, un certain règne du péché qui s'oppose en nous au règne de Dieu et à sa justice. C'est ce règne dont parle l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum in mortali vestro corpore* (1) : « Que le péché ne règne point dans votre corps » mortel ». Quand le péché règne en nous, il lâche la bride à nos passions : c'est ainsi qu'il règne en nous-mêmes. Non content de régner en nous-mêmes, il veut nous faire régner sur les autres ; il nous rend injustes et violens ; il nous fait opprimer les foibles et persécuter les innocens. Dieu le permet, mes Frères, pour éprouver ses serviteurs : il laisse triom-

(1) *Rom.* VI. 12.

pher le péché et régner l'iniquité pour un temps. Durant ce règne, Messieurs, que les justes ont à souffrir! que les serviteurs de Dieu sont tourmentés! on abuse de leur patience pour les affliger, de leur simplicité pour les surprendre, de leur humilité pour leur faire insulte. Voyez ce pécheur superbe dont parle David : « Il a oublié les jugemens » de Dieu »; voilà le péché qui règne en lui : « Il » domine tyranniquement sur tous ses ennemis »; voilà qu'il le veut faire régner sur les autres : *Auferuntur judicia tua à facie ejus : omnium inimicorum suorum dominabitur* : « Il se cache avec les » puissans dans des embuches, pour faire mourir » l'innocent » : *sedet in insidiis* : « ses yeux regar» dent le pauvre comme sa proie; il est comme un » lion rugissant qui dévore la substance du pau» vre (1) ». Dieu se tait cependant, il laisse régner l'iniquité; et ses pauvres serviteurs gémissent accablés sous la violence ou la calomnie. Mais se vengeront-ils contre les hommes? A Dieu ne plaise, mes Frères! les hommes sont l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; ils sont ses images; ils sont nos frères et nos semblables : il faut aux enfans de Dieu une vengeance plus juste. Allons à la source du mal et à la source de l'injure que j'ai reçue : si cet ennemi me hait et me persécute, c'est le règne du péché qui en est la cause : si ce frénétique me frappe et me mord, c'est « la fièvre qui l'agite et » qui le remue » : *Febris animæ illius odit te*, dit saint Augustin (2) : ce n'est pas lui, dit-il, c'est sa

(1) *Ps.* IX. 27, 30, 31. — (2) *In Epist. Joan. tract.* VIII, *n.* 11, *tom.* III, *part.* II, *col.* 883.

fièvre, c'est sa maladie qui me persécute : c'est sur cette fièvre de l'ame que je veux exercer ma vengeance : c'est ce règne du péché que je veux détruire : c'est une telle vengeance que demandent à Dieu les martyrs. « Seigneur, disent-ils, vengez » notre sang » : *Vindica sanguinem nostrum*[1] : sur quoi saint Augustin a dit ces beaux mots : *Ipsa est sincera et plena justitiæ et misericordiæ vindicta martyrum, ut evertatur regnum peccati* : « Cette » vengeance des martyrs est pleine de miséricorde » et de justice; car ils ne la demandent pas contre » les hommes, mais contre le règne du péché sous » lequel ils ont tant souffert » : *Non enim contra ipsos homines, sed contra regnum peccati.... petierunt, quo regnante tanta perpessi sunt* [2]. Cette vengeance n'est ni cruelle, ni violente; au contraire, dit saint Augustin, « elle est pleine de mi» séricorde et de justice » : *Plena justitiæ et misericordiæ* : pleine de justice, parce qu'il n'est rien de plus juste que l'iniquité soit abattue; pleine de miséricorde, parce que c'est sauver l'homme que de détruire en lui le péché.

Priez donc pour ceux qui vous persécutent, et demandez à Dieu une vengeance qui leur est si salutaire. Seigneur, vengez-moi de mon ennemi; vengez-moi du péché qui me persécute, de cette dureté de cœur qui s'oppose à la charité fraternelle : renversez ce superbe, mais que ce soit par la pénitence : rompez le cœur de cet endurci, mais que ce soit par

(1) *Apoc.* VI. 10. — (2) *De Serm. Dom. in monte, lib.* I, *n.* 77, *tom.* III, *part.* II, *col.* 199.



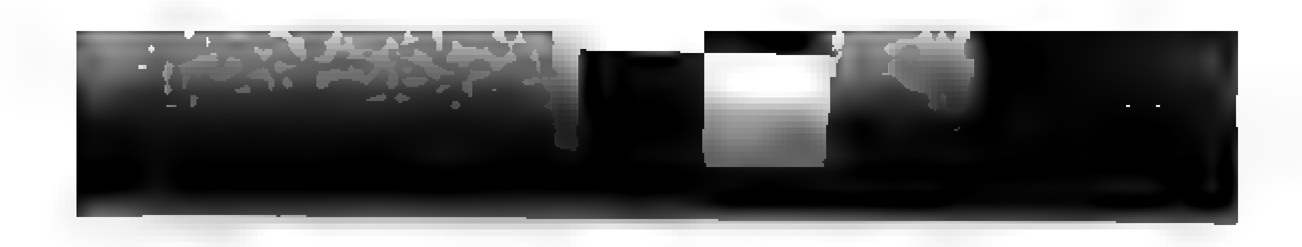
la contrition : abaissez la tête de ce rebelle, mais que ce soit par l'humilité. O noble et glorieuse vengeance! plût à Dieu que nous fussions tous vengés de la sorte! Saul avoit persécuté saint Etienne; il l'avoit lapidé, dit saint Augustin [1], par les mains de tous ses bourreaux : le sang de ce martyr n'avoit fait que l'exciter au carnage; il alloit rugissant et frémissant contre l'innocent troupeau du Fils de Dieu. Vive Dieu, dit le Seigneur : je vengerai mes serviteurs, et une telle violence ne demeurera pas impunie. Il arrête Saul dans son voyage; il le met à ses pieds tremblant et confus. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que saint Etienne est bien vengé de cet ennemi? Il est vengé comme il le vouloit : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* [2] : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché ». C'est contre le péché qu'il veut se venger, et voilà le péché détruit et son règne renversé par terre. Saul devenu Paul ne songe plus qu'à achever cette vengeance; tous les jours il travaille à détruire en lui le péché et ses convoitises : c'est pour cela qu'il châtie son corps et le réduit dans la servitude, et il venge par ce moyen, c'est saint Augustin qui le dit, et saint Etienne et les chrétiens qu'il avoit injustement persécutés : *Nonne tibi videtur in seipso Stephanum martyrem vindicare?* Il les venge, et de quelle sorte? c'est qu'il combat, c'est qu'il affoiblit, c'est qu'il surmonte en lui-même ce péché régnant, cette tyrannie de ses convoitises qui l'avoit porté à ses violences : *Nam hoc in se utique prosternebat,*

[1] *Serm.* CCCXV, *n.* 7, *tom.* V, *col.* 1266. — [2] *Act.* VIII. 59.

et debilitabat, et victum ordinabat, unde Stephanum cæterosque Christianos fuerat persecutus (1).

Chrétiens, prions persévéramment pour obtenir de Dieu cette vengeance, qui sera le salut de nos ennemis. Si nous faisons bien cette prière, jamais nous ne pourrons vouloir du mal à ceux à qui nous désirons un si grand bien : car le règne du péché ne pouvant être détruit en eux, que le règne de Dieu ne leur advienne, pouvons-nous avoir de l'inimitié, si nous demandons pour eux un tel bonheur ? Quoi ! leur envierons-nous les biens de la terre en leur souhaitant ceux du ciel ? Si nous ne voulons pas être avec eux, nous leur souhaitons plus de bonheur qu'à nous-mêmes, et si nous souhaitons d'en jouir en leur compagnie, pouvons-nous avoir de la haine contre ceux que nous désirons avoir éternellement pour amis ? Vous ne pouvez donc pas prier pour eux sans les aimer sincèrement; et cependant Dieu vous oblige à prier pour eux. On ne considère pas jusqu'où va cette obligation. Quand vous dites : Notre Père, délivrez-nous du mal; vous demandez à Dieu qu'il détruise en nous ce règne du péché : vous ne parlez pas pour vous seul. Quoi ! excluez-vous votre ennemi ? voulez-vous qu'il soit damné ? Loin de la douceur chrétienne une vengeance si enragée, et digne d'un démon et non pas d'un homme. Si vous l'y comprenez, le demandez-vous sincèrement ? C'est devant Dieu que vous parlez : donc en demandant que Dieu le délivre d'un si grand mal, pouvez-vous lui désirer aucun mal ?

(1) *S. Aug. de Serm. Dom. loco sup. citato.*



Il n'y a que la charité qui prie : si vous n'avez la charité, votre intention dément vos paroles ; et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut.

Qu'il n'en soit pas ainsi, chrétiens; répandons devant notre Dieu des vœux sincères pour nos ennemis, et qu'il n'y ait personne en qui nous ne souhaitions que le règne du péché se détruise : comprenons-y tous nos ennemis et tous les ennemis de l'Eglise. Si le péché n'eût régné en eux, ils ne se seroient pas séparés de notre unité. L'ambition, l'amour de soi-même et de ses propres opinions, c'est ce qui a causé ce schisme, c'est ce qui a fait naître cette division scandaleuse. Seigneur, vengez-nous de ces ennemis, et vengez votre Eglise à qui ils ont arraché tant de ses enfans. Dieu l'a déjà fait, chrétiens : ils se sont divisés, et il les divise ; « Ils ont pris le glaive de » division », et ils ont déchiré l'Eglise de Dieu : *Ipsi habent gladium divisionis*. « Mais parce que le Fils » de Dieu a dit véritablement que celui qui frappe» roit par le glaive, mourroit par le glaive, voyez » ceux qui se sont retranchés de l'unité, en combien » de morceaux ils sont partagés » : *Sed quia verum dixerat Dominus, Qui gladio percutit, gladio morietur, videte illos, Fratres mei, qui se ab unitate præciderunt, in quot frusta præcisi sunt* (1). Luthériens, calvinistes, anabaptistes, sociniens, arminiens, et tant d'autres; autant d'opinions que de têtes en Angleterre. Dieu a vengé son Eglise; ils n'ont pas voulu l'unité, ils seront divisés même parmi eux. Seigneur, ce n'est pas là toute la vengeance :

(1) *De Agon. Christ. n.* 31, *tom.* VI, *col.* 259.

détruisez



détruisez le règne du péché en eux ; ramenez-les au règne de la charité : c'est ce que l'Eglise demande, c'est pourquoi elle gémit et elle soupire.

Vous voyez des fruits de ses prières en ces nouveaux enfans, qui sont venus chercher en son sein la vie qui ne se peut trouver dans une autre source. Mes Frères, je les recommande à vos charités. Vous êtes las peut-être de les entendre si souvent recommander aux prédicateurs ; et nous pouvons vous avouer, devant ces autels, que nous sommes las de le faire : non pas que nous nous lassions de demander du secours pour des misérables ; car à quoi peuvent être mieux employées nos voix ? Nous ne rougissons pas de quêter pour elles ; nous ne nous lassons pas de parler pour elles : mais nous rougissons pour vous-mêmes de ce qu'il faut encore vous le demander, de ce qu'après qu'on a crié depuis tant d'années au secours pour ces pauvres filles qui sont venues à l'Eglise, et qui n'y peuvent trouver du pain ; qui ont couru à nous, et que notre lâcheté abandonne ; on crie, et l'on crie vainement : tant de prédicateurs vous l'ont dit, et le zèle ne s'échauffe pas, etc.

SERMON

POUR LE SAMEDI APRÈS LES CENDRES.

SUR L'ÉGLISE.

Fermeté immobile de l'Eglise au milieu des furieuses tempêtes qui l'ont agitée. Principe d'opposition aux vérités divines que l'homme porte dans son cœur. Aveuglement et présomption, deux causes de cette répugnance. Combien, avec de pareilles dispositions dans les hommes, il est peu étonnant que l'Eglise ait eu à éprouver de si terribles contradictions. Sa victoire sur les hérésies : comment la curiosité les a-t-elle enfantées. Etonnante dépravation des mœurs dans l'Eglise même : le triomphe de sa charité au milieu de tant de désordres.

Erat navis in medio mari.

Le navire étoit au milieu de la mer. Marc. VI. 47.

Le mystère de l'Evangile, c'est l'infirmité et la force unies, la grandeur et la bassesse assemblées. Ce grand mystère, Messieurs, a paru premièrement en notre Sauveur, où la puissance divine et la foiblesse humaine s'étant alliées, composent ensemble ce tout admirable que nous appelons Jésus-Christ : mais ce qui paroît en sa personne, il a voulu aussi le faire éclater dans l'Eglise, qui est son corps, « où » une partie triomphe par les miracles, l'autre suc- » combe sous les outrages qu'elle reçoit » : *Unum*

horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis (1). C'est pourquoi nous voyons, dans son Ecriture (2), que tantôt cette Eglise est représentée comme une maison bâtie sur une pierre immobile, et tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes au gré des vents et des tempêtes : si bien qu'il paroît, chrétiens, qu'il n'est rien de plus foible que cette Eglise, puisqu'elle est ainsi agitée ; et qu'il n'est rien aussi de plus fort, puisqu'on ne la peut jamais renverser, et qu'elle demeure toujours immuable, malgré les efforts de l'enfer. L'évangile de cette journée nous la représente « parmi les flots » : *Erat navis in medio mari;* « portée deçà et delà par un vent » contraire » : *Erat enim ventus contrarius* (3). Et, ce qui est de plus surprenant, c'est que Jésus, qui est son appui, semble l'abandonner à la tempête ; il s'approche, « et il veut passer », comme si son péril ne le touchoit pas : *Et volebat præterire eos* (4). Toutefois ne croyez pas qu'il l'oublie : il permettra bien que les flots l'agitent ; mais non pas qu'ils la submergent ni qu'ils l'engloutissent. Il commande aux vents, et « ils s'appaisent ; il entre dans le na» vire, et il arrive sûrement au port » : *Ascendit in navim, et cessavit ventus, et applicuerunt* (5) ; afin, Messieurs, que nous entendions qu'il n'y a rien à craindre pour l'Eglise, parce que le Fils de Dieu la protège. J'entreprends aujourd'hui de vous faire voir cette vérité importante ; et afin que vous en soyez convaincus plus facilement, je laisse les

(1) *S. Leo. de Passion. Dom. Serm.* III, *cap.* II. — (2) *Luc.* VI. 48. — (3) *Marc.* VI. 48. — (4) *Ibid.* — (5) *Ibid.* 51, 53.

raisonnemens recherchés, pour l'établir solidement par expérience.

Considérez en effet, Messieurs, les trois furieuses tempêtes qui ont troublé l'état de l'Eglise. Aussitôt qu'elle a paru sur la terre, l'infidélité s'est élevée, et elle a excité les persécutions : après, la curiosité s'est émue, et elle a fait naître les hérésies : enfin la corruption des mœurs a suivi, qui a si étrangement soulevé les flots, « que la nacelle y a paru presque » enveloppée » : *Ita ut navicula operiretur fluctibus* (1). Voilà, mes Frères, les trois tempêtes qui ont successivement tourmenté l'Eglise. Les infidèles se sont assemblés pour la détruire par les fondemens : les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfans, et lui déchirer les entrailles : et si enfin les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc, mes Frères, que cette Eglise soit bien appuyée et bien fortement établie; puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté; malgré les attaques de l'hérésie, elle a été la colonne de la vérité; malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité. Voilà le sujet de cet entretien, et les trois points de cette méditation.

PREMIER POINT.

Comme l'Eglise n'a plus à souffrir la tempête des persécutions, je passerai légèrement sur cette ma-

(1) *Matt.* VIII. 24.

tière; et néanmoins je ne laisserai pas, si Dieu le permet, de toucher des vérités assez importantes. La première sera, chrétiens, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Eglise a eu à souffrir, quand elle a paru sur la terre, ni si le monde l'a combattue de toute sa force : il étoit impossible qu'il ne fût ainsi; et vous en serez convaincus, si vous savez connoître ce que c'est que l'homme. Je dis donc que nous avons tous dans le fond du cœur un principe d'opposition et de répugnance à toutes les vérités divines; en telle sorte que l'homme laissé à lui-même, non-seulement ne peut les entendre, mais qu'ensuite il ne les peut souffrir; et qu'en étant choqué au dernier point, il est comme forcé de les combattre. Ce principe de répugnance s'appelle dans l'Ecriture, « Infidélité (1) »; ailleurs, « Esprit de défiance (2) »; ailleurs, « Esprit d'incrédulité (3) » : il est dans tous les hommes; et s'il ne produit pas en nous tous ses effets, c'est la grâce de Dieu qui l'empêche.

Si vous remontez jusqu'à l'origine, vous trouverez, Messieurs, que deux choses produisent en nous cette répugnance : la première, c'est l'aveuglement; la seconde, la présomption. L'aveuglement, Messieurs, nous est représenté dans les Ecritures par une façon de parler admirable : elles disent que « les pécheurs ont oublié Dieu » : *Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum : Obliti sunt verba tua inimici mei : Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum* (4). Que veut dire cet oubli, mes Frères? Il est bien aisé de le comprendre : c'est que Dieu, à la vérité,

(1) *Luc.* IX. 41, *etc.* — (2) *Ephes.* II. 2. — (3) *Coloss.* III. 6. — (4) *Ps.* IX. 18. CXVIII. 139. XLIX. 22.



avoit éclairé l'homme de sa connoissance; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière : il s'est laissé mener par ses sens; peu à peu il n'a plus pensé à ce qu'il ne voyoit pas; il a oublié aisément ce à quoi il ne pensoit pas. Voilà Dieu dans l'oubli; voilà ses vérités effacées : ne lui en parlez pas, c'est un langage qu'il ne connoît plus : *Obliti sunt verba tua inimici mei :* « Mes ennemis ont oublié vos paroles ». C'est pourquoi la même Ecriture, voulant aussi nous représenter de quelle sorte les hommes retournent à Dieu, nous dit qu' « ils se souviendront »; *Reminiscentur :* et ensuite qu'arrivera-t-il? *Et convertentur ad Dominum*(1) : « ah! ils se convertiront » au Seigneur ». Quoi, ils l'avoient donc oublié, leur Dieu, leur Créateur, leur Epoux, leur Père! Oui, mes Frères, il est ainsi; ils en ont perdu le souvenir. Cela va bien loin, si vous l'entendez : toute la connoissance de Dieu, toutes les idées de ses vérités; l'oubli, comme une éponge, a passé dessus, et les a entièrement effacées; ou, s'il en reste encore quelques traces, elles sont si obscures, qu'on n'y connoît rien : voyez durant le règne de l'idolâtrie, durant qu'elle régnoit sur toute la terre.

Ce seroit peu que ce long oubli pour nous exciter à la résistance, si l'orgueil ne s'y étoit joint : mais il est arrivé, pour notre malheur, que, quoique l'homme soit aveugle à l'extrémité, il est encore plus présomptueux. En quittant la sagesse de Dieu, il s'est fait une sagesse à sa mode : il ne sait rien, et croit tout entendre; si bien que tout ce qu'on lui dit, qu'il ne conçoit pas, il le prend pour un re-

(1) *Ps.* XXI. 28.

proche de son ignorance; il ne le peut souffrir, il s'irrite; si la raison lui manque, il emploie la force, il emprunte les armes de la fureur pour se maintenir en possession de sa profonde et superbe ignorance. Jugez où les vérités évangéliques, si hautes, si majestueuses, si impénétrables, si contraires au sens humain et à la raison préoccupée, ont dû pousser cet aveugle présomptueux, je veux dire, l'homme; et quelle résistance il falloit attendre d'une indocilité si opiniâtre. Voyez-la par expérience en la personne de notre Sauveur. Qu'aviez-vous fait, ô divin Jésus, pour exciter contre vous ce scandale horrible? pourquoi les peuples se troublent-ils (1)? pourquoi frémissent-ils contre vous avec une rage si désespérée? Chrétiens, voici le crime du Sauveur Jésus. Il a enseigné les vérités de son Père (2); ce qu'il a vu dans le sein de Dieu, il est venu l'annoncer aux hommes (3) : ces aveugles ne l'ont pas compris, et ils n'ont pas pu le comprendre : *Animalis homo non potest intelligere* (4) : « l'homme animal ne peut com» prendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ». Ecoutez comme il leur reproche : « Pourquoi ne » connoissez-vous pas mon langage? parce que vous » ne pouvez pas prêter l'oreille à mon discours » : *Quare loquelam meam non cognoscitis? quia non potestis audire sermonem meum* (5).

Mais peut-être ne l'entendant pas, ils se contenteront de le mépriser. Non, mes Frères; ce sont des superbes : tout ce qu'ils n'entendent pas, ils le combattent; « tout ce qu'ils ignorent, ils le blasphê-

(1) *Ps.* II. 1. — (2) *Joan.* VIII. 28. — (3) *Ibid.* I. 18. — (4) *I. Cor.* II. 14. — (5) *Joan.* VIII. 43.



» ment (1) ». C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit : « Vous me voulez tuer, méchans que vous êtes, » parce que mon discours ne prend point en vous » : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* (2). Quelle fureur, mes Frères, d'entreprendre de tuer un homme, parce qu'on n'entend pas son discours! Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner; il parloit des vérités de son Père à des ignorans opiniâtres : comme ils n'entendoient pas ce divin langage, car il n'y a que les humbles qui l'entendent, ils ne pouvoient qu'être étourdis de la voix de Dieu; et c'est ce qui les excitoit à la résistance : plus les vérités étoient hautes, et plus leur raison superbe étoit étourdie, et plus leur folle résistance étoit enflammée. Il ne faut donc pas trouver étrange si Jésus leur prêchant, comme il dit lui-même, « ce » qu'il avoit appris au sein de son Père (3) », ils se portent à la dernière fureur, et se résolvent de le mettre à mort par un infâme supplice : *Quia sermo meus non capit in vobis.*

Après cela, pouvez-vous douter de ce principe d'opposition, qu'une ignorance altière et présomptueuse a gravé dans le cœur des hommes contre Dieu et ses vérités ? Jésus-Christ l'a éprouvé le premier : son Eglise paroissant au monde, pour soutenir la même doctrine par laquelle ce divin maître avoit scandalisé les superbes, pouvoit-elle manquer d'ennemis ? Non, mes Frères, il n'est pas possible; puisque la foi qu'elle professe vient étonner le monde par sa nouveauté, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité; qu'elle se

(1) *Jud.* 10. — (2) *Joan.* VIII. 37. — (3) *Ibid.* 38.

prépare à souffrir. Il faut qu'elle soit en haine à tout le monde ; et vous le savez, chrétiens, c'est une chose incompréhensible, ce qu'a souffert l'Eglise de Dieu, durant près de quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Il seroit infini de le raconter : concevez seulement ceci, qu'elle étoit tellement chargée, et de la haine publique et des imprécations de toute la terre, qu'on l'accusoit hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquoit aux biens de la terre, si les Barbares faisoient quelques courses et ravageoient, si le Tibre se débordoit, les chrétiens en étoient la cause ; et tout le monde disoit qu'il n'y avoit point de meilleure victime, pour appaiser la colère des dieux, que de leur immoler les chrétiens « par tout ce que la rage et » le désespoir pouvoient inventer de plus cruel » : *Per atrociora ingenia pœnarum* (1). Qu'aviez-vous fait, Eglise, pour être traitée de la sorte ? J'en pourrois rapporter plusieurs causes ; mais celle-ci est la principale : elle faisoit profession de la vérité, et de la vérité divine ; de là ces cris de la haine, de là ces injustes persécutions : si l'Eglise en a été agitée, elle n'en a pas été surprise ; elle sait bien connoître la main qui l'appuie, et elle se sent à l'épreuve de toutes sortes d'attaques.

Et à ce propos, chrétiens, saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si long-temps la persécution, s'adressent à l'Eglise leur mère, et lui en demandent la cause. Il y a long-temps, ô Eglise, que l'on frappe sur vos pasteurs, et les troupeaux sont dispersés. Dieu vous a-t-il ou-

(1) *Tert. de Resur. carn. n.* 8.



bliée? Si ce n'eût été qu'en passant, [nous eussions pu penser que ce n'étoit qu'une épreuve : mais après] tant de siècles [de persécution, les maux vont toujours croissant, et les scandales se multiplient]; les vents grondent, les flots se soulèvent; vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête; ne craignez-vous pas d'être abîmée? La réponse de l'Eglise est dans le psaume cent vingt-huit. Mes enfans, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée dès mon enfance : *Sæpe expugnaverunt me à juventute mea* (1) : « Ces mêmes ennemis qui m'attaquent, m'ont déjà persécutée dès » ma jeunesse ». L'Eglise a toujours été sur la terre; dès sa plus tendre enfance elle étoit représentée en Abel, et il a été tué par Caïn son frère : elle a été représentée en Enoch, et il a fallu le tirer du milieu des impies : *Translatus est ab iniquis* (2); sans doute parce qu'ils ne pouvoient souffrir son innocence : la famille de Noé, il a fallu la délivrer du déluge : Abraham, que n'a-t-il pas souffert des impies? son fils Isaac, d'Ismaël; Jacob, d'Esaü? celui qui étoit selon la chair, n'a-t-il pas persécuté celui qui étoit selon l'esprit (3)? Moïse, Elie, les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres, [combien n'ont-ils pas eu à souffrir]? Par conséquent, mon fils, dit l'Eglise, ne t'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me à juventute mea : numquid ideo non perveni ad senectutem* (4)? Regarde mon antiquité, considère mes cheveux gris; « ces cruelles » persécutions dont on a tourmenté mon enfance,

(1) *Ps.* cxxviii. 1. — (2) *Hebr.* xi. 5. — (3) *Gal.* iv. 29. — (4) *In Ps.* cxxviii, *n.* 2, 3; *tom.* iv, *col.* 1448.

» m'ont-elles empêché de parvenir à cette vénérable » vieillesse » ? Si c'étoit la première fois, j'en serois peut-être troublée; maintenant la longue habitude fait que mon cœur ne s'en emeut pas. Je laisse faire aux pécheurs; « ils ont travaillé sur mon dos » : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (1) : je ne tourne pas ma face contre eux, pour m'opposer à leur violence; je ne fais que tendre le dos; ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer : c'est pourquoi ils ne donnent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam.* Ma patience sert de jouet à leur injustice; mais je ne me lasse point de souffrir, et je me souviens de celui « qui a abandonné ses joues aux soufflets, et n'a » pas détourné sa face des crachats » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (2). Quoique je semble toujours flottante, ne t'étonne pas; la main toute-puissante, qui me sert d'appui, saura bien m'empêcher d'être submergée. Que si Dieu la soutient avec tant de force contre la violence, pourrez-vous croire, Messieurs, qu'il la laisse accabler par les hérésies? Non, Messieurs; ne le croyez pas : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La seconde tempête de l'Eglise, c'est la curiosité qui l'excite : curiosité, chrétiens, qui est la peste des esprits, la ruine de la piété, et la mère des hérésies. Pour bien entendre cette vérité, il faut remarquer, avant toutes choses, que la sagesse divine a donné des bornes à nos connoissances : car

(1) *Ps.* CXXVIII. 3. — (2) *Is.* L. 6.



comme cette Providence infinie voyant que les eaux de la mer se répandroient par toute la terre, et en couvriroient toute la surface, lui a prescrit un terme qu'il ne lui permet pas de passer; ainsi sachant que l'intempérance des esprits s'étendroit jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, il lui a marqué des limites auxquelles il lui ordonne d'arrêter son cours. « Tu iras, dit-il, jusque-là, et tu ne passeras pas » plus outre » : *Usque huc gradieris, et non procedes amplius; et hic confringes tumentes fluctus tuos* (1). C'est pourquoi Tertullien a dit sagement « que le chrétien ne veut savoir que fort peu de » choses, parce que, poursuit ce grand homme, » les choses certaines sont en petit nombre » : *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est; nam et certa semper in paucis* (2). Il ne se veut pas égarer dans les questions infinies qui sont défendues par l'apôtre : *Infinitas quæstiones devita* (3) : il se resserre humblement dans les points que Dieu a révélés à son Eglise; et ce qu'il n'a pas révélé, il trouve de la sûreté à ne le savoir pas : il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit : « C'est » tout savoir, dit-il, que de n'en pas savoir davan- » tage » : *Nihil ultrà scire, omnia scire est* (4).

Quiconque se tient dans ces bornes, et sait régler sa foi par ce qu'il apprend de Dieu par l'Eglise, ne doit pas appréhender la tempête; mais la curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie : « Ses flots s'élèvent, dit l'Ecriture, ils montent jus-

(1) *Job.* XXVIII. 11. — (2) *De anima*, n. 2. — (3) *Tit.* III. 9. — (4) *Tert. de Præscr. adv. Hær.* n. 14.

» qu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes » : *Exaltati sunt fluctus ejus; ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos* (1). Voilà une agitation bien violente; c'est une vive image des esprits curieux : leurs pensées vagues et agitées se poussent, comme des flots, les unes les autres; elles s'enflent, elles s'élèvent démesurément: il n'y a rien de si élevé dans le ciel, ni rien de si caché dans les profondeurs de l'enfer, où ils ne s'imaginent de pouvoir atteindre : *Ascendunt usque ad cœlos* : et les conseils de sa Providence, et les causes de ses miracles, et la suite impénétrable de ses mystères, ils veulent tout soumettre à leur jugement : *Ascendunt.* Malheureux, qui, s'agitant de la sorte, ne voient pas qu'il leur arrive comme à ceux qui sont tourmentés par la tempête : *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius* : « Ils sont troublés comme des ivro» gnes »; la tête leur tourne dans ce mouvement : *Et omnis sapientia eorum devorata est*(2) : « Là toute » leur sagesse se dissipe »; et ayant malheureusement perdu la route, ils se heurtent contre des écueils, ils se jettent dans des abîmes, ils s'égarent dans des hérésies. Arius, Nestorius, votre curiosité vous a perdus. Voilà la tempête élevée par la curiosité des hérétiques: c'est par-là qu'ils séduisent les simples; parce que, dit saint Augustin (3) : « toute ame ignorante » est curieuse » : *Omnis anima indocta curiosa est*: cela est nouveau, écoutons : la manière [dont on propose cette doctrine nous plaît]. Arius, Nestorius, etc., pourquoi cherchez-vous ce qui ne se peut

(1) *Ps.* CVI. 25, 26. — (2) *Ibid.* 27. — (3) *De Agon. Christ. n.* 4, *tom.* VI, *col.* 248.



dèles, c'est la vérité, c'est la parole de vie. Enfans dénaturés, qui sortez des entrailles et rejetez les mamelles; si j'ai des entrailles qui vous ont porté, j'ai des mamelles pour vous allaiter : voyez, voyez le lait qui en coule, la parole de vérité qui en distille; approchez-vous, sucez et vivez, et ne portez pas votre bouche à des sources empoisonnées. Mais il faut connoître quelle est cette Eglise. Ah! qu'il est bien aisé d'exclure la vôtre, dressée de nouveau ? ô Eglise bâtie sur le sable! Vous croyez, ô divin Jésus, avoir bâti sur la pierre; c'est sur un sable mouvant; c'est la confession de foi. Donc votre édifice est tombé par terre : il a fallu que Luther et Calvin vinssent le dresser de nouveau. Mes enfans, respectez mes cheveux gris; voyez cette antiquité vénérable : je ne vieillis pas; parce que je ne meurs jamais; mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie? Quoi, vous avez fait votre mère! Mais si vous l'avez faite, d'où êtes-vous nés? Et vous dites que je suis tombée? je suis sortie de tant de périls.

Laissons-les errer, mes Frères : Dieu n'a perdu pour cela pas un des siens. Ils étoient de la paille, et non du bon grain : le vent a soufflé, et la paille s'en est allée; « ils s'en sont allés en leur lieu (1) : » ils étoient parmi nous; mais ils n'étoient point des » nôtres (2) ». Pour nous, enfans de l'Eglise, et vous que l'on avoit exposés dehors comme des avortons, et qui êtes enfin rentrés dans son sein; apprenez à n'être curieux qu'avec l'Eglise, à ne chercher la vérité qu'avec l'Eglise, et retenez cette doctrine.

(1) *Act.* I. 25. — (2) *I. Joan.* II. 19.

trine. Dieu auroit pu, sans doute; car que peut-on dénier à sa puissance? il auroit pu nous conduire à la vérité par nos connoissances particulières; mais il a établi une autre conduite : il a voulu que chaque particulier fît discernement de la vérité, non point seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique, à laquelle son jugement doit être soumis. Cette excellente police est née de l'ordre de la charité, qui est la vraie loi de l'Eglise : car si quelqu'un cherchoit en particulier, et si les sentimens se divisoient, les cœurs pourroient enfin être partagés. Mais pour nous unir tous ensemble par le lien d'une charité indissoluble, pour nous faire chérir davantage la communion et la paix, il a établi cette loi. Voulez-vous entendre la vérité? allez au sein de l'unité, au centre de la charité : c'est l'unité catholique qui sera la chaste mamelle d'où coulera sur vous le lait de la doctrine évangélique; tellement que l'amour de la vérité est un nœud qui nous lie à l'unité et à la société fraternelle. Nous sommes membres d'un même corps; cherchons tous ensemble : laissons faire les fonctions à chaque membre; laissons voir les yeux; laissons parler la bouche. Il y a des pasteurs à qui le Saint-Esprit même a appris à dire sur toutes les contestations qui sont nées : « Il a plu au Saint-Esprit et à » nous (1) ». Arrêtons-nous là, chrétiens, et « ne » soyons pas plus sages qu'il ne faut; mais soyons » sages avec retenue (2) », et selon la mesure qui nous est donnée.

(1) *Act.* XV. 28. — (2) *Rom.* XII. 3.



TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, mes Frères, tout ce que j'ai dit est glorieux à l'Eglise : j'ai publié sa constance dans les tourmens, sa victoire sur les hérésies ; tout cela est grand et auguste : mais que ne puis-je maintenant vous cacher sa honte ; je veux dire, les mœurs dépravées de ceux qu'elle porte en son sein ? Mais puisqu'à ma grande douleur, cette corruption est si visible, et que je suis contraint d'en parler ; je commencerai à la déplorer par les éloquentes paroles d'un saint et illustre écrivain. C'est Salvien, prêtre de Marseille, qui, dans le premier livre qu'il a adressé à la sainte Eglise catholique, lui parle en ces termes : « Je ne sais, dit-il, ô Eglise, de quelle » sorte il est arrivé que ta propre félicité combat» tant contre toi-même, tu as presque autant amassé » de vices, que tu as conquis de nouveaux peu» ples » : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tuâ felicitate, quantùm tibi auctum est populorum, tantùm penè vitiorum* (1). « La prospérité » a attiré les pertes ; la grandeur est venue, et la » discipline s'est relâchée. Pendant que le nombre » des fidèles s'est augmenté, l'ardeur de la foi s'est » ralentie ; et l'on t'a vue, ô Eglise, affoiblie par » ta fécondité, diminuée par ton accroissement, et » presque abattue par tes propres forces » : *Quantùm tibi copiæ accessit, tantùm disciplinæ recessit... Multiplicatis fidei populis, fides imminuta est.... ; factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis*

(1) *Adver. Avarit. lib.* 1, *n.* 1, *pag.* 218.

infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minùs valida (1). Voilà une plainte bien éloquente ; mais, mes Frères, à notre honte, elle n'est que trop véritable. L'Eglise n'est faite que pour les saints : il est vrai, les enfans de Dieu y sont appelés de toutes parts ; tous ceux qui sont du nombre, y sont entrés ; « mais plusieurs y sont entrés par-dessus le nom- » bre » : *Multiplicati sunt super numerum* (2). L'ivraie est crue avec le bon grain ; et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. Voilà ce qui scandalise les foibles ; voilà la tentation des infirmes. Quand vous verrez, mes Frères, l'iniquité qui lève la tête au milieu même du temple de Dieu, Satan vous dira : Est-ce là l'Eglise ? sont-ce là les successeurs des apôtres ? et il tâchera de vous ébranler, imposant à la simplicité de votre foi.

Il faudroit peut-être un plus long discours pour vous fortifier contre ces pensées ; mais étant pressé par le temps, je dirai seulement ce petit mot, plein de consolation et de vérité. Ne croyez pas, mes Frères, que l'homme ennemi, qui va semer la nuit dans le champ (3), puisse empêcher de croître le bon grain du père de famille, ni lui ôter sa moisson : il peut bien la mêler ; remarquez ceci ; il peut bien semer par-dessus ; mais il ne peut pas ni arracher le froment, ni corrompre la bonne semence. Il y en a qui profanent les sacremens ; mais il y en a toujours qu'ils sanctifient : il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement ; mais

(1) *Adver. Avarit. lib.* 1, *n.* 1, *pag.* 218. — (2) *Ps.* XXXIX. 6. — (3) *Matth.* XIII. 24 *et suiv.*

il y a des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Il y a des gens de bien, il y a des saints : le bras de Jésus-Christ n'est pas affoibli; l'Eglise n'est pas devenue stérile; le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile; la parole de son Evangile n'est pas infructueuse à l'égard de tous. Déplorez donc, quand il vous plaira, la prodigieuse corruption de mœurs qui se voit même dans l'Eglise; je me joindrai à vous dans cette plainte : je confesserai, avec saint Bernard (1), qu' « une maladie puante » infecte quasi tout son corps ». Non, non, le temple de Dieu n'en est pas exempt : Jésus-Christ en enrichit qui le déshonorent; Jésus-Christ en élève qui servent à l'Antechrist : l'iniquité est entrée comme un torrent; on ne peut plus noter les impies, on ne peut plus les fuir, on ne peut plus les retrancher; tant ils sont forts, tant ils sont puissans, tant le nombre en est infini : la maison de Dieu n'en est pas exempte. Mais au milieu de tous ces désordres, sachez que « Dieu connoît ceux qui » sont à lui (2) ». Jetez les yeux dans ces séminaires; combien de prêtres très-charitables! dans les cloîtres; combien de saints pénitens! [dans le monde; combien] de magistrats [recommandables par leur zèle pour la justice et leur amour pour la vérité]! combien qui « possèdent comme ne possé» dant pas, qui usent du monde comme n'en usant » pas, sachant bien que la figure de ce monde » passe (3) » : les uns paroissent, les autres sont cachés; selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les

(1) *In Cant. Serm.* XXXIII. *n.* 15, *tom.* 1, *col.* 1392. — (2) *II. Tim.* II. 19. — (3) *I. Cor.* VII. 30, 31.

sanctifier par l'obscurité, ou de les produire par le bon exemple.

Mais il y a aussi des méchans; le nombre en est infini; je ne puis vivre en leur compagnie. Mon frère, où irez-vous? vous en trouverez par toute la terre; ils sont partout mêlés avec les bons : ils seront séparés un jour; mais l'heure n'en est pas encore arrivée. Que faut-il faire en attendant? Se séparer de cœur; les reprendre avec liberté, afin qu'ils se corrigent; et s'ils ne le font, les supporter en charité, afin de les confondre. Mes Frères, nous ne savons pas les conseils de Dieu : il y a des méchans qui s'amenderont; et il les faut attendre en patience : il y en a qui persévéreront dans leur malice; et puisque Dieu les supporte, ne devons-nous pas les supporter? Il y en a qui sont destinés pour exercer la vertu des uns, venger le crime des autres; on les ôtera du milieu, quand ils auront accompli leur ouvrage : laissez accoucher cette criminelle, avant que de la faire mourir. Dieu sait le jour de tous; il a marqué dans ses décrets éternels le jour de la conversion des uns, le jour de la damnation des autres; ne précipitez pas le discernement. « Aimez vos frères, dit saint Jean (1), et vous ne » souffrirez point de scandale » : pourquoi? parce que, dit saint Augustin (2), « celui qui aime son » frère, il souffre tout pour l'unité » : *Qui diligit fratrem, tolerat omnia propter unitatem.*

Aimons donc, mes Frères, cette unité sainte;

(1) *I. Joan.* II. 10. — (2) *In Epist. Joan. Tract.* I, *n.* 12; *tom.* III, *part.* II, *col.* 834.

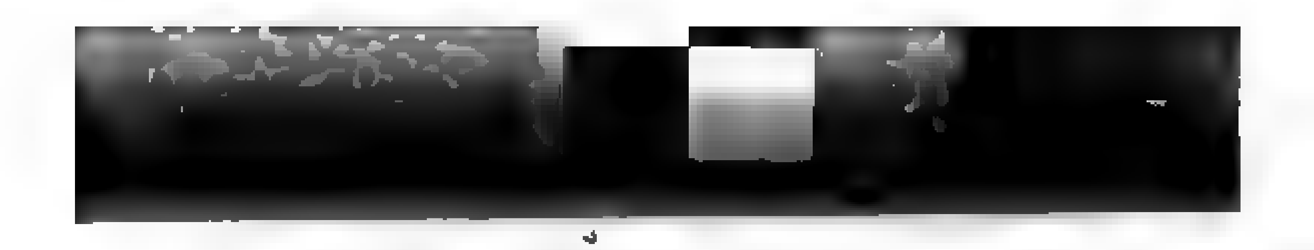
aimons la fraternité chrétienne, et croyons qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle puisse être violée. Que les scandales s'élèvent, que l'impiété [règne] dans l'Eglise, qu'elle paroisse, si vous voulez, jusque sur l'autel; c'est là le triomphe de la charité, d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les déréglemens de la discipline. Gémissons-en devant Dieu; reprenons-les devant les hommes, si notre vocation le permet : mais si nous avons un bon zèle, ne crions pas vainement contre les abus; mettons la main à l'œuvre sérieusement, et commençons chacun par nous-mêmes la réformation de l'Eglise. Mes enfans, nous dit-elle, regardez l'état où je suis; voyez mes plaies, voyez mes ruines. Ne croyez pas que je veuille me plaindre des anciennes persécutions que j'ai souffertes, ni de celle dont je suis menacée à la fin des siècles : je jouis maintenant d'une pleine paix sous la protection de vos princes, qui sont devenus mes enfans, aussi bien que vous; mais c'est cette paix qui m'a désolée : *Ecce, ecce in pace amaritudo mea amarissima* (1). Il m'étoit certainement bien amer, lorsque je voyois mes enfans si cruellement massacrés; il me l'a été beaucoup davantage, lorsque les hérétiques se sont élevés, et ont arraché avec eux, en se retirant avec violence, une grande partie de mes entrailles : mais les blessures des uns m'ont honorée, et quoique touchée au dernier point de la retraite des autres, enfin ils sont sortis de mon sein comme des humeurs qui me surchargeoient. Main-

(1) *Is.* XXXVIII. 17.

tenant, « maintenant mon amertume très-amère » est dans la paix » : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est vous, enfans de ma paix, c'est vous, mes enfans et mes domestiques, qui me donnez les blessures les plus sensibles par vos mœurs dépravées : c'est vous qui ternissez ma gloire, qui me portez le venin au cœur, qui couvrez de honte ce front auguste sur lequel il ne devoit paroître ni tache, ni ride (1). Guérissez-moi [en travaillant à guérir en vous-mêmes ces plaies profondes que tant d'iniquités ont faites à votre conscience et votre honneur, et qui sont devenues les miennes].

Que reste-t-il après cela, sinon qu'elle vous parle des intérêts de ces nouveaux frères que sa charité vous a donnés : elle vous les recommande. Le schisme lui a enlevé tout l'Orient ; l'hérésie a gâté tout le Nord : ô France, qui étois autrefois exempte de monstres, elle t'a cruellement partagée. Parmi des ruines si épouvantables, l'Eglise, qui est toujours mère, tâche d'élever un petit asile (*) pour recueillir les restes d'un si grand naufrage ; et ses enfans dénaturés l'abandonnent dans ce besoin : le jeu engloutit tout ; ils jettent dans ce gouffre des sommes immenses : pour cette œuvre de piété si nécessaire, il ne se trouve rien dans la bourse. Les prédicateurs élèvent leur voix avec toute l'autorité que leur donne leur ministère, avec toute la charité que leur inspire la compassion de ces misérables ; et ils ne peuvent arracher un demi-écu ; et il faut les aller

(1) *Ephes.* v. 27.
(*) Les nouveaux catholiques, où ce sermon a été prêché.



presser les uns après les autres; et ils donnent quelque aumône chétive, foible et inutile secours : et encore ils s'estiment heureux d'échapper; au lieu qu'ils devroient courir d'eux-mêmes pour apporter du moins quelque petit soulagement à une nécessité si pressante. O dureté des cœurs! ô inhumanité sans exemple! mes chers Frères, Dieu vous en préserve! Ah! si vous aimez cette Eglise dont je vous ai dit de si grandes choses, laissez aujourd'hui, en ce lieu où elle rappelle ses enfans dévoyés, quelque charité considérable. Ainsi soit-il.

I.ER SERMON

POUR

LE I.ER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

Leur existence, la dignité de leur nature et leurs forces. Principe de leur chute et ses suites. Leur haine contre nous : quels en sont la cause et les effets : comment nous devons leur résister et les combattre.

Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Matt. IV. I.

Si la mort de Jésus est notre vie, si son infirmité est notre force, si ses blessures sont notre guérison, aussi pouvons-nous assurer que sa tentation est notre victoire. Ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'il eût été permis à Satan de tenter aujourd'hui le Sauveur sans quelque haut conseil de la Providence divine. Jésus-Christ étant le Verbe, et la raison, et la sapience du Père, comme toutes ses paroles sont esprit et vie, ainsi toutes ses actions sont spirituelles et mystérieuses; tout y est intelligence,

tout y est raison. Mais parce qu'il est la sagesse incarnée, qui est venue accomplir dans le monde l'ouvrage de notre salut, toute cette raison est pour notre instruction, et tous ces mystères sont pour nous sauver. Selon cette maxime, je ne doute pas que comme on vous aura exposé aujourd'hui le sens profond de cet évangile, vous n'ayez bien compris les renseignemens que nous donne la tentation de Jésus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que je vous entretienne par un long discours. Seulement pour satisfaire votre piété, autant qu'il plaira à notre grand Dieu m'enseigner par son Saint-Esprit, je tâcherai de vous exposer quel est cet esprit tentateur qui ose attaquer le Sauveur Jésus. Implorons les lumières célestes pour découvrir les fraudes du diable, et contre la malice des démons demandons l'assistance de la sainte Vierge, que les anges ont toujours honorée, mais particulièrement depuis qu'un des premiers de leur hiérarchie, envoyé de la part de Dieu, la salua par ces belles paroles: *Ave, Maria.*

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisans, que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Ecritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux, qui ne pouvoient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu, dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix

inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves, et dans des circonstances qui les rendent très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Egypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnoient les peuples par diverses illusions, et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connoissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuoient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous en ferons en la dernière partie de cet entretien. Ces oracles trompeurs, et ces mouvemens terribles des idoles, et les prodiges qui arrivoient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidens monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes; à quoi les attribuerons-nous, chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d'illusion, ne pouvoit être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connoissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très-constante qu'il y avoit des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux : jusque-là qu'ils ordonnoient

la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de le nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une ame spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies; et c'est de cette race que sont les démons.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discours la dignité de leur nature? Si Dieu est la souveraine perfection, ou plutôt, s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas une vérité très-constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie? Et les anges ne sont-ils pas parmi toutes les créatures celles qui semblent toucher de plus près à la Majesté divine? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa Cour et ses domesti-



ques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la munificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paroît quelquefois de si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes; ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connoissances humaines ne sont qu'un crayon imparfait de la science de ces esprits purs, dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature, et non pas de leur malice, de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu; et ainsi c'est le Créateur que je loue, pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soient révoltées contre Dieu? Que nous autres pauvres mortels, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, nous abandonnions si souvent le chemin difficile de la loi de Dieu; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas un événement incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connoissances sont si distinctes, et les mouvemens si paisibles, qui n'ont pas comme nous à combattre mille

ennemis domestiques, qui étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domine : qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très-bien qu'il étoit leur souveraine béatitude, c'est, mes Frères, ce qui est terrible ; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraie ; c'est par où je reconnois très-évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étoient méchans par nature : ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement ; et de là ils concluoient que la malice étoit une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très-expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge ; mais qu' « il n'est pas demeuré dans la vérité » : *In veritate non stetit* (1). Que s'il n'y est pas demeuré, il y avoit donc été établi ; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice ? Ne comprenez-vous pas que Dieu, étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir : et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-ce pas assez de vous dire que les anges étoient créatures, pour vous faire en-

(1) *Joan.* VIII. 44.

tendre

tendre très-évidemment qu'ils n'étoient pas impeccables?

Dieu est tout, ainsi qu'il disoit à Moïse : « Je te » montrerai tout bien, quand je te manifesterai » mon essence (1) »; et puisqu'il est tout, il s'ensuit très-évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes ; elles ne sont autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de les faire. Ainsi le néant est leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu : de sorte que ce n'est pas merveille si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous explique le grave Tertullien par une excellente comparaison. « De même » qu'une peinture, bien qu'elle représente tous les » linéamens de l'original, ne sauroit exprimer sa » vigueur, étant destituée de vie et de mouvement : » ainsi, dit ce grand personnage, les natures spiri» tuelles et raisonnables expriment en quelque sorte » la raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles » sont ses images; mais elles ne peuvent jamais ex» primer sa force, qui est le bonheur de ne pouvoir » pécher ». *Imago, cùm omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsâ caret, non habens motum; ita et anima imago spiritûs solam vim ejus exprimere non valuit, id est, non delinquendi felicitatem* (2). De là il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse

(1) *Exod.* XXXIII. 19. — (2) *Lib.* II, *adv. Marcion. n.* 9.

et funeste; et déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avoit comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances; ils n'ont plus voulu reconnoître Dieu; et quittant cette première bonté, qui n'étoit pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfans ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie éternelle devoient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures, quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

Voilà, voilà, mes Frères, les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étoient bons dans leur origine, autant redoutables et dangereux, comme ils étoient puissans et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connoissances leur sont demeurées, et en voici la solide raison, que la théologie nous apprend.

Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit? en se retirant lui-même de ces esprits ingrats et superbes: et par-là tous leurs dons naturels, toutes leurs connoissances, tout leur pouvoir, en un mot tout ce qui leur servoit d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice: ce qui leur arrive, fidèles, selon cette juste, mais terrible maxime, que « chacun est » puni par les choses par lesquelles il a péché »: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (1). O anges inconsidérés, vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes, elles vous ont rendu orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel: vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-même. Comment cela arrivera-t-il, chrétiens? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'apôtre nous crie dans l'épître aux Ephésiens: « Revêtez- » vous, mes Frères, des armes de Dieu, parce que » nous n'avons point à combattre contre la chair » ni le sang (2) », ni contre des puissances visibles.

Pénétrons la force de ces paroles: ne voyez-vous

(1) *Sap.* XI. 17. — (2) *Ephes.* VI. 11, 12.

pas, chrétiens, que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appelons la matière ? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paroîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous, sont des esprits purs et incorporels; tout y est actif, tout y est nerveux; et si Dieu ne retenoit leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité, que nous tournons une petite boule. « Ce sont en effet les princes du monde, dit le saint » apôtre; ce sont des malices spirituelles », *spiritualia nequitiæ:* où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées, mais que par une rage désespérée ils les ont toutes converties en malice pour les causes que je m'en vais vous déduire.

Cependant reconnoissons, chrétiens, que ni les sciences, ni le grand esprit, ni les autres dons de nature ne sont pas des avantages fort considérables, puisque Dieu les laisse entiers aux diables ses capitaux ennemis, et par cela même les rend non-seulement malheureux, mais encore infiniment méprisables : de sorte que nonobstant toutes ces qualités éminentes, misérables et impuissans que nous sommes, nous leur semblons dignes d'envie, seulement parce qu'il plaît à notre grand Dieu de nous regarder en pitié, comme vous le verrez tout à

l'heure. O importante réflexion par laquelle il me seroit aisé, ce me semble, avec l'assistance divine, de vous porter à profiter de l'exemple de ces esprits dévoyés, si la briéveté que je vous ai promise ne m'obligeoit à passer à la seconde partie de cet entretien, qui vous expliquera les raisons pour lesquelles ces anges rebelles nous persécutent si cruellement et avec cette haine irréconciliable. Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs.

SECOND POINT.

Le péché de Satan a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est » lui qui domine sur tous les enfans d'orgueil » : *Ipse est rex super universos filios superbiæ* (1). Or le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même, et par-là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avoit affecté la divinité. « Je monterai, dit-il, et placerai » mon trône au-dessus des astres, et je serai sem» blable au Très-haut (2) ». Mais Dieu, qui résiste aux superbes (3), voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance de ses propres perfections, ne pouvoit plus se tenir dans les sentimens d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira

(1) *Job.* XLI. 25. — (2) *Is.* XIV. 13, 14. — (3) *Jac.* IV. 6.

avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Máis non content de les soulever, il conçut dès-lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie : et voyant que Dieu par sa providence avoit rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices, où il vivoit si heureusement dans son innocence : il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il étoit possédé, et à notre malheur, chrétiens, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Evangile, « l'homme étant dompté par le diable, » il devint incontinent son esclave » : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (1) : et le Monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès, et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu ; et tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il ? « Du moins il adultère » tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertul- » lien (2), il apprend aux hommes à en corrompre » l'usage, et les astres, et les élémens, et les plantes » et les animaux ; il tourne tout en idolâtrie », il abolit la connoissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : « les dieux des nations, ce » sont les démons (3) ». C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le Prince du monde (4) », et l'apôtre

(1) *II. Petr.* II. 19. — (2) *De Idolol. n.* 4. *De Spect. n.* 2. — (3) *Ps.* XCV. 5. — (4) *Joan.* XIV. 30.



« le Gouverneur des ténèbres (1) » ; et ailleurs avec plus d'énergie, « le Dieu de ce siècle » , *Deus hujus sæculi* (2).

J'apprends aussi de Tertullien que non-seulement les démons se faisoient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisoient parer des robes et des ornemens dont se revêtoient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique, parce qu'en effet, dit ce grand personnage, « les démons » sont les magistrats du siècle » ; *Dæmones sunt Magistratus sæculi* (3). Et à quelle insolence, mes Frères, ne s'est pas porté ce rival de Dieu ? Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisoit, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie ; mais comme un sujet rebelle, qui, par mépris ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans* (4). Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées : et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales ? N'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies qu'il a rendues autant qu'il a pu semblables à celles de Dieu ; pour quelle raison, fidèles ? parce qu'il est jaloux de Dieu, et veut paroître en tout son égal. Dieu dans la nouvelle alliance régénère ses enfans par l'eau du baptême ; et le diable faisoit semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions : il promettoit aux

(1) *Ephes.* VI. 12. — (2) *II. Cor.* IV. 4. — (3) *De Idolol. n.* 18. — (4) *Tert. ad uxor. n.* 8, *pag.* 186.

siens une régénération, comme le rapporte Tertullien (1); et il se voit encore quelques monumens publics, où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'Esprit de Dieu au commencement étoit porté sur les eaux; et « le diable, dit Tertullien, se » plaît à se reposer dans les eaux » : *Immundi spiritus aquis incubant* (2) : dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Eglise de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu par son immensité remplit le ciel et la terre : « le diable par ses anges impurs occupe » autant qu'il peut toutes les créatures (3) ». Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens, de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

Ce lui est à la vérité un sujet d'une douleur enragée, de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avoit témérairement projeté, il faut qu'il ploie malgré qu'il en ait sous la main toute-puissante de Dieu : mais il ne désiste pas pour cela de sa fureur obstinée. Au contraire considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage : comme on voit un ennemi impuissant, qui ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de

(1) *Tert. de Bapt. n.* 5. — (2) *Ibid.* — (3) *Tert. de Spect. n.* 8.

Satan : il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes qui sont ses enfans : il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rebellion, pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourmens. Il croit par-là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous donne jamais aucun relâche. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, sont très-arrêtés dans leur entreprise : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues, qui nous font changer très-souvent tout l'ordre de nos desseins ; les anges au contraire, dit saint Thomas (1), embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances ; et partant leur résolution est fixe et déterminée : mais particulièrement celle de Satan est puissamment appliquée à notre ruine. Son esprit entreprenant et audacieux fortifié par tant de succès, et envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Ecritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs

(1) *S. Thom. I. part. Quæst.* LVIII, *Art.* III.

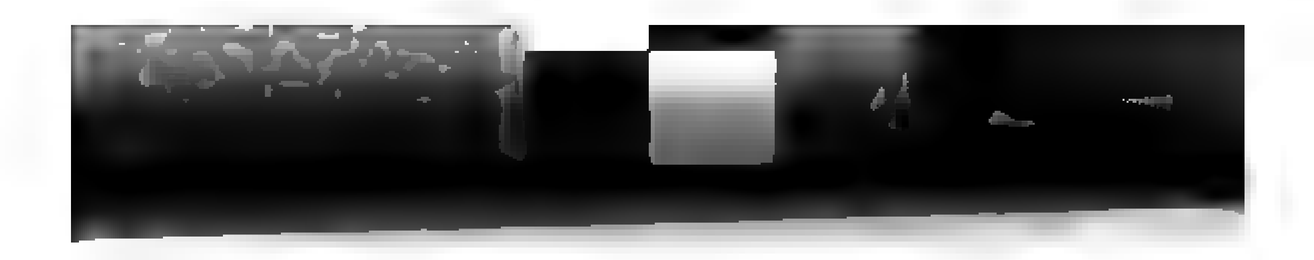
pour tâcher de nous dévorer (1). Lorsque par la grâce de Dieu nous l'avons chassé de nos ames, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente, de la bouche même de notre Seigneur ? « L'esprit immonde sortant de l'homme va chercher » du repos, dit le Fils de Dieu dans son Evangile (2), » et n'en trouve pas ». C'est que l'esprit humain est la seule retraite, où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Voyez les fous amoureux du siècle comme ils sont patiens et persévérans dans leurs convoitises brutales. Or ce vieux adultère, dit saint Augustin (3), n'a point d'autres délices que de corrompre les ames pudiques : ainsi ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres. Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels, remarquez ce raisonnement, chrétiens, il ne cesse néanmoins par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence, s'il se roidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la foiblesse ? Ainsi je vous avertis, mes chers Frères, de vous défier toujours de cet ennemi : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation. *Tunc plurimùm accenditur, cùm extinguitur*, dit Tertullien (4); « Quand on l'éteint, c'est alors qu'il s'allume ». Il

(1) *I. Petr.* v. 8. — (2) *Luc.* xi. 24. — (3) *In Ps.* xxxix, *n.* 1, *tom.* iv, *col.* 326. — (4) *De Pœnit.* *n.* 7.



veut dire que ce superbe, cet audacieux ne croira jamais que vous soyez capables de lui résister; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses et furieuses machines.

Vous vous imaginez peut-être, fidèles, que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte : ah! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire; elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, que Dieu par sa grâce nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est, mes Frères, ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure, qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et c'est par-là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens insinue son venin dans nos cœurs; ainsi cet esprit malin par une subtile et insensible contagion corrompt la pureté de nos ames. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce



qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher : il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que par ses suggestions il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux : si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre ame timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée, et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes ; et cet esprit si beau, orné de tant de connoissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio* (1).

Voulez-vous, pour une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en racourci dans notre Evangile tout ce que je viens de vous dire ? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple : il lui représente en un seul instant tous les royaumes du monde. Qui n'admireroit sa puissance? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourroit faire sur nous, si Dieu nous abandonnoit à sa violence. Jugez, s'il vous plaît, de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur, de se prosterner à ses pieds et de l'adorer; conseil pernicieux et insolence inouie. D'ailleurs pouvoit-il prendre un

(1) *Tert. Apolog. n.* 22.

dessein plus plausible à l'égard de notre Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paroît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage : *Recessit ab illo usque ad tempus* (1), remarque le texte sacré; « Il le laisse, » dit-il, pour un temps » : non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante, *usque ad tempus*. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trève avec lui? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, foibles et impuissans que nous sommes? Toutefois, fidèles, ne le craignez pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus; et malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu, de respecter ceux qui portent sa marque : c'est ce que vous allez voir par un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une instruction importante, qui sera le fruit de tout ce discours.

Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédoient contre les chré-

(1) *Luc.* IV. 13.

tiens avec une telle inhumanité (1). Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étoient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée, devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable; il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante : après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses n'osant mentir à un chrétien, là même sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! mes Frères, quelle joie à des chrétiens d'entendre une telle proposition faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Eglise dont il soutenoit l'innocence! Quoi donc, cet esprit trompeur, et ce père de mensonge n'ose mentir à un chrétien! devant un chrétien ce front de fer s'amollit, et forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire obéir, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges! Eh! pourquoi craindrions-nous un ennemi si foible et si impuissant? C'est la même foi que nous

(1) *Apolog. n.* 23.

professons, c'est le même Jésus que nous adorons, c'est la même parole de Dieu que nous avons toujours à la bouche : et si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au déréglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute séculière et toute païenne, qu'à la dureté de nos cœurs pour les saintes vérités du christianisme. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Ecritures tantôt fort et tantôt foible. « C'est un lion rugissant », dit saint Pierre (1) : y a-t-il rien de plus terrible? « Mais, dit saint Jacques (2), résistez-lui, » et il s'enfuira ». Se peut-il une plus grande foiblesse? En effet il n'est fort, chrétiens, que par notre lâche condescendance; et si, au lieu de lui tendre les mains volontairement, nous avions soin de les fortifier par les armes que Jésus notre maître nous a données, ce loup affamé avec sa rage et ses artifices n'auroit qu'une fureur inutile. Et pour vous dire des choses convenables au temps où nous sommes, le jeûne, mes Frères, le jeûne célébré selon l'intention de l'Eglise, c'est un rempart invincible contre ses attaques.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, mes Frères, que si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus notre capitaine a daigné nous faire paroître sa victoire la plus glorieuse : pour nous apprendre, par son exemple, que ce sera toujours en vain que

(1) *I. Petr.* v. 8. — (2) *Jac.* iv. 17.

le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire ce que je vous disois tout à l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce : ils ne sauroient considérer, sans un déplaisir extrême, que dans des membres mortels nous puissions par la miséricorde divine approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce qui élève les bons chrétiens presque à l'égalité des saints anges, c'est que, dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes, au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Eglise de Dieu voulant purifier nos ames de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'ame; et autant que nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, mes Frères, embrassons avec grand courage cette pénitence de quarante jours pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre

notre vie ne devroit être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Eglise a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit?

O ignorance! ô brutalité! Dieu par sa miséricorde, mes Frères, nous donne de meilleurs sentimens. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre ame les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous un peu des conversations et des divertissemens mondains : modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'ame, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une ame dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfans; quand il leur paroît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons, chrétiens, cette bête farouche qui nous

[redacted]

menace; jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce. Amen.

II.e SERMON

POUR

LE I.er DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

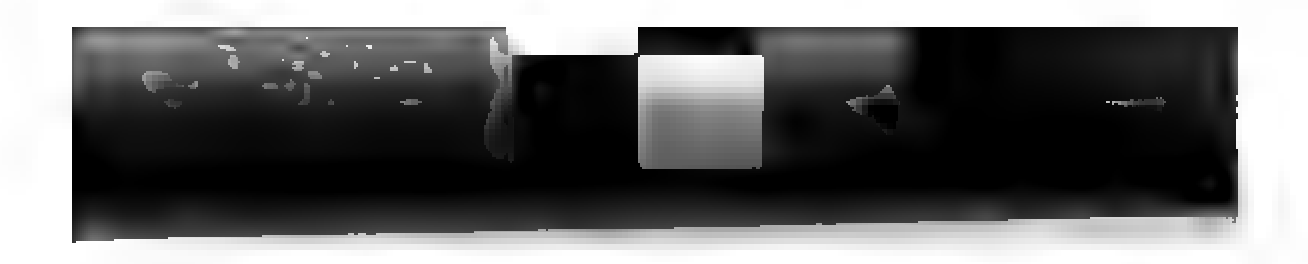
Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre (*).

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté du diable. Matt. IV. 1.

On vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges, maintenant ennemis, autrefois enfans et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup

(*) Ce sermon est au fond le même que le précédent. D. Déforis a tenté, mais sans succès, de les fondre ensemble. Quoiqu'ils se ressemblent beaucoup, chacun néanmoins a son caractère propre, des tours souvent très-différens ; l'un développe ce qui n'est qu'ébauché dans l'autre ; et d'ailleurs celui-ci contient des morceaux considérables qui ne se trouvent point dans le premier. Nous les donnons donc tous deux tels que Bossuet les a composés. (*Edition de Versailles.*)



la justice dans laquelle Dieu les avoit créés; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur naturelle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division au lieu d'une charité très-ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux, et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère, que nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas de leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel si nous méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits malfaisans, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut, en nous apprenant à craindre Dieu par l'exemple de leur ruine, et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant de telle importance, je ne puis douter du secours d'en-haut dans une entreprise si salutaire. Oui, mes Frères, le Saint-Esprit descendra sur nous, Marie nous assistera par ses prières; et s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours. *Ave.*

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés, et vigilans, et animés, jamais relâchés ni oisifs : et parce que comme de tous les emplois celui de la guerre est le plus actif et qui tient l'esprit le plus occupé, de là vient qu'il nous enseigne, dans son Ecriture, que « notre vie est une milice (1) », et que comme

(1) *Job.* VII. 1.

nous sommes toujours dans le combat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes; *Sobrii estote et vigilate* (1) : « Soyez sobres, et veillez ». L'évangile de ce jour nous fait bien connoître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable; c'est-à-dire notre capitaine qui descend au champ de bataille, pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles : *Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.*

Ne croyez pas, mes Frères, que nous devions être spectateurs oisifs de ce combat admirable : nous sommes engagés bien avant dans cette querelle; et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre aujourd'hui sur sa personne, qu'afin de nous faire entendre par son exemple ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre; et avant que d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnoître ces ennemis qui marchent contre nous si résolument. Si nous sommes soigneux de les observer, dans l'évangile de cette journée, nous remarquerons aisément leur puissance, qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, Messieurs, contre le Fils de Dieu même; ils tentent de le mettre à leurs pieds : peut-on voir une audace plus emportée? Ils l'enlèvent en un moment du désert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : est-ce pas une force terrible? S'ils

(1) *I. Petr.* v. 8.

sont forts et entreprenans, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous, les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours; *Dic ut lapides isti panes fiant :* « Dites que ces pierres de» viennent des pains »; et ils tâchent de le porter à la vaine gloire après une action d'une patience héroïque : n'étoit-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée?

Tout cela, chrétiens, nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et néanmoins ce même Evangile, qui nous représente ces ennemis avec cet appareil redoutable, nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre; puisque nous voyons clairement et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses éludées par une simple parole. Voilà, mes Frères, en peu de mots ce que nous apprend l'évangile de l'état de nos ennemis et de leur armée. Si vous regardez leur marche hardie, et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance : si vous observez de plus près leur marche, vous reconnoîtrez aisément leurs ruses et leurs détours : et enfin si vous pénétrez jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits ; et qu'étant encore tremblans et effrayés de leur déroute, il est très-facile de les mettre en fuite. C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà en peu de

mots le partage de ce discours : commençons par leur force et par leur puissance.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre, Messieurs, quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours seroit infini, si j'allois rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot, qui sera très-utile pour votre instruction : c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et en effet, mes Frères, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable : mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connoissances sont si distinctes et les mouvemens si paisibles, que Dieu avoit créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse, qu'elles pouvoient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul ; c'est ce qui est surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne : *Quomodo cecidisti de*

dans une si parfaite tranquillité et dans
gement de la matière? Cependant, mes
astre est tombé, et il a entraîné avec lui la
partie des étoiles. De quelle sorte cela
Ne soyons pas curieux d'un si grand se
connoissons seulement qu'en vérité êtr
c'est bien peu de chose.

Les fous marcionites et les maniche
plus insensés estimoient que la méchan
mons étoit leur condition naturelle : c
qu'il y a un souverain bien duquel tou
découlent dans cet univers, ainsi par
rencontre diverses sortes de maux, ils in
là qu'il y avoit un principe commun de
un souverain mal, pour ainsi parler, un
chant, dont tout le plaisir est de nuire,
toujours en soi-même quelque dessein
funeste; et ils vouloient que les diables
créatures et ses satellites; de sorte, di
qu'ils sont méchans par nature. Certes
nerois qu'une doctrine si monstrueuse ai

des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée.

Mais autant que leur doctrine étoit ridicule et impie, autant sont excellentes les vérités que les anciens Pères leur ont opposées : et surtout je ne puis assez admirer avec quelle force de raisonnement l'incomparable saint Augustin (1), et après lui le grand saint Thomas son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils recherchoient les causes efficientes du mal ; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvoit avoir de vraies causes ; que tous les êtres venoient du premier et souverain Être, qui, étant très-bon par essence, communiquoit aussi une impression de bonté à tout ce qui sortoit de ses mains, d'où il résultoit manifestement qu'il ne pouvoit y avoir de nature mauvaise. Ce qui se confirme par le sentiment et le langage commun des hommes, qui appellent les choses bonnes quand elles sont dans leur constitution naturelle : et par conséquent il est impossible qu'une chose soit tout ensemble et naturelle et mauvaise. A quoi ils ajoutoient que le mal n'étant qu'une corruption du bien, ne pouvoit agir ni travailler que sur un bon fond ; qu'il n'y a que les bonnes choses qui soient capables d'être corrompues ; et que les créatures ne pouvant devenir mauvaises, que parce qu'elles s'éloignent de leurs vrais principes, il s'ensuivoit de là que ces principes étoient très-bons. Ainsi disoient ces grands personnages, tant s'en faut que les manquemens des créa-

(1) *De Civ. Dei*, *lib.* XIV, *cap.* XIII; *tom.* VII, *col.* 365. *Lib. de ver. Relig. n.* 35, 36, 37; *tom.* I, *col.* 759, 760, *et alibi.*

tures prouvent qu'il y a de mauvais principes, qu'au contraire il seroit impossible qu'il y eût aucun manquement dans le monde, si les principes n'étoient excellens : par exemple, il ne pourroit y avoir de déréglement, s'il n'y avoit une règle première et invariable; ni aucune malice dans les actions, s'il n'y avoit une souveraine bonté, de laquelle les méchans se retirent par un égarement volontaire. Enfin, pour couronner leurs belles raisons par une parole expresse du Fils de Dieu, ils ont remarqué que notre Seigneur en parlant du diable en saint Jean, n'avoit pas dit qu'il étoit né dans le mensonge, mais qu' « il n'étoit pas demeuré dans la vérité » : *In veritate non stetit* (1). Que s'il n'y est pas demeuré, il y a donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Laissant donc à part ces vieilles erreurs, ensevelies depuis si long-temps dans l'oubli, recherchons de plus haut et par les véritables principes, l'origine de ces esprits dévoyés, et la cause de leurs erreurs. Suivez-moi, s'il vous plaît, chrétiens.

Non, je ne cherche point d'autres causes pourquoi les anges ont pu pécher, sinon que c'étoient des créatures : la raison, saint Augustin nous l'a enseignée (2). La créature est faite de la main de Dieu; donc il ne se peut qu'elle ne soit bonne, parce que son principe est la bonté même : mais la créature est tirée du néant; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle retient quelque chose de cette basse

(1) *Joan.* VIII. 44. — (2) *De Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII, *tom.* VII, *col.* 365.

et obscure origine ; ni si étant sortie du néant, elle y retombe si facilement par le péché, qui l'y rengage de nouveau en la séparant de la source de son être. Ainsi, Messieurs, c'est assez de voir que les anges étoient créatures, pour conclure qu'ils n'étoient pas impeccables. Cet honneur n'appartient qu'à Dieu. Ils lui sont semblables, il est vrai, mais non pas en tout : et encore que nous voyions, dit Tertullien, qu' « une image bien faite représente » tous les traits de l'original, elle ne peut exprimer » sa vigueur, étant destituée de mouvement ; ainsi » quelque ressemblance que nous voyions des per- » fections infinies de Dieu dans les anges et les na- » tures spirituelles, elles ne peuvent jamais expri- » mer sa force, qui est le bonheur de ne pécher » pas » : *Imago, cùm omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsâ caret, non habens motum ; ita et anima, imago Spiritûs, solam vim ejus exprimere non valuit, id est non peccandi felicitatem* [1].

Tirés du néant, et c'est assez dire : de là, Messieurs, il est arrivé que les premiers des anges se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté. La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste ; et déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avoit comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu se soumettre à Dieu ; et ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'étoit pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous

(1) *Lib.* II. *adv. Marcion. n.* 9.

étonnerez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est ensuivi un changement si épouvantable? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons, tremblons, mes Frères, et soyons saisis de frayeur en voyant ce tragique exemple, et de la foiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas! on a beau nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses : nous ne veillons non plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables; et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie? est-ce enchantement? est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte? pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles, défigurés si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfans ils sont devenus ennemis irréconciliables; et étant ministres immortels des volontés divines, ils sont enfin réduits à cette extrémité de misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes. Quelle vengeance! quel changement! c'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas! n'est-ce pas être bien aveugles? Mais revenons à notre sujet, et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes [paroles :] « Revêtez-vous, dit-il, » des armes de Dieu, parce que vous n'avez pas à » combattre la chair, ni le sang », ni aucune force visible : *Non est nobis colluctatio adversùs carnem*

et sanguinem, sed adversùs principatus et potestates, adversùs mundi rectores, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus (1); « mais contre des principautés » et des puissances, et des malices spirituelles » : *spiritualia nequitiæ.* Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle? c'est à cause que dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière : c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles des anges, paroîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire ces ennemis invisibles qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang : tout y est dégagé, tout y est esprit; c'est-à-dire tout y est force, tout y est vigueur: ils sont de la nature de ceux dont il est écrit, « qu'ils portent le monde (2) ». Et de là nous devons conclure que leur puissance est très-redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et qu'étant tombés de si haut ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide, tirée des principes de saint Augustin : c'est que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit né-

(1) *Ephes.* VI. 12. — (2) *Job.* IX. 13.

cessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes : *Quia suâ superbiâ sibi placuerunt, Dei justitiâ sibi donarentur* (1). De cette sorte ces anges rebelles que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connoissances ont rendus superbes jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servoit d'ornement cela même leur tournera en supplice, par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent, Messieurs, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Ecriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se » sont jetés sur moi » : *Irruerunt in me fortes* (2); par où saint Augustin entend les démons (3). Jésus-Christ appelle Satan « le Fort armé » : *Fortis armatus* (4). Non-seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés; mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connoissances; *Fortis armatus*. Ailleurs il le nomme « le Prince du monde » : *Princeps hujus mundi* (5); et saint Paul, « Gouverneur du monde » : *Rectores mundi* (6). Et nous apprenons de Tertullien, que les

(1) *De Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* XV, *tom.* VII, *col.* 366. — (2) *Ps.* LVIII. 4. — (3) *In Ps.* LVIII, *enarr.* I, *n.* 6, *tom.* IV, *col.* 559. — (4) *Luc.* XI, 21. — (5) *Joan.* XII. 31. — (6) *Eph.* VI. 12.



démons faisoient parer leurs idoles des robes dont se revêtoient les magistrats, qu'ils faisoient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais magistrats et les princes naturels du siècle » : *Dæmones magistratus sunt sæculi* (1). Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle ; mais pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu' « il en est le Dieu » : *Deus hujus sæculi* (2). En effet il fait le Dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son maître ; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien (3), et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur : enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins ; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui par mépris ou par insolence affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans* (4).

Telle est la puissance de notre ennemi ; et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien saint Thomas (5), sont très-arrêtés dans leurs entreprises : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues

(1) *De Idolol. n.* 18. — (2) *II. Cor.* IV. 4. — (3) *De Idolol. n.* 4. — (4) *Tert. ad Uxor. n.* 8. — (5) *Part.* I. *Quæst.* LVIII, *art.* III.

qui rendent nos résolutions chancelantes; les anges au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit toute appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. « C'est un ennemi qui ne dort jamais, jamais il ne » laisse sa malice oisive » : *Pervicacissimus hostis ille nunquam malitiæ suæ otium facit* : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation : *Tunc plurimum accenditur dùm extinguitur* (1) : « Quand son » feu semble tout-à-fait éteint, c'est alors qu'il se » rallume avec plus de force ». Ce superbe, ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister? et si, renversé comme il est dans les cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu, s'il se roidoit contre lui avec une telle opiniâtreté, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que nosera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la foiblesse?

Ainsi je vous avertis, mes chers Frères, de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense. Tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre Evangile? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé

(1) *Tert. de Pœnit. n. 7.*

honteusement,



honteusement, il ne peut encore perdre courage. « Il le laisse, dit l'Ecriture, jusqu'à un autre temps » : *Recessit ab illo usque ad tempus* (1); surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trève avec lui? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses anges, qui pourroit assez exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous momens la vie chrétienne? Et nous nous endormons? Je ne m'étonne pas si nous vivons sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses piéges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

SECOND POINT.

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être, Messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet saint Thomas remarque (2) que le superbe entreprend hautement les choses; et cela, dit ce grand docteur, parce qu'il veut contrefaire le courageux, qui a coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il seroit donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, « lui » qui est le prince de tous les superbes », comme

(1) *Luc.* IV. 13. — (2) 2. 2. *Quæst.* LV, *art.* 8, *ad* 2.

l'appelle l'Ecriture sainte : *Ipse est rex super universos filios superbiæ* (1), si cette même Ecriture ne nous apprenoit que c'est un superbe envieux, *Invidia diaboli* (2), et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et de là vient qu'une noire envie rongeant éternellement le cœur de Satan et de ses malheureux complices, et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie? C'est ce qu'il seroit long de vous expliquer, et vous en êtes sans doute déjà bien instruits : car qui ne sait, Messieurs, que cet insolent, qui avoit osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, « plein de rage et de désespoir »? *Habens iram magnam* (3). Se sentant perdu sans ressource, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même; et après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvoient, tout le monde dans leur crime.

(1) *Job.* XLI. 25. — (2) *Sap.* II. 24. — (3) *Apoc.* XII. 12.

De là cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Le voulez-vous voir, chrétiens, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ezéchiel sous le nom de Pharaon roi d'Egypte ? Spectacle épouvantable! tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. « Là gît Assur, dit le prophète, » avec toute sa multitude : là est tombé Elam et » tout le peuple qui le suivoit : là Mosoch et Thu- » bal, les rois d'Idumée et du Nord, et leurs princes » et leurs capitaines, et tous les autres, qui sont » nommés multitude immense, nombre innombra- » ble » : ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang : « Pharaon est au milieu » qui voit tout ce carnage, et qui se console de » ses pertes, et de toute sa multitude tuée par le » glaive; Pharaon et toute son armée »; Satan et tous ses complices : *Vidit eos Pharao, et consolatus est super universa multitudine sua quæ interfecta est gladio; Pharao, et omnis exercitus ejus* (1).

Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls : çà, çà, voici des compagnons. O justice divine! tu as voulu des supplices, en voilà; soule ta vengeance; voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avoit voulu égaler à nous : les voilà enfin nos égaux dans les tourmens; cette égalité nous plaît : plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés dans la gloire. Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent : il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes

(1) *Ezech.* XXXII. 31.

de votre côté : est-ce que nous sommes s
semblons-nous mal accompagnés, au mil
de peuples et de nations? Allez, glorifie
votre petit nombre d'élus, que vous av
tirés de nos mains; mais confessez du
notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous, mes Frères, d'enten
si long-temps ces blasphémateurs? Voyez
voyez leur envie, et comme ils triompl
mort des hommes. C'est là leur applicati
» tout leur ouvrage » : *Operatio eorum e*
eversio (1). Que ne peuvent-ils aussi se
Dieu? sa puissance infinie ne le permet p
d'une rage impuissante; ils déchargent to
sur l'homme qui est son image; ils metten
cette image, ils repaissent leur esprit envi
vaine imagination de vengeance. C'est, m
cette noire envie, mère des fraudes et de
ries, qui fait que Satan marche contre
une conduite cachée et impénétrable. Il
pas comme un éclair, il ne gronde pas
tonnerre: il ressemble à une vapeur pest

nin dans le cœur; ou pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent; c'est ainsi que l'Ecriture l'appelle (1).

Et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : *Abscondat se itaque serpens, totamque prudentiam suam in latebrarum ambagibus torqueat :* « Il se cache autant qu'il peut; il » resserre en lui-même par mille détours sa pru- » dence malicieuse »; c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : « Il se retire, dit-il, dans les lieux profonds, il ne » craint rien tant que de paroître : quand il montre » la tête, il cache la queue; il ne se remue jamais » tout entier, mais il se développe par plis tortueux, » bête ennemie du jour et de la clarté » : *Altè habitet, in cæca detrudatur, per anfractus seriem suam evolvat, tortuosè procedat, nec semel totus, lucifuga bestia* (2).

C'est Satan, c'est Satan, Messieurs, qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier : il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste : il rampe quand il est loin, et il mord sitôt qu'il est proche. Prenez garde à vous, mes chers Frères, crie le grand apôtre saint Paul, « prenez garde que vous ne soyez trompés » par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées » : *Ut non circumveniamur à Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus* (3). Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées; nous savons que sa malice est

(1) *Apoc.* XII. 9. — (2) *Advers. Valent. n.* 3. — (3) *II. Cor.* II. 11.

ingénieuse ; que son esprit inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés, et par des machines imprévues. Ah ! mes Frères, qui pourroit vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule ?

S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour ? il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement : il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité ; il n'est pas si grossier, dit saint Chrysostôme : *Multâ utitur versutiâ, perseverantiâ, attemperatione ad hominum perniciem, et à minimis statim congreditur. Multo, multo utitur condescensu, ut nos ad mala præcipitet* (1). « Il use, dit-il, » avec nous d'une grande condescendance ». Que veut dire cette parole ? Dieu se rabaisse..... Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudroit bien, mes Frères, vous rendre d'abord aussi méchans que lui, s'il pouvoit : « car que désire ce vieil adultère, sinon » de corrompre l'intégrité des ames innocentes (2) », et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie ? Mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous y faut mener pas à pas : c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostôme,

(1) *Hom.* LXXXVII, *in Matt. tom.* VII, *pag.* 814. — (2) *S. Aug. in Ps.* XXXIX, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 326.



il s'accommode à votre foiblesse, il use avec vous de condescendance. Ah! ce ne sera, dit-il, qu'un regard; après, tout au plus, qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines, et se répand par tout le corps. Il faut l'avoir, il faut la gagner. C'est un adultère : n'importe. Eh bien, je la possède, est-ce pas assez? Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari : qu'il meure. Vous ne pouvez le faire tout seul : engageons-en d'autres dans notre crime : employons la fraude et la perfidie. David, David, le malheureux David! et qui ne sait pas son histoire? Judas : [inspirons-lui] le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible! Allons par degrés : qu'il le vole premièrement; après, qu'il le vende. Voilà l'appât, l'avarice : il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde et au désespoir. Mes chers Frères, éveillez-vous, et ne vous laissez pas séduire à Satan : car vous ête sbien avertis, et vous n'ignorez pas ses pensées : *Non enim ignoramus cogitationes ejus.* C'est pourquoi il vous est aisé de le vaincre : c'est par où il faut conclure en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Il semble que je sois ici obligé de me contredire moi-même, et de détruire en cette partie ce que j'ai établi dans les deux autres. Car après vous avoir fait voir que notre ennemi est fort et terrible, il faut

maintenant vous dire au contraire qu'il est foible et facile à vaincre. Comment concilier ces deux choses, si ce n'est en vous disant, chrétiens, qu'il est fort contre les lâches et les timides, mais très-foible et impuissant pour les courageux? En effet nous voyons, dans les saintes Lettres, qu'il nous y est représenté tantôt fort, tantôt foible, tantôt fier et tantôt tremblant; et il n'y eut jamais une bête plus monstrueuse.

C'est un lion rugissant qui se rue sur nous : c'est un serpent qui rampe par terre, et il n'est rien de plus aisé que d'en éviter les approches. « Il tourne » autour de vous pour vous dévorer »; voilà qui est terrible : *Circuit quærens quem devoret* (1) : « Mais » résistez-lui seulement, et il se mettra en fuite » : *Resistite diabolo, et fugiet à vobis* (2). Ecoutez comme il parle à notre Sauveur; c'est une remarque de saint Basile de Séleucie : *Quid mihi et tibi est, Jesu Fili Dei altissimi* (3)? « Qu'y a-t-il entre » toi et moi, Jésus Fils de Dieu »? Voilà un serviteur qui parle bien insolemment à son maître (4); mais il ne soutiendra pas long-temps sa fierté. « Et » je te prie, dit-il, ne me tourmente pas » : *Obsecro te, ne me torqueas. Venisti ante tempus torquere nos* (5)? Voyez comme il tremble sous les coups de fouet. Que si j'avois assez de loisir pour repasser sur toutes les choses qui nous l'ont fait paroître terrible, il me seroit aisé de vous y montrer des marques visibles de foiblesse.

(1) *I. Petr.* v. 8. — (2) *Jac.* iv. 7. — (3) *Luc.* viii. 28. — (4) *S. Basil. Seleuc. Orat.* xxiii. — (5) *Matt.* viii. 29.

Il est vrai qu'il a ses forces entières; mais celui qui les lui a laissées pour son supplice, ainsi que nous avons dit, lui a mis un frein dans les mâchoires, et ne lui lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît, ou pour exercer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire s'étend bien loin; mais saint Augustin nous apprend que ce commandement lui tient lieu de peine : *Pœna enim ejus est, ut in potestate habeat eos, qui Dei præcepta contemnunt* (1). Et en effet, s'il est véritable que d'être ennemi de Dieu ce soit la souveraine misère, celui qui en est le chef n'est-il pas par conséquent le plus misérable? Enfin est-il rien de plus méprisable que toute cette grandeur qu'il affecte; puisqu'avec cette intelligence qui le rend superbe et toutes ces qualités extraordinaires, nous lui semblons néanmoins dignes d'envie; et tout impuissans que nous sommes, il désespère de nous pouvoir vaincre, s'il n'y emploie les ruses et la surprise : de laquelle certes, Messieurs, ayant été si bien avertis, est-il rien de plus aisé que de l'éviter, « pourvu que nous marchions en plein jour comme » des enfans de lumière »? *Ut filii lucis ambulate* (2).

Que si vous voulez savoir sa foiblesse, non plus, Messieurs, par raisonnement, mais par une expérience certaine, écoutez parler Tertullien dans son admirable Apologétique : voici une proposition bien hardie, et dont vous serez étonnés. Il reproche aux

(1) *De Genes. cont. Manich. lib.* II., *n.* 26, *tom.* 1, *col.* 675. — (2) *Ephes.* v. 8.

gentils que toutes leurs divinités sont des esprits malfaisans; et pour leur faire entendre cette vérité, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. *Edatur hic aliquis sub tribunalibus vestris, quem dæmone agi constet* (1). O juges! qui nous tourmentez avec une telle inhumanité, c'est à vous que j'adresse ma parole : qu'on me produise devant vos tribunaux; je ne veux pas que ce soit en un lieu caché, mais à la face de tout le monde; « qu'on y produise un homme qui soit » notoirement possédé du démon »; je dis notoirement possédé, et que la chose soit très-constante; *quem dæmone agi constet :* alors que l'on fasse venir quelque fidèle, je ne demande pas qu'on fasse un grand choix; que l'on prenne le premier venu, « pourvu seulement qu'il soit chrétien »; *Jussus à quolibet christiano :* si en présence de ce chrétien il n'est contraint non-seulement de parler, mais encore de vous confesser ce qu'il est, et d'avouer sa tromperie, « n'osant mentir à un chrétien »; *Christiano mentiri non audentes ;* Messieurs, remarquez ces paroles : « là même, là même, sans plus » différer, sans aucune nouvelle procédure, faites » mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu sou» tenir par l'effet une promesse si extraordinaire » : *Ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite.*

O joie! ô ravissement des fidèles d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux,

(1) *Apolog. n.* 23.

et vraisemblablement de l'avis de toute l'Eglise, dont il soutenoit l'innocence! Quoi donc! cet esprit trompeur, ce père de mensonge oublie ce qu'il est, et n'ose mentir à un chrétien! *Christiano mentiri non audentes.* Devant un chrétien ce front de fer s'amollit : forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire parler à leur gré, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges. Qui ne se riroit donc de cet impuissant ennemi, qui cache tant de foiblesse sous une apparence si fière? Non, non, mes Frères, ne le craignons pas : Jésus notre capitaine l'a mis en déroute; il ne peut plus rien contre nous, si nous ne nous rendons lâchement à lui.

C'est nous-mêmes que nous devons craindre; ce sont nos vices et nos passions plus dangereuses que les démons mêmes. Bel exemple de l'Ecriture : Saül possédé du malin esprit; David le chassoit au son de sa lyre, ou plutôt par la sainte mélodie des louanges de Dieu, qu'il faisoit perpétuellement résonner dessus. Chose étrange, Messieurs! pendant que le démon se retiroit, Saül devenoit plus furieux : il tâche de percer David de sa lance (1); tant il est véritable qu'il y a quelque chose en nous qui est pire que le démon même, qui nous tente de plus près, et qui nous jette dans un combat plus dangereux! chrétiens, « c'est la convoitise qui nous » tente, dit saint Jacques (2), et qui nous attire ». Ah! modérons-la par le jeûne, châtions-la par le jeûne, disciplinons-la par le jeûne.

(1) *I. Reg.* XVI. 23. XIX. 10. — (2) *Jac.* I. 14.

O jeûne, tu es la terreur des démons, tu es la nourriture de l'ame, tu lui donnes le goût des plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions : ô jeûne, médecine salutaire contre le déréglement de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent, et qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire ! Loin de nous, mes Frères, de tels sentimens : jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'ame les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous des conversations et des divertissemens mondains : modérons nos ris et nos jeux : faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Evangile qui retentit de toutes parts dans les chaires : c'est le son de cet Evangile qui fait trembler les démons. Sanctifions le jeûne par l'oraison ; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué, et d'une ame dégoûtée des plaisirs sensibles (*).

(*) Ainsi nous serons terribles au diable, nous verrons cet ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts ; et au lieu de succomber aux attaques de tous ces esprits dévoyés, nous irons remplir dans le ciel les places que leur désertion a laissé vacantes. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Ces paroles étoient destinées, dans la première intention de l'auteur, pour conclure son discours ; mais il leur a dans la suite substitué le morceau qui en tient la place, pour parler de la paix des Pyrénées, qui fut conclue le 7 novembre 1659, entre la France et l'Espagne, par le cardinal Mazarin et dom Louis de Haro, plénipotentiaires de ces deux puissances. Cette paix eut pour une des

Assez de bals, assez de danses, assez de jeux, assez de folies. Donnons place à des voluptés et plus chastes et plus sérieuses. Voici, mes Frères, une grande joie que Dieu nous donne pour ce carême. Cette fille du ciel ne devoit point être accueillie par une joie dissolue : il faut une joie digne de la paix, qui soit répandue en nos cœurs par l'esprit pacifique.

Qui ne voit la main de Dieu dans cet ouvrage? Que notre grande Reine ait travaillé à la paix de toute sa force, quoique ce soit une action toute divine, j'avoue que je ne m'en étonne pas : car que lui pouvoit inspirer cette tendre piété qui l'embrase, et cet esprit pacifique dont elle est remplie? Nous savons, nous savons il y a long-temps qu'elle a toujours imité Dieu, dont elle porte sur le front le caractère; elle a toujours pensé des pensées de paix.

Mais n'y a-t-il pas sujet d'admirer, de voir notre jeune Monarque toujours auguste s'arrêter au milieu de ses victoires, donner des bornes à son courage, pour laisser croître sans mesure l'amour qu'il a pour ses sujets; aimer mieux étendre ses bienfaits que ses conquêtes; trouver plus de gloire dans les douceurs de la paix que dans le superbe appareil des triomphes; et se plaire davantage à être le père de ses peuples qu'à être le victorieux de ses ennemis? C'est Dieu qui a inspiré ce sentiment. Qui ne béniroit ce grand Roi?

Qui ne bénira tout ensemble la main sage et industrieuse!...Parlons, parlons et ne craignons pas.

principales conditions le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Thérèse. (*Edition de Déforis.*)

Je sais combien les prédicateurs doivent être réservés sur les louanges : mais se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas être retenu, mais en quelque sorte envieux de la félicité publique...... Elle viendra, elle viendra accompagnée de toutes ses suites.

Çà, çà, peuples, qu'on se réjouisse; et s'il y a encore quelque maudit reste de la malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels, et qu'on célèbre hautement ce sage ministre qui montre bien, en donnant la paix, qu'il fait son intérêt du bien de l'Etat, et sa gloire du repos des peuples. Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire; à Dieu ne plaise! Je suis français et chrétien : je sens, je sens le bonheur public; et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse, qui n'est pas moins le repos de l'Eglise que de l'Etat. C'est assez dire, il faut que nos vœux achèvent le reste.

C'est nous, c'est nous, mes Frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc le grand-prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est aux sacrificateurs du Très-haut à sonner de la trompette devant le peuple, et de crier les premiers : *Vivat rex Salomon* (1) : « Vive le roi, » vive le roi, vive Salomon le pacifique ». Qu'il vive, Seigneur, ce grand Monarque; et pour le récompenser de cette bonté qui lui a fait aimer la gloire de la paix, plutôt que celle des conquêtes, qu'il jouisse long-temps, heureusement, de la paix qu'il nous a donnée; qu'il ne voie jamais son Etat troublé,

(1) *III. Reg.* I. 39.

ni sa maison divisée; que le respect et l'amour concourant ensemble, la fidélité de ses peuples soit inviolable, inébranlable; et enfin pour retenir longtemps la paix sur la terre, qu'il fasse régner la justice, qu'il fasse régner les lois, qu'il fasse régner Jésus-Christ, que je prie de nous donner à tous son royaume, à qui appartient tout honneur et gloire, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne maintenant et aux siècles des siècles.

III.e SERMON

POUR

LE I.er DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard : ses différens états, affoiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. IV. 4.

C'EST une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandemens sont méprisés, ses vérités blasphémées, les droits de son empire violés; et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies; la pluie arrose leurs champs; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds; il voit tout, et il dissimule, il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique

publique qui invite tous les pécheurs à se reconnoître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous jüger; mais il parle pour nous avertir, et cette parole d'avertissement qui retentit en ces temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, Messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Evangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine; c'est elle qui nous est présentée dans notre Evangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre foiblesse : *Non in solo pane vivit homo; sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu, que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit saint? Descendez donc, ô divin Esprit, et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge, donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre Fils bien aimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange. *Ave.*

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre, quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques qui relèvent de sa

puissance, l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux réglemens qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné, dans son Evangile, que les voies douces et amiables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué : car « ayant, comme dit l'a-» pôtre, établi un jour dans lequel il doit juger le » monde en équité, il dénonce auparavant à tous les » pécheurs qu'ils fassent une serieuse pénitence » : *Nunc annuntiat omnibus hominibus, ut omnes ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate* (1) : c'est-à-dire, qu'avant que de monter sur son tribunal, pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissemens charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car, encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs des plus importans de la piété chrétienne que de donner audience aux discours sacrés; ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à

(1) *Act.* XVII. 30, 31.



nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paroissez donc, ô vérité sainte, faites la censure publique des mauvaises mœurs; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connoissent pas, vous entendent; que ceux qui ne pensent pas à vous, vous regardent; que ceux qui ne vous aiment pas, vous embrassent.

Voilà, chrétiens, en peu de paroles trois utilités principales de la prédication évangélique. Car, ou les hommes ne connoissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connoissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pensent pas à la vérité; parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur attention. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Evangile; parce que s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et

comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différens, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge : aussi le Saint-Esprit nous la fait paroître dans son Ecriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paroît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil, qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son ser-

vice; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Evangile font paroître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités : en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu, et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami; alors cette même vérité, prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour nous condamner. « La parole que j'ai » prêchée, dit le Fils de Dieu, jugera le pécheur » au dernier jour » : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die* (1). C'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera; la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques. « Nous savons, dit le saint apôtre, que nous » devons tous comparoître un jour devant le tri- » bunal de Jésus-Christ ». *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (2). « Mais sachant cela, » poursuit-il, nous venons persuader aux hommes » la crainte de Dieu ». *Scientes ergo, timorem Do-*

(1) *Joan.* XII. 48. — (2) *II. Cor.* V. 10.

mini hominibus suademus (1). Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruise; c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étrangers, mais « son peuple, oui » son peuple même est mené captif, pour n'avoir » pas la science » : *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam* (2). Mais parce qu'on pourroit se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connoître; il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se di- » later et d'ouvrir sa bouche démesurément pour » l'engloutir, la recevoir » : *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino* (3). Et de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent ainsi faute de science, ce sont les pauvres et les simples qui n'ont pas les moyens d'apprendre; il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissans, les riches, les grands et les princes mêmes,

(1) *II. Cor.* v. 11. — (2) *Is.* v. 13. — (3) *Ibid.* 14.

qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leurs obligations particulières, et qui tombent par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels : *Et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum* (1).

Non-seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes; mais même nous les combattons par des sentimens tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur. Car il faut entendre, Messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sappe les fondemens par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage;

(1) *Is.* v. 14.

si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourroit ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense : autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent : nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres ; si bien que ce qui nous seroit indifférent, souvent, tant nous sommes foibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos folies, les ames les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle ; et recueillant le mal deçà et delà dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre

intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : « Tout, vous répondra ce » grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par » tant de mauvais discours, par tant de maximes » antichrétiennes, corrompues » : *Ipsumque aerem . . . scelestis vocibus constupratum* (1).

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle : « Sauvez-nous, disoit le prophète, » parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que les » vérités ont été diminuées par la malice des enfans » des hommes ». *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum* (2). Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnoissent : il se plaint des enfans de Dieu, qui ne les pouvant tout-à-fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? « Jé» sus-Christ est-il divisé » ? *Divisus est Christus* (3)? Que vous a-t-il fait ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse ? Le même Dieu, qui est le pro-

(1) *De Spect. n.* 27. — (2) *Ps.* XI. 1. — (3) *I. Cor.* I. 13.

tecteur de la bonne foi, n'est il pas aussi l'auteur de la tempérance? « Jésus-Christ est tout sagesse, dit » Tertullien, tout lumière, tout vérité; pourquoi » le partagez-vous par votre mensonge »? comme si son saint Evangile n'étoit qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avoit laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidiàs mendacio Christum? totus veritas fuit* (1).

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point; tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum.*

Puisque les maximes de l'Evangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés; Dieu par sa justice suprême a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les

(1) *Tertull. De Carn. Christ. n. 5.*



compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs; venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes : car, comme dit saint Jean-Chrysostôme (1), Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole; quand aura le courage de la pratiquer, celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention? Mais, Messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, Messieurs, ni qu'elle paroisse au dehors, ni qu'elle ait besoin, pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise! combien étrange! combien terrible! lorsque ces saintes vérités auxquelles les pécheurs ne pensoient jamais,

(1) *De Mutation. Nomin.* 1, *tom.* III, *pag.* 107, 108, 109.

et qu'ils laissoient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnoîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice.

Sachant cela, chrétiens, je reviens encore à l'apôtre; étant persuadés de ces choses, « nous venons enseigner aux hommes la crainte de Dieu » : *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus.* Nous venons les exhorter de sa part, qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Evangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée, par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier; tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connoissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas; ce qui est en toi, est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellemment » saint Augustin, notre esprit est trop étroit pour » se posséder lui-même tout entier » : *Ergo animus*

ad habendum seipsum angustus est(1). Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels antres profonds s'étoient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savoit si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O Prince! c'est à vous qu'on parle (2); parce qu'enchanté par sa passion, et détourné par les affaires, il laissoit la vérité dans l'oubli. Alors savoit-il ce qu'il savoit? entendoit-il ce qu'il entendoit? Chrétiens, ne m'en croyez pas; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avoient quitté dans cet état malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (3). Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres yeux, c'est celle-là même que je n'avois plus. Ecoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connoissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science; mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connoissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Et bien, vous

(1) *Confes. lib.* x, *cap.* XIII, *tom.* I, *col.* 176. — (2) *II. Reg.* XII. 7. — (3) *Ps.* XXXVII. 10.

se dit : *ad se adjiciet.* Il ne se contente pas de louer cette parole : il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas : il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Evangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons; c'est alors, c'est alors, Messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure : c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage et appliquer tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif; que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'ame (1); c'est

(1) *Serm.* CCCLI. *n.* 7, *tom.* V. *col.* 1356.

alors

alors que Jésus-Christ aura prêché; et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressans, sont néanmoins si peu efficaces; voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présument trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes : et d'ailleurs n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres; si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie; ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, chrétiens, que la parole de l'Evangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines : qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion; et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne

peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des ames. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Eglise a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels; c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfans de Dieu, c'est elle qui les absout de leurs crimes; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence, et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas? C'est par la prédication de l'Evangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfans à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre : s'il a fallu captiver les entendemens sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ : s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (1). Et il ne faut pas s'étonner, si parmi tant de secours, tant de sacremens, tant de ministères divers de l'Eglise, le saint concile de Trente a déterminé (2) qu'il n'y a

(1) *Ps.* XLIV. 7. — (2) *Sess.* V, *cap.* II.

rien de plus nécessaire que la prédication de l'Evangile ; puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, Messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donneroit plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des ames qui la reçoivent ; et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine ; plusieurs prêtent l'oreille attentivement ; mais ce n'est ni l'oreille, ni l'esprit que Jésus demande. « Mes Frères, dit saint Augustin, la prédication est » un grand mystère : *Magnum sacramentum, Fra-* » *tres*. Le son de la parole frappe au dehors, le » maître est au dedans » : la véritable prédication se fait dans le cœur. *Sonus verborum aures percutit, magister intus est* (1). C'est pourquoi ce Maître céleste a dit tant de fois en prêchant : « Qui a des » oreilles pour ouïr, qu'il écoute (2) ». Certainement, chrétiens, il ne parloit pas à des sourds, mais il savoit, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en » voyant ne voient pas, et qui en écoutant n'écou- » tent pas (3) ». Il savoit qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire entendre : « Qu'elle

(1) *In Epist. Joan. Tract.* III, *n.* 13, *tom.* III, *part.* II, *col.* 849. — (2) *Matt.* XIII. 9. — (3) *Ibid.* 13.

» est secrète, dit saint Augustin, qu'elle est éloignée » des sens de la chair, cette retraite où Jésus-Christ fait leçon, cette école où Dieu est le maître! *Valde remota est à sensibus carnis hæc schola* (1). Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret, et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugemens; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvemens; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce Maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là quiconque écoute, obéit; quiconque prête l'oreille, a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux : autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas! que Jésus-Christ a

(1) *De Præd. SS. cap.* VIII, *n.* 13, *tom.* X, *col.* 799.

peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistans il se trouve peu de disciples! Où sont-elles ces ames soumises, que l'Evangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur? En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, foibles imitations des sentimens véritables, désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (1) : « Les enfans d'Ephrem, dit David, préparoient » leurs flèches et bandoient leur arc; mais ils ont » lâché le pied au jour de la guerre ». En écoutant la prédication, ils concevoient en eux-mêmes de grands desseins ; ils sembloient aiguiser leurs armes contre leurs vices; au jour de la tentation ils les ont rendues honteusement. Ils promettoient beaucoup dans l'exercice; ils ont plié d'abord dans le combat : ils sembloient animés quand on sonnoit de la trompette; ils ont tourné le dos tout à coup, quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Dirai-je ici ce que je pense? De telles émotions, foibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de

(1) *Ps.* LXXVII. 12.

Dieu paroît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui apparoîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour; et alors on connoîtra combien la vérité est touchante. « En la voyant, dit le Sage, ils » seront troublés d'une crainte horrible » : *Videntes turbabuntur timore horribili* (1) : ils seront agités et angoissés; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, Messieurs? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée? c'est que la vérité les poursuit. Ah! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée?

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes; donnez-moi la prudence; donnez-moi la force; donnez-moi la circonspection; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon Roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Evangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son ame de n'entendre que de grandes

(1) *Sap.* v. 2.

choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire : qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paroisse pas; afin que Dieu y parlant tout seul, par la pureté de son Evangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui ayant déjà l'honneur de le représenter sur la terre, doit aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

IV.[e] SERMON

POUR

LE I.[er] DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PÉNITENCE.

Trois motifs pressans qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connoisse point de délais.

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu. II. Cor. VI. 1.

C'est avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre,



mes Frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient, est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles; c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchemens qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très-présens, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage : et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes : car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude; et reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connoître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes Frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses; de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine : de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'apôtre : *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis?* « Nous vous exhor» tons, mes Frères, que vous ne receviez pas en » vain la grâce de Dieu » : ne rejetez pas la grâce de la rémission qui promet d'abolir vos crimes; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres; je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes Frères, trois motifs pressans pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade pressé de la fièvre, désespère de sa guérison; le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonnier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la



mer est un peu appaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avoit dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçoit de tout son cœur à la Cour; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avoit essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et téméraire confiance par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir : ils passent du désespoir à l'espérance : dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse; et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne; « et ils vont de péchés en péchés comme à » une ruine certaine, désespérés par leur espérance » : *Feruntur magno impetu, nullo revocante, spe desperati* (1).

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion; il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre : long-temps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'étoit pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisoit un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que crioit le prophète à ce capitaine des Assyriens : « Contre qui as-tu blasphémé, contre

(1) *S. Aug. Serm.* xx, *n.* 4, *tom.* v, *col.* 108.

» qui as-tu élevé ta voix et tourné tes regards superbes » ? *Quem blasphemasti, contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos ?* « C'est contre le Saint d'Israël », c'est contre un Dieu tout-puissant : *Contra Sanctum Israel*(1). Son audace insensée le confond; et lui, qui ne voyoit rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse appaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux : c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre; d'autant plus que paroissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportemens et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, Messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies. Car, mes Frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté

(1) *IV. Reg.* XIX. 22.

déraisonnable : le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la foiblesse : ce n'est pas un Dieu, dit Tertullien, « sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont » l'on se puisse moquer impunément » : *Sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet.* Voulez-vous savoir comment il est bon? voici une belle réponse de Tertullien : « Il est bon, non pas en souf» frant le mal, mais en se déclarant son ennemi » : *Qui non alias plenè bonus sit, nisi mali æmulus.* Sa justice fait partie de sa bonté : pour être bon comme il faut, « il exerce l'amour qu'il a pour le » bien par la haine qu'il a pour le mal » : *Uti boni amorem odio mali exerceat* (1). Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté, dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité; au lieu de les briser par le châtiment, elle les brise par les douleurs de la pénitence; et s'il faut du sang à la justice pour la satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs, parce qu'il est très-vrai que Dieu se venge; mais ne vous abandonnez pas au

(1) *Adv. Marcion. lib.* II, *n.* 26.

désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant, Messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Ecritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes Frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes Lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une humeur pestilente qui le dévore, et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne, et l'arracher de nos entrailles. « Autant que le levant » est loin du couchant, autant éloigne-t-il de nous » nos iniquités » : *Quantùm distat ortus ab occidente, longè fecit à nobis iniquitates nostras* (1) : et pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus, et qu'il n'en reste plus aucune marque. « Israël, » c'est moi qui t'ai fait, ne t'oublie pas de ton Créa- » teur; c'est moi qui ai effacé tes iniquités comme

(1) *Ps.* CII. 12.

» un nuage qui s'évanouit, et comme une légère » vapeur », qui étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige : *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua* (1).

Mais, mes Sœurs, à l'égard de Dieu le péché a des effets bien plus redoutables : il fait un cri terrible à ces oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ces yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion, et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur déclare, par son Ecriture, qu'il couvre leurs crimes pour ne les plus voir; qu'il les met derrière son dos, de peur que paroissant à ses yeux ils ne fassent soulever son cœur; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix : pendant que nos péchés nous accusent, il produit « un avocat pour nous » défendre, Jésus-Christ, le Juste, qui est la propi» tiation pour nos crimes (2) » : il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. « Le ciel et la terre s'en » réjouissent, les montagnes tressaillent de joie, » parce que le Seigneur a fait miséricorde » : *Laudate, cœli; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem; quoniam misericordiam fecit Dominus* (3).

Vous voyez donc, mes Frères, la rémission des péchés expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (4) : « Nous vous

(1) *Is.* XLIV. 22. — (2) *I. Joan.* II. 1, 2. — (3) *Is.* XLIV. 23. — (4) *II. Cor.* VI. 1.

» exhortons que vous ne receviez pas en vain cette » grâce ». Mais quel en doit être l'effet ? il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : « Allez, dit-il à son prophète, et » criez vers l'aquilon : Revenez, rebelle Israël, dit » le Seigneur, et je ne détournerai point mon visage » de vous, parce que je suis saint, dit le Seigneur, » et que ma colère ne durera pas éternellement. » Après cela, on a entendu des voix confuses dans » les chemins, des pleurs et des hurlemens des en» fans d'Israël, parce qu'ils ont rendu leurs voies » criminelles, et qu'ils ont oublié leur Seigneur et » leur Dieu [1]. Ecartez loin de vous toutes les pré» varications dont vous vous êtes rendu coupable, » dit Dieu dans un autre prophète, et faites-vous » un cœur nouveau. Pourquoi mourrez-vous, mai» son d'Israël ? Je ne veux point la mort de celui » qui meurt, dit le Seigneur Dieu ; retournez à moi » et vivez » : *Projicite à vobis omnes prævaricationes vestras, facite vobis cor novum et spiritum novum. Et quare moriemini, domus Israel ? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus ; revertimini et vivite* [2]. Pourquoi voulez-vous périr ? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine ? Dieu veut vous pardonner, vous seul ne vous pardonnez pas. *Deus meus, misericordia mea* [3] : « O Dieu qui » êtes pour moi un Dieu de miséricorde » ! « O nom, » dit saint Augustin, sous lequel personne ne doit » désespérer » ! *O nomen, sub quo nemini desperandum est* [4] ! O prodigue, retournez donc à votre

(1) *Jerem.* III. 12, 21. — (2) *Ezech.* XVIII. 31, 32. — (3) *Ps.* LVIII. 11. — (4) *In Ps.* LVIII, *n.* 11, *tom.* IV, *col.* 575.

père ;

père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime; dites : J'ai péché, *Peccavi* (1); et reconnoissez votre iniquité : *Verumtamen scito iniquitatem tuam* (2) : Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas, c'est la fortune, la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable : *Neminem quæras accusare, ne accusatorem invenias à quo non possis te defendere. Ipse diabolus gaudet cùm accusatur, vult omnino ut accuses illum, vult ut à te ferat criminationem, cùm tu perdas confessionem* (3). « Ne cherchez à accuser personne, de » peur que vous ne trouviez un accusateur dont » vous ne puissiez vous défendre. Le diable se ré» jouit lorsqu'il est accusé, il veut très-fort que vous » l'accusiez, il désire que vous rejetiez sur lui tous » vos torts, afin que vous perdiez tout le fruit d'une » humble confession ». Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse : un juge veut le châtiment, et un père la conversion. Mais ce changement est-il bien possible? cet Ethiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ses dangereuses pratiques? C'est ce que nous aurons à examiner dans la seconde partie.

SECOND POINT.

QUAND on parle devant un juge, on dit : Je ne

(1) *II. Reg.* XII. 13. — (2) *Jerem.* III. 13. — (3) *S. Aug. Serm.* XX, *n.* 2, *tom.* V. *col.* 108.

l'ai pas fait, ou bien, J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensois. Mes Frères, ne nous défendons pas de la sorte, ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites; songez que vous parlez à un père, où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je m'en repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute. Si personne ne l'a encore obtenu de vous, je suis téméraire d'oser le prétendre : si votre bonté au contraire a déjà fait tant de grâces, vous-même accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie. *Desperavi, nequaquam faciam, adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo* (1) : « Il n'y a plus de retour, je ne le » ferai pas ».

Nous n'avons rien fait, chrétiens, de persuader aux pécheurs, que s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce : car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car encore que tout nous tombe des mains, que notre extrême foiblesse ne

(1) *Jerem.* II. 25.

puisse plus disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Etrange maladie de notre nature! il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté; en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons : de sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'inclination nous enchaîne, et nous jette dans une prison; l'habitude nous y enferme, et mure la porte sur nous pour ne nous laisser plus aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, quà evadat non invenit* (1). De sorte que le misérable pécheur, qui ne fait que de vains efforts, et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en sortir, s'abandonne enfin à ses passions, et ne prend plus aucun soin de les retenir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam* (2).

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce

(1) *S. August. in Ps.* CVI, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1206. — (2) *Ephes,* IV. 19.

que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportemens, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui le domine ; qu'il y résiste quelquefois, mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne ; que si l'on exige de lui d'autres mouvemens, il faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or ce que demande, mes Frères, la nature foible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire jusqu'à son cœur : on brise le cœur ancien, et on lui donne un cœur nouveau : *Qui finxit singillatim corda eorum* (1) : « C'est lui » qui a formé le cœur de chacun d'eux » : « Pour » créer un cœur pur, il faut, dit saint Augustin, » briser le cœur impur » : *Ut creetur cor mundum, conteratur immundum* (2). La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude : car l'habitude, qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, Dieu fera souffler son esprit, et d'un cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ* (3) : que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra « son esprit de tourbillon,

(1) *Ps.* XXXII. 15. — (2) *Serm.* XIX, *n.* 3, *tom.* V, *col.* 103. — (3) *Ps.* CXLVII. 7.

» qui pousse violemment les murailles » ; *Quasi turbo impellens parietem* (1) ; « son esprit qui renverse les montagnes », et déracine les cèdres du Liban ; *Spiritus Domini subvertens montes* (2). Quand vous courriez à la mort avec une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi-pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare. Seulement écoutez l'apôtre, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu : *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.*

Mais il faut avouer, mes Frères, qu'on voit peu d'effets de cette grâce ; on remarque peu dans le monde ces grands changemens de mœurs, qui puissent passer pour de nouvelles naissances, et la cause d'un si grand mal, c'est que nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence, nous en énervons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort : il ne faut pas attendre, mes Frères, qu'elle fasse jamais de grands changemens, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage (3) : la pénitence, pour être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence ? Chrétiens, en voici la cause : c'est la colère et l'indignation qui fait naître les mouvemens violens : or j'apprends de saint Augustin, que « la pénitence n'est autre chose » qu'une sainte indignation contre soi-même » :

(1) *Is.* XXV. 4. — (2) *III. Reg.* XIX. 11. — (3) *Genes.* III. 19.

Quid est enim pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia (1)?

Ecoutez parler ce saint pénitent : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam à gemitu cordis mei* (2) : « Je me suis affligé avec excès ». Ce n'étoit pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'étoit la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa foiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur : *Turbatus est à furore oculus meus* (3) : « La fureur a rempli mon œil de trou» ble ». Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète? il est comme ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, « comme » un hibou dans sa maison » : *Factus sum sicut nycticorax in domicilio* (4). Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même; il fait de grands et puissans efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes; « afin, dit saint Augustin, que la coutume » de pécher cède à la violence de la pénitence » : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi* (5).

C'est ainsi que l'on surmonte, mes Frères, et ses inclinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien

(1) *Serm.* XIX, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 102. — (2) *Ps.* XXXVII. 8. — (3) *Ps.* VI. 7. — (4) *Ps.* CI. 7. — (5) *In Joan. tract.* XLIX, *n.* 19, *tom.* III, *part.* II, *col.* 627.

aisé de répondre : c'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries filios tuos* (1). C'est pourquoi la pénitence est laborieuse; elle a ses gémissemens, elle a son travail, parce que c'est un enfantement : *Ibi dolores ut parturientis*, dit saint Augustin (2), *dolores pœnitentis*. Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présente en l'esprit cette parole de l'Evangile : « La femme en enfantant a de la tristesse; mais après qu'elle a enfanté, elle ne se » souvient plus de ses maux, tant son cœur est saisi » de joie, parce qu'elle a mis un enfant au monde (3) ». Parmi ces travaux de la pénitence, songez, mes Frères, que vous enfantez; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés; quel ravissement doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle? Enfantez donc, ô pécheurs, et ne craignez pas les douleurs d'un enfantement si salutaire : perpétuez, non votre race, mais votre être propre; conservez, non pas votre nom, mais le fond même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne; enfantez l'esprit de salut : renouvelez-vous en notre Seigneur parmi les angoisses

(1) *Genes.* III. 16. — (2) *In Ps.* XLVII, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 418. — (3) *Joan.* XVI. 21.

de la pénitence ; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes : et afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi ! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence? Eh! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence? *Ambulate dum lucem habetis* (1) : « Marchez tandis que vous voyez encore la lumière », et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Dieu qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs ; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence : car cette suite continuée de jours et d'années, qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. « Ignorez-vous, dit l'apôtre (2), que la miséricorde divine vous invite à vous convertir ? méprisez-vous les richesses de sa patience et de sa bonté », qui vous donne le temps de vous repentir ? C'est principalement cette grâce que l'apôtre vous avertit de

(1) *Joan.* XII. 35. — (2) *Rom.* II. 4.

ne laisser pas écouler sans fruit; car il ajoute aussitôt après : « Je vous ai écouté au temps destiné » : *Tempore accepto* (1).

Pour bien comprendre, Messieurs, le prix et le mérite d'une telle grâce, remarquons avant toutes choses que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps, c'est pourquoi ma substance [n'est rien,] attachée au temps qui n'est rien lui-même : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* (2).

Chose étrange ! ames saintes, le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme ? C'est parce que ce temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : « Le temps est comme un grand » voile et un grand rideau qui est étendu devant » l'éternité, et qui nous la couvre » : *Mundi.... species.... temporalis, illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est* (3). Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps; et je ne m'étonne pas, ames saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le

(1) *II. Cor.* VI. 2. — (2) *Ps.* XXXVIII. 6. — (3) *Apolog. pag.* 43.

temps avec une économie scrupuleuse : c'est à cause que tous ces momens, qui étant pris en eux-mêmes sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre, en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul (1), d'un poids infini, et qu'il n'est rien par conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce.

Je ne m'arrêterai pas ici, chrétiens, à vous représenter par un long discours combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet là; et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse écouler de ses mains, sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux? C'est ce qui mérite d'être examiné; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, mes Sœurs, il est bien aisé de comprendre pourquoi le temps nous échappe si facilement : c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car soit qu'en remarquant sa durée, nous sentions approcher la fin de notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image, soit que par une certaine fainéantise nous ne sachions pas employer le temps; toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées, dont nous comptons toutes les

(1) *II. Cor.* IV. 17.

heures et tous les momens? ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable? Ainsi le temps nous est un fardeau, que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer: et parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet là, je ne m'étonne pas, chrétiens, si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons point de plus agréable que celui qui coule si doucement qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie; et voici en quoi consiste cette illusion. Le temps, dit saint Augustin (1), est une imitation de l'éternité. Foible imitation, je l'avoue; néanmoins tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession: c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre: il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre foible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable: et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'apôtre nous avertit par ces mots: *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* (2): « Rachetez le temps, parce que

(1) *De Musica, lib.* VI, *n.* 29, *tom.* I, *col.* 527. — (2) *Ephes.* V. 16.



» les jours sont mauvais », c'est-à-dire malins et malicieux. Il ne paroît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La foiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde, mes Frères, à la malice du temps; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état; le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu; il nous dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ezéchias ne sent point écouler son âge; et dans la quarantième année de sa vie, il croit qu'il ne fait que de naître: *Dùm adhuc ordirer succidit me* (1) : « Il a coupé ma » trame dès le commencement de mes jours ». Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que, si loin que nous puis-

(1) *Is.* XXXVIII. 12.

sions porter notre vue, nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous, mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés, que nous ne [nous] connoissons pas nous-mêmes; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions : toujours trop courte pour les plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence; car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Ecoutez parler les voluptueux : *Non prætereat nos flos temporis; coronemus nos rosis antequam marcescant* (1) : « Ne perdons » pas la fleur de notre âge, couronnons-nous de » roses devant qu'elles soient flétries ». Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort? et un si triste objet ne leur donneroit-il pas du chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. « Mangeons et buvons, ajoutent- » ils, parce que notre fin est proche (2) ».

Hé bien, je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la briéveté de la vie. Pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si long-temps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont aussitôt changer de langage; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. *Filii hominum, usquequo gravi*

(1) *Sap.* II. 7, 8. — (2) *Is.* XXII. 13.

corde (1)? « Jusques à quand ô enfans des hommes, » laisserez-vous aggraver vos cœurs »? jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe? quand reconnoîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte? voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'apôtre dit à tout le monde, que « le temps est proche ». Les jours se poussent les uns les autres : on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus. O temps, qu'un Dieu patient accorde aux pécheurs pour leur être un port salutaire, faut-il que tu leur serves d'écueil? Nous avons du temps, convertissons-nous : nous avons du temps, péchons encore. Là est le port, et là est l'écueil : considère, ô pécheur, le bon usage du temps qui nous est donné; c'est le port où se sauvent les sages : considère l'attente indiscrète de ceux qui diffèrent toujours, c'est l'écueil où se perdent les téméraires.

Mais nous avons encore du temps devant nous : ô Dieu, qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir? et que n'attentera pas leur témérité? Voici une chose digne de remarque. Le Fils de Dieu nous enseigne que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance (2). Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ interrogé sur l'ordre des temps, dit lui-même qu'il ne le sait pas (3). Entendons sainement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste et son interprète envers nous : ce qui n'est pas de son

(1) *Ps.* IV. 3. — (2) *Act.* I. 7. — (3) *Marc.* XIII. 32.

instruction, [ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui.] Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu' « il » cache le dernier jour, afin que nous observions » tous les jours » : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (1). Et cependant encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus, et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugemens [de Dieu], « cette vision, disent-ils en Ezéchiel, ne sera pas si» tôt accomplie » : *In tempora longa iste prophetat* (2). Quand on tâche de les effrayer par les terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ les veut serrer de plus près, et voici qu'il leur représente la justice divine irritée et toute prête à frapper le coup : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (3) : « La cógnée est » déjà posée à la racine de l'arbre ».

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps : pourquoi tardes-tu à te con-

(1) *S. Aug. Serm.* XXXIX, *n.* I, *tom.* V, *col.* 199. — (2) *Ezech.* XII. 27. — (3) *Matt.* III. 10.

vertir ? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui ? crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour ? Quoi, non content d'être criminel, tu veux durer long-temps dans le crime ! tu veux que ta vie soit longue et mauvaise ! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre ! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testamens, dit saint Chrysostôme (1), et non pas le temps des mystères. Ne sois pas de ceux qui diffèrent à se reconnoître quand ils ont perdu la connoissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés pour se faire absoudre par les prêtres ; qui méprisent si fort leur ame, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

Faites pénitence, mes Frères, tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les momens de votre vie par des mouvemens de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort. N'attendez pas, pour vous convertir, qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non : que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques ; pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament (2). Convertissez-vous de bonne heure ; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil

(1) *In Act. Apost. homil.* 1, *n.* 7, *tom.* IX, *pag.* 12. — (2) *S. Gregor. Naz. Orat.* XL, *tom.* I, *p.* 643, 644.

salutaire :

salutaire : que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité divine et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante : si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce, et n'attendez pas pour le lui donner qu'il faille l'enfouir en terre. Après avoir été le jouet du temps, prenez garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence ; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous ; que cependant elle ne vous joue par des sentimens contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait, non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui ne vous délivrera pas du supplice. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (1) : « Voilà le temps favorable, voici les jours de salut ». [Evitez] l'écueil [où vous conduit] l'impénitence ; [cherchez] le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle.

(1) *II. Cor.* VI. 2.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA I.RE SEMAINE

DE CARÊME.

SUR L'AUMÔNE.

Obligation, vertu de l'aumône : ses rapports avec ce qui se passe dans le jugement. Effets de la miséricorde divine dans l'œuvre de notre sanctification : vraie manière de l'honorer : sacrifice qu'elle exige. Juste sujet de damnation dans la dureté de cœur pour les misérables (*).

Quamdiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.

Quand vous n'avez pas secouru les moindres personnes qui souffroient, c'est à moi que vous avez refusé ce secours. Matt. xxv. 45.

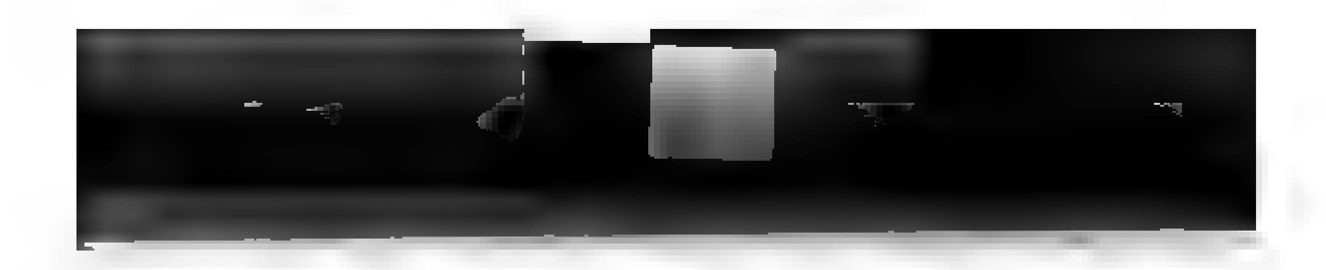
Quand le Fils de Dieu s'est fait homme, quand il s'est revêtu de nos foiblesses, et « qu'il a passé, » comme dit l'apôtre (1), par toutes sortes d'épreuves, » à l'exception du péché » ; il est entré avec nous

(*) Nous n'avons de ce sermon que le premier point. Il paroît que l'auteur n'a pas composé les autres parties, s'étant contenté de renvoyer dans son manuscrit à d'autres sermons relatifs à la même matière (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Hebr.* iv. 15.

dans des liaisons si étroites, et il a pris pour tous les mortels des sentimens si tendres et si paternels, que nos maux sont ses maux, nos infirmités ses infirmités, nos douleurs enfin ses douleurs propres. C'est ce que l'apôtre saint Paul a exprimé en ces paroles, dans la divine Epître aux Hébreux : « Nous n'avons » pas un pontife qui soit insensible à nos maux, » ayant lui-même passé par toutes sortes d'épreuves, » à l'exception du péché, à cause de sa ressemblance » avec nous (1) ». Et ailleurs, dans la même épître : « Il a voulu, dit l'apôtre (2), être en tout semblable » à ses frères, pour être pontife compatissant » : *Ut misericors fieret et fidelis pontifex apud Deum.* Cela veut dire, Messieurs, qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agités d'une furieuse tempête; mais qu'il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à souffrir les mêmes misères que nous, ayant eu aussi bien que nous une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette comme la nôtre à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Il a eu faim sur la terre; et il nous proteste, dans notre Evangile, qu'il a faim encore dans tous les nécessiteux : il a été lié cruellement; et il se sent encore lié dans tous les captifs : il a souffert et il a langui; et vous voyez qu'il déclare qu'il souffre et qu'il languit encore dans tous les infirmes. De sorte, dit Salvien, que chacun n'endure que ses propres

(1) *Hebr.* IV. 15. — (2) *Ibid.* II. 17.



» battu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai » gardé la foi; au reste la couronne de justice m'est » réservée, que le Seigneur, ce juste juge, me ren» dra en ce jour (1) ». Il paroît manifestement qu'il ne parle de la couronne qu'après qu'il a raconté ses œuvres. C'est une couronne de justice, et non simplement de grâce : elle ne lui sera pas seulement donnée, mais rendue : il l'attend de Dieu parce qu'il est juste, et non pas simplement parce qu'il est bon. C'est enseigner nettement que les bonnes œuvres sont de grand prix, de grande valeur, de grand mérite devant Dieu; car tout cela c'est la même chose; et que c'est à ce mérite que la vie éternelle est donnée; que la gloire éternelle est donnée au mérite des bonnes œuvres, ainsi que l'Eglise catholique l'a cru et entendu dès les premiers siècles.

Mais cette même Eglise catholique, également éloignée de tous les sentimens extrêmes, nous apprend aussi, après cet apôtre, que la vie éternelle, qui nous est rendue comme récompense par un acte de justice, nous est aussi donnée comme grâce par un effet de miséricorde : *Gratia autem Dei vita æterna* (2) : et il nous faut un peu démêler cette belle théologie.

Oui, Messieurs, la vie éternelle est donnée aux œuvres; et néanmoins il est certain que c'est une grâce, parce qu'elle nous est promise par grâce : elle nous est préparée dès l'éternité par la grâce de celui qui nous a élus en Jésus-Christ, afin que nous

(1) *II. Tim.* IV. 7, 8. — (2) *Rom.* VI. 23. *Ephes.* I. 4.

fussions saints; et que les bonnes œuvres qui nous l'acquièrent ne sont pas en nous « comme de nous-» mêmes » : *quasi ex nobis* (1); mais que « nous y » sommes créés » par la grâce, comme dit le divin apôtre; *Creati in Christo Jesu in operibus bonis* (2): et si nous y persistons jusqu'à la fin, c'est par ce don spécial de persévérance, qui est le plus grand bienfait de la grâce. Ainsi il ne reste plus autre chose à l'homme que de se glorifier en notre Seigneur, qui donne la vie éternelle aux mérites, mais qui donne gratuitement les mérites, selon ce que dit le saint concile de Trente, « que les mérites sont les dons » de Dieu » : *Ut eorum velit esse merita, quæ sunt ipsius dona* (3).

C'est, Messieurs, pour cette raison que l'admirable saint Augustin contemplant les œuvres de Dieu, et en regardant la sage distribution, les rapporte à ces trois choses : ou Dieu rend aux hommes le mal pour le mal, ou il rend le bien pour le mal, ou il leur rend le bien pour le bien : *Reddet omnino Deus et mala pro malis, quoniam justus est; et bona pro malis, quoniam bonus est; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est* (4) : Il rend le mal pour le mal, le supplice pour le péché, quand il punit les pécheurs impénitens, parce qu'il est juste; il rend le bien pour le mal, la grâce et le pardon pour l'iniquité, quand il pardonne l'iniquité aux pécheurs, parce qu'il est bon : enfin il rend le bien pour le bien, la vie éternelle pour les bonnes œuvres, quand

(1) *II. Cor.* III. 5. — (2) *Ephes.* II. 10. — (3) *Sess.* VI, *cap.* XVI. — (4) *De Grat. et lib. arb. cap.* XXIII, *n.* 45, *tom.* X, *col.* 744.

il couronne les justes, parce qu'il est juste et bon tout ensemble. C'est pourquoi nous disons avec le Psalmiste : « O Seigneur, je vous chanterai miséri- » corde et jugement », parce que tous les ouvrages de Dieu sont compris sous la miséricorde et sous la justice : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (1). La damnation des méchans est une pure justice; la justification des pécheurs, une pure miséricorde; enfin le couronnement des justes, une miséricorde mêlée de justice; parce que si la justice nous reçoit au ciel où la couronne d'immortalité nous est préparée, c'est la miséricorde qui nous y conduit, en nous remettant nos péchés, et en nous donnant la persévérance.

D'où il faut conclure, en passant plus outre, que la miséricorde l'emporte : car n'est-ce pas par un pur effet de miséricorde que Dieu nous aime gratuitement dès l'éternité, qu'il nous prévient de sa grâce dans le temps, qu'il nous attend tous les jours avec patience, et supporte non-seulement nos foiblesses, mais encore nos ingratitudes? O grâce, je vous dois tout; ô bonté, je suis votre ouvrage! sans vous, ô miséricorde, je ne découvre de toutes parts autour de moi que damnation et perte assurée : c'est vous seule qui me rappelez quand je m'éloigne, vous seule qui me pardonnez quand je reviens, vous seule qui me soutenez quand je persévère. Mais c'est peu, chrétiens, de le reconnoître; la manière la plus efficace d'honorer la bonté divine, c'est de l'imiter. Si vous êtes vraiment touchés des

(1) *Ps.* C. 1.

bienfaits de Dieu, et de cette miséricorde infinie par laquelle « il vous a tirés des ténèbres à son admirable lumière (1), soyez miséricordieux et bienfaisans comme votre Père céleste (2) » : rendez à Jésus-Christ son sang et sa mort; faites du bien à ceux qu'il vous recommande. Quand vous nourrissez les pauvres, il est nourri; quand vous les vêtissez, il est vêtu; quand vous les visitez, il est consolé. Exercez donc la miséricorde comme vous l'avez reçue : c'est la grande reconnoissance que Dieu attend de vous pour tant de bienfaits, c'est le sacrifice agréable que vous demande sa miséricorde : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* (3) : « Car » c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu » favorable ».

Je remarque dans les Ecritures deux sortes de sacrifices : il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu; témoin le sang de tant de victimes, et le massacre de tant d'animaux. Mais outre le sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve : car, comme dit l'Ecclésiastique, « celui-là offre un sacrifice, qui exerce la miséri» corde » : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium* (4). D'où vient cette différence, sinon que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour appaiser sa justice? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle

(1) *I. Petr.* II. 9. — (2) *Luc.* VI. 36. — (3) *Hebr.* XIII. 16. — (4) *Eccli.* XXXV. 4.

les perd et les extermine : *Pereant peccatores à facie Dei* (1) : « Que les pécheurs périssent devant » la face de Dieu ». Au contraire la miséricorde toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse, et « pense toujours, dit » l'Ecriture, des pensées de paix, et non pas des » pensées d'affliction » : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (2). C'est pourquoi cette justice, qui tonne, qui fulmine, qui renverse les montagnes et déracine les cèdres du Liban, c'est-à-dire qui extermine les pécheurs superbes et lave ses mains dans leur sang, exigeoit des sacrifices sanglans et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due aux crimes des hommes. Donnez un couteau, allumez du feu ; il faut que tout l'autel nage dans le sang, et que cette victime soit consumée. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est foible, qui vivifie ce qui est mort ; il faut présenter en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire des pauvres nourris, des infirmes soutenus, des misérables soulagés.

Aussi dans la nouvelle alliance, qui est une alliance de grâce et de miséricorde infinie, Dieu n'exige rien tant de nous, que de semblables hosties. « Ne falloit-il pas, dit le père de famille, que » vous eussiez pitié de vos conserviteurs, comme » j'ai eu pitié de vous (3) » ? Il veut que la bonté qu'il a exercée soit l'exemple et la loi de ses enfans :

(1) *Ps.* LXVII. 2. — (2) *Jerem.* XXIX. 11. — (3) *Matt.* XIX. 33.

c'est par-là qu'on s'acquitte envers sa clémence; c'est par-là qu'on obtient de lui de nouvelles grâces : faites miséricorde, parce que vous l'avez reçue; faites miséricorde, afin que vous la receviez. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (1) : « Bienheureux ceux qui sont miséri» cordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes » miséricorde ». C'est donc pour cette raison qu'il ne parlera en ce dernier jour que de ceux qui auront soulagé les pauvres. « Venez, lès bénis de mon » Père (2) »; venez, enfans de grâce, enfans d'adoption et de miséricorde éternelle : vous avez honoré ma miséricorde, puisque vous l'avez imitée; vous avez reconnu véritablement que vous ne subsistiez que par mes aumônes, puisque vous en avez fait largement à vos frères mes enfans que je vous avois recommandés. C'est moi que vous avez soulagé en eux, et vous m'avez rendu en leur personne les bienfaits que vous avez reçus de ma grâce. Venez donc, ô fidèles imitateurs de mon infinie miséricorde, venez en recevoir le comble, et « possédez » à jamais le royaume qui vous a été préparé avant » l'établissement du monde » : *Venite, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi* (3).

Par la raison opposée, il est aisé de comprendre qu'il n'y a point de plus juste cause de l'éternelle damnation des hommes, que la dureté de leur cœur sur les misères des autres : car il faut remarquer, Messieurs, que Dieu, toujours indulgent et toujours prêt à nous pardonner, ne punit pas tant nos pé-

(1) *Matt.* v. 7. — (2) *Ibid.* xxv. 34. — (3) *Ibid.*

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA I.RE SEMAINE DE CARÊME.

Nature du péché d'habitude. Quelles en sont les suites, et quels en doivent être les remèdes.

Erat autem æger triginta octo annos habens in infirmitate sua.

Il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. Joan. v. 5.

Par ce malade est fort bien représenté le pécheur endurci, qui vieillit dans sa maladie et dans sa corruption : c'est la plus dangereuse maladie des chrétiens, et par conséquent qui a besoin d'être traitée avec une très-grande et très-exacte diligence. Or pour traiter une maladie, il faut premièrement en connoître les principes et la nature; ensuite il en faut remarquer et découvrir les suites; et enfin il faut choisir les remèdes les plus convenables.

PREMIER

PREMIER POINT.

La nature du péché d'habitude. Le péché a cela de propre, qu'il imprime une tache à l'ame qui va défigurant en elle toute sa beauté, et passe l'éponge sur les traits de l'image du Créateur qui s'y est représenté lui-même. Mais un péché réitéré, outre cette tache, produit encore dans l'ame une pente et une forte inclination au mal; à cause qu'entrant dans le fond de l'ame, il ruine toutes ses bonnes inclinations, et l'entraîne par son propre poids aux objets de la terre. L'Ecriture se sert de trois comparaisons puissantes pour exprimer le danger de cette maladie : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus* (1) : « Il s'est revêtu de la malé» diction ainsi que d'un vêtement : elle a pénétré » comme l'eau au dedans de lui, et comme l'huile » jusque dans ses os ».

La malédiction est dans le pécheur par habitude comme le vêtement; parce qu'elle emplit tout son extérieur, toutes ses actions, toutes ses paroles; sa langue ne fait que débiter le mensonge : elle entre comme l'eau dans son intérieur, et y va corrompre ses pensées; en sorte qu'il n'en a plus que celles de son ambition, etc. : et enfin elle pénètre comme l'huile dans ses os, c'est-à-dire dans ce qui soutient son ame et lui donne sa solidité. Il étouffe tous les sentimens de la foi; car enfin tout s'évanouit dans ces grandes attaches qu'il a au péché : il ruine l'espérance; car tout son espoir est dans la terre : il

(1) *Ps.* CVIII. 17.

étouffe la charité, car l'amour de Dieu ne peut point s'accorder avec l'amour des créatures : ou bien le vêtement marque la tyrannie, l'eau l'impétuosité, l'huile une tache qui se répand partout et ne s'efface quasi jamais. C'est donc une grande maladie que le péché d'habitude : et pour reconnoître si elle est en nous cette maladie, si nous péchons par habitude, il faut peser trois choses, mais sans se flatter.

Premièrement, si vous faites le mal avec plaisir; car tout plaisir est conformité à quelque nature : or il est certain que le péché n'a pas de soi cette conformité avec votre nature : il faut donc que la réitération du péché ait fait en vous une autre nature, et cette autre nature c'est la coutume. Qui péche donc souvent et avec plaisir, celui-là péche d'un péché d'habitude, c'est un pécheur endurci.

Secondement, péchez-vous sans remords de conscience; car le remords de conscience est une suite de la réflexion : or pécher souvent sans réflexion, c'est marque de la grande inclination qu'on y a et que la face du péché ne nous semble plus farouche; nous y sommes accoutumés. Exemple : David a fait deux grands crimes; l'un le dénombrement de son peuple : dans celui-là il ne péchoit pas par habitude; car il ne l'a fait qu'une fois. C'est pourquoi incontinent « il sentit un remords dans son cœur », *Percussit cor David eum* (1) : voilà le remords. Mais dans son adultère, qui dura un an, son cœur ne le frappe plus : au contraire, l'adultère attire l'homicide et l'homicide avec le ravissement de l'honneur d'Urie; car commandant à Joab de le faire

(1) *II. Reg.* XXIV. 10.

mourir, il lui donne sujet de songer qu'il l'avoit mérité. Aussi, dit-il en cet état, que « la lumière de ses » yeux l'avoit abandonné » : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (1). Il ne dit pas que ses yeux l'eussent abandonné; car la connoissance lui demeuroit; mais la lumière de ses yeux. Quelle est la lumière des yeux de la connoissance? la réflexion, qui l'éclaire et qui la conduit elle-même, qui découvre et conduit le reste de l'homme. Il ne faisoit donc pas de réflexion sur son péché : par conséquent point de remords; car le remords nait de la réflexion : c'est donc une marque de l'accoutumance au péché, que de pécher sans remords.

Troisièmement, il faut voir si vous péchez sans résistance; car pécher sans résistance c'est une marque que la force de l'ame est abattue, ce qui ne se fait que par la coutume. *Dereliquit me virtus mea;* « Ma force m'a abandonné » dit David (2), décrivant son endurcissement.

SECOND POINT.

Les suites du péché d'habitude. La première que, quand on commet deux fois un même péché, le second est toujours plus grand que le premier; à cause que le péché s'augmente, ou à raison de la grandeur de la matière en laquelle on péche, ou à raison de la force avec laquelle on s'y attache. Le second péché est plus grand que le premier à raison de la matière : vous avez volé les particuliers, dans deux jours vous volerez le prince, si l'occasion s'en présente : par les moindres péchés vous vous disposez

(1) *Ps.* XXXVII. 10. — (2) *Ibid.*



aux plus grands. Achab ayant fait mourir un de ses sujets pour avoir son bien ; le prophète lui dit de la part de Dieu : « Tu as volé et tu as tué, tu feras » encore pis » : *Et addes* (1). Mais ce n'est pas tout : la première fois vous péchez avec moins d'inclination et d'attache ; mais la seconde elle augmente, et par suite vous aimez plus votre crime, vous vous y portez avec plus de force ; votre péché est donc plus grand : comme l'amour de Dieu s'accroît par les actions de vertu, aussi l'amour des créatures par les actions vicieuses. Il s'ensuit donc qu'au lieu qu'on pense s'excuser en disant, Je pèche, mais c'est par coutume, on s'accuse davantage.

Je sais bien ce que disent les méchans, pour défendre ces excuses : premièrement que la coutume ôte la réflexion ; qu'on va plus à l'aveugle, et qu'ainsi l'ame ayant moins de secours, elle est moins blâmable de se laisser vaincre : secondement, que la coutume apporte une inclination puissante qui vous empêche, et si elle vous empêche, il y a moins de volontaire ; et le péché suit et est égal au volontaire. Mais j'oppose deux choses à ces deux raisons : en premier lieu que le manque de secours n'excuse jamais lorsque c'est une punition de notre faute, et que nous nous l'ôtons volontairement nous-mêmes.

On avertit un capitaine : prenez garde, les ennemis vous surprendront pendant la nuit ; pour les empêcher faites allumer des flambeaux par toute la ville. Ce capitaine, au lieu de suivre cet avis, fait éteindre tous les flambeaux, et est surpris à la faveur des ténèbres ; son excuse semble raisonnable

(1) *III. Reg.* XXI. 19.

s'il dit : J'ai été surpris, il est vrai, mais c'est pendant les ténèbres : non certainement, car on l'avoit averti de se garder des ténèbres. Tout de même on nous avertit : donnez-vous garde, le prince des ténèbres vous surprendra parmi l'obscurité : si donc ensuite vous éteignez vous-mêmes les lumières de la raison, et si vous en corrompez l'usage par la multitude de vos péchés, le défaut de lumière ne pourra pas vous servir d'excuse. Voilà pour la première opposition.

A la seconde, je dis qu'il y a deux sortes d'emportemens ; l'un est l'emportement d'une volonté prévenue, l'autre est l'emportement d'une volonté persuadée : vous êtes tourmenté d'une forte tentation, sa force divertit celles de votre raison, vous péchez quasi sans y penser : voilà une volonté prévenue, et emportée de cet emportement de surprise ; et celui-là sans doute peut diminuer le péché. Mais l'emportement d'une volonté persuadée ne le peut pas diminuer ; à cause que l'inclination y est plus grande, l'application plus forte, la victoire de la chair et du péché plus pleine et plus entière : partant, c'est une fort mauvaise conséquence, de vouloir inférer qu'une faute est petite, parce qu'on y tombe par coutume.

La seconde mauvaise suite est la nécessité de pécher.

TROISIÈME POINT.

« Dieu n'ordonne point des choses impossibles ; » mais en vous ordonnant il vous avertit de faire ce » que vous pouvez, et de demander ce que vous » ne pouvez pas » : *Deus impossibilia non jubet ; sed*



jubendo admonet et facere quod possis et petere quod non possis (1). Il y a ici des choses que vous pouvez faire, il y en a que vous ne pouvez pas faire. Je veux bien croire que, dans la présence de l'objet et dans une occasion pressante, vous ne pouvez pas résister; mais du moins vous pouvez éviter l'occasion : voilà quant à ce que vous pouvez; *facere quod possis*. Mais quant à ce que vous ne pouvez pas, que faut-il faire? demander instamment à Dieu qu'il surmonte en vous par sa grâce le péché qui est depuis si long-temps le maître, qu'il surmonte vos mauvaises inclinations par de bonnes : *Petite* (2), demandez avec instance; et s'il rejette vos demandes; *Quærite*, cherchez les moyens de l'appaiser; employez les justes, employez les bienheureux, employez la mort de Dieu, employez Jésus-Christ même; *Pulsate*, frappez à sa justice et dites-lui : Ah! justice de mon Dieu, vous ne punissez pas nos fautes à la rigueur en ce monde; frappez à la sagesse et dites-lui : Ah! sagesse de mon Dieu, vous savez tant de moyens de vaincre mon vice. Criez à Dieu ; mais criez du fond de l'ame, *de profundis* (3), et Dieu écoutera à la fin votre oraison.

Pénitence. Trois vérités : nécessaire de faire pénitence; beaucoup de fausses pénitences; en faire une véritable, et réparer les défauts des précédentes par une confession générale.

Examen de conscience. I.° Ce que c'est : l'interrogatoire d'un criminel devant que de prononcer le jugement : prévenir celui de Dieu.

(1) *S. Aug. lib. de Natur. et Grat. c.* XLIII, *n.* 50, *tom.* X, *col.* 148. — (2) *Matt.* VII. 7. — (3) *Ps.* CXXIX. 5.

II.° Quel il doit être : général, 1.° parce qu'il est en la place de celui que Dieu fera au jugement; « car nous devons tous comparoître devant le tri-» bunal de Jésus-Christ » : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (1); [et nous y serons] découverts jusqu'au fond de la conscience; 2.° Il faut remédier à toutes les plaies par la douleur, et par conséquent tout connoître : 3.° tout confesser, afin que Dieu pardonne, et qu'il n'entre pas en procès avec nous; et pour cela rechercher et examiner.

III.° Les moyens de faire cet examen. Après avoir demandé lumière à Dieu, cette lumière qui découvrira un jour le fond des consciences; il faut produire et écouter deux témoins : premièrement il faut laisser parler sa conscience; quand elle a voulu parler tant de fois, nous avons étouffé sa voix, parce qu'elle troubloit nos plaisirs : elle a charge de Dieu de nous avertir; elle l'a voulu faire, mais nous l'en avons empêchée : il faut maintenant lui rendre la voix et la liberté que nous lui avions ôtées. Parle maintenant, ô ma conscience; je te rends la parole et la liberté. C'est le premier témoin qu'il faut ouïr contre ce criminel; c'est-à-dire nous-mêmes contre nous-mêmes : si elle refuse de parler, ah ! c'est qu'elle est complice du crime; il la faut faire parler par force, il la faut mettre à la gêne et à la torture. Regarde l'enfer, la main de Dieu étendue; « que » la pensée tienne lieu d'accusateur, la conscience » de témoin, la crainte de bourreau » : *Adsit ac-*

(1) *II. Cor.* v. 10.

cusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor (1).

Le second témoin, c'est la loi de Dieu qu'il faut confronter avec nous dans tous ses commandemens que nous avons violés. « Je vous reprendrai sévèrement, et je vous exposerai vous-même devant » votre face » : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (2). De peur que Dieu ne le fasse, il faut que nous le fassions. « J'ai toujours mon péché » devant les yeux », dit le roi prophète : *Peccatum meum contra me est semper* : et alors Dieu change. David dans le même psaume : *Averte faciem tuam à peccatis meis* (3) : « Détournez votre face de dessus » mes péchés ».

Douleur. 1.° Nécessité, par les exemples [des pécheurs] de l'ancien et du nouveau Testament, qui n'ont été réconciliés que par la douleur. Dieu n'est pas moins sévère, ni moins rigoureux ; le péché n'est pas moins horrible qu'il étoit alors, ni l'enfer moins épouvantable : il faut aller par la même voie.

2.° Motifs : la crainte ; les bienfaits de Dieu qui nous environnent, dont nous avons abusé contre lui : il nous attend avec patience. Description de Dieu nous reprochant nos crimes avec véhémence. « Vous vous êtes prostitués, comme une femme » impudique, sur toutes les collines élevées, et sous » tous les arbres chargés de feuillages » : *Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris meretrix* (4). Il semble qu'il aille dire : Je te vais damner : « toute-

(1) *S. August. Serm.* CCCLI, *n.* 7, *tom.* V, *col.* 1356. — (2) *Ps.* XLIX, 22. — (3) *Ps.* L. 4, 10. — (4) *Jerem.* II. 20.



» fois, ajoute-t-il, reviens, et je te recevrai » : *Verumtamen revertere ad me, et ego suscipiam te* (1). Si tout cela n'attendrit pas nos cœurs, nous devons prendre pour dernier et plus puissant motif de notre douleur, de ce que nous n'avons pas de douleur : comme un malade de fièvre chaude; il est à deux doigts de la mort, il demande ses habits, il veut sortir; digne de pitié. C'est pourquoi Jésus-Christ pleure sur Jérusalem : *Jerusalem, Jerusalem quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti* (2)? « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les » prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés » vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler » tes enfans comme une poule rassemble ses petits » sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu » ! Saint Paul : « J'appréhende, dit-il, que je ne sois obligé » d'en pleurer plusieurs, qui, étant déjà tombés » dans le péché, n'ont point fait pénitence » : *Et lugeam multos ex eis qui ante peccaverunt, et non egerunt pœnitentiam* (3). Je pleure, dit saint Paul, parce qu'ils ne pleurent pas. Ailleurs : *Flere cum flentibus* (4) : « Pleurer avec ceux qui pleurent ». Ici au contraire : [Pleurer pour ceux qui ne pleurent pas].

(1) *Jerem.* III. 1. — (2) *Matth.* XXIII. 37. — (3) *II. Cor.* XII. 21. — (4) *Rom.* XII. 15.

I.ER SERMON

POUR

LE II.E DIMANCHE DE CARÊME.

Obligation de croire à la parole de Jésus-Christ, malgré son obscurité. Comment il faut former nos jugemens sur sa doctrine. Soumission due à ses préceptes, quoique difficiles. Vertu de ses exemples pour nous engager à lui obéir. Combien peu écoutent le Sauveur : qui sont ceux qui l'écoutent fidèlement. Motifs puissans pour nous porter à espérer fermement dans ses promesses, prodigieuse insensibilité des hommes.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Matt. XVII. 5.

C'EST une doctrine fondamentale de l'Evangile de Jésus-Christ, que les chrétien véritable ne se conduit point par le sens ni par la raison naturelle ; mais qu'il règle tous ses sentimens par l'autorité de la foi, suivant ce que dit le divin Apôtre : *Justus autem meus ex fide vivit*(1) : « Le juste vit par la foi ». C'est pourquoi, entre tous les sens que la nature nous a donnés, il a plu à Dieu de choisir l'ouïe pour

(1) *Hebr.* x. 38. *Hab.* II. 4.

la consacrer à son service. « Un peuple, dit-il, s'est » donné à moi, il s'est soumis par la seule ouïe » : *In auditu auris obedivit mihi* (1). Et le Sauveur nous prêche dans son Evangile, que « ses brebis écoutent » sa voix, et qu'elles le suivent » aussitôt qu'il parle : *Oves meæ vocem meam audiunt,... et sequuntur me* (2); afin, mes Frères, que nous entendions que dans l'école du Fils de Dieu il ne faut point consulter les sens, ni faire discourir la raison humaine, mais seulement écouter et croire.

Je ne m'étonne donc pas aujourd'hui si Dieu fait retentir, ainsi qu'un tonnerre, aux oreilles des saints apôtres, cette parole que j'ai rapportée : « C'est ici mon Fils bien-aimé dans lequel je me » suis plu, écoutez-le » : *Ipsum audite*; c'est-à-dire qu'après Jésus-Christ il n'y a plus de recherche à faire : *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium*, dit le grave Tertullien (3). Ce divin Maître nous ayant parlé, toute la curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée ; et il ne faut plus songer qu'à l'obéissance : *Ipsum audite* : « Ecoutez-le ». Mais afin que vous sachiez mieux ce que signifie cet oracle, et pourquoi le Père céleste a voulu nous le prononcer dans la glorieuse transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ, remarquez, s'il vous plaît, avant toutes choses, qu'il nous a envoyé son Fils pour nous apporter trois paroles qu'il est nécessaire que nous écoutions : la parole de sa doctrine qui nous enseigne ce qu'il faut croire ; la parole de ses

(1) *Ps.* XVII. 48. — (2) *Joan.* X. 27. — (3) *De Præscr. adv. Hæret.* n. 8.

préceptes qui nous montre comme il faut agir; la parole de ses promesses qui nous apprend ce qu'il faut attendre.

Le vieil homme a cinq sens; l'homme renouvelé n'a plus que l'ouïe : il ne juge point par la vue; Dieu lui a en quelque sorte arraché les yeux : *Non contemplantibus nobis quæ videntur* (1) : « Nous ne » considérons point les choses visibles » : ni le toucher, ni le goût ne le règlent; il lui est seulement permis d'écouter, et cette liberté est restreinte à écouter Jésus-Christ tout seul ; et encore doit-il l'écouter, non pour examiner sa doctrine, mais pour le croire simplement sur son témoignage. Car comme l'esprit humain s'égaroit dans ses jugemens par son ignorance, dans ses mœurs par ses désirs déréglés, dans la recherche de son bonheur pas ses espérances mal fondées; pour donner remède à de si grands maux, il falloit que ce divin Maître entreprît de former notre jugement par la certitude de sa doctrine, de diriger nos mœurs dépravées par l'équité de ses préceptes, de régler nos prétentions par la fidélité de ses promesses. C'est ce qu'il a fait, chrétiens; et il y a travaillé principalement dans sa glorieuse transfiguration. De quelle sorte et par quels moyens; c'est ce qu'il faut vous proposer en peu de mots.

Sachez donc et pesez attentivement que l'effet de ces trois paroles que le Fils de Dieu nous annonce, est traversé par trois grands obstacles. Vous nous enseignez, ô Maître céleste, et rien n'est plus assuré que votre doctrine; mais elle est obscure et

(1) *II. Cor.* IV. 18.

impénétrable, et l'esprit a peine à s'y soumettre. Divin Législateur, vous nous commandez, et tous vos préceptes sont justes; mais cette voie est rude et contraire aux sens, et il est malaisé de s'y ranger. Enfin vous nous promettez des biens éternels, et il n'y a rien de plus ferme que vos promesses; mais que l'exécution en est éloignée! vous nous remettez à la vie future, et notre ame est fatiguée par cette attente. Voilà, mes Frères, trois grands obstacles qui nous empêchent d'écouter le sauveur Jésus, et de nous soumettre à sa parole : sa doctrine est certaine, mais elle est obscure; ses préceptes sont justes, mais difficiles; ses promesses infaillibles, mais fort éloignées. Chrétiens, allons au Thabor pour y voir Jésus-Christ transfiguré; considérons qui l'y accompagne, de quoi il y parle, comme il y paroît. Moïse et Elie sont à ses côtés; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que la loi et les prophètes lui rendent hommage. Un maître en qui il paroît tant d'autorité, quoique sa doctrine soit obscure, mérite bien qu'on l'en croie sur sa parole : *Ipsum audite*. Mais de quoi s'entretient ce divin Sauveur avec ces deux hommes que Dieu lui envoie? « De sa mort, dit » l'Evangéliste, et du supplice cruel qu'il devoit » souffrir en Jérusalem » : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem* (1). Chrétiens, ne parlons plus des difficultés des choses qu'il nous a commandées, après que nous voyons les travaux pénibles de celles qu'il a lui-même accomplies. Enfin il paroît, nous dit l'Ecriture, plein de gloire et de majesté, et il nous donne comme un avant-goût de

(1) *Luc.* IX. 31.

la félicité qu'il nous prépare. Par conséquent ne nous plaignons pas que la gloire qu'il nous promet soit si éloignée, puisqu'il nous la rend déjà en quelque sorte présente. Que reste-t-il donc maintenant? sinon que nous entendions le Père éternel qui nous avertit d'écouter son Fils : *Ipsum audite*. Ecoutons humblement ce divin Maître; écoutons sa doctrine céleste, sans que l'obscurité nous arrête; écoutons ses commandemens, sans que leur difficulté nous étonne; enfin écoutons ses promesses, sans que leur éloignement nous impatiente. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La première chose, mes Frères, que le Père éternel exige de nous, lorsqu'il nous ordonne d'écouter son Fils, c'est que nous soyons convaincus que, sur toutes les vérités qu'il est nécessaire que nous connoissions, il s'en faut rapporter à ce qu'il en dit, et l'en croire sur sa parole sans examiner davantage. C'est ce qu'il nous faut établir comme le fondement immuable de toute la vie chrétienne; et pour cela supposons, Messieurs, une chose connue de tous, qui nous donnera de grandes lumières, si nous en savons comprendre les suites; que les hommes peuvent parvenir à la vérité en deux manières différentes; ou bien par leurs lumières, lorsqu'ils la connoissent eux-mêmes; ou par la conduite des autres, lorsqu'ils en croient un rapport fidèle. C'est une chose connue, et qui n'a pas besoin d'explication; mais les suites en sont admirables, et je vous prie de les bien entendre.

Et pour commencer, chrétiens, à développer ce ıystère, je dis qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de ous conduire à la vérité par l'une et par l'autre e ces deux voies. Non, les hommes ne le peuvent as ; c'est folie de l'attendre d'eux. Celui qui entrerend de nous enseigner, doit, ou nous faire entenre la vérité, ou du moins nous la faire croire. 'our nous la faire entendre, il faut nécessairement eaucoup de sagesse ; pour nous la faire croire, il ıut beaucoup d'autorité ; et c'est ce qui ne se trouve ıoint parmi les hommes. C'est pourquoi Tertullien lisoit dans cet admirable Apologétique : *Quanta 'st prudentia hominis ad demonstrandum quid verè ıonum ? quanta auctoritas ad exigendum* (1) ? « La › prudence des hommes est trop imparfaite pour › découvrir le vrai bien à notre raison ; et leur › autorité est trop foible pour pouvoir rien exiger › de notre créance ». La première, c'est la prulence, est peu assurée ; et la seconde, c'est l'autoité, peu considérable : *Tam illa falli facilis, ıuàm ista contemni.* Par conséquent nous devons onclure qu'il ne faut pas attendre des hommes la onnoissance certaine de la vérité ; parce que leur utorité n'est pas assez grande pour nous la faire roire sur ce qu'ils en disent, et que leur sagesse st trop courte pour nous en donner l'intelligence.

Mais ce qui ne se trouve point parmi les hommes, l nous est aisé, chrétiens, de le rencontrer en notre Dieu ; et vous le comprendrez aisément, si vous considérez avec attention comme il parle différemment dans son Ecriture. Il pratique, ce grand Dieu,

(1) *Apolog. n.* 45.

l'un et l'autre. Quelquefois il se fait connoître manifestement; et alors il dit à son peuple : « Vous » saurez que je suis le Seigneur » : *Et scietis quia ego sum Dominus* (1). Quelquefois, sans se découvrir, il fait valoir son autorité, et il veut qu'on le croie sur sa parole; comme lorsqu'il prononce avec tant d'emphase, pour obliger tout le monde à se soumettre : *Hæc dicit Dominus :* « Voici ce que dit » le Seigneur » : et ailleurs : « Il sera ainsi, parce » que j'ai parlé, dit le Seigneur » : *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus* (2). D'où vient, Messieurs, cette différence? C'est sans doute qu'il veut que nous comprenions qu'il a le moyen de se faire entendre, mais qu'il a le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, sa vérité à découvert; et il peut par son autorité souveraine nous obliger à la révérer sans que nous en ayons l'intelligence. L'un et l'autre est digne de lui : il est digne de sa grandeur de régner sur les esprits, ou en les captivant par la foi, ou en les contentant par la claire vue. L'un et l'autre est digne de lui : il fera aussi l'un et l'autre; mais chaque chose doit avoir son temps. Tous deux néanmoins sont incompatibles; je veux dire l'obscurité de la foi et la netteté de la vue. Qu'a-t-il fait? écoutez, mes Frères; voici le mystère du christianisme. Il a partagé ces deux choses entre la vie présente et la vie future : l'évidence dans la patrie, la foi et la soumission durant le voyage. Un jour la vérité sera découverte; en attendant pour s'y préparer, il faut que l'autorité soit révérée : le dernier

(1) *Ezech.* VI. 7. — (2) *Jer.* XXXIV. 5.

fera le mérite, et l'autre est réservé pour la récompense. « Là nous avons vu les mêmes choses que » nous avons entendues » : *Sicut audivimus, sic vidimus* (1) : ici il ne se parle point de voir, et on nous ordonne seulement de prêter l'oreille, et d'être attentifs à sa parole : *Ipsum audite.*

Venez donc au Thabor, mes Frères, et accourez tous ensemble à ce divin Maître que vous montre le Père céleste. Vous pouvez reconnoître son autorité en considérant les respects que lui rendent Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les prophètes, comme je l'ai déjà expliqué. Mais j'ajouterai maintenant une remarque sur notre Evangile, que peut-être vous n'avez pas faite, et qui néanmoins est très-importante pour connoître l'autorité du sauveur Jésus. C'est, Messieurs, qu'il est remarqué qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père éternel qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Elie disparurent, et que Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus* (2). Dites-moi, quel est ce mystère? d'où vient que Moïse et Elie se retirent à cette parole? Chrétiens, voici le secret développé par le grand apôtre. « Autrefois, dit-il, Dieu ayant parlé en différentes » manières par la bouche de ses prophètes (3) »; écoutez et comprenez ce discours : Vous avez parlé, ô prophètes, mais vous avez parlé autrefois : « maintenant en ces derniers temps il nous a parlé par » son propre Fils » : *Novissimè locutus est nobis in Filio* (4). C'est pourquoi, dans le même temps que Jésus-Christ paroît comme maître, Moïse et Elie se

(1) *Ps.* XLVII. 9. — (2) *Luc.* IX. 36. — (3) *Hebr.* I. 1. — (4) *Ibid.* 2.

retirent; la loi, toute impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder; les prophètes, tout clairvoyans qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue: *Intrantibus illis in nubem* (1).... *Nubes obumbravit eos* (2) : comme s'ils disoient au divin Sauveur tacitement par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père; *Olim loquens patribus in prophetis :* maintenant que vous ouvrez votre bouche pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée; notre autorité se confond dans l'autorité supérieure; et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils. Par conséquent soyons attentifs, et écoutons ce Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus dilectus.* Ne recherchons pas les raisons des vérités qu'il nous enseigne: toute la raison, c'est qu'il a parlé.

Ecoutez comme il vous parle dans son Evangile : « Jamais personne n'a vu Dieu; le Fils unique, qui » est dans le sein du Père, est venu lui-même pour » vous en instruire » : *Deum nemo vidit unquam : Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (3). O hommes, nul de vous n'a encore vu Dieu; vous ne savez ce qu'il en faut croire, ni la voie qu'il faut tenir pour aller à lui : le Fils unique qui est en son sein, qui pénètre tous ses secrets, lui-même est venu vous les raconter : *Ipse, ipse enarravit.* Que recherchez-vous, ô mortels, après le témoignage de ce divin Maître? osez-vous lui demander des raisons, ou vous plaindre de ce qu'il vous oblige de croire ce que vous n'entendez pas? Je voudrois entendre, je voudrois savoir : saint Augustin va vous satisfaire : « C'est être savant, nous

(1) *Luc.* IX. 34. — (2) *Matt.* XVII. 5. — (3) *Joan.* I. 18.

» dit-il, que d'être uni à celui qui sait » : *Non parva scientia est scienti conjungi* (1). C'est être assez savant que d'être uni à celui qui sait; ajoutons, pour expliquer sa pensée, à celui qui sait d'original, si l'on peut parler de la sorte, qui sait pour avoir vu et pour avoir vu jusqu'au fond, et qui nous dit avec vérité : *Quod vidimus, testamur* (2) : « Nous » témoignons ce que nous avons vu ». « Celui-là, » dit saint Augustin, a les yeux de l'intelligence; » nous avons les yeux de la foi » : *Ille habet oculos agnitionis, tu credulitatis* (3). Je ne prétends rien davantage, je ne me plains pas de l'obscurité des maximes de l'Evangile. Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai celles de Jésus-Christ qui me dirigent : je n'ai pas la science en moi-même, mais j'ai celle du Fils de Dieu qui m'assure; et je crois hardiment où je ne vois rien, parce que j'en crois celui qui voit tout.

Il me semble, chrétiens auditeurs, que l'autorité de ce divin Maître est suffisamment établie, et que nous devons être très-persuadés, que c'est assez d'écouter sa voix pour connoître la vérité avec certitude. Mais tirons de cette doctrine importante quelque instruction pour notre conduite. Il faudroit commencer un nouveau discours pour vous dire tout le fruit qu'elle doit produire : mais parmi une infinité de grandes choses qui se présentent de toutes parts, voici une vérité que je vous choisis; et je me tiendrai bienheureux, si je la puis aujourd'hui graver dans vos cœurs.

Puisqu'il est ainsi, chrétiens, que nous sommes

(1) *In Ps. xxxvi, Serm. ii, n. 2, tom. iv, col.* 266. — (2) *Joan.* iii. 11. — (3) *Ubi suprà.*

obligés de nous rapporter à ce que nous dit le sauveur Jésus, résolvons, et résolvons immuablement de former tous nos jugemens, non sur les apparences des sens, ni sur les opinions anticipées dont la raison humaine nous préoccupe, mais sur la parole de Jésus-Christ, sur la doctrine de son Evangile. M'entendez-vous, mes Frères, comprenez-vous ce que je veux dire? *Quis est vir sapiens qui intelligat hoc* (1)? Qui de nous juge selon Jésus-Christ, et selon les règles qu'il nous a données? Ah! si nous jugions des choses selon ses maximes, que d'illusions seroient dissipées! que de folles pensées s'évanouiroient! que de vaines opinions tomberoient par terre! Quand on voit les fortunés de ce monde au milieu de la troupe qui leur applaudit, tous les sens disent : Voilà les heureux; Jésus-Christ nous dit au contraire : Ce ne sont pas là les heureux; « heureux » ceux dont le Seigneur est le Dieu »! *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (2)! C'est ce que vous dites, ô Maître céleste; mais que cette parole est peu écoutée! Nous nous laissons étourdir par le bruit de ceux qui nous crient perpétuellement qu'ils sont heureux, qu'ils sont fortunés dans leur vie molle et délicieuse; et parmi ce bruit importun, la voix du Sauveur demeure étouffée, et n'arrive pas jusqu'à nos oreilles.

Chrétiens, venez au Thabor, apprenez du Père céleste à écouter humblement son Fils: *Ipsum audite*. Qui pourroit vous faire comprendre toute la force de cette parole! Cette parole du Père céleste sacrifie tous vos sentimens, et abat toutes vos raisons aux pieds de son Fils. Mais qu'il a raison de

(1) *Jerem*. IX. 12. — (2) *Ps*. CXLIII. 15.

nous reprocher que nous ne recevons pas son témoignage ! *Testimonium nostrum non accipitis* (1). Si vous le recevez, vous êtes obligés de désavouer tout ce qui s'oppose à ce qu'il témoigne, par exemple, pour vous en convaincre, regardez ce que vous faites dans l'eucharistie ; tout est mort, il n'y a que l'ouïe qui vive ; et elle ne vit que pour Jésus-Christ, et ne connoît plus que sa voix. Dans cet adorable mystère, tous vos sens vous trompent, excepté l'ouïe. La vue et le goût disent, C'est du pain ; le toucher et l'odorat se joignent à eux : il n'y a que l'ouïe qui rapporte bien, parce qu'elle vous annonce en simplicité le témoignage de Jésus-Christ ; et pour bien recevoir ce grand témoignage, vous démentez votre propre vue, vous désavouez votre goût, vous résistez à votre raison, pour abandonner tous vos sentimens à Jésus qui vous instruit par la seule ouïe. Eveillez-vous, mes Frères, et rendez partout le même respect à celui qui est toujours infaillible. Que ce mystère que vous fréquentez tous les jours vous accoutume à juger des choses, non selon la prudence humaine, mais selon le témoignage qu'en rend le Sauveur. Imaginez-vous, chrétiens, mais que dis-je imaginez-vous, croyez que vous avez toujours Jésus près de vous, qui vous dit à l'oreille tout ce qu'il faut croire de ce qui se présente à vos yeux. C'est l'Ecriture qui vous l'enseigne, qu'il marche après vous comme un précepteur qui suit et qui conduit ses disciples, et qui ne cesse de les avertir de la voie qu'ils doivent suivre : *Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via* (2).

(1) *Joan.* III. 11. — (2) *Is.* XXX. 21.

Soyez donc attentifs, mes Frères, à ce précepteur qui vous parle, et réglez vos jugemens sur les siens. Vos sens vous disent : Ce plaisir est doux; écoutez, Jésus dit qu'il est très-amer : *Amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (1). Vos sens disent : Courons aux délices; et Jésus : « Malheur à vous qui riez, » parce que vos ris produiront des pleurs (2) »! Vos sens disent : Ah ! qu'il est pénible de marcher dans la voie de Dieu ! et Jésus au contraire, que « son joug est doux et que son fardeau est léger » : *Jugum meum suave est et onus meum leve* (3). Croyez ces témoignages, fidèles; et persuadés de leur vérité, formez-vous des maximes invariables, qui fixant fortement à jamais votre esprit sur des jugemens arrêtés, puissent aussi diriger vos mœurs par une conduite certaine. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ipsum audite : « Ecoutez Jésus » ; écoutez ses commandemens. Je vous ai dit, Messieurs, écoutez et croyez tout ce qu'il enseigne ; je vous parle maintenant d'une autre manière, et je vous dis, écoutez et faites. Si vous avez créance à sa doctrine, venez à l'épreuve des œuvres, et montrez votre foi par vos actions : *Ostende ex operibus fidem tuam* (4). Et certainement, chrétiens, si nous en croyons sa parole, de quelque science que soit éclairé celui qui ne garde point ses préceptes, il ne doit pas se vanter de le connoître. Le disciple bien-aimé le dit nettement en sa première épître : *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc*

(1) *Jerem.* II. 19. — (2) *Luc.* VI. 25. — (3) *Matt.* XI. 30. — (4) *Jac.* II. 18.

veritas non est (1) ; « Celui qui assure qu'il le con- » noît, et ne garde pas ses commandemens, c'est » un menteur, et la vérité n'est point en lui ». Non il ne connoît pas Jésus-Christ, parce qu'il ne le connoît pas comme il le veut être. Il le connoît comme un curieux qui se divertit de sa doctrine et ne songe pas à la pratique, ou qui en fait un sujet de spéculations agréables. Chrétiens, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut être connu : au contraire, il nous assure qu'il ne connoît pas ceux qui le connoissent de la sorte. Il veut des ouvriers fidèles, et non pas des contemplateurs oisifs ; et ce n'est rien de la foi, si elle ne fructifie en bonnes œuvres. Mais afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Ecritures comme un édifice spirituel, les mêmes Ecritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « nous sommes fondés en » la foi » : *In fide fundati* (2). Or vous savez que le fondement a deux qualités principales : il est en premier lieu le commencement ; et secondement il est le soutien de l'édifice qui se prépare. Donc pour bien connoître la foi, nous devons juger en premier lieu qu'elle n'est qu'un commencement ; et secondement qu'elle est destinée pour être le soutien de quelque chose. L'une et l'autre de ces qualités exige nécessairement la suite des œuvres ; parce qu'en qualité de commencement elle nous oblige à continuer, et en qualité de soutien elle nous invite à bâtir dessus ; et l'un et l'autre se fait par les œuvres.

(1) *I. Joan.* II. 4. — (2) *Coloss.* I. 23.

Mais découvrons dans un plus grand jour ces deux importantes raisons. Je conclus la première en peu de paroles; et la seconde qui sera plus de notre sujet, aura une plus grande étendue. Croire, disons-nous, c'est commencer; et il est aisé de l'entendre. Car tout le dessein du christianisme n'étant que de soumettre notre esprit à Dieu, la foi, dit saint Augustin, commence cette œuvre: *Fides est prima quæ subjugat animam Deo* (1) : « La foi est la première » qui soumet l'ame à Dieu » : et le concile de Trente a défini que « la foi est le commencement du salut » de l'homme » : *Fides est humanæ salutis initium* (2). La foi est donc un commencement, c'est la première de ses qualités. Et plût à Dieu, Messieurs, que tous les chrétiens l'eussent bien compris! car par-là ils pourroient connoître que de s'en tenir à la foi sans s'avancer dans les bonnes œuvres, c'est s'arrêter dès le premier pas; c'est abandonner tout l'ouvrage dès le commencement de l'entreprise, et s'attirer justement ce reproche de l'Evangile : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare* (3) : « Voilà ce fou et cet insensé qui avoit commencé » un beau bâtiment, et qui ne l'a pas achevé » : il a fait grand amas de matériaux, il a posé tous les fondemens d'un grand et superbe édifice; et le fondement étant mis, tout d'un coup il quitte l'ouvrage. O le fou! ô l'extravagant! *Hic homo cœpit ædificare.*

Mais éveillez-vous, chrétien : c'est vous-même qui êtes cet homme insensé. Vous avez commencé un

(1) *De Agon. Christ. n.* 14, *tom.* VI, *col.* 252. — (2) *Sess.* VI, *c.* VIII. — (3) *Luc.* XIV. 30.

:and bâtiment; vous avez déjà établi la foi qui en
t le fondement immuable. Pour poser ce fondement
la foi, quels efforts a-t-il fallu faire? La place des-
née pour le bâtiment étoit plus mouvante que le
ble : chrétiens, c'est l'esprit humain, toujours
ıancelant dans ses pensées; il a fallu l'affermir.
ue de miracles, que de prophéties, que d'écri-
ıres, que d'enseignemens ont été nécessaires pour
rvir d'appui! Il y avoit d'un côté des précipices,
écipices terribles et dangereux de l'erreur et de
gnorance; il a fallu les combler : et de l'autre,
des hauteurs superbes qui s'élevoient, dit le saint
apôtre (1), contre la science de Dieu »; il a fallu
s abattre et les aplanir. Parlons en termes plus
telligibles : il a fallu s'aveugler soi-même, démentir
désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement,
soumettre et se captiver dans la partie la plus
ɔre, qui est la raison. Enfin que n'a-t-il pas fallu
treprendre pour poser ce fondement de la foi?
après de si grands efforts et tant de préparatifs
traordinaires, on laisse l'entreprise imparfaite, et
n met de beaux fondemens sur lesquels on ne bâtit
:n : peut-on voir une pareille folie? Et ne vois-tu
s, insensé, que ce fondement attend l'édifice,
ıe ce commencement de la foi demande sa perfec-
ın par la bonne vie; et que ces murailles à demi-
:vées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les
hever, rendent hautement témoignage contre ta
le et téméraire conduite? Mais cela paroîtra bien
eux, si après avoir regardé la foi comme le com-
:ncement de l'édifice, nous considérons mainte-

1) *II. Cor.* x. 5.

nant qu'elle n'est pas établie pour demeurer seule, mais pour servir de soutien à quelque autre chose. Car s'il est ainsi, chrétiens, qu'elle ne soit pas établie pour demeurer seule, mais pour servir d'appui à quelque autre chose, je vous laisse à juger en vos consciences quelle injure vous faites au divin Sauveur, si ayant mis en vos ames un fondement si inébranlable, vous craignez encore de bâtir dessus : n'est-ce pas lui dire manifestement que vous vous défiez du soutien qu'il vous présente, et que vous n'osez vous appuyer sur sa parole ? c'est-à-dire que sa foi vous paroît douteuse, sa doctrine mal soutenue, ses maximes peu assurées.

Mais laissons ces justes reproches, pour prouver solidement par les Ecritures que la foi ne nous est donnée que pour être le soutien des œuvres; et vous en serez convaincus, si vous méditez attentivement la conduite de notre Sauveur tant qu'il a été en ce monde. Il a accompli de grands mystères, il nous y a donné de grands préceptes : mais afin que ce qu'il faut croire nous apprît comme il faut agir, il a tellement ménagé les choses, que les mystères qu'il a accomplis fussent le soutien et le fondement des préceptes qu'il a donnés. Saint Augustin, Messieurs, vous fera entendre cette vérité, et il nous l'explique admirablement dans le livre qu'il a écrit, *de Agone Christiano*, du combat du chrétien, où, suivant le divin Apôtre, il appuie toute la vie chrétienne et la liaison des préceptes avec les mystères, sur Jésus-Christ humilié et sur le mystère de sa croix. O hommes, dit-il, n'aimez pas le monde; voilà le précepte : parce que s'il étoit aimable, le Fils de Dieu

l'auroit aimé; voilà le mystère : *Nolite amare temporalia, quia si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei* (1). Ne vous attachez pas aux richesses, parce que si elles étoient nécessaires, le Fils de Dieu ne seroit pas pauvre : ne craignez ni les souffrances ni l'ignominie, parce que si elles nuisoient à notre bonheur, un Dieu n'y seroit pas exposé. Ainsi vous voyez manifestement que toutes les choses que Jésus commande, ont leur fondement immuable sur celles qu'il a accomplies; et que s'il nous prescrit dans son Evangile une vie pénitente et mortifiée, c'est à cause qu'il nous y paroît comme un Dieu anéanti et crucifié. C'est pour cela que sur le Thabor, où l'on nous ordonne d'écouter sa voix, de quoi est-ce qu'il s'entretient avec Moïse et Elie? de sa croix, dit l'évangéliste, et de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem* (2). Pour quelle raison, mon divin Sauveur? et qu'a de commun ce discours avec la gloire qui vous environne? C'est, mes Frères, que ce qu'il commande étant fondé sur ce qu'il a fait, il nous propose ce qu'il a fait, pour disposer nos esprits à suivre humblement ce qu'il commande : *Ipsum audite* : « Ecoutez Jésus »; écoutez-le, croyez ce qu'il fait; mais écoutez-le, faites ce qu'il dit.

Mais permettez-moi, chrétiens, d'étendre davantage cette vérité si solide et si importante, et de vous expliquer le dessein pour lequel le sauveur Jésus, dans cet état auguste et majestueux où il nous paroît au Thabor, ne parle que de sa croix et de ses souf-

(1) *Cap.* XI, *n.* 12, *tom.* VI, *col.* 251. — (2) *Luc.* IX. 31.

frances. Chrétien, ne le vois-tu pas? et ne l'as-tu pas encore entendu? C'est qu'il a dessein de te préparer à écouter ses préceptes; il veut lever les difficultés que tu trouves à suivre ses commandemens et à marcher dans ses voies. En effet, pour ôter ces difficultés, il faut nous inspirer du courage et nous donner de la force. Pour nous inspirer du courage, qu'y a-t-il de plus efficace que de le voir marcher le premier dans la carrière qu'il nous a ouverte, tout couvert de sueur et de sang, poursuivant tout ce que les hommes fuient, méprisant tout ce qu'ils désirent, souffrant volontairement tout ce qu'ils redoutent : *Omnia contemnendo quæ pravi homines cupiunt, et omnia patiendo quæ horrescunt* (1) : et dans cet état de souffrances, nous disant d'un ton ferme et vigoureux : *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum* (2) : mes disciples, je le confesse, « Vous aurez à souffrir au monde; » mais prenez courage, j'ai vaincu le monde ». Se peut-il trouver des ames si basses qui ne soient encouragées par cet exemple? Que si vous vous plaignez, chrétiens, que vos forces ne suffisent pas pour suivre ce Dieu qui vous appelle; vous me faites tous cette objection, je lis dans vos cœurs; regardez que non-seulement il marche devant, mais encore qu'il se tourne à vous pour vous tendre sa main charitable. Quelle preuve en avons-nous? ses souffrances mêmes. [Ecoutez] saint Paul dans l'épître aux Hébreux : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et iis qui tentantur auxiliari* (3) : « Par les choses

(1) *S. Aug. lib. de ver. Relig. n.* 31, *tom.* I. *col.* 758. — (2) *Joan.* XVI. 33. — (3) *Heb.* II. 18.

qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent ». Mysre admirable! Messieurs, il prouve sa puissance ır sa foiblesse, et avec beaucoup de raison : car il t juste que celui qui s'est fait infirme par sa bonté, :vienne l'appui des autres par sa puissance; et ıe, pour honorer la foiblesse qu'il a prise volonirement, il soit le support de ceux qui sont foibles ır nécessité. Ne craignons donc pas, chrétiens, de ivre Jésus-Christ dans la voie étroite, et d'écour un Dieu, marchant devant, nous donnant :xemple, se retournant, nous tendant la main.

Par conséquent écoutons la voix de ce Maître si ıaritable : *Ipsum audite* : « Ecoutons Jésus » ; mais :outons-le comme il parle, prenons ses sentimens ›mme il nous les donne. Car combien en voyonsous tous les jours qui s'approchent du Fils de Dieu, on pour recevoir la loi, mais pour la donner, pour faire parler à leur mode, selon les préjugés de :urs passions et au gré de leurs convoitises? Tels ›nt ceux qui consultent pour être trompés, qui ne 'ouvent de bons conseils que ceux qui les flattent, ui cherchent à se damner en conscience : tels sont :ux dont parle Isaïe : « Voici, dit-il, un peuple rebelle qui irrite la fureur de Dieu; ce sont des enfans menteurs, enfans rebelles et opiniâtres, qui ne veulent pas écouter la loi de Dieu » : *Poulus ad iracundiam provocans est, et filii menlaces* (1). De tels hommes disent aux voyans : « Ne voyez pas, aveuglez-vous pour nous plaire; ne nous montrez pas la droite voie » : *Nolite aspicere*

(1) *Is.* XXX. 9.

pérance? celui qui défend la cruauté, n'a-t-il pas aussi défendu toutes ces douceurs criminelles? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ? pourquoi défigurez-vous sa doctrine par cette distinction injurieuse? que vous a fait l'Evangile pour le déchirer de la sorte? *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit* (1)? Est-ce donc que l'Evangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre? *Totus veritas:* Il est tout sagesse, tout lumière, et tout vérité.

Mais, chrétiens, que faut-il donc faire pour écouter fidèlement ce Maître céleste? le voici en un mot de saint Augustin dans le livre de ses Confessions. *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc à te audire quod ipse voluerit, sed potiùs hoc velle quod à te audierit* (2) : « Celui-là est votre » serviteur véritable, qui s'approche de vous, ô Sau» veur, non pas pour entendre ce qu'il veut, mais » plutôt pour vouloir ce qu'il entend ». Parole vraiment sainte, vraiment chrétienne, et digne certainement d'être toujours présente à notre mémoire. C'est ainsi que vous devez écouter Jésus, comme un maître dont vous venez recevoir la loi, en désavouant humblement tout ce qui se trouve contraire à ses volontés : et si vous le faites, Messieurs, ô Dieu! quelle sera votre récompense! il fera un jour ce que vous voudrez, après que vous aurez fait ce qu'il veut; et si vous accomplissez ses préceptes, il accomplira ses promesses. C'est ce qui me reste à vous dire, et que je conclurai en peu de paroles.

(1) *Tert. de Car. Chr. n. 5.* — (2) *Lib.* x, *cap.* xxvi, *tom.* 1, *col.* 184.

TROISIÈME



TROISIÈME POINT.

SAINT Thomas, traitant de la nature du vœu (1), 'tablit cette différence entre le commandement et a promesse : que le commandement règle et déter-ine ce que les autres doivent faire à notre égard; t la promesse au contraire ce que nous devons faire l'égard des autres. Ainsi, Messieurs, après avoir uï à quoi la parole de Jésus-Christ nous oblige nvers lui par les préceptes, il est juste que vous ntendiez à quoi il s'oblige envers vous par ses romesses. *Ipsum audite;* écoutez Jésus dans les romesses de son Evangile : et afin que vous en-ndiez quelle estime vous devez faire de cette pro-iesse, concevez, s'il vous plaît, avec attention, lessieurs, dans quel ordre et par quelle suite Dieu engage à vous. Premièrement, il vous promet; se-ondement, pour vous rassurer, il confirme par rment toutes ses promesses : non content d'avoir igagé sa fidélité, il nous envoie son Fils du ciel en terre, pour nous réitérer la même parole et nous rsuader de sa bienveillance; et enfin pour nous er tout scrupule, il nous donne comme un avant-ût de la félicité qu'il nous a promise, dans la orieuse transfiguration de notre Seigneur Jésus-irist. C'est cette dernière circonstance qu'il nous it examiner en peu de paroles.

C'étoit déjà une grande grâce qu'il eût plu à notre and Dieu de s'engager à nous par des promesses : r, comme remarque très-bien le grand saint Tho-as, « celui qui promet quelque chose, le donne

1) 2. 2. *Quæst.* LXXXVIII, *art.* I.



» déjà en quelque façon, en tant qu'il s'oblige à le » donner » : *Qui promittit, in quantum se obligat ad dandum, jam quodammodo dat* (1). Il veut dire que celui qui nous a promis, encore qu'il ne nous mette pas par cette promesse dans une possession actuelle; néanmoins il s'est en quelque sorte dessaisi lui-même en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. C'est pourquoi, dit le même saint Thomas, il paroît, par l'usage des choses humaines, qu'on rend grâces non-seulement à celui qui donne, mais encore à celui qui promet, quand il paroît agir de bonne foi; parce qu'encore que le bien que l'on nous promet ne soit pas encore à nous par une possession actuelle, il est déjà à nous par engagement; et que celui qui promet quelque chose, s'est déjà en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. Par conséquent il faut avouer que Dieu se liant à nous par ses promesses, nous donnoit un merveilleux avantage.

Mais il fait en notre faveur quelque chose de bien plus grand dans la glorieuse transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ. Il connoît notre dureté et notre cœur incrédule : il sait que la vie future ne nous touche pas; elle nous paroît éloignée, et cependant nos esprits grossiers, amusés ou emportés par les biens présens, ne connoissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur? écoutez un conseil de miséricorde : « En vé» rité, en vérité, je vous le dis, il y en aura parmi » vous, dit-il, qui ne goûteront point la mort, » qu'ils n'aient vu le Fils de Dieu dans sa gloire et

(1) 2. 2. *Quæst.* LXXXVIII, *art.* V, *ad* 2.

» dans son royaume » : *Sunt de hîc stantibus qui non gustabunt mortem, donec videant Filium hominis venientem in regno suo* (1). Je veux aider vos sens, je veux soulager votre infirmité; si cette félicité que je vous promets vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente, je la ferai voir à quelques-uns de vous qui pourront en rendre témoignage aux autres. Peu de jours après avoir dit ces mots, il mène au Thabor trois de ses disciples (2), et comme il étoit en prière; car, mes Frères, c'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous; comme donc il étoit en prière, cette lumière infinie, qui étoit cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout à coup ce nuage épais avec une force incomparable, « sa face éclata » comme le soleil, et une blancheur admirable se » répandit sur ses vêtemens (3) ».

Voilà, mes Frères, une belle idée de la gloire qui nous est promise : car combien a-t-elle d'éclat, puisqu'elle efface le soleil même! et combien est-elle abondante, puisqu'ayant rempli tout le corps, elle passe jusqu'aux vêtemens! Aussi Pierre, ravi d'un si beau spectacle, s'écrie transporté et tout hors de soi : « O Seigneur, qu'il fait bon ici », et que je serai bienheureux si je ne perds jamais cette belle vue! *Bonum est nos hîc esse* (4). Que s'il est si fort transporté de joie en voyant seulement la gloire du corps, que seroit-ce donc, chrétiens, si Jésus lui découvroit celle de son ame? Mais s'il voyoit la beauté incompréhensible de son essence divine sans nuage, sans mélange, sans obscurité, et telle qu'elle

(1) *Matt.* XVI. 28. — (2) *Ibid.* XVII. 1. — (3) *Ibid.* 2. — (4) *Ibid.* 4.

audit alienus (1). Plusieurs écoutent Jésus-Christ dans d'autres paroles; mais que celle-ci est entendue de peu de personnes! Celui-là est maintenant chaste, peut-être sera-t-il bientôt impudique : celui-là lassé de ses crimes, les va expier par la pénitence, il écoute parler Jésus-Christ : mais, ô voix sacrée! ô parole de persévérance! il ne t'entend pas; la tentation s'élève, il succombe; l'occasion se présente, il s'y laisse aller. O parole de persévérance! il ne t'entend pas; néanmoins c'est le sceau de l'obéissance. Ecoutez-la, ô enfans de Dieu, et ne perdez pas votre couronne. La tentation vous presse, ah! « persévérez » jusques à la fin, parce que la tentation ne durera » pas jusques à la fin » : *Persevera usque in finem, quia tentatio non perseverat usque in finem* (2). Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator* (3) : « Encore quelque » peu de temps, et le pécheur ne sera plus ». Mais que ce délai est ennuyeux! « C'est l'infirmité qui » vous fait paroître long ce qui est si court » : *Infirmitas facit diu videri quod citò est* (4). « Il nous » semble long quand il se passe, mais lorsqu'il sera » achevé, c'est alors que vous sentirez combien il » étoit de peu de durée » : *Hoc modicum longum nobis videtur, quoniam adhuc agitur : cùm finitum fuerit, tunc sentiemus quàm modicum fuerit* (5).

Que si les promesses ne vous touchent pas, écoutez la parole de ses menaces : je n'en ai point parlé, parce que l'intention de notre Seigneur n'est pas de

(1) *In Joan. Tr.* XLV, *n.* 13, *tom.* III, *part.* II, *col.* 600. — (2) *Ibid* — (3) *Ps.* XXXVI. 10. — (4) *S. Aug. in Ps.* XXXVI, *Serm.* I, *n.* 10, *tom.* IV, *col.* 263. — (5) *In Joan. Tract.* CI, *n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 753.

nous montrer aujourd'hui rien qui soit terrible. Il n'est venu apporter que le salut : *Non enim veni ut judicem mundum* (1) : « car je ne suis pas venu » pour juger le monde ». Mais enfin contraint par nos crimes, [il nous fait avertir] de fuir devant la colère qui nous poursuit : *fugere à ventura ira* (2). « Car déjà la cognée est mise à la racine des ar» bres » : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (3). « Qu'on jette, s'écrie-t-il, ce serviteur » inutile dans les ténèbres extérieures » : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (4). O paroles terribles ! *Irritam quis faciens legem Moysi, sine ulla miseratione duobus vel tribus testibus moritur : quantò magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit* (5) : « Celui qui a » violé la loi de Moïse, est condamné à mort sans » miséricorde, sur la déposition de deux ou trois » témoins : combien donc croyez-vous que celui-là » sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura » foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour » une chose vile et profane le sang de l'alliance par » lequel il avoit été sanctifié, et qui aura fait ou» trage à l'Esprit de grâce » ? Pour éviter toutes ces menaces, mes Frères, écoutons le sauveur Jésus, croyons humblement ce qu'il enseigne, suivons fidèlement ce qu'il commande ; et nous aurons infailliblement ce qu'il promet, la félicité éternelle. *Amen.*

(1) *Joan.* XII. 47. — (2) *Matt.* III. 7. — (3) *Ibid.* 10. — (4) *Ibid.* XXV. 30. — (5) *Heb.* X. 28, 29.

II.ᴱ SERMON

POUR

LE II.ᴱ DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Rapport admirable entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole. Dispositions nécessaires pour l'entendre avec fruit : comment les prédicateurs doivent l'annoncer : où il faut qu'elle soit entendue des auditeurs. Obéissance fidèle à ce qu'elle prescrit, preuve certaine et essentielle qu'on est enseigné de Dieu.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Matt. XVII. 51.

Je n'entreprends pas de vous raconter toute la gloire du Thabor, ni toute la magnificence de la transfiguration de notre Sauveur : je ne m'arrêterai pas à cette lumière, à cette majesté, à cet éclat qui éblouit les yeux des apôtres : je ne vous dirai pas, avec saint Basile de Séleucie (1), que le soleil, plus surpris qu'au jour qu'il fut arrêté par Josué, fut étonné d'apercevoir un autre soleil plus resplendissant que lui,

(1) *Orat. in Transfigur. Domin.*



et ce qu'il n'avoit jamais vu jusqu'à ce temps, de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère, lui devant qui toute autre lumière cède et disparoît.

Je m'arrête à écouter cette voix du Père céleste : C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Mais je ferai une remarque qui me semble très-importante. Moïse et Elie avoient paru auprès du Sauveur en grande majesté : *Visi in majestate* (1) : la loi et les prophètes viennent lui rendre témoignage et le reconnoître. Mais ce qui nous doit faire entendre l'autorité du Seigneur Jésus, c'est que saint Marc et saint Luc ont observé qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Elie disparurent ; ils entrèrent dans une nuée, et Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus* (2). Que si vous me demandez d'où vient que Moïse et Elie se cachent à cette parole, je vous en expliquerai le mystérieux secret, tel qu'il nous est exposé par le docteur des Gentils dans la divine Epître aux Hébreux. « Dieu, dit le » grand apôtre (3), ayant parlé autrefois à nos pères » en différentes manières par la bouche des pro» phètes ; remarquez ces mots, *autrefois, mainte» nant, dans les derniers temps*, il nous a parlé par » son propre Fils ». C'est pourquoi dans le même temps Jésus-Christ paroît comme maître, Moïse et Elie se retirent ; la loi, toute impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder ; les prophètes, tout clairvoyans qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nuée, comme s'ils disoient au divin Jésus par

(1) *Luc.* IX. 31. — (2) *Ibid.* 36. *Marc.* IX. 7. — (3) *Heb.* I. 1.

cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père ; *Olim Deus ;* maintenant que vous ouvrez votre bouche, et que « l'Unique qui » étoit dans le sein du Père (1) » vient lui-même expliquer les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure ; et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils.

Chrétiens, c'est cette parole du Fils qui résonne de tous côtés dans les chaires évangéliques. Ce n'est plus sur la chaire de Moïse que nous sommes assis, mais sur la chaire de Jésus-Christ, d'où nous faisons retentir sa voix et son Evangile. [Venez] apprendre dans quel esprit on doit écouter notre parole, ou plutôt la parole du Fils de Dieu même ; [et demandons] les prières de celle qui le conçut, dit saint Augustin, premièrement par l'ouïe ; et qui, par l'obéissance qu'elle rendit à la parole éternelle, se rendit digne de la concevoir dans ses bénites entrailles. *Ave, Maria.*

Le temple de Dieu, chrétiens, a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances : là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple ; ici ils parlent au peuple de la part de Dieu : là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps ; il se fait reconnoître ici dans la vérité de sa doctrine. Il y a une très-étroite alliance entre ces deux places sacrées, et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport

(1) *Joan.* I. 18.



admirable. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfans de Dieu une nourriture céleste : Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre. Là rappelant en notre pensée la mémoire de sa passion, et nous apprenant par même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette; ici il nous donne des instructions animées par la vive voix. Et si vous voulez encore un plus grand rapport, là par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques, auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de notre Seigneur Jésus-Christ; ici par le même esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement transformés les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire, que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable : et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre des paroles remarquables de saint Augustin, qui sont renommées parmi les savans, et que je rapporterai en leur entier dès le commencement de ce discours, auquel elles doivent servir de fondement. Voici comme parle ce grand évêque : *Interrogo vos, Fratres, dicite mihi, quid vobis plus videtur, verbum Dei, an corpus Christi? Si verum vultis respondere, hoc utique dicere debetis, quod non sit minus verbum Dei, quàm corpus Christi; et ideo quantâ sollicitudine observamus, quando nobis corpus Christi ministratur, ut nihil ex*

ipso de nostris manibus in terram cadat, tantâ sollicitudine observemus ne verbum Dei quod nobis erogatur, dum aliquid aut cogitamus aut loquimur, de nostro corde cadat: quia non minùs reus erit qui verbum Dei negligenter audierit, quàm ille qui corpus Christi in terram cadere negligentiâ suâ permiserit (1). « Je vous demande, mes Frères, laquelle de ces deux choses vous semble de plus » grande dignité, la parole de Dieu, ou le corps de » Jésus-Christ? Si vous voulez dire la vérité, vous » répondrez sans doute que la parole de Jésus-» Christ ne vous semble pas moins estimable que » son corps; ainsi donc, autant que nous apportons de précaution pour ne pas laisser tomber à » terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous présente, » autant en devons-nous apporter pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jésus-» Christ qu'on nous annonce; parce que celui-là » n'est pas moins coupable, qui écoute négligemment la sainte parole, que celui qui laisse tomber » par sa faute le corps même de Jésus-Christ ». Voilà les propres termes de saint Augustin (*), qui me donnent lieu, chrétiens, d'approfondir aujourd'hui ce secret rapport entre le mystère de l'eucharistie et le ministère de la parole; parce que je ne trouve rien de plus efficace pour attirer le respect à

(1) *Append. Serm.* CCC, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 504.

(*) Le sermon d'où ce passage est tiré, avoit été mal à propos attribué à saint Augustin dans quelques anciennes éditions de ses œuvres. Les bénédictins l'ont rejeté dans l'Appendix, comme n'appartenant pas à ce saint docteur, mais plutôt à saint Césaire d'Arles, mort en 542. (*Edit. de Versailles.*)

la sainte prédication, ni rien aussi de plus convenable pour expliquer les dispositions avec lesquelles il la faut entendre.

Ce rapport dont nous parlons consiste en trois choses que je vous prie d'écouter attentivement. Je dis premièrement, chrétiens, qu'avec la même religion que vous désirez que l'on vous donne à l'autel la vérité du corps de notre Seigneur, vous devez désirer aussi qu'on vous prêche en la chaire la vérité de sa parole : c'est la première disposition. Mais il faut encore passer plus avant : car comme il ne suffit pas que vous receviez au dehors la vérité de ce pain céleste, et que vous vous sentez obligés d'ouvrir la bouche du cœur plutôt même que celle du corps; ainsi, pour bien entendre la sainte parole, vous devez être attentifs au dedans et prêter l'oreille du cœur. Ce n'est pas assez, chrétiens, et voici la perfection du rapport et la consommation du mystère. Comme en recevant dans le cœur cette nourriture sacrée, vous devez tellement vous en sustenter, qu'il paroisse à votre bonne disposition que vous avez été nourris à la table du Fils de Dieu, ainsi vous devez profiter de sorte de sa parole divine, qu'il paroisse par votre vie que vous avez été instruits dans son école. Si vous vous mettez aujourd'hui dans ces saintes dispositions, vous écouterez Jésus-Christ de la manière qu'il veut qu'on l'écoute : *Ipsum audite.* Vous écouterez au dehors la vérité de sa parole; vous écouterez au dedans sa prédication intérieure; enfin vous l'écouterez par une fidèle pratique, en vous montrant ses disciples par l'obéissance : *Ipsum audite.*

Madame (*), cette matière est digne de l'audience que nous donne aujourd'hui votre majesté. C'est principalement aux rois de la terre qu'il faut apprendre à écouter Jésus-Christ dans les saintes prédications; afin qu'ils entendent du moins en public cette vérité qu'on leur déguise en particulier par tant de sortes d'artifices; et que la parole de Dieu qui est un ami qui ne flatte pas, les désabuse des flatteries de leurs courtisans. Votre majesté, Madame, y donne peu d'attention; et comme elle est déjà prévenue d'un grand amour pour la vérité, elle croira facilement ce que je vais tâcher de prouver, qu'il ne faut chercher dans les chaires que la vérité éternelle.

PREMIER POINT.

Les chrétiens délicats, qui ne connoissant pas la croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et ce qui les délecte, même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocens de désirer dans les chaires les discours qui plaisent, et non ceux qui touchent et qui édifient; et énervent par ce moyen toute l'efficace de l'Evangile. Pour les désabuser aujourd'hui de cette erreur dangereuse, voici la proposition que j'avance; que comme il n'y a aucun homme assez insensé pour ne chercher pas à l'autel la vérité du mystère; aussi aucun ne doit être assez téméraire pour ne chercher pas en la chaire la pureté de la parole : c'est ce que j'ai à faire voir dans ce premier point. J'espère que la preuve sera concluante.

(*) La Reine mère.

Pour établir ce rapport, je pose ce fondement nécessaire, que selon le conseil de Dieu dans la dispensation du mystère du Verbe incarné, il devoit se montrer aux hommes en deux manières différentes. Premièrement il devoit paroître en la vérité de sa chair; secondement il devoit paroître dans la vérité de sa parole : et voici la raison solide de ces différentes apparitions, c'est qu'étant le Sauveur du monde, il devoit nécessairement se manifester par tout le monde. Par conséquent il ne suffit pas qu'il se montre dans la Judée et dans un coin de la terre; il faut qu'il paroisse par tous les endroits où la volonté de son Père lui a prédestiné des élus. Si bien que ce même Jésus qui s'est montré seulement dans la Palestine par la vérité de sa chair, a été ensuite porté par tout l'univers par la vérité de sa parole; et c'est en cet état, chrétiens, qu'il se découvre maintenant à nous, en attendant le jour bienheureux où nous le verrons dans sa gloire.

Ce mystère que je vous prêche, paroît assez clairement dans notre évangile de la Transfiguration : car c'est une chose digne de remarque, que dans le même moment que saint Pierre admirant Jésus environné de lumière, se veut faire un domicile sur le Thabor pour jouir éternellement de sa vue; dans le même moment, chrétiens, *adhuc eo loquente* (1), « tandis qu'il parloit encore », la gloire de Jésus-Christ disparoît, un nuage couvre les disciples, d'où sortit cette voix du Père : « Celui-ci est mon Fils » bien-aimé, écoutez-le ». Comme s'il eût dit à saint Pierre, ou plutôt en sa personne aux fidèles qui de-

(1) *Matt.* XVII. 5.



voient suivre : Cette vie mortelle et caduque n'est pas le temps de voir Jésus-Christ ; un nuage le dérobera à vos yeux lorsqu'il viendra prendre sa place dans la gloire du sein paternel. Mais ne croyez pas toutefois que vous en perdiez tout-à-fait la vue ; car en cessant de le voir dans la vérité de son corps, vous le pourrez toujours contempler dans la vérité de sa doctrine. Ecoutez-le seulement, et regardez ce divin Maître dans son Evangile, dans lequel il s'est lui-même renfermé : *Ipsum audite*. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, dans le livre de la Résurrection, que la parole de vie est comme la chair du Fils de Dieu : *Itaque sermonem constituens vivificatorem,.... eumdem etiam carnem suam dixit* (1) ; et au savant Origène ; que la parole qui nourrit les ames est une espece de second corps dont le Fils de Dieu s'est revêtu : *Panis quem Deus verbum corpus suum esse fatetur, verbum est nutritorium animarum* (2). Que veulent-ils dire, Messieurs, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur, et la parole de son Evangile ? Voici le fond de cette pensée : c'est que le Fils de Dieu retirant de nous cette apparence visible, et désirant néanmoins demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Evangile, qui est en effet comme un corps dont la vérité est revêtue ; et par le moyen de ce nouveau corps, ames saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut, il prêche et il nous donne tous les jours

(1) *De Resur. carn. n. 37, p. 406.* — (2) *Hom. XXXV. in Matt. tom. III, p. 898.*

des

des enseignemens de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères.

Maintenant, pour ne rien confondre, faisons cette réflexion sur toute la doctrine précédente. Si vous l'avez assez entendue, vous devez maintenant être convaincus que les prédicateurs de l'Evangile ne montent pas dans les chaires, pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions! ils y montent, dans le même esprit qu'ils vont à l'autel, pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'eucharistie; car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique. Dans le mystère de l'eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ: et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle porte dans vos esprits, c'est la doctrine même du Fils de Dieu.

Que chacun parle ici à sa conscience, et s'interroge soi-même en quel esprit il écoute: que chacun pèse devant Dieu si c'est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire emploi de l'Eglise: car c'est ainsi que les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes Frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent, ou exigent même des prédicateurs autre chose que l'Evangile; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes;

ou que, pour les rendre agréables, on y mêle les inventions de l'esprit humain. Ils pourroient avec la même licence souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel en falsifiant les mystères. Cette pensée vous fait horreur : mais sachez qu'il y a pareille obligation de traiter en vérité la sainte parole et les mystères sacrés : d'où il faut tirer cette conséquence, qui doit faire trembler tout ensemble et les prédicateurs et les auditeurs; que tel que seroit le crime de ceux qui feroient ou exigeroient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs et tel celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Evangile autrement que ne l'a déposé entre les mains de son Eglise le céleste prédicateur, que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre : *Ipsum audite.*

C'est pourquoi l'apôtre saint Paul enseigne aux prédicateurs, qu'ils doivent s'étudier non à se faire renommer par leur éloquence, « mais à se rendre » recommandables à la conscience des hommes par » la manifestation de la vérité (1) » : où il leur enseigne deux choses; en quel lieu et par quel moyen ils doivent se rendre recommandables. Où? dans les consciences. Comment? par la manifestation de la vérité; et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par l'académie et l'arrangement des paroles, l'imagination réjouie par la délicatesse des pensées, l'esprit gagné quelquefois par la vraisemblance du raisonnement : la conscience veut la vérité; et comme c'est à la conscience que parlent les

(1) *II. Cor.* IV. 2.



prédicateurs, ils doivent rechercher non un brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvemens qui chatouillent; mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité, et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main, il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le bruit du tonnerre : il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre : et s'il y avoit un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dit comme à Job : *Et si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas* (1) : « Si tu crois avoir un bras comme » Dieu et tonner d'une voix semblable », achève et fais le Dieu tout-à-fait : « élève-toi dans les nues, » parois en ta gloire, renverse les superbes en ta » fureur », et dispose à ton gré des choses humaines : *Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus :..... disperge superbos in furore tuo* (2). Quoi, avec cette foible voix imiter le tonnerre du Dieu vivant! N'affectons pas d'imiter la force toute-puissante de la voix de Dieu par notre foible éloquence.

Que si vous voulez savoir maintenant quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paroître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam de domo sua, id est, pectore sapientis pro-*

(1) *Job.* XL. 4.—(2) *Ibid.* 5, 6.




cedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam (1). Il y a ici un ordre à garder : la sagesse marche devant comme la maîtresse ; l'éloquence s'avance après comme la suivante. Mais ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée ? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude ; il faut qu'elle vienne comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse, Messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon notre Seigneur Jésus-Christ qui est la sagesse du Père, qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre ? Ainsi le prédicateur évangélique est celui qui fait parler Jésus-Christ ; mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme ; il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Ecritures, il en emprunte même les termes sacrés, non-seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les ames, il ne cherche que les choses et les sentimens. Ce n'est pas, dit saint Augustin (2), qu'il néglige quelques ornemens de l'élocution, quand il les rencontre en passant, et qu'il les voit comme fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent, mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer ; et tout appareil lui est bon, pourvu

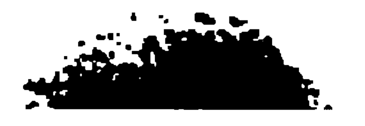
(1) *De Doct. Christ. lib.* IV, *n.* 10, *tom.* III, *part.* 1, *col.* 68. — (2) *Ibid. n.* 57, *col.* 89.



qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paroisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Evangile; ou s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni n'affoiblisse sa sainte parole.

Vous voyez par-là, chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte : mais, mes Frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, car c'est à vous de les faire tels. Voici un grand mystère que je vous annonce : oui mes Frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes; ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut cette divine parole; ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémente contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un excellent prédicateur; il faut qu'elle se donne elle-même. *Non.... exigitur, sed.... donat* (1). Dieu n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à l'homme de lui commander : « il souffle où il veut (2) », quand il veut; et la parole de vie qui commande à nos volontés, ne reçoit pas la loi de leurs mouvemens : *Dominatur divinus sermo, non servit; et ideo non, cùm jubetur, loquitur, sed jubet* (3). Voulez-vous savoir, chrétiens, quand Dieu se plaît de parler? quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédica-

(1) *S. Petr. Chrysol. Serm.* XXXXVI. — (2) *Joan.* III. 8. — (3) *S. Petr. Chrysol. ibid.*



teurs. Que le champ soit bien préparé, ni le bon grain, ni le laboureur, ni la rosée du ciel ne manqueront pas. Que si au contraire vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité, et qui demandent des fables et d'agréables rêveries : *Ad fabulas autem convertentur* (1); Dieu commandera à ses nues [de ne point pleuvoir sur vous (2)]; il retirera la saine doctrine de la bouche de ses prédicateurs, [et vous livrera à cette terrible famine de sa parole dont le prophète vous menace]. Il enverra en sa fureur des prophètes insensés et téméraires « qui disent : » La paix, où il n'y a point de paix (3), qui disent : » Le Seigneur, le Seigneur; et le Seigneur ne leur » a point donné de commission (4) ». Voilà le mystère que je promettois. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques; parce que les prédicateurs étant pour les auditeurs, les uns reçoivent d'en-haut ce que méritent les autres : *Hoc doctor accipit, quod meretur auditor* (5). Aimez donc la vérité, chrétiens, et elle vous sera annoncée : ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté : souhaitez d'entendre parler Jésus-Christ, et il fera résonner sa voix jusqu'aux oreilles de votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre attentifs; et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second rapport, chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoi-

(1) *I. Tim.* IV. 4. — (2) *Is.* V. 6. — (3) *Jerem.* VIII. 11. — (4) *Ezech.* XIII. 6. — (5) *S. Petr. Chrysol. ubi suprà.*

que par des voies différentes; l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi comme celui-là boit et mange son jugement, qui approchant du mystère prépare seulement la bouche du corps, et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur; ainsi celui-là reçoit sa condamnation, qui, écoutant parler Jésus-Christ, lui prête l'oreille au dehors, et bouche l'ouïe au dedans à cet enchanteur céleste : *Incantantis sapienter* (1).

Que si vous me demandez ici, chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle n'est peut-être pas celle que vous entendez : et il nous faut ici expliquer deux choses; combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'ame elle doit être.

Pour bien entendre, Messieurs, quelle doit être votre attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne; qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile. Nous devons donc être auditeurs dans l'intérieur : *Intus omnes auditorès sumus* (2). Le Fils de Dieu ne nous permet pas de prendre le titre de maîtres : « Que personne, dit-il, ne s'appelle maître; car il n'y a qu'un seul maître et un seul docteur » : *Unus est enim magister vester* (3). Si nous entendons cette parole, nous trouverons, dit

(1) *Ps.* LVII. 5. — (2) *S. Aug. Serm.* CLXXIX, *n.* 7, *tom.* V, *col.* 857. — (3) *Matt.* XXIII. 8.

saint Augustin (1), que nul ne nous peut enseigner que Dieu; ni les hommes, ni les anges n'en sont point capables : ils peuvent bien nous parler de la vérité, ils peuvent, pour ainsi dire, la montrer au doigt; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets : ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue. C'est en vain que l'on désigne avec le doigt les peintures de cette Eglise; c'est en vain que l'on remarque la délicatesse des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien, si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi, parmi tant d'objets qui remplissent notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si celui dont il est écrit, qu' « il éclaire tout » homme venant au monde (2) », n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement. Je puis bien vous montrer au doigt l'objet de la vue et adresser votre vue; puis-je vous donner des yeux pour les regarder? C'est donc en sa lumière que nous découvrons la différence des choses : c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le « sens de Jé» sus-Christ (3) », par lequel nous goûtons ce qui est de Dieu. C'est lui qui ouvre le cœur, et qui nous dit au dedans : C'est la vérité qu'on vous prêche; et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Voici, mes Frères, un grand secret » : *Magnum sacramentum, Fratres*; « Le son de la parole frappe

(1) *De peccat. mer. et remiss. lib.* 1, *n.* 37, *tom.* x, *col.* 20, 21. — (2) *Joan.* I. 9. — (3) *I. Cor.* II. 16.

» les oreilles, le maître est au dedans » : on parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur; *Sonus verborum nostrorum aures percutit, magister intus est* (1) : car il n'y a qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois : « Qui » a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute (2) ». Certainement, chrétiens, il ne parloit pas à des sourds; mais il savoit, ce divin docteur, qu'il y en a « qui » en voyant ne voient pas, et qui en écoutant » n'écoutent pas (3) »; qu'il y a des oreilles intérieures où la voix humaine ne pénètre pas, et où lui seul a droit de se faire entendre. Ce sont ces oreilles qu'il faut ouvrir pour écouter la prédication. Ne vous contentez pas d'arrêter vos yeux sur cette chaire matérielle; « celui qui enseigne les » cœurs a sa chaire au ciel (4) »; il y est assis auprès de son Père, et c'est lui qu'il vous faut entendre : *Ipsum audite.*

Ne croyez pas toutefois que vous deviez mépriser cette parole sensible et extérieure que nous vous portons de sa part. Car, comme dit excellemment saint Jean-Chrysostôme (5), Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'entendre et d'accomplir sa sainte parole, combien est éloigné de la pratique celui qui s'ennuie de l'explication? quand aura le courage de l'accomplir, celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui donnera son cœur, celui qui lui refuse jusqu'à ses oreilles? C'est une loi éta-

(1) *In Ep. Joan. Tract.* III, *n.* 13, *tom.* III, *part.* II, *col.* 849. — (2) *Matt.* XIII. 9. — (3) *Ibid.* 13. — (4) *S. Aug. loco mox citato.* — (5) *S. Chrys. de Mutat.* [illegible] *p.* 107 *et seq.*

blie pour tous les mystères du christianisme, qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens; et il l'a fallu en cette sorte, pour honorer celui qui, étant invisible par sa nature, a voulu paroître pour l'amour de nous sous une forme sensible. C'est pourquoi nous respectons, et l'eau qui nous lave, et l'huile sacrée qui nous fortifie, et la forme sensible du pain spirituel qui nous nourrit pour la vie éternelle. Pour la même raison, chrétiens, vous devez entendre les prédicateurs en bénissant ce grand Dieu, qui a tant voulu honorer les hommes; que, sans avoir besoin de leur secours, il les choisit néanmoins pour être les instrumens de sa puissance. Assistez donc saintement et fidèlement à la sainte prédication. Mais cette assistance extérieure n'est que la moindre partie de notre devoir; il faut prendre garde que de vains discours, ou des pensées vagues, ou une imagination dissipée, ne fassent tomber du cœur la sainte parole. Si, dans la dispensation des mystères, il arrive par quelque malheur que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, toute l'Eglise tremble, tout le monde est frappé d'une sainte horreur; et saint Augustin vous a dit que ce n'est pas un moindre mal de laisser perdre inutilement la parole de vérité.

Et en effet, chrétiens, Jésus-Christ qui est la vérité même n'aime pas moins la vérité, que son propre corps : au contraire c'est pour sceller de son propre sang la vérité de sa parole, qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontairement qu'il l'a exposé à tant d'outrages : il a



voulu au contraire que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Par conséquent il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention, que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, chrétiens, tremblons, quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-lui-en toute l'étendue, et écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsum audite*.

Mais il me semble que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs; bien loin de laisser perdre les sentimens, ils pèsent exactement toutes les paroles : non-seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance, et ils en savent remarquer au juste le fort ou le foible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostôme (1), on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes; le premier discours avec les suivans, le commencement avec le milieu; comme si la chaire étoit un théâtre où l'on monte pour disputer le prix du bien dire. Ainsi je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes Frères? où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle? où se fait cette secrète leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Evangile : « Quiconque a ouï » de mon Père et a appris, vient à moi (2) »? où se donnent ces enseignemens, et où se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle si fortement de

(1) *De Sacerd. l.* v, *n.* 1, *tom.* 1, *pag.* 415. — (2) *Joan.* vi. 45.

son Fils, où le Fils enseigne réciproquement à connoître son Père céleste? Ecoutez saint Augustin là-dessus dans cet ouvrage admirable de la Prédestination des Saints : *Valde remota est à sensibus carnis hæc schola, in qua Pater auditur vel docet, ut veniatur ad Filium* (1) : « Que cette école céleste dans » laquelle le Père apprend à venir au Fils, est éloi» gnée des sens de la chair! encore une fois, nous » dit-il, qu'elle est éloignée des sens de la chair, » cette école où Dieu est le maître »! *Valde, inquam, remota est à sensibus carnis hæc schola, in qua Deus auditur et docet.*

Mais quand Dieu même parleroit à l'entendement par la manifestation de la vérité, il faut encore aller plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit; parce qu'alors, dit saint Augustin (2), Dieu ne nous enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce; selon la lettre qui tue, non selon l'esprit qui vivifie. Donc, mes Frères, pour être attentif à la parole de l'Evangile, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugemens, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré où se

(1) *De Præd. SS. n. 13, tom. x, col. 799.* — (2) *De Grat. Chr. n. 15, tom. x, col. 237.*



tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où se donne le branle à ses mouvemens; c'est là qu'il faut se rendre attentif pour écouter Jésus-Christ. Si vous lui prêtez cette attention, c'est-à-dire si vous pensez à vous-mêmes, au milieu du son qui vient à l'oreille et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme qui viendra tout à coup vous percer le cœur, et ira droit aux principes de vos maladies. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit (1), que « la parole de Dieu est vive, efficace, » plus pénétrante qu'un glaive tranchant des deux » côtés; qu'elle va jusqu'à la moelle du cœur et jus- » qu'à la division de l'ame et de l'esprit; c'est-à- » dire, comme il l'explique, qu'elle discerne toutes » les pensées et les plus secrètes intentions du cœur ». Et c'est ce qui fait dire au même apôtre que la prédication est une espèce de prophétie : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem* (2) : « Celui qui » prophétise, parle aux hommes pour les édifier, » les exhorter et les consoler » ; parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous dérobons et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ, qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs, qui va mettre la main sur nos blessures : c'est alors qu'il faut faire ce que dit l'Ecclésiastique :

(1) *Heb.* IV. 12. — (2) *I. Cor.* XIV. 3.

Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet (1) : « Que l'homme habile en-
» tende une parole sage, il la louera aussitôt et il
» se l'appliquera ». Si le coup ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive et enfonçons-le plus avant. Que plût à Dieu que nous portassions le coup si avant, que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'ame (2). Mais encore n'est-ce pas assez; il faut que de la componction du cœur naissent les bons désirs, en sorte que les bons désirs se tournent en résolutions déterminées, que les saintes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ par une fidèle obéissance à sa parole. C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu a dit dans son Evangile : « Celui
» qui mange ma chair et boit mon sang, demeure
» en moi, et moi en lui (3) » : c'est-à-dire, que si nous sortons de la sainte table dégoûtés des plaisirs du siècle, si une sainte douceur nous attache constamment et fidèlement à Jésus-Christ et à sa doctrine ; c'est une marque certaine que nous y avons goûté véritablement combien le Seigneur est doux. Il en est de même, Messieurs, de la parole céleste, qui a encore ce dernier rapport avec la divine eucharistie, que comme nous ne connoissons si nous avons reçu dignement le corps du Sauveur, qu'en

(1) *Eccl.* XXI. 18. — (2) *Serm.* CCCLI, *n.* 7, *tom.* V, *col.* 1356. — (3) *Joan.* VI. 57.

nous mettant en état qu'il paroisse qu'un Dieu nous nourrit; ainsi nous ne remarquons que nous ayons bien écouté sa sainte parole, qu'en vivant de telle manière qu'il paroisse qu'un Dieu nous enseigne. Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentimens véritables par lesquelles un homme se trompe lui-même; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs, ni quelques désirs imparfaits : et afin de bien reconnoître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que ses œuvres : *Operibus credite* (1) : « Croyez aux œuvres ».

J'ai observé à ce propos, qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Eglise, je veux dire saint Jean-Chrysostôme (2), reproche souvent à ses auditeurs, qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques de même que si c'étoit une comédie. Comme je rencontrois souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvoit être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres, dangereuses en ce point, qu'elles ne plaisent point, si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans être de l'action et sans monter sur le théâtre. C'est en quoi ces spectacles sont à craindre, parce que le cœur apprend insensiblement

(1) *Joan.* x. 38. — (2) *De sacerd. lib.* v, *n.* 1, *tom.* 1, *p.* 415.

à se remuer de bonne foi. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui au fond sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvemens ne tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu : cette pitié qui causoit des larmes, cette colère qui enflammoit et les yeux et le visage, n'étoient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisoient toutefois les mêmes effets que les passions véritables; tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes.

Saint Augustin appréhende que « les choses inu- » tiles ne deviennent agréables » : *Ne fiant delectabilia quæ sunt inutilia;* combien plus que les objets ne plaisent, « s'ils sont dangereux » : *si periculosa* (1) ! Et on ne veut pas que nous disions que ces représentations sont très-dangereuses. Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont l'imitation même est si agréable ! Les impressions demeurent des passions du théâtre : celles de la parole spirituelle sont bien plutôt enlevées, le temporel les étouffe. Ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, foibles imitations des sentimens véritables, désirs toujours stériles et infructueux. La forte émotion s'écoule bientôt; la secrète impression demeure, qui dispose le cœur par une certaine pente. L'impression des sermons qui ne trouve rien de sensible à quoi elle puisse se prendre, est bien plutôt emportée. De telles émotions foibles, imparfaites,

(1) *De anim. et ejus orig. lib.* 1, *n.* 3, *tom.* x, *col.* 339.

qui



qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées dans un théâtre où l'on ne voit que des choses feintes, plutôt que devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paroît dans sa pureté. Quand le docte saint Chrysostôme craignoit que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie; c'est que souvent ils sembloient émus; il s'élevoit souvent dans son auditoire des cris et des voix confuses, qui marquoient que ses paroles excitoient les cœurs. Un homme un peu moins expérimenté auroit cru que ses auditeurs étoient convertis; mais il appréhendoit, chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre excitées par ressorts et par artifices : il attendoit à se réjouir quand il verroit les mœurs corrigées; et c'étoit en effet la marque assurée que Jésus-Christ étoit écouté.

Ne vous fiez donc pas, chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentimens, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché; vous n'avez encore écouté que l'homme; sa voix peut aller jusque-là; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, chrétiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu? vous le saurez par les œuvres. Car il faut apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure. Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité : elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous

savez : *Si doctrina dicenda est,... altiùs et interiùs,... ut non ostendat tantummodo veritatem, verùm etiam impertiat charitatem* (1). De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuvres. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De charitate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis* : « Pour » la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin que » l'on vous en parle » : *ipsi enim vos à Deo didicistis ut diligatis invicem* : « car vous avez vous-» mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les » autres » ; et il en donne aussitôt la preuve : « en » effet vous le pratiquez fidèlement envers les frères » de Macédoine » : *etenim illud facitis* (2). Ainsi la marque très-assurée que le Fils de Dieu vous enseigne, c'est lorsque vous pratiquez ses enseignemens; c'est le caractère de ce divin Maître. Les hommes qui se mêlent d'enseigner les autres, leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir; il n'appartient qu'à ce divin Maître, que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble et de savoir ce qu'il faut, et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere* (3). Si donc vous voulez être de ceux qui l'écoutent, écoutez-le véritablement, et obéissez à ses paroles : *Ipsum audite*. Ne vous contentez pas de ces affections stériles et infructueuses, qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées; de ces fleurs qui trompent toujours les espérances, qui ne

(1) *De Grat. Chr. n.* 14, *tom.* x., *col.* 236. — (2) *I. Thess.* iv. 9, 10. — (3) *S. Aug. loco mox citato.*

se nouent jamais pour donner des fruits; ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices : Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école, et de tels soldats de sa milice. Ecoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste, *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (1) : « Les enfans » d'Ephrem qui bandoient leurs arcs et préparoient » leurs flèches, ils ont été rompus et renversés au » jour de la bataille ». En écoutant la prédication, ils sembloient aiguiser leurs traits et préparer leurs armes contre leurs vices; au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettoient beaucoup dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans le combat : ils sembloient animés quand on sonnoit la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que pour écouter Jésus-Christ il faut accomplir sa sainte parole : il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences : il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la volupté, de la délicatesse, et les victimes de la curiosité publique; c'est pour affermir le règne de sa vérité; de sorte qu'il ne veut pas voir dans son école des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers : enfin il y veut voir des disciples

(1) *Ps.* LXXVII. 9.



qui honorent, par leur bonne vie, l'autorité d'un tel maître. « Je suis le Seigneur, dit-il, qui vous » enseigne des choses utiles, et qui vous conduis dans » la voie » : *Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via qua ambulas*(1). Et afin que nous craignions désormais de sortir de son école sans être meilleurs, écoutons comme il parle à ceux qui ne profitent pas de ses saints préceptes : *Ipsum audite :* Ecoutez, c'est lui-même qui vous parle : « Si » quelqu'un écoute mes paroles, et n'est pas soi- » gneux de les accomplir » ; *Non judico eum :* « je » ne le juge pas, car je ne viens pas pour juger le » monde, mais pour sauver le monde » : *non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum* (2). Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé : « Celui qui me méprise et » ne reçoit pas mes paroles, il a un juge établi » : *habet qui judicet eum.* Quel sera ce juge? « La pa- » role que j'ai prêchée le jugera au dernier jour » : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*(3) : c'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera ; la loi elle-même fera la sentence selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit : et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde. Ceci nous manquoit encore pour établir l'autorité sainte de la parole de Dieu : il falloit encore ce nouveau rapport entre la doctrine sacrée et l'eucharistie : celle-ci s'approchant des hommes, vient discerner les

(1) *Is.* XLVIII. 17. — (2) *Joan.* XII. 47. — (3) *Ibid.* 48.

consciences avec une autorité de juge ; elle couronne les uns, elle condamne les autres : ainsi la divine parole, ce pain des oreilles, ce corps spirituel de la vérité, ceux qu'elle ne touche pas, elle les juge ; ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne ; ceux qu'elle ne nourrit pas, elle les tue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous exhorte maintenant par un long discours. Ceux qui ont des oreilles chrétiennes préviennent par leurs sentimens ce que je puis dire ; et je m'assure que ces vérités évangéliques sont entrées bien avant dans leurs consciences. Mais si j'ai prouvé quelque chose, si je vous ai fait voir aujourd'hui cette alliance sacrée qui est entre la chaire et l'autel, au nom de Dieu, mes Frères, n'en violez pas la sainteté. Quoi, pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, des contenances de mépris, un murmure et quelquefois un ris scandaleux déshonore publiquement la présence de Jésus-Christ! Temples augustes, sacrés autels, et vous saints tabernacles du Dieu vivant, faut-il donc que la chaire évangélique fasse naître une occasion de manquer à l'adoration qui vous est due! Et nous, chrétiens, à quoi pensons-nous? quoi! voulons-nous commencer d'honorer la chaire par le mépris de l'autel? est-ce pour nous préparer à recevoir la sainte parole, que nous manquons de respect à l'eucharistie? Si vous le faites désormais, j'ai parlé en l'air, et vous ne croyez rien de ce que j'ai dit. Mes Frères, ces mystères sont amis; ne soyons pas assez téméraires pour en rompre la société. Adorons Jésus-Christ avant qu'il nous parle :

contemplons en respect et en silence ce Verbe divin à l'autel, avant qu'il nous enseigne dans cette chaire. Que nos cœurs seront bien ouverts à la doctrine céleste par cette sainte préparation! Pratiquez-la, chrétiens; ainsi notre Seigneur Jésus-Christ puisse être votre docteur; ainsi les eaux sacrées de son Evangile puissent tellement arroser vos ames, qu'elles y deviennent une fontaine qui rejaillisse à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit! *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA II.e SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR L'HONNEUR.

Puérilité de l'honneur qu'on recherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Etendue prodigieuse des vanités ; leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes. Matt. XXIII. 5.

JE me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugemens, se rendent si fort dépendans de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de



l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur, et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avoient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentimens d'autrui, des affaires qu'ils auroient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, chrétiens, que méditant l'évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

L'HONNEUR fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel

usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion; et quand je considère attentivement les divers événemens des choses humaines, il me paroît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentimens, qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne seroit pas honorée; par exemple dans la vertu, dans la force et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, Messieurs, l'honneur attaché à toute sorte de choses. Qui ne seroit surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvoit pas en arriver



d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est foible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il étoit absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout-à-fait foible, ni tout-à-fait dépravé, il falloit bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même foiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, Messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons: premièrement du prix et de la valeur; et par-là les choses vaines seront décriées: secondement la conformité avec la raison; et par-là les vices perdront leur crédit: troisièmement l'ordre nécessaire; et par-là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'Apôtre nous avertit, que nous devons être enfans en malice (1); mais il ajoute, Messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentimens; c'est-

(1) *I. Cor.* XIV. 20.

à-dire, qu'il y a en nous des foiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfans en simplicité et en innocence. Il considéroit, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main; néanmoins nous ne sommes jamais tout-à-fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les foiblesses et les sentimens de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornemens de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné, quand il assemble pour ainsi dire autour de lui ce que la nature a de plus rare. « Comme si c'étoit là, dit saint Augus- » tin (1), le souverain bien et la richesse de l'homme, » que tout ce qu'il a soit riche et précieux excepté

(1) *De civit. Dei, lib.* III, *cap.* I, *tom.* VII, *col.* 59.

» lui-même » : *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Jean-Chrysostôme en rend cette raison excellente, dans la quatrième Homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles. Je ne puis, dit-il (1), comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostôme me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'étoit la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédoit noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisoit sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvoit tout ensemble et grande et heureuse en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendoit tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendoit aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandoit jusque

(1) *Hom.* IV *in Matt. tom.* VII, *pag.* 65, 66.

sur les sens une joie divine. L'homme avoit en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissoit lui étoient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle étoit la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avoit la plénitude, ainsi en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fond, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenoit attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartemens qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

« Il passe comme un songe, et il ne court aussi » qu'après des fantômes ». Que s'il est vrai ce que nous dit saint Jean-Chrysostôme (1), que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans; que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu, où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et par un juste retour cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étoient simplement que vanités, elles ne nous contraindroient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout-à-fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici des aumônes? les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers, pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté, mais enfin

(1) *Homil.* I *in Ep.* II *ad Thessal. tom.* XI, *p.* 514.

vous

vous voulez paroître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paroît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât; et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornemens du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savans, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornemens du monde. Mais qui les pourroit supporter, lorsqu'aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornemens de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrois n'avoir que ces plaintes, je ne les porterois pas dans



cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots, elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocens de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

SECOND POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur; puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont

quelque mélange de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornemens, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord; et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance. Car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean-Chrysostôme en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque (1), n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passans, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. [Ceux que le monde con-

(1) *Homil.* II, *in Act.* tom. IX, p. 22.

sidère,] ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes; leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux; c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paroître avec honneur dans le monde. Par exemple est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Eglise, et une ame à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois, depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathêmes de l'Eglise, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines : et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paroît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense; ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande

vertu dans le monde que de savoir divertir; on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche; si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie; et n'avons-nous pas vu le monde poli, traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avoient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice. Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connoissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connoît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu protecteur de la vertu ne souffrira pas long-temps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (1) : « J'ai découvert Esaü, j'ai dépouillé cet homme du monde de ces vains prétextes dans lesquels il s'enveloppoit : j'ai manifesté toute sa honte, et il ne peut plus se cacher ». Car dans ce règne de la vérité et de la justice, on ne se paiera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action; et tout l'honneur, que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Eveillez-vous donc, chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable; et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'étoit plus aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant

(1) *Jerem.* XLIX. 10.

maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrois bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit; et d'autre part la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre; que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus* (1). Au contraire saint Augustin a sagement prononcé, que « vouloir faire le bien et ne vouloir pas qu'on nous » en loue, c'est vouloir que l'erreur prévale, c'est » se déclarer ennemi de la justice publique, et s'op- » poser au bien général des choses humaines, qui » ne sont jamais établies dans un meilleur ordre, » que lorsque la vertu reconnue reçoit l'honneur » qu'elle mérite (2) ». D'ailleurs on ne peut douter qu'il ne soit digne d'un homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité

(1) *Plin. Epist. lib.* III, *Epist.* XXI. — (2) *De Serm. Dom. lib.* II, *n.* 1, *tom.* III, *part.* II, *col.* 201.

n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondemens sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes Frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'ame et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une ame bien née cette honte des louanges naturelle à la vertu; je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connoît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : *Attendite ne justitiam vestram*

faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis (1) : « Prenez garde de ne faire pas vos bonnes œuvres » devant les hommes pour en être regardés » : voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte. *Orationem tuam fac esse mysterium* (2) : et ainsi des autres : voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde : il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même : il ne veut pas que « la gauche sache » l'aumône que fait la droite (3) » ; enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean-Chrysostôme compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il (4), au théâtre ; on ne la produit pas dans les assemblées ; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs dangereuses flatteries ; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face : elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie. Car, mes Frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paroître au jour, que le vice même ne s'en attribue. Ainsi

(1) *Matt.* VI. 1, 6. — (2) *S. Chrysost. Homil* XIX, *in Matt. n.* 3, *tom.* VII, *pag.* 248. — (3) *Matth.* VI. 3. — (4) *In Matt. Homil.* LXXI, *tom.* VII, *p.* 698.



cuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin toute entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Etre. En effet cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement? *Labia nostra à nobis sunt* (1): « Nos lèvres sont de nous-mêmes »; et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde. Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon? *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (2); « Tout ce grand » domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, » et je me suis fait moi-même ». Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes: « C'est notre main vigoureuse qui a fait hautement » ces choses » : *Manus nostra excelsa* (3).

Malheur à la créature, qui faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de

(1) *Ps.* XI. 5. — (2) *Ezech.* XXIX. 3. — (3) *Deut.* XXXII. 27.

Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe; car c'est lui dont il est écrit, « qu'il réprouve les desseins des » peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entre- » prises des grands (1), et qu'il est terrible en con- » seils par-dessus les enfans des hommes (2) ». C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe (3), qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu (4), qui renverse un Nicanor par une poignée de gens « qu'il regardoit comme rien »; *quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré (5); qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyoit pouvoir dominer aux flots de la mer; *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare* (6). Et quand aurois-je fini, si j'entreprenois de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce Monarque du monde!

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache

(1) *Ps.* XXXII. 10. — (2) *Ps.* LXV. 4. — (3) *Is.* XLV. 1. — (4) *Act.* XII. 23. — (5) *II. Mach.* VIII. 35. — (6) *Ibid.* IX. 8.

aux événemens et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand Roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande ame d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire: c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Différentes espèces d'honneur. Estime que nous devons faire de bonne opinion des hommes : combien et comment nous devons ıvailler à nous la concilier et à nous y maintenir.

ɹ'HONNEUR peut être considéré en deux manières : o il peut être pris pour le crédit et l'autorité que onnent les emplois, les charges, la faveur des :ands : 2.o pour la bonne opinion que l'on a de ous. Cette dernière sorte d'honneur est un moyen ısez ordinaire pour parvenir à l'autre ; et la première ous donne de grands avantages pour entretenir :lle-ci.

C'est de cette dernière espèce d'honneur que je rétends parler, et rechercher quelle estime nous ı devons faire, jusques à quel point nous sommes bligés de nous le conserver, comment nous nous y evons maintenir, lorsqu'on nous le veut ravir.

J'appelle l'honneur en ce sens, l'estime que les ommes font de nous pour quelque bien qu'ils y onsidèrent : mais il faut ici user de distinction ; car u ils se trompent dans l'opinion qu'ils en ont, ou s jugent véritablement. Ils jugent véritablement, et estime qu'ils font de nous est bien fondée, lorsque

la chose qu'ils prisent en nous nous convient effectivement, et qu'elle est digne de louange : c'est là le véritable et solide honneur : par exemple, lorsqu'on nous estime, ou pour les bonnes qualités du corps, comme la force, la disposition ; ou pour les dons de l'esprit, comme l'éloquence, la vivacité, la science. Mais comme ces avantages d'esprit et de corps sont de telle nature qu'ils peuvent être appliqués au mal, et qu'il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne seroit plus vertu si l'on en faisoit un mauvais usage ; il s'ensuit que la vertu seule est essentiellement digne de louange, et par conséquent que le véritable honneur est attaché par nécessité à la pratique que nous en faisons. Aussi est-ce pour cette raison que les autres avantages de corps et d'esprit sont dignes d'honneur, par la disposition et facilité qu'ils nous donnent pour mettre en pratique ce que la vertu ordonne, comme la bonne disposition du corps pour être en état de s'employer plus utilement à la défense de sa patrie : tellement que le véritable honneur est attaché à la vertu seule, ou bien se rapporte à elle. Après avoir considéré cet honneur que l'on nous défère, fondé sur un jugement véritable, il faut maintenant regarder celui qui est appuyé sur l'erreur.

Il n'y a qu'une vérité et qu'un droit chemin, mais on peut s'égarer par diverses voies ; tellement qu'à cet honneur solide qui a fondement sur la vérité, nous en pouvons opposer trois autres espèces qui seront fondées sur l'erreur. Car on peut se tromper en trois manières dans l'estime qu'on fait de nous : 1.° en nous attribuant des choses louables qui ne nous

nous conviennent pas : 2.° en nous louant pour des choses que nous avons en effet, mais qui ne méritent pas de louange : 3.° en joignant l'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire, en nous honorant pour une chose que nous n'avons pas et qui n'est pas digne d'être honorée. D'où il paroît que le véritable honneur devant joindre ensemble nécessairement une estime raisonnable et de la chose et de la personne, le faux honneur au contraire se peut former en ces trois manières que nous avons remarquées : en la première on se trompe quant à la personne, en la seconde on erre en la chose ; en la troisième on juge mal et de la personne et de la chose. Cette division est juste et partage également le sujet.

Cela étant ainsi supposé, venons maintenant à considérer quelle estime nous devons faire de l'honneur ; et pour cela il faut comparer, 1.° toutes ces sortes d'honneur ensemble, 2.° les comparer avec la vertu, 3.° avec la vie, 4.° avec les richesses. Ensuite nous regarderons comment un homme sage le peut ravir aux autres, et comment il le peut défendre pour lui-même.

Pour comparer ces honneurs entre eux, la première remarque que nous avons à faire, c'est que l'un nous a semblé véritable et les autres nous ont paru faux. Mais il faut craindre ici l'équivoque, en ce que celui que nous appelons faux honneur ne laisse pas en un sens de pouvoir être nommé véritable. Car encore que l'on m'honore sans que j'en sois digne, il est vrai néanmoins que l'on m'honore sincèrement, et en ce sens l'honneur qu'on me rend est véritable, parce qu'il est sincère ; mais on peut

aussi l'appeler faux honneur, en tant qu'il n'a point d'autre appui qu'un faux jugement que l'on fait de moi et une estime contraire à la vérité. De là il est aisé de juger combien le véritable honneur est à estimer au-dessus de l'autre, n'y ayant nulle proportion entre une opinion raisonnable et une opinion mal fondée. On pourroit même douter si l'honneur qu'on nous rend par erreur est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable; mais néanmoins le contraire semble être assuré par ce que nous venons de dire. Car encore, par exemple, que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue; et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu : c'est donc une espèce de bien qu'on me fait de me croire plus que je ne suis; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en m'attribuant plus que je ne possède.

Toutefois dans cet avantage que nous recevons il y a un mal mêlé, qui est l'erreur; et cela fait que l'honneur qu'on me rend n'est pas digne de grande estime, et même qu'il ne peut pas être désiré par un homme sage.

Maintenant, pour connoître au vrai combien nous devons priser l'honneur qu'on nous rend par erreur, il le faut décider par la qualité de l'erreur qui en est le principe. De cette sorte il est aisé de voir que l'erreur la moindre de toutes, est celle qui ne regarde que la personne : par exemple, lorsqu'on

croit vertueux celui qui ne l'est pas; le second degré est de se tromper en la chose, comme en croyant vertu ce qui ne l'est pas; le troisième et le plus mauvais, c'est de juger faussement de l'un et de l'autre, c'est-à-dire et de la chose et de la personne.

Au premier genre d'erreur encore qu'on se trompe pour la personne, il est clair qu'on ne lui fait point de tort; au contraire on lui donne plus qu'il ne lui appartient : au second on ne fait pas tort à la personne, mais on fait injure à la raison et à la vérité en croyant raisonnable ce qui ne l'est pas : au troisième on fait tort à la vérité et à la personne qu'on déshonore en pensant l'honorer. Nul homme ne doit désirer qu'on lui rende cette dernière sorte d'honneur qui est une véritable injure. Nous ne devons non plus désirer ni estimer le second, qui fait un tort notable à la vérité et à la raison, ni souffrir qu'on nous estime aux dépens de l'une et de l'autre : autrement nous nous préférerions à elle, ce qui est insupportable. Reste donc à examiner le premier honneur, dont l'erreur ne fait préjudice ni à la raison ni à la personne.

Premièrement on pourroit douter si l'honneur que l'on nous rend ainsi par erreur, et pour des bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable. Néanmoins le contraire semble être assuré par les choses que nous avons dites; car encore que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue, et cela sans doute c'est

un avantage. Si c'est un mal pour moi que de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu. C'est donc une espèce de bien que cela soit caché par la bonne opinion que l'on en a; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en me croyant plus que je ne suis. Mais peut-on se réjouir d'un tel honneur? Il paroît qu'on le peut, puisque c'est une espèce de bien; et il semble d'ailleurs qu'il n'est pas permis et que la raison ne souffre pas qu'on se réjouisse de l'erreur d'autrui. A cela il est aisé de répondre qu'il y a des erreurs qui nuisent beaucoup à ceux qui les ont, et d'autres qui ne leur nuisent pas. Celui qui croit vertu ce qui ne l'est point est tombé dans une erreur fort préjudiciable; et ne connoître pas la vertu c'est un mal qu'on ne doit jamais désirer même à son plus grand ennemi, ni se réjouir quand il lui arrive. Mais il n'y a pas grand mal pour un homme que de croire qu'un autre soit vertueux, bien qu'en effet il ne le soit pas; au contraire ce peut être un bien. Car il est de la prudence de ne pas précipiter son jugement; et il est de l'humanité de présumer plutôt le bien que le mal. Si donc l'on m'estime vertueux sans que je le sois, cela ne faisant aucun tort à celui qui le croit, non plus qu'à la vertu qu'il pense honorer en ma personne; rien ne m'empêche d'avoir quelque joie de cette erreur innocente, pour l'avantage qui m'en revient.

Encore qu'à vrai dire cet avantage nous doit être peu considérable; car c'est se repaître de peu de chose que de se croire relevé par l'erreur d'autrui :

ı contraire plus on estime le bien que l'on s'ima-
ne être en nous, plus nous devons être mal satis-
its de nous-mêmes de ce que nous sentons qu'il
ous manque. Ainsi le moins que puisse faire un
omme que l'on honore de cette sorte, c'est de
cevoir cet honneur sans s'en estimer davantage,
de souhaiter, pour l'amour de ceux dont le juge-
ent lui est si favorable, qu'ils cessent de se trom-
er dans leur opinion, non par la connoissance
u'ils pourront prendre de ses défauts, mais par le
glement que lui-même apportera à ses mœurs.
il a d'autres pen ées, et qu'il tourne tous ses soins
tromper le monde sans rechercher jamais le so-
le, il sera du nombre de ceux qui sont appelés
ypocrites, qui, outrageant la vertu dans leurs
œurs, abusent de son image qui leur sert de montre
our se concilier la faveur des hommes.

Après avoir considéré combien nous devons priser
honneur en lui-même, par la comparaison que
ous avons faite de toutes les espèces d'honneur
ntre elles; voyons combien il doit être prisé à l'é-
ard des autres biens, et premièrement de la vertu.

La vertu est une habitude de vivre selon la rai-
on : et comme la raison est la principale partie de
homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand
ien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux
ue les richesses, parce qu'elle est notre véritable
ien; elle vaut mieux que la santé du corps, parce
u'elle est la santé de l'ame; elle vaut mieux que la
ie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il seroit
eilleur de n'être pas homme que de ne vivre pas
n homme, c'est-à-dire ne vivre pas selon la raison,

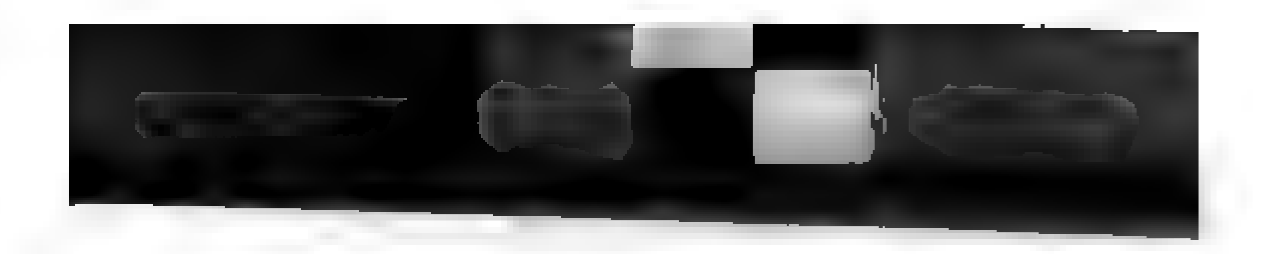
et faire de l'homme une bête; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux sans comparaison que le sembler être; il vaut mieux être riche que de sembler riche; être sain, être savant que de sembler tel; il vaut donc mieux sans comparaison être vertueux que de le paroître, et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur.

Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas estimer assez la vertu : or celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir, parce qu'on la perd en la méprisant.

Il y a certaines choses qui n'ont de grandeur qu'en tant qu'on les voit, par exemple les habits magnifiques. Ces choses d'elles-mêmes sont de peu de prix, et infiniment au-dessous de tous les autres biens qui ont quelque valeur en eux-mêmes. C'est donc ravaler trop indignement la vertu, qui est le plus grand bien de l'homme, que de la mettre parmi les biens du dernier ordre que la seule opinion fait valoir.

De là il s'ensuit que l'homme parfaitement vertueux peut bien se passer de l'honneur; parce que la vertu lui apprend que son bonheur ne dépend pas de l'opinion des autres, et qu'il peut se passer de ce qui est hors de lui, surtout étant bien en lui-même: or la vertu le met en cet état.

Quoique l'honneur ne lui soit point nécessaire, il peut toutefois le désirer, 1.° pour soi, 2.° pour les autres, 3.° pour tout le public. Pour soi, parce qu'il est bon d'avoir l'amitié des hommes ses semblables,



à cause du bien de la société; or l'amitié s'entretient principalement par l'estime. Pour les autres, parce que c'est un acte de justice d'honorer les hommes qui font profession de la vertu; et cet acte de justice nous devons être bien aises que les autres le pratiquent. Pour tout le public, parce que cela est de bon exemple et anime à la vertu. Mais peut-il désirer l'honneur avec empressement? sans doute il ne le peut pas. Car ce seroit le croire trop nécessaire, et trop déroger à la suffisance de la vertu : d'où vient que les hommes sont portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on témoigne plus d'ardeur à le poursuivre, par un certain sentiment qu'ils ont conçu naturellement, que cet empressement pour l'honneur diminue beaucoup la vertu. Il faut donc que celui qui a un véritable désir d'honneur, se contente de le rechercher en faisant de bonnes actions.

Nous sommes arrivés à la question la plus délicate qui consiste à comparer l'honneur à la vie; et pour en juger sainement, il faut présupposer avant toutes choses que pour honorer le don de Dieu et de la nature, nous devons croire que la vie est un bien fort considérable, et l'horreur que témoigne toute la nature de la mort et du non être, montre que l'être et la vie sont sans doute un grand avantage.

Toutefois deux considérations diminuent beaucoup de son prix. 1.° L'une des qualités du bien, c'est d'avoir quelque consistance : or la vie n'a rien d'assuré, et tôt ou tard il faudra la perdre. 2.° Une autre qualité du bien, c'est qu'on puisse le goûter avec quelque joie, sans quoi il n'a plus pour nous de douceur : or la vie est exposée à tant de maux,

qui surpassent en toute façon tout le bien dont elle est capable, qu'on ne peut très-souvent y sentir aucune satisfaction, et que la crainte seule de tant de maux qui nous menacent étourdit le sentiment de la joie.

Mais il y a encore quelque chose de plus pressant. C'est qu'encore que notre vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous seroit à charge, si nous ne faisions simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les momens : de là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul suffiroit pour nous rendre la vie insupportable.

Par-là il paroît clair que la vie ainsi seule et dénuée ne seroit pas un grand bien pour nous, et qu'elle ne nous doit sembler bien qu'en tant qu'elle nous donne le moyen de goûter les autres. Mais ces biens que la vie nous fait goûter, il faut que ce soit la raison qui nous les présente et qui en fasse le choix, puisqu'ainsi que nous avons dit, il vaut mieux sans comparaison ne pas vivre que ne pas vivre selon la raison.

Il s'ensuit donc de là que tant qu'un homme peut avoir dans la vie une satisfaction raisonnable selon le sentiment de la nature, il ne doit point préférer la mort à la vie, bien moins encore désirer la mort, mais l'attendre seulement avec patience.

Les choses étant ainsi supposées, voyons quelle force a l'honneur pour donner à la vie cette satisfaction raisonnable, et si la privation de ce bien peut nous ôter tellement toute la douceur de vivre, que

la perte de notre vie nous semble moins dure que celle de notre honneur. Pour cela repassons sur les quatre degrés d'honneur que nous avons remarqués d'abord, dont le premier a son fondement sur la vérité, et les trois autres sur l'opinion.

Premièrement il suit de ce que nous avons dit, que lorsqu'on estime en nous ce qui n'est pas digne d'estime, la satisfaction qui en peut naître en notre esprit n'est pas de la nature de celles que nous devions désirer dans notre vie, parce qu'elle n'est pas raisonnable, ainsi qu'il a déjà été dit.

Pour l'honneur qu'on nous rend à cause de quelque vertu que l'on croit en nous, bien qu'en effet elle n'y soit pas, il ne doit pas nous donner une satisfaction considérable; parce que, ou nous connoissons notre manquement; et alors notre jugement propre, qui dément celui des autres, empêche, si nous sommes sages, qu'il ne nous satisfasse beaucoup; ou nous ne le connoissons pas, et alors cette satisfaction n'est pas raisonnable, puisqu'elle ne provient que du peu de connoissance que nous avons de nous-mêmes.

Par conséquent l'honneur qu'on nous rend pour de véritables actions vertueuses semble être le seul désirable, et il contribue infiniment à la satisfaction raisonnable qu'un homme sage peut rechercher. Car encore que le jugement des autres, considéré en lui-même, ne doive pas, ce semble, contribuer beaucoup à notre bonheur, qui doit dépendre principalement de ce que nous jugeons nous-mêmes avec raison, toutefois le concours de plusieurs personnes qui nous estiment nous est non-seulement

par opinion, mais encore par effet, très-avantageux par les bons effets qu'il produit; c'est ce qu'il faut expliquer un peu plus à fond.

Après le bien de la vertu, qui nous met en bon état en nous-mêmes, ce que je considère le plus dans la vie, c'est le bien de la société qui nous y met avec les autres. Ce bien de la société fait sans doute l'un des plus grands agrémens de la vie. Or nul ne peut ignorer que la bonne estime que l'on a de nous ne soit ici de fort grande considération, à cause de la liberté qu'elle nous donne dans les honnêtes compagnies, des avantages qu'elle nous procure dans les affaires, des entrées qu'elle nous ouvre pour faire des amis, pour les conserver, pour les servir, pour leur plaire : tout cela sont des biens effectifs, qu'un homme sage doit estimer tels. Que si l'on n'a pas de nous bonne estime, on n'a ni amitié ni confiance en nous, et nous sommes privés de la plupart des commodités qu'apporte la société, à laquelle il semble que nous ne tenons par aucun lien. C'est dans cette considération particulière que l'honneur me paroît un bien excellent; et je le trouve en ce sens de telle valeur que je ne doute pas qu'un homme de bien ne puisse le préférer à sa vie, et qu'il ne le doive même en quelques rencontres. Car quand il y iroit de sa vie, il ne doit rien faire qui puisse justement être blâmé; et quand il n'encourroit aucun blâme, il peut et doit souvent hasarder sa vie pour faire des actions de vertu plus glorieuses. Par exemple un homme n'est pas toujours blâmé pour ne pas exposer sa vie à la guerre pour le service de son prince et de sa patrie;

il peut néanmoins le faire pour se rendre plus digne d'honneur.

Mais quoiqu'en ces rencontres la vertu et l'honneur soient inséparables, l'homme sage doit prendre garde à regarder principalement la vertu, parce qu'elle doit toujours marcher la première. Ce que l'homme sage donne à la vertu, il le donne à la vérité et à la raison certaine; mais ne faut-il pas aussi regarder s'il ne peut pas donner quelque chose à l'opinion et à la raison vraisemblable? Les hommes ordinairement, pour ne savoir pas les véritables motifs, en jugent par les présomptions, de ce qui se voit souvent en pareilles rencontres; et c'est ce que j'appelle ici vraisemblance. Un homme fait grande dépense, il est vraisemblable qu'il est libéral; mais peut-être que ce n'est pas tant libéralité qu'une somptuosité mal réglée. Celui-là voit son ami intime dans le péril, il ne se hasarde pas pour l'en retirer, on juge vraisemblablement qu'il est timide; mais peut-être que dans l'apparence qu'il voyoit que son secours seroit inutile, il a jugé nécessaire de se conserver pour sauver la famille de cet ami, qu'il sait n'avoir d'appui qu'en lui seul. Un homme fait de grandes épargnes, il est vraisemblable qu'il est avare; mais c'est qu'il prévoit une grande affaire de l'état ou de sa maison, où l'argent qu'il amasse sera nécessaire : c'est un effet de sa prévoyance. Comme ces sortes d'opinions vraisemblables font souvent la principale partie de l'estime qu'on fait de nous, il nous faut ici rechercher quelle estime en doit avoir un esprit bien fait. Je crois très-assuré qu'il doit peu déférer à ces vraisem-



blances, quand il voit en son sentiment quelque chose de plus certain. Autrement il faut avouer qu'il se laisseroit gêner par les opinions des autres, plus que ne le permet l'honnête liberté qu'un homme sage doit réserver à son jugement; et cette foiblesse, de s'abandonner à ce que les autres trouvent vraisemblable, au préjudice de ce qu'il voit de plus certain, marque qu'il recherche l'honneur trop bassement, qu'il le veut briguer comme par faveur, au lieu qu'un homme qui a le cœur bon veut le mériter par justice.

Quand donc, sous le prétexte de la vraisemblance, on nous veut engager contre la vertu, il faut, sans consulter, que les apparences cèdent à la solide raison. Ainsi quoiqu'on puisse juger avec vraisemblance que vous manquez de fidélité en vous séparant d'un ami, vous n'en devez point faire de difficulté, lorsque son amitié est préjudiciable au salut de votre patrie, qui est un bien plus considérable qu'une affection particulière.

Que s'il arrive des rencontres où y ayant deux partis à prendre, la vertu se trouve dans l'un et dans l'autre, comme dans l'exemple que j'ai rapporté de mon ami que je vois en péril, soit que je m'expose pour le sauver, soit que je me conserve pour sa famille, je donne une marque de fidélité. Alors je manque à ce que je dois, si ce que les autres croient de plus vraisemblable m'empêche de me porter hardiment à ce que ma conscience me montre de plus utile. Il faut néanmoins remarquer ici qu'où il s'agit d'assister les autres, nous devons ordinairement préférer les moyens qu'ils nous proposent à ceux

que nous avions médités, quoique ceux-ci nous semblent meilleurs, parce que l'incertitude des événemens nous oblige souvent pour notre décharge de les servir à leur mode.

Dans les choses purement indifférentes, comme dans la dépense de table, d'habits et autres semblables, il me semble qu'un homme sage, ayant mesuré ce qu'il peut, donnera quelque chose, 1.° à la coutume, 2.° à son humeur et à celle des siens. Mais s'il est extrêmement avisé, il considérera exactement ce qui conduit le mieux à la fin qu'il s'est proposée.

L'homme sage, qui agira selon ces maximes en ce qui regarde l'honneur, en pourra sans doute tirer une satisfaction raisonnable; surtout s'il se modère de telle sorte, qu'en désirant se mettre en bonne estime dans l'esprit des autres, il ne se rende point esclave de leurs passions et de leurs sentimens; autrement il n'y auroit pour lui aucune douceur, puisqu'un honnête homme n'en trouve jamais en ce qui le met dans la servitude.

Ce n'est pas assez d'avoir reconnu combien l'honneur peut contribuer à la satisfaction raisonnable qu'on doit désirer dans la vie, si nous n'examinons encore combien il y est nécessaire, et jusques à quel point on s'en peut passer. L'honneur ne peut être ravi par force, parce que c'est une opinion; or les opinions ne sont pas forcées : donc la violence ne peut jamais être employée pour rétablir son honneur, parce que le principe de la nature ne « permet la force que contre la force » : *Vim vi repellere licet.* Un homme nous donne un soufflet; ce n'est pas lui proprement qui nous déshonore, mais





ceux qui nous font l'injustice de nous en estimer moins pour avoir été exposés à la violence.

Il n'est pas permis d'inventer une calomnie contre un homme qui nous déshonore. On peut se récompenser de l'argent qui nous est volé, en prenant autant de notre ennemi, sans lui faire injustice, parce qu'il a véritablement telle somme qui ne lui appartient pas, et que vous avez droit de la répéter de lui par une action bien fondée : or ici l'honneur que vous lui ôtez lui appartient légitimement, puisque nous supposons que c'est une calomnie que vous inventez, et vous ne pouvez avoir aucune action légitime, pour lui ôter son bien : donc il n'y a point de compensation.

I.er SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA II.e SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR LA PROVIDENCE.

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux : raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchans. Sentimens que la foi de la Providence doit nous inspirer.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.

Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourmens. Luc. XVI. 25.

Nous lisons dans l'Histoire sainte (1) que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui te-

(1) *III. Reg.* XV. 17 — 22.



noit en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse; mais qu'il en fit servir les matériaux, pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

Je médite aujourd'hui, Messieurs, de faire quelque chose de semblable; et dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paroît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchans. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable, c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contens de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours que j'expliquerai plus à fond, après que nous aurons imploré, etc.

Le

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze (1), contemplant la beauté du monde dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. Il avoit appris de Moïse que ce divin architecte, à mesure qu'il bâtissoit ce grand édifice, en admiroit lui-même toutes les parties; *Vidit Deus lucem quod esset bona* (2); « Dieu vit que la lumière étoit bonne » : qu'en ayant composé le tout, il avoit encore enchéri, et l'avoit trouvé « parfaitement beau » ; *Et erant valdè bona* (3) : enfin qu'il avoit paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises, et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieroient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains; afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devoit prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avoit tant aimé à faire, et ce qu'il avoit lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers et particulièrement le genre humain est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des

(1) *Orat.* XXXIV, *tom.* I, *p.* 557. — (2) *Genes.* I. 4. — (3) *Ibid.* 31.

lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidens inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événemens qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la Cour la plus auguste du monde! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne. Car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connoître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux princes (1) pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instrumens de la conduite supérieure : et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un état par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses.

(1) *Deut.* XXXIV. 9.

Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même, ou quelque injustice qui paroisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune; mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événemens que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement venons à nous-mêmes, et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentimens qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvemens, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde; et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine

façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paroître un visage avec ses linéamens et ses proportions, où il n'y avoit auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « J'ai vu que l'on ne commet pas ordinai-» rement, ni la course aux plus vîtes, ni les affaires » aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux; » mais que c'est le hasard et l'occasion qui donne » tous les emplois, qui règle tous les prétendans » : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum;... sed tempus casumque in omnibus* (1). J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent éga-» lement à l'homme de bien et au méchant, à ce-» lui qui sacrifie et à celui qui blasphême ». *Quod universa æquè eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt* (2). Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

(1) *Eccles.* IX. 11. — (2) *Ibid.* 2, 3.

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y a point » de Dieu », ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (1). Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, » sous le soleil l'impiété en la place du jugement, » et l'iniquité dans le rang que devoit tenir la jus- » tice » : *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem* (2). C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvoit pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvoit penser Salomon en considérant un si grand désordre ? Quoi, que Dieu abandonnoit les choses humaines sans conduite et sans jugement ? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement : « Aussitôt j'ai dit en mon cœur : » Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le » temps de toutes choses ». *Et dixi in corde meo :*

(1) [illegible] (2) *Eccles.* III. 16.

Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit (1).

Voici, Messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard ; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore *établi*, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu ; c'est la grande maxime d'état de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité ; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paroître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse ; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi ? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, ce sera le » temps de chaque chose » : *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels ; c'est Jésus-

(1) *Eccles.* III. 17.

Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême, qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels; elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connoissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur les-

quelles les yeux toujours vigilans de sa Providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis* (1)? « N'êtes-vous pas beaucoup plus » qu'eux » ? Que s'il vous paroît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice; songez à l'éternité de ce premier Etre : ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des momens; et il faut la durée entière du monde pour développer tout-à-fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vîte, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchans. *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii et coronentur omnes boni* (2). Il ne seroit pas raisonnable; laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité, et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Jungere æternitati Dei, et cum illo æternus isto* (3).

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarde-

(1) *Matt.* VI. 26. — (2) *S. Aug. in Ps.* XCI, *n.* 8, *tom.* IV, *col.* 986. — (3) *Ibid.*

rons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchans; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paroître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la » fin des siècles, il ne précipite pas le discerne» ment qui en est une condition nécessaire » : *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem* : « Il se montre » presque égal sur toute la nature humaine, et les » biens et les maux qu'il envoie en attendant, sur » la terre, sont communs à ses ennemis et à ses en» fans » : *Æqualis est interim super omne hominum genus, et indulgens, et increpans, communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis* (1). Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la foiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains momens dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connoît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ah! il ne précipite

(1) *Apolog. n.* 41.

pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement; pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir; il ne s'émeut pas de leurs reproches : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus* (1) : « parce » qu'il voit que son jour doit venir bientôt ».

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchans, il laisse souffrir de grands maux aux justes : et quand un tel désordre ne dureroit qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux : il y en a de deux sortes : il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! la santé est un bien; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains

(1) *Ps.* XXXVI. 13.

maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchans goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes; c'est pourquoi il fera un jour le discernement : mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il falloit certainement, dit saint Augustin (1), que la justice divine prédestinât certains biens aux justes auxquels les méchans n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchans des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés : c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchans sont mêlés ensemble, il falloit que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe

(1) *In Ps.* LV, *n.* 16, *tom.* IV, *col.* 526.

remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto.* Il y a premièrement le vin pur, *vini meri;* il y a secondement le vin mêlé, *plenus mixto;* enfin il y a la lie, *verumtamen fæx ejus non est exinanita* (1). Que signifie ce vin pur? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie? sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur. Et que représente ce vin mêlé? sinon ces biens et ces maux, que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente. O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée! mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent; mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocens, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchans endurcis, méchans éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ* (2). Voilà, Messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes! que vos voies

(1) *Ps.* LXXIV. 8, 9. — (2) *Ibid.* 9.

» sont justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-» puissant! Qui ne vous loueroit, qui ne vous béni-» roit, ô Roi des siècles (1) »! qui n'admireroit votre providence, qui ne craindroit vos jugemens! Ah! vraiment! « l'homme insensé n'entend pas ces cho-» ses et le fou ne les connoît pas » : *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc* (2). « Il » ne regarde que ce qu'il voit, et il se trompe » : *Hæc cogitaverunt, et erraverunt* (3). Car il vous a plu, ô grand Architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main; et votre prophète a prédit que « ce se-» roit seulement au dernier jour qu'on entendroit » le mystère de votre conseil » : *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus* (4).

Mais alors, il sera bien tard pour profiter d'une connoissance si nécessaire : prévenons, Messieurs, l'heure destinée; assistons en esprit au dernier jour, et du marche-pied de ce tribunal devant lequel nous comparoîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissoient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment ils ne voyoient pas que cette publique impunité les avertissoit hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant, qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance; les châtimens exemplaires qu'il

(1) *Apoc.* xv. 3, 4. — (2) *Ps.* xci. 6. — (3) *Sap.* ii. 21. — (4) *Jerem.* xxiii. 20.



exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissoit ici tous les criminels, je croirois toute sa justice épuisée, et je ne vivrois pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore quoiqu'innocent; le mauvais riche quoique coupable, jouit encore de quelque repos: ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être : cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens » en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux ». Ce désordre se pouvoit souffrir durant les temps de mélange, où Dieu préparoit un plus grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvoit pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité; *Nunc autem;* une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.* Voilà, Messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Ecriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire; c'est par où je m'en vais conclure.

[redacted]

SECOND POINT.

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paroît si grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentimens que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'auroit de part aux biens suprêmes, qui auroit trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfans; *Aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* (1). La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons; ou pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tri-*

(1) *S. Aug. in Ps.* CXXXVI, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1516.

buit etiam malis, ne magni pendantur à bonis, dit saint Augustin (1).

Et certainement, chrétiens, quand rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies ; quand je vois les enfans d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles ; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Evangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ; et que je considère d'ailleurs que tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs, et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parois peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance : non, non, Messieurs, je ne m'oublie pas : non, non, je

(1) *In Ps.* LXII, *n.* 14, *col.* 613.

n'ignore

ʒnore pas combien grand et combien auguste est
monarque qui nous honore de son audience, et
sais assez remarquer combien Dieu est bienfai-
ıt en son endroit, de confier à sa conduite une
ʒrande et si noble partie du genre humain, pour
protéger par sa puissance. Mais je sais aussi,
rétiens, que les souverains pieux, quoique dans
rdre des choses humaines ils ne voient rien de
us grand que leur sceptre, rien de plus sacré que
ur personne, rien de plus inviolable que leur
ajesté, doivent néanmoins mépriser le royaume
ı'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume
ns lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux,
qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de par-
ger un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jé-
s-Christ et la vision bienheureuse aura rendus
urs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo
n timent habere consortes* (1). Ainsi la foi de la
ovidence, en mettant toujours en vue aux enfans
Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration
toute autre chose : mais elle fait encore un plus
and effet; c'est de les délivrer de la crainte. Que
aindroient-ils, chrétiens? rien ne les choque, rien
les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable entre les
ıuses particulières et la cause universelle du monde,
ıe les causes particulières se choquent les unes les
ıtres; le froid combat le chaud, et le chaud at-
ıque le froid. Mais la cause première et universelle
ui enferme dans un même ordre et les parties et
tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que

(1) *S. Aug. de Civ. Dei, lib.* v, *cap.* [illegible] *col.* 141.

si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance et leur contrariété. Il seroit long, chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée, il trouve d'autres prétendans qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble ses desseins : au contraire tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins; parce que tout concourt et tout coopère dit le saint apôtre, à l'accomplissement de son salut; et son salut est sa grande affaire; c'est là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (2).

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la

(1) *Luc.* XII. 32. — (2) *Rom.* VIII. 28.

miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance (1) », que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez » point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre » Père de vous donner un royaume (2) ». Ainsi à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu ? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice; autant la chute des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de foiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels; le juste, dit saint Augustin (3), vient laver ses mains dans leur sang; c'est-à-dire, qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rou-

(1) *Rom.* v. 4. — (2) *Luc.* xii. 32. — (3) *In Ps.* lvii, *n.* 21, *tom.* iv, *col.* 556.

gir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi, comme une voix céleste qui dit aux méchans fortunés qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses, et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour, tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles; et quels? C'est le Saint-Esprit qui le dit; « les puis» sans, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés » puissamment » : *Potentes potenter tormenta patientur* (1). C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah! encore que je parle ainsi, « j'es-

(1) *Sap.* VI. 7.

[redacted]

ère de vous de meilleures choses » : *Confidimus* *em de vobis meliora* (1). Il y a des puissances ites : Abraham qui condamne le mauvais riche, i-même été riche et puissant; mais il a sanctifié uissance en la rendant humble, modérée, sou- à Dieu, secourable aux pauvres : si vous pro- de cet exemple, vous éviterez le supplice du e cruel, dont nous parle [l'Evangile], et vous avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein riche Abraham, et posséder avec lui les richesses nelles.

Heb. VI. 9.

IIE SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA IIE SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Différens degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment, pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime : terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

Mortuus est autem et dives.

Le riche mourut aussi. Luc. XVI. 22.

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étois d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenteroit sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisois ce partage, se persuaderoient trop facilement qu'ils pourroient aussi détacher ces choses, qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manqueroit à la vie, nourriroit leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours, comme par une chute insensible on tombe d'une vie licencieuse à une mort désespérée; afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire: *Ave, Maria.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poètes, que de croire la vie et la mort autant dissemblables, que les uns et les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent, lorsque trouvant leur con-

version si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés; se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable : car ils devroient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève. Or qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent. C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre : et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'étoit jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare qui mouroit de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la

fin de cette aventure. La mort, qui s'avançoit pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement ; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter : il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente : il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah ! dans une occasion si pressante où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire ; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction : tellement que par ses plaisirs, par ses empressemens, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement ; premier point : à la plus grande affaire, sans loisir ; second point : à la plus grande misère, sans assistance ; troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT.

L'ABONDANCE, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans



s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit,* dit saint Augustin (1).

Il faut aujourd'hui, Messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes! ô quel esclavage! mais disons les choses par ordre.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des ames simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'ame plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice seroit tout-à-fait éteinte, que l'on n'auroit plus d'attache aux richesses, si l'on en avoit ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté toute entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette

(1) *In. Ps.* CXXXVI, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 1514.

soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes, que le pauvre à qui tout manque ; et je ne m'en étonne pas : car il faut entendre, Messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière ; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'ame n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette ; au contraire qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croiroit pauvre dans son abondance, (de même de toutes les autres passions,) s'il n'usoit de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage ; et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès ; et considérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'ame. Qui n'a ouï remarquer cent fois, que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences ? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre Evangile. « C'est un homme, dit saint Grégoire, qui s'est damné dans les choses permises, » parce qu'il s'y est donné tout entier, parce qu'il » s'y est laissé aller sans retenue » : tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit* (1). O Dieu ! qui ne seroit étonné, qui ne s'écrieroit avec le Sauveur : « Ah ! que la voie est étroite qui nous conduit au » royaume (2) » ! Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis ? N'en doutons pas, chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir deux maîtres (3) » ; il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; et ainsi qu'il peut y avoir des attachemens damnables à des choses qui de leur nature seroient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens ; et qui

(1) *Pastor. part.* III, *cap.* XXI, *tom.* II, *col.* 67. — (2) *Matt.* VII. 14. — (3) *Ibid.* VI. 24.

peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la vérité nous en assure? ô grands, ô riches du siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible! Mais tout le monde n'entend pas cette parole; passons outre, chrétiens; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur ame par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas? qui ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avoit bien connu par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis* (1) : « J'ai fait un pacte avec » mes yeux, de ne penser à aucune beauté mor- » telle ». Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourroient être innocens, pour arrêter des pensées qui apparemment seroient criminelles : ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que l'ame se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'ir-

(1) *Job*, XXXI. 1.



riter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah ! quel état ! quel penchant ! quelle étrange disposition ! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence ; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute, ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas ; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'emporte au-delà de ce » que je dois, pendant que je ne prends aucun soin » de me modérer en ce que je puis » : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (1).

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (2) : « Dans » leur graisse, dit le Saint-Esprit, dans leur abon» dance, il se fait un fonds d'iniquité qui ne s'épuise » jamais ». C'est de là que naissent ces péchés régnans, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin (3), deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette ; les autres naissent de l'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache ; quand il est découvert, il tremble ; il n'oseroit soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces

(1) *Epist.* XXX, *ad sever. n.* 3. — (2) *Ps.* LXXII. 6. — (3) *In Ps.* LXXII, *n.* 12, *tom.* IV, *col.* 759.

péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner; vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : « Ils veulent jouir, dit » Tertullien, de toute la lumière du jour et de » toute la conscience du ciel » : *Delicta vestra et loco omni, et luce omni, et universâ cœli conscientiâ fruuntur* (1).

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte. Ah! si je pouvois vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar dans l'Histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinemens de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom : et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres, la grande puissance, féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès. « Vous avez dit : Je régnerai éter-

(1) *Ad Nat. lib.* 1, *n.* 16.

» nellement. Vous n'avez point fait de réflexion sur » tout ceci, et vous ne vous êtes point représenté » ce qui devoit vous arriver un jour » : *Dixisti : In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui* (1). « Ces » pécheurs hardis et superbes ne se contentent plus » de penser le mal, ils s'en vantent, ils s'en glori- » fient » : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt* (2). Remarquez ces paroles : *in excelso*; à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (3). L'impunité leur fait tout oser, ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie arrête pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvemens artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvemens véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement

(1) *Is.* XLVII. 7. — (2) *Ps.* LXXII. 8. — (3) *Ps.* IX. 34.

attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux ? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens; plutôt il faut craindre un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors* (1) ! « Est-» ce ainsi que la mort amère sépare les choses » ! Il pensoit et à sa gloire et à ses plaisirs; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avoit la liberté de s'expliquer, on verroit qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, Messieurs, ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourans ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience.

Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser à ces belles conversions des mourans, qui peignant et sur les yeux et sur le visage, et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est

(1) *I. Reg.* xv. 32.

changé : car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'appaiser Dieu par la seule espérance de vivre; et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente ! ô pénitence toute criminelle et toute infectée de l'amour du monde ! avec cette étrange pénitence, cette ame malheureuse sort de son corps, toute noyée et toute abîmée dans les affections sensuelles. Ah ! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour la traîner dans l'abîme, ses chaînes sont ses passions : ne cherchez point dans cette ame ce qui peut servir d'aliment au feu éternel; elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang : pourquoi? parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

SECOND POINT.

L'UN des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde, qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vîte, toutes les journées finissent trop tôt;

t dans ce mouvement éternel, la grande affaire du alut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque amais de tomber toute entière au temps de la mort, vec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras; premièément nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous musent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur acive et remuante, est si féconde en occupations, que a mort nous trouve encore empressés dans une innité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez ue je vous raconte votre destinée. Quelque charge ue l'on vous donne, quelque établissement que l'on ous assure, jamais vous ne cesserez de prétendre : e que vous croyez la fin de votre course, quand ous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une ouvelle carrière. La raison, Messieurs, la voici : 'est que votre humeur est toujours la même, et que a facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est e grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer : et si vous couriez avec tant d'ardeur, lorsqu'il falloit grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présens de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout-à-fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde pauvre en effets, est toujours [illegible] en promesses; et

comme la source des biens se tarit bientôt, il seroit tout-à-fait à sec, s'il ne savoit distribuer des espérances. Et est-il homme, Messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin, qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la Cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croiroit n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées : *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis* (1)! « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez tant » d'iniquités dans les cordes de la vanité » ! c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, Messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que

(1) *Is.* v. 18.

la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connoissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'ame en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte: mais, chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il étoit délivré de cet embarras, ne pourroit souffrir son repos: maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui seroit à charge: il aime sa servitude; et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre avec une grande inconstance; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaie par la liberté de son mouvement: ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains: *Tamquam olivæ pendentes in*

arbore, ducentibus ventis, quasi quâdam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo (1).

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la Cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manqueroit d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire? Ah! pensons-y, direz-vous? Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée, que celle de vos comptes et de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Ecoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Ecoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La fin est venue : la fin est venue; » maintenant la fin est sur toi » : *Finis venit : venit finis; nunc finis super te;* « et j'enverrai ma fureur » contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu

(1) *S. Aug. in Ps.* CXXXVI, *n.* 9, *tom.* IV, *col.* 1518.

» sauras que je suis le Seigneur » : *Et immittam furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus* (1). O Seigneur, que vous me pressez! encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; » la justice, que tu croyois endormie, s'est éveillée » contre toi; la voilà qu'elle est à la porte » : *Finis venit, venit finis; evigilavit adversùm te : ecce venit* (2). « Le jour de vengeance est proche ». Toutes les terreurs te sembloient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit le Sei» gneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous » tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le » Seigneur qui frappe » : *Venit tempus; prope est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super te : et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Dominus percutiens* (3). Tels sont, Messieurs, les ajournemens par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparoître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio* (4). L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en-haut : *Fac conclusionem* (5) : Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! ah! que vous jetterez de cris superflus! ah! que vous soupirerez amèrement

(1) *Ezech.* VII, 2, 3, 5. — (2) *Ibid.* 6. — (3) *Ibid.* 7, 8, 9. — (4) *Ibid.* 10. — (5) *Ibid.* 24.

après tant d'années perdues! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

TROISIÈME POINT.

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des hommes cruels, » sans affection, sans miséricorde » : *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores* (1); et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paroît ni cruelle ni malfaisante; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il (2), les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour

(1) *II. Tim.* III. 3, 4. — (2) *In Ps.* CXXXIX, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1553.

des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis* (1) : « Couronnons nos têtes de » fleurs avant qu'elles soient flétries ». Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrûm exors sit luxuriæ nostræ* (2). Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajou» tent-ils, le juste et le pauvre » : *Opprimamus pauperem justum* (3). « Ne pardonnons point ni à » la veuve », ni à l'orphelin. Quel est, Messieurs, ce changement, et qui auroit jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ? C'est le génie de la volupté ; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries ; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, Messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès ; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseroient paroître : mais sachez que l'oppression des foibles et des innocens

(1) *Sap.* II. 8. — (2) *Ibid.* 9. — (3) *Ibid.* 10.

n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connoître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion et les mains au secours. C'est, Messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre Evangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri: *Quia non pavisti, occidisti* (1). Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste, ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres: votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain: vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfans: et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante]?

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressans et plus affamés ont gagné les ave-

(1) *Lactant. Divin. Instit. lib.* VI, *cap.* XI.

nues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même ; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur ; ils ne se présentent pas ; mais ils l'assiégent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse ; ainsi dans l'ame de ce mauvais riche ; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'ame de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte » : *Dicentes ; Affer, affer* (1) : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance, Parmi les cris furieux de ces pauvres impudens et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent de-

(1) *Prov.* XXX. 15.

vant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère. C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos autels ; nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'appaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteroient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'ame de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes ; c'est ici que l'esprit du monde paroît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme ? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion,

qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Ecoutez son langage dans le prophète Isaïe. « Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y » a que moi sur la terre » : *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est alter* (1). Je suis, il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis, celui qui est (2) ». Je suis, il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, et tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter, ces serviteurs, qu'à

(1) *Is.* XLVII. 10. — (2) *Exod.* III. 14.

courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés, sont les seuls qui seroient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendroient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieroient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auroient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feroient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auroient béni; leurs saints anges veilleroient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteroient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, Messieurs, un grand spectacle; venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem, et non est sanata* (1) : « Nous avons soigné cette Babylone, et

(1) *Jerem.* LI. 9.



» elle ne s'est point guérie ». Nous avons traité diligemment ce riche cruel; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur! et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. « Laissons-le là, disent-ils; retournons à notre patrie, » d'où nous étions descendus pour son secours » : *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam* (1). Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu : les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvoit plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde : *Pervenit judicium ejus usque ad cœlos* (2). Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu sembloit s'être appaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre : il a envoyé contre nous pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites

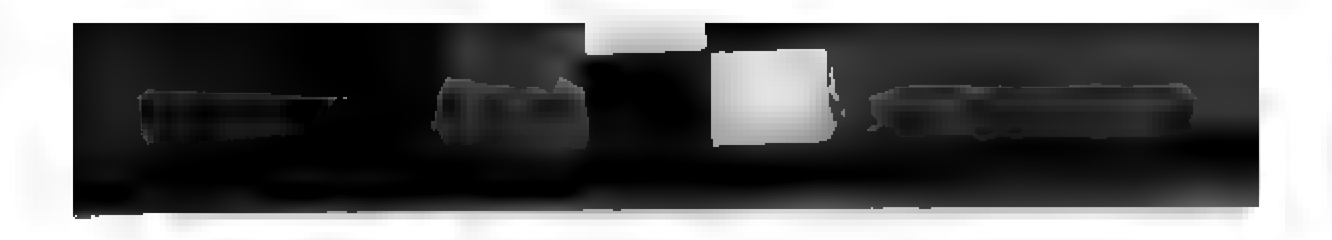
(1) *Jerem.* LI. 9. — (2) *Ibid.*



funestes, si nous n'appaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs? et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son ame, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées : *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater* (1). Ah, que ce plaisir est saint! ah, que c'est un plaisir vraiment royal!

(1) *Philem.* 7.

Sire,



Sire, votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

I.ER SERMON

POUR

LE III.E DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS (*).

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps et sur l'ame : comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avoit deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. Luc. XV. 11.

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Eglise dans la célébration

(*) Ce sermon se trouve placé au troisième dimanche de carême, parce que les premiers mots indiquent qu'il a été prêché ce jour là, quoique l'évangile de l'Enfant prodigue se lise le samedi précédent.

des mystères, et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égaremens dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine ; et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avoit perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirois manquer tout-à-fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeois les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paroît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge que je salue avec l'ange, en disant, *Ave, etc.*

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y

Une variante du manuscrit porte : « Il n'y a que peu de jours que la » parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Eglise, etc. », ce qui fait croire qu'il a été aussi prêché un autre jour de cette semaine [illegible] de *Versailles*.)

avoit répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencemens; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : ***Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*** (1). « Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termi» neront en regrets ». C'est connoître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs, et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées; premièrement qu'ils ne sont pas purs; puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vîte, puisque la tristesse les suit de si près. En effet il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir long-temps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez, Messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la

(1) *Prov.* XI. 13.

longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avoient fait perdre. Etranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue ces deux vérités importantes : les plaisirs sources de douleur; et les douleurs sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'Apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux » qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souf» friront persécution » : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (1). L'Eglise étoit encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armoient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfans étoit soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichoit à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnoient d'une autre sorte. Si les empereurs les exiloient de leur patrie, tout le monde

(1) *II. Tim.* III. 12.

leur étoit un exil ; ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtoit la vie par violence, eux-mêmes s'ôtoient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénoit encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quàm vitæ avocet ab hac secta, cùm alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas* (1). C'est-à-dire qu'on s'éloignoit du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimoit autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire que si l'on craignoit les rigueurs des empereurs contre l'Eglise, on craignoit encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même ; et que plusieurs se seroient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, Messieurs, ne finira point, et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Eglise. La haine aveugle et injuste qu'avoient les grands du monde contre l'Evangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout-à-fait éteinte ; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont

(1) *De Spectac. n.* 2.

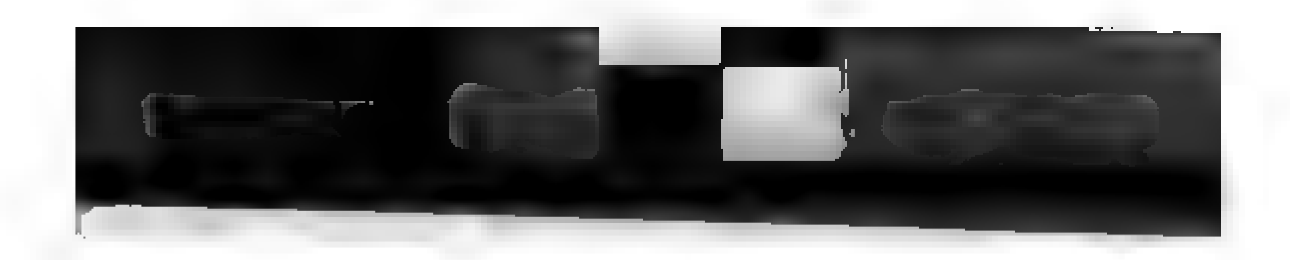
également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Evangile; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ il faut se renoncer soi-même et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie* (1); [non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais] tous les jours. [Et ce n'est pas seulement] aux religieux et aux solitaires [que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction] : *Dicebat autem ad omnes* (2) : « Il dit à tous d'entrer par » la porte étroite, parce que la porte de la perdi- » tion est large, que le chemin qui y mène est spa- » cieux, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent » : *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* (3). [Aussi s'écrie-t-il avec étonnement] : « Que la porte de la vie est petite, » que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en » a peu qui la trouvent » ! *Quàm angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* (4)! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour en- » trer par la porte étroite; car je vous assure, leur » dit-il, que plusieurs chercheront à y entrer, et » ne le pourront » : *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt* (5).

(1) *Luc.* IX. 23. — (2) *Ibid.* — (3) *Matt.* VII. 13, 14. — (4) *Ibid.* — (5) *Luc.* XIII. 24.

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Evangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'étoit mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Evangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrois-je vous faire voir qu'il étoit absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devoit pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la foiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi pour honorer la raison, il falloit y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disoit sagement cet ancien (1), ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance, que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglemens dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été intro-

(1) *Q. Curt. l.* VIII, *cap.* V *et* VIII.



duites par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il étoit juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos ames, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes Frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons

de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre Evangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla » dans une région bien éloignée » : *Peregre profectus est in regionem longinquam* (1). Ce fils dénaturé et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le livre tout-à-fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire trop complaisante à ce cœur ingrat l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugemens n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua à facie ejus* (2). Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée; ô le malheureux éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie; et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure!

David s'étoit autrefois perdu dans cette terre

(1) *Luc.* XV. 13. — (2) *Ps.* IX. 27.



étrangère ; il en est revenu bientôt : mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me :* « Mon cœur, dit-il, » m'a abandonné » ; il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappoit, où avoit-il son esprit? Ecoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* (1) : « Les pensées de mon » péché m'occupoient tout, et je ne pouvois plus » voir autre chose ». C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui (2) ». La connoissance de Dieu étoit obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée : chrétiens, quel égarement ! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent, nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue ; on ne sait qu'en croire ; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, Messieurs, jusques où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas : car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés ? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, et que, sans que nous fassions jamais d'au-

(1) *Ps.* XXXIX. 13. — (2) *Ps.* XXXVII. 10.

tres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage; non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable; et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car trop pauvres pour nous pouvoir arrêter long-temps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Ecriture dit que « la concupiscence est inconstante »; *Inconstantia concupiscentiæ* (1); parce que dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place : ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'ame flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle :

(1) *Sap.* IV. 12.

inconstantia concupiscentiæ. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant dans ce mouvement perpétuel on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quâdam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* (1).

Pour se convertir il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que » notre vie n'est qu'un jeu », *lusum esse vitam nostram* (2), sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette ame accoutumée dès long-temps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisans, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changemens, cette variété qui égaie les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point et dont on attend toujours la conclusion. O ame inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véri-

(1) *S. Aug. in Ps.* CXXXVI, *n.* 9, *tom.* IV, *col.* 1518. — (2) *Sap.* XV. 12.



table ? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable ?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato* (1) : « Je suis vendu pour être assujetti au péché » : Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, Messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette foiblesse honteuse ne trouve plus d'ornemens qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et par une horrible profanation il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire.

(1) *Rom.* VII. 14.

Et quoique repris par ses amis, et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie; *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, quà evadat non invenit* (1).

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connoissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement auroit quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vîte; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir; enfin que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue; car qu'y a-t-il de plus misérable que de

(1) *In Ps.* CVI, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1206.

se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance ?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contens; c'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit ? « Illuminez mes yeux, » ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la » mort (1) ». Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils » passent leurs jours en paix, et descendent en un » moment dans les enfers (2) ». Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Evangile : « Malheur à vous qui riez, car vous » pleurerez (3) ». En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés, peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissemens éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contens. O qu'il vous seroit peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction ! Mais, mes Frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous con-

(1) *Ps.* XII. 4. — (2) *Job.* XXI. 13. — (3) *Luc.* VI. 26.

jure

jure au contraire de n'obliger pas le Tout-puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace; et de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'Histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem que l'armée assyrienne avoit détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussoit en l'air des accens lugubres, l'autre faisoit retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvoit distinguer les gémissemens d'avec les cris d'allégresse » : *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletûs populi* (1). Ce mélange mystérieux de douleur et de joie, est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'ame déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle

(1) *I. Esdr.* III. 13.

fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille sous la paisible protection de Dieu qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse? Une ame, à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés, que de vivre avec le monde, et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin: « Que celui-là est heureux, qui est » malheureux de cette sorte »! *Quam felix est, qui sic miser est* (1)!

C'est ici que je voudrois pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Ecritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe (2), cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes Frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques

(1) *In Ps.* xxxvii, *n.* 2, *tom.* iv, *col.* 294. — (2) *Is.* lxvi. 12.

de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la Cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout-à-fait à cette bonace : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé, qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en-haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer; mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive

Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien (1), du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera; chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'ame, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûteroit pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avoit pleuré avec amertume ses débauches, ses égaremens, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées: car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans

(1) *De Spectac. n. 29.*

ios cœurs cette source amère de regret et de dé-
)laisir : c'est sans doute pour nous affliger, non
ant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux
jui nous arrivent par nécessité portent toujours
ivec eux quelque espèce de consolation. C'est une
iécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui
igrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque
on malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne fau-
lroit se consoler des fautes que l'on a commises,
i'étoit qu'en les déplorant on les répare et on les
ffface. Vous avez perdu une personne chère, pleu-
ez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas
ortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront
ias ces cendres éteintes. [Mais si nous nous affli-
;eons saintement sur la perte de notre ame, nous
a tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités
ont réduite].

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre
œur à cette douleur salutaire, et si nous nous sen-
ons tant soit peu touchés et attristés de nos dé-
ordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant
vec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni,
t nomen Domini invocavi* (1) : « J'ai trouvé la dou-
leur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu ».
Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'afflic-
ion et la douleur; enfin je l'ai trouvée, cette afflic-
ion fructueuse, cette douleur médicinale de la
énitence. Le même Psalmiste a dit en un autre
saume, que « les peines et les angoisses l'ont bien
su trouver » : *Tribulatio et angustia invenerunt
ne* (2). En effet mille douleurs, mille afflictions nous

(1) *Ps.* cxiv. 4.—(2) *Ps.* cxviii. 143.



persécutent sans cesse; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis* (1). Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur, qui méritoit bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une ame affligée de ses péchés; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes Frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour ? c'est ce que l'on ne peut savoir ; et pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes Frères, que pendant

(1) *Ps.* XLV. 1.

que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes Frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'ame faisant alors un dernier effort, pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Ecritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avoit trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors* (1)? « Est-ce ainsi que » la mort amère sépare de tout » ? Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre ame fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisir; et que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui

(1) *I. Reg.* XV. 32.

renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre ame malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérans, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort long-temps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort, m'étoit nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime.

II.E SERMON

POUR

LE III.E DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES RECHUTES.

Quelle doit être la fidélité du pécheur réconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent, en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la pénitence : dispositions pour la récevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorables effets des rechutes.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et cet homme, par ses rechutes, tombe en pire état qu'auparavant. Luc. XI. 26.

Il s'agit ici, chrétiens, de faire, s'il se peut, trembler les pécheurs, que la facilité du pardon endurcit dans leurs mauvaises habitudes, et de leur faire sentir combien ils aggravent leurs crimes, combien ils irritent la bonté de Dieu, combien ils avancent leur damnation par leurs rechutes continuelles : matière certainement importante, et digne d'être traitée avec toute la force et l'autorité que donne l'Evangile aux prédicateurs. Et pour parvenir à cette fin, j'emploie trois raisons excellentes tirées de trois qualités de la pénitence : c'est une récon-

ciliation, c'est un remède, c'est un sacrement. Pour entendre jusqu'au fond ces trois qualités sur lesquelles est appuyé tout ce discours, il faut remarquer avant toutes choses trois malheurs que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les malheurs, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu. « Vos iniquités, dit » le Seigneur, ont mis la division entre moi et » vous (1) ». Et de là naissent deux autres grands maux; car l'ame étant séparée de Dieu, qui est le principe de force et de sainteté, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée. « Guérissez mon ame, ô Seigneur, dit David, parce que » j'ai péché contre vous (2) » : donc le péché le rendoit malade. Mais ce n'est pas une maladie ordinaire; c'est une lèpre spirituelle, qui porte impureté et profanation, et qui non-seulement affoiblit les hommes, mais les met au rang des choses immondes.

Ainsi donc le péché apportant ces trois maux, il paroît que la pénitence a dû avoir trois biens opposés. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il faut que la pénitence nous y réunisse; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Le péché en nous séparant, nous a faits malades; par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore quelle nous guérisse; et de là vient que c'est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré qui ait la force de sanctifier comme de guérir; et de là

(1) *Is.* LIX. 2. — (2) *Ps.* XL. 4.

ient que la pénitence est un sacrement. D'où je
re trois raisons solides pour montrer le malheur
xtrême de ceux qui abusent de la pénitence en re-
ournant à leurs premiers crimes, et il est aisé de
entendre. Car s'il est vrai que la pénitence soit une
éconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un re-
ıède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous
anctifie, on ne peut sans un insigne mépris rompre
ıne amitié si saintement réconciliée, ni rendre inu-
ile sans un grand péril un remède si efficace, ni
ioler sans une prodigieuse irrévérence un sacre-
ıent si saint et si salutaire. Et voilà trois moyens
ertains par lesquels j'espère conclure invincible-
ıent ce que le Fils de Dieu a dit dans mon texte;
ue « l'état de ceux qui retombent devient toujours
de plus en plus déplorable » : *Fiunt novissima ho-
ninis illius pejora prioribus.*

*Qui enim mortui sumus peccato, quomodo ad-
uc vivemus in illo* (1). « Etant une fois morts au
péché, comment vivrons-nous encore dans le
péché »? Celui-là est bien infidèle, qui manque à
ıne amitié si saintement réconciliée; et celui-là est
ien malheureux, qui prodigue sa santé, si difficile-
nent et si miraculeusement rétablie; et celui-là
st bien aveugle, qui ne respecte pas en lui-même
a grâce de l'innocence, et la souille dans de nou-
elles ordures.

PREMIER POINT.

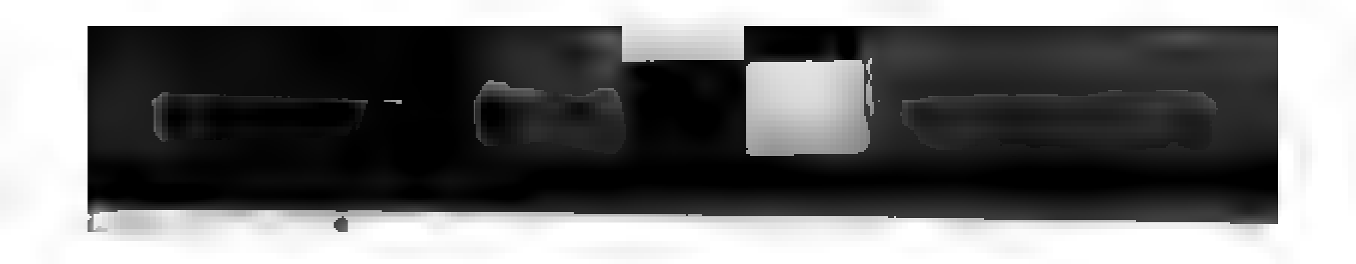
Pour entrer d'abord en matière, posons pour
fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque
chose parmi les hommes qui demande une fermeté

(1) *Rom.* VI. 2.

inébranlable, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom d'amitié est saint, et ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre; mais je soutiens que la liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, et je le prouve par cette raison que vous trouverez convaincante. Deux choses font une amitié solide, l'affection et la fidélité. L'affection commence à unir les cœurs: Jonathas et David s'aimoient; leurs ames, dit l'Ecriture, étoient unies: *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* (1): « L'ame de Jonathas s'attacha étroitement à celle de David »: voilà le fondement de l'amitié. Mais d'autant que l'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espèce de contrat par lequel on s'engage la foi l'un à l'autre, que dit l'Ecriture sainte? *Inierunt autem David et Jonathas fœdus* (2): « David et Jonathas firent un traité »: donc la fidélité doit intervenir comme le sceau, l'affermissement du traité et de l'affection mutuelle. Or je dis que ces deux qualités de l'amitié, d'où dépendent toutes les autres, doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés: l'affection doit être plus forte; la fidélité est plus engagée; si l'on y manque, le crime est plus grand: *Fiunt novissima pejora prioribus.*

Que l'amitié doive être plus forte, prouvons-le solidement en un mot, pour descendre bientôt au particulier de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Je ne veux rien laisser sans preuve évidente, parce que je prétends, si Dieu le permet, que tous les esprits seront convaincus. Ce que l'on fait avec

(1) *I. Reg.* XVIII. 1. — (2) *Ibid.* 3.



contention, on le fait aussi avec efficace; et les effets sont d'autant plus grands, que la cause est plus appliquée. Qui ne voit donc qu'une affection qui a pu se réunir malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts? Oui, oui, cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue; les cœurs se feront eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire d'esprits que la nature envoie aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée.

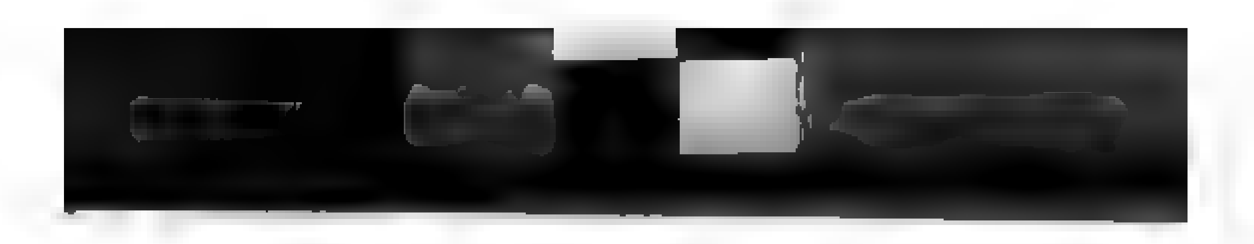
Il doit être ainsi, chrétiens; tu le vois, la raison en est évidente : mais, hélas! tu le vois inutilement, et tu ne le mets pas en pratique avec ton Dieu. Il t'a fait de ses amis, il l'a dit lui-même : *Jam non dicam vos servos;... vos autem dixi amicos meos* (1) : « Je ne vous appellerai plus serviteurs; mais je vous » ai appelés mes amis » : vous êtes, dit-il, mes chers amis. Mais, ô amitié mal conservée! vous l'avez rompue par vos crimes. Ah! il n'y devroit plus avoir de retour; il devroit punir votre ingratitude par une éternelle soustraction de ses grâces. Mais c'est un ami charitable; il n'a pu oublier ses miséricordes, il s'est réconcilié avec vous dans le sacrement de

(1) *Joan.* XV. 15.

pénitence une fois, deux fois, cent fois. Ah! sa bonté ne s'est point lassée; il a toujours eu pitié de votre foiblesse. Où est donc ce redoublement d'affection que vous lui deviez? où est cette première condition d'une amitié réunie? De sa part, chrétiens, il l'a observée très-exactement : je m'assure que vous prévenez déjà ce que je veux dire. Il n'y a page dans son Evangile où nous ne voyions une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévèrent. « Il se » réjouira plus, dit Tertullien, de votre retour, » que de la solide sagesse d'un autre » : *Magisque de regressu tuo, quàm de alterius sobrietate lætabitur* (1). Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée, que Pierre après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères, qu'il laisse tout le troupeau dans le désert pour courir après sa brebis perdue, et que celui de tous ses enfans qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le prodigue qui retourne? Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien; « il recouvre un fils qu'il avoit » perdu, le plaisir de l'avoir trouvé le lui rend plus » cher » : *Filium enim invenerat quem amiserat, chariorem senserat quem lucrifecerat* (2). Il redouble envers lui son affection : pourquoi? c'est qu'il s'est réconcilié; c'est qu'il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie, lui qui est au-dessus des lois, lui qui est l'offensé, lui qui pardonne, lui qui se relâche : et toi, à qui l'on remet toutes les dettes, toi dont l'on oublie toutes les injures, tu ne te crois pas obligé de redoubler ton amour! Tu le dois cer-

(1) *Tert. de Pœn. n.* 8. — (2) *Ibid.*

tainement,



tainement, pécheur converti : tu dois à Jésus plus d'affection que le juste qui persévère; et Jésus-Christ s'y attend.

Ecoute comme il parle dans son Evangile à Simon le pharisien. « Un homme avoit deux débi» teurs, dont l'un lui devoit cinq cents écus, et » l'autre cinquante : n'ayant de quoi payer ni l'un » ni l'autre, il leur remit la dette à tous deux : le» quel est-ce qui le doit plus aimer » ? *Quis ergo eum plus diligit*? Et le pharisien répondit : « C'est » celui à qui il a quitté la plus grande somme » : *Æstimo quia is, cui plus donavit :* Et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé » : *Rectè judicasti* (1). Il est vrai, celui-là doit beaucoup plus d'amour, à qui l'on a pardonné plus de péchés : voilà une juste sentence; ce ne sont point les hommes qui l'ont prononcée, c'est une décision de l'Evangile. Pécheur converti, l'exécutes-tu ? toi, qui en sortant de la confession retournes à tes premières ordures ; qui, au lieu de redoubler ton amour envers Jésus-Christ, redoubles tes affections illégitimes ; au lieu d'ouvrir largement tes mains sur les misères des pauvres, non-seulement tu resserres tes entrailles, mais tu multiplies tes rapines ? Ah ! tu abuses trop indignement de l'amitié réconciliée ; ton audace ne sera pas impunie : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus.* Si le pécheur justifié, qui retombe après la pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée. Je vous prie, renouvelez vos attentions pour écou-

(1) *Luc.* VII. 41, 42, 43.

ter cette doctrine ; elle mérite d'être entendue. Je dis donc qu'encore qu'il soit véritable que le baptême est un pacte et un traité solennel par lequel nous engageons notre foi à Dieu ; néanmoins nous entrons par la pénitence dans une alliance plus étroite et dans des engagemens plus particuliers.

Pour établir solidement cette vérité, je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple durant le vieux Testament. Le premier [traité] est écrit au long dans le chapitre vingt-neuvième du Deutéronome, où en exécution de ce qui avoit été commencé en l'Exode, et continué en plusieurs rencontres, Moïse assemble le peuple pour leur proposer les conditions sous lesquelles Dieu les recevoit en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte ; et Moïse leur déclare de la part de Dieu, que comme ils l'avoient choisi pour leur souverain, il les choisissoit pour son héritage : *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus ;.... et Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus* (1). Voilà les termes du premier traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse, qui étoit son plénipotentiaire : *Hæc sunt verba fœderis, quod præcepit Dominus Moysi, ut feriret cum filiis Israel* (2). Le second traité d'alliance, chrétiens, est rapporté au neuvième chapitre du second livre d'Esdras, et se fait sur la rupture du premier traité après la captivité de Babylone. Les termes de ce traité et les formalités sont très-remarquables. Le premier traité y est énoncé comme le traité fondamental de l'alliance. « Vous êtes descendu, ô Seigneur, sur la montagne

(1) *Deuter.* XXVI. 17, 18. — (2) *Ibid.* XXIX. 1.

» de Sinaï, et vous avez parlé du ciel avec nos pères » : *Locutus es cum eis de cœlo* (1) : « et vous leur avez » donné des jugemens droits, et la loi de vérité, et » des cérémonies, et des préceptes par la main de » Moïse votre serviteur » : *Dedisti eis judicia recta et legem veritatis, cæremonias et præcepta bona,.... in manu Moysi servi tui* (2). Après avoir énoncé cette première alliance, ils racontent au long les diverses contraventions : « Ils ont, disent-ils, péché contre » vos jugemens, ils se sont endurcis contre vos » paroles et ils n'ont pas obéi » : nos rois, nos princes, etc. *Ipsi verò superbè egerunt.... et dederunt humerum recedentem, et cervicem suam induraverunt nec audierunt* (3). Après les contraventions, ils rapportent les justes châtimens : « Et vous les avez, » disent-ils, livrés aux mains des gentils » : *Et tradidisti eos in manu populorum* (4). Ils ajoutent néanmoins que « Dieu se souvenant de ses infinies » miséricordes au milieu de ses vengeances, ne les » avoit pas entièrement détruits » : *In misericordiis autem tuis plurimis non fecisti eos in consumptionem* (5). C'est pourquoi ils s'humilient devant lui, ils confessent ses justices, ils adorent ses miséricordes : *Et tu justus es in omnibus quæ venerunt super nos* (6). Ils le prient de les recevoir en sa grâce au milieu de tant de calamités; et sur toutes ces choses ensemble, c'est-à-dire sur ce premier traité fondamental, sur les contraventions qu'ils y ont faites, sur les justes châtimens de Dieu, sur sa miséricorde qu'ils lui demandent, ils font avec lui un

(1) *II. Esdr.* IX. 13. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* 29. — (4) *Ibid.* 30. — (5) *Ibid.* 31. — (6) *Ibid.* 33.

second traité d'alliance, et lui engagent de nouveau leur fidélité : « Sur toutes ces choses, disent-ils, » nous-mêmes ici présens, nous faisons un pacte » avec vous, et nous l'écrivons; et nos princes, et » nos lévites, et nos prêtres y souscrivent » : *Super omnibus ergo his nos ipsi percutimus fœdus, et scribimus, et signant principes nostri, levitæ nostri, et sacerdotes nostri* (1).

Voilà donc deux traités du peuple avec Dieu énoncés formellement dans l'Ecriture; le premier essentiel et fondamental, le second sur la rupture de l'autre de la part du peuple. Lequel des deux, mes Frères, porte un engagement plus étroit? les jurisconsultes le décideront. Il est clair, selon leurs maximes, que les traités les plus forts, ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées : et cela est bien appuyé sur la raison, parce qu'alors la bonne foi est engagée dans des circonstances plus fortes. En effet l'Ecriture le fait bien entendre; car au lieu que dans le premier traité le peuple se contente simplement d'accepter les conditions de vive voix, ici il les écrit et les signe. Nous, disent-ils, présens personnellement, les écrivons et les soussignons, et y obligeons nous et les nôtres; reconnoissant sans doute que traitant avec Dieu sur des contraventions, ils devoient s'obliger en termes plus forts. Aussi voyons-nous, par leur histoire, qu'après avoir violé le premier traité, Dieu usa encore envers eux de miséricorde : mais ayant contrevenu au second, il commença à les mépriser,

(1) *II. Esdr.* IX. 38.

l retira peu à peu ses grâces; ils n'eurent plus ni miracles, ni prophéties, ni aucuns témoignages divins; et enfin a été accompli ce qu'avoit prédit Jérémie : « Ils ne sont pas demeurés dans mon alliance; » et moi, je les ai rejetés, dit le Seigneur ». Tant il est vrai, mes Frères, que cette seconde espèce d'alliance devoit être beaucoup plus sacrée.

Mais appliquons tout ceci à notre sujet, et raisonnons du nouveau Testament par les figures de l'ancien. Sachez donc et entendez, pécheurs convertis, que vous avez contracté deux sortes d'alliances avec Dieu votre Créateur par l'entremise de Jésus-Christ votre Médiateur et son Fils : la première dans le saint baptême, la seconde dans le sacrement de la pénitence. L'alliance du saint baptême est la première et fondamentale, dans laquelle que vous puis-je dire des biens qui vous ont été accordés? la rémission des péchés, l'adoption et la liberté des enfans de Dieu, l'espérance de l'héritage et de la gloire céleste; aux conditions néanmoins que vous soumettriez de votre part vos entendemens et vos volontés à la doctrine de l'Evangile. Vous avez manqué à votre promesse; vous avez contrevenu à l'Evangile par vos désobéissances criminelles; vous avez affligé le Saint-Esprit, foulé aux pieds le sang du Sauveur, renoué votre traité avec l'enfer qui avoit été rompu par sa mort. Lâches et infidèles prévaricateurs, je vous l'ai déjà dit, vous ne méritiez plus de miséricorde, voici néanmoins un second traité, voici le pacte sacré de la pénitence qui vient au secours de la fragilité humaine. Par ce

traité de la pénitence, vous rentrerez, Dieu vous le promet; car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive; vous rentrerez dans tous les droits de la première alliance, nonobstant vos contraventions; mais aussi vous entrerez envers Dieu dans des obligations plus étroites; et si vous manquez encore à votre parole, le Tout-puissant s'en vengera, et vous serez en pire état qu'auparavant : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Pour vous en [convaincre,] mes Frères, je laisse les raisonnemens recherchés, et je me contente de vous rapporter de quelle sorte a été fait ce second traité. Un pécheur, pressé en sa conscience, voit la main de Dieu armée contre lui; la cognée est à la racine : il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel spectacle! Dans cette frayeur qui le saisit, se voyant le cou sous la cognée toute prête à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah! il n'attend pas qu'on l'accuse; il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine s'élève; il prend son parti contre soi-même; il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du Médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminelles, à ses intelligences avec l'ennemi; il promet, il accepte tout : Faites la loi, j'obéis.

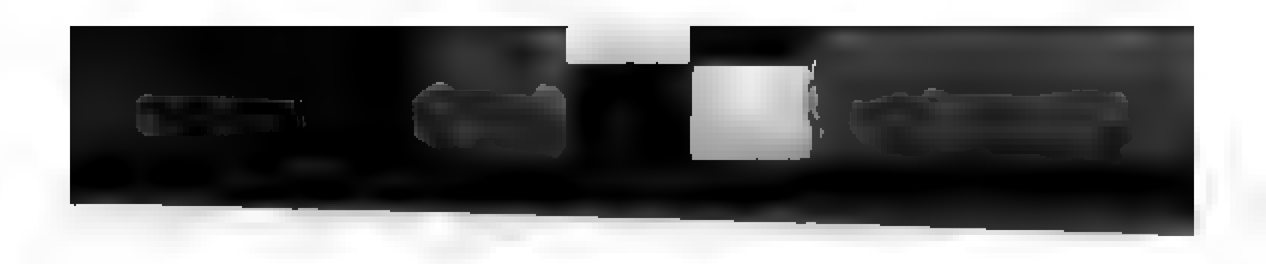


. Vous l'avez fait, mes Frères, souvenez-vous-en, ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été sacrilége. Vous avez fait quelque chose de plus; vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole; car étant le Médiateur, il est aussi le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il promet de vous pardonner : il est caution de la vôtre, par laquelle vous promettez de vous amender. Voilà le traité qui a été fait; et pour plus grande confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table : et après la grâce obtenue, vous cassez un acte si solennel. Vous vous êtes repentis de vos péchés, et vous vous repentez de votre pénitence; vous aviez donné des larmes à Dieu, vous les retirez de ses mains; vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et terrible, lequel certes ne devoit pas être employé en vain : et après avoir manqué tant de fois à cette seconde alliance, si ferme, si authentique, si inviolable, vous allez encore la tête levée. Ah ! mon Frère, j'ai pitié de vous; vous ne sentez pas votre malheur, ni le terrible redoublement de vengeance qui vous attend en la vie future : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus*. C'est ce que j'avois à vous dire dans ma première partie. Mais n'y a-t-il point de remède? il y en a, n'en doutez pas, un très-efficace; c'est le remède de la pénitence : mais vous en avez tant de fois abusé, que bientôt il ne sera plus remède pour vous. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Outre le mépris que vous faites de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave votre faute dans vos rechutes, c'est le mépris du remède; car celui qui méprise le remède, il touche de près à sa perte, et il deviendra bientôt incurable. Pour vous faire sentir vivement, ô pénitens qui retombez, combien vous méprisez ce remède, remarquez, avant toutes choses, que le remède de la pénitence a deux qualités; il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir. Ce n'est pas seulement un remède, mais c'est une précaution. Encore que cette vérité soit bien connue, néanmoins pour vous en donner une grande idée, reprenons-la jusqu'en son principe, et disons que la police céleste, avec laquelle Dieu régit les hommes, l'oblige à leur faire connoître qu'il déteste infiniment le péché; autrement, dit Tertullien, ce seroit un Dieu trop patient et bon déraisonnablement; *Irrationaliter bonum* (1); un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la foiblesse : « un Dieu, dit-il dans le » même endroit, sous lequel les péchés seroient à » leur aise, et dont on se moqueroit impunément »: *Deum sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet* (2). Voilà une bonté bien méprisable : telle n'est pas la bonté de notre Dieu. « Il est bon, dit » Tertullien, en tant qu'il est ennemi du mal, non » en souffrant le mal » : *Non aliàs plenè bonus sit, nisi mali æmulus* (3). Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a contre le péché; il se montre défenseur de

(1) *Adv. Marcion. lib.* II, *n.* 6. — (2) *Ibid. n.* 13. — (3) *Ibid. lib.* I, *n.* 26.



la vertu en attaquant son contraire : *Uti boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat*[1].

Il s'ensuit de cette doctrine, que Dieu déteste le péché nécessairement. Mais s'il est ainsi, chrétiens, il est assez malaisé d'entendre de quelle sorte il le pardonne. Voici en effet un grand embarras : laisser le péché impuni, c'est témoigner peu de haine de notre injustice ; le punir toujours rigoureusement, c'est avoir peu de pitié de notre foiblesse. Mes Frères, que dirons-nous ? Dieu oubliera-t-il ses miséricordes ? Dieu oubliera-t-il ses justices ? vengera-t-il toujours le péché ? le laissera-t-il régner à son aise ? ni l'un, ni l'autre, Messieurs. Il envoie aux hommes la pénitence pour concilier ces difficultés, et il partage pour cela les temps : il pardonne ce qui est passé, il donne des précautions pour l'avenir : il institue un remède, qui soit tout ensemble un préservatif qui ait la force et de guérir le mal présent et de prévenir le mal futur. Par l'un il contente sa miséricorde, il pardonne ; et par l'autre il satisfait l'aversion qu'il a du péché, il le défend. Voilà donc deux qualités de la pénitence ; toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires : car si Dieu n'use jamais de miséricorde, que ferons-nous, misérables ? nous périrons sans ressource ; et s'il pardonne sans précaution, ne semble-t-il pas approuver les crimes ?

Comme donc ces deux qualités de la pénitence sont nécessaires en même degré, il ne te sert de rien, ô pécheur, de la recevoir en la première, si

[1] *Adv. Marcion. lib. 1, n. 26.*

tu la violes dans la seconde. Tu prends quelque soin de laver tes crimes; et après tu te relâches et tu te reposes, comme si tout l'ouvrage étoit achevé. La pénitence se plaint de toi: J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris et je préserve; je nettoie et je fortifie; je suis également établie, et pour ôter les péchés commis, et pour empêcher ceux qu'on peut commettre: autrement elle ne feroit que flatter le vice. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif. Ces deux fonctions sont inséparables; pourquoi me veux-tu diviser? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Chrétiens, que répondrons-nous à ce reproche? Il est juste, il est juste, reconnoissons-le; nous avons méprisé la pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités.

Mais pour profiter de ce reproche et mettre cette doctrine en pratique, remarquons, s'il vous plaît, Messieurs, que comme la pénitence a deux vertus, nous devons avoir aussi deux dispositions: la disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises; la disposition pour la recevoir comme prévenant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître. Qui pourroit assez exprimer combien cette crainte est salutaire? Sans la crainte, dit saint Cyprien, on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la garde assurée: *Timor innocentiæ custos* (1). Sans la crainte, dit Tertullien, il n'y a point de pénitence, parce qu'on n'a pas, dit-il, cette crainte qui est son instrument nécessaire: *Nec pœnitentiam adim-*

(1) *Epist.* 1, *ad Donat. pag.* 2.

plevit, quia instrumento pœnitentiæ, id est, metu caruit (1). Ainsi la pénitence a deux regards : elle regarde la vie passée, et elle s'afflige et elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon : elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, et elle est saisie de crainte et elle marche avec circonspection; comme un homme qui voit dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, renonce pour jamais à la mer et à la navigation : ô mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils contre lesquels j'ai été près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur; tant l'image de mon péril est demeurée présente à ma pensée : *Exinde repudium et navi et mari dicunt* (2).

C'est ce que nous devons faire, mes Frères; mais c'est ce que nous ne faisons pas. Hélas! vaisseau fragile, battu et brisé par les vents et par les flots, et entr'ouvert de toutes parts, tu te jettes encore sur cette mer dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton ame. Tu sais bien ce que je veux dire : tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes ces tempêtes, et tu ne te défies pas d'une foiblesse trop et trop souvent expérimentée. Quand la pénitence t'auroit guéri, (et j'en doute avec raison, et tes rechutes continuelles me font trembler justement pour toi que toutes tes confessions ne soient sacriléges;) mais quand elle t'auroit guéri, que te sert une santé si

(1) *De Pœnit. n.* 6. — (2) *Ibid. n.* 7.

mal conservée? que te sert le remède de la pénitence, dont tu méprises les précautions si nécessaires? Tes rechutes abattent peu à peu tes forces; le mépris visible du remède te fait toucher de près à ta perte, et rendra enfin le mal incurable : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

La pénitence, mes Frères, n'est pas seulement un remède, c'est un remède sacré qu'on ne peut violer sans profanation : et afin de le bien entendre, remettez en votre mémoire cette doctrine si constante des anciens Pères, qui appellent la pénitence un second baptême. Le docte Tertullien, dans le livre du Baptême, nous donne une belle ouverture pour éclaircir cette vérité, et je vous prie de le bien entendre, il dit donc dans le livre du Baptême, « que nous autres chrétiens, nous sommes » des poissons mystiques, qui ne pouvons naître » que dans l'eau, ni conserver notre vie qu'en y de- » meurant » : *Nos pisciculi secundùm* ἰχθὺν *nostrum Jesum Christum in aqua nascimur : nec aliter quàm in aqua permanendo salvi sumus* (1). ἰχθύς, parole de mystère parmi les fidèles, lettres capitales du nom et des qualités de Jésus-Christ : mais laissant ces curiosités, quoiqu'elles soient saintes, expliquons le sens, prenons l'esprit de cette parole. Nous sommes donc comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le baptême, et ensuite nous ne vivons pas, si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée. C'est ce que l'antiquité appeloit, « garder son bap- » tême » : *Custodire baptismum suum* (2); c'est-à-

(1) *De Bapt. n.* 1. — (2) *S. Aug. de Symb. ad Cat. n.* 14, *t.* VI, *col.* 554.

dire le garder saint et inviolable, et en observer les promesses : car si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnoit; c'est-à-dire notre innocence : non-seulement nous perdons la netteté, mais la nourriture et la vie; parce que nous sommes des poissons mystiques qui ne pouvons vivre que dans l'eau : *Nec aliter quàm in aqua permanendo.*

Mais s'il est ainsi, chrétiens, quel salut y a-t-il pour nous? car qui de nous demeure en cette eau? qui a conservé son innocence? qui de nous a encore son baptême entier? c'est encore une phrase ecclésiastique, bien commune dans les Pères et dans les conciles. Peut-être qu'étant sortis de l'eau du baptême, il nous sera permis d'y rentrer. Non, mes Frères, il est impossible : cette eau ne lave point de secondes taches, elle ne reçoit jamais ceux qui ont violé sa sainteté : mais de peur que nous ne périssions sans ressource, Dieu nous a ouvert une autre fontaine, Dieu nous a donné un autre bain où il nous est permis de nous plonger; c'est le bain de la pénitence, baptême de larmes et de sueurs; ce sont les eaux de la pénitence, eaux saintes et sacrées, aussi bien que celles du baptême, parce qu'elles dérivent de la même source, et qu'on ne peut souiller sans profanation. *In die illa erit fons patens domui Israel et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (1) : « En ce temps-là il y aura une fontaine ouverte à la » maison de David et aux habitans de Jérusalem, » pour y laver les souillures du pécheur » : *patens*, toujours ouverte.

(1) *Zach.* XIII. 1.

Voilà, mes Frères, notre seul remède et notre seconde espérance. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau, parce que nous y sommes nés. Etant donc sortis de notre eau natale, si je puis parler de la sorte, c'est-à-dire de l'eau du baptême, rentrons dans l'eau de la pénitence, et respectons-en la sainteté. Mais c'est ici notre grande infidélité; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source de miséricorde fait une source infinie de profanations sacriléges. Car du moins, ainsi que j'ai déjà dit, l'eau du baptême ne peut être souillée qu'une fois, parce qu'elle ne reçoit plus ceux qui la quittent : c'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à reprendre ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante.

Que dirai-je ici, chrétiens? et avec quels termes assez énergiques déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « Eau du bap- » tême, que tu es heureuse! c'est Tertullien qui » vous parle; que tu es heureuse, eau mystique, » qui ne laves qu'une seule fois »! *Felix aqua, quæ semel abluit!* « qui ne sert point de jouet aux pé- » cheurs » : *Quæ ludibrio peccatoribus non est :* « qui n'étant point souillée de beaucoup d'ordures, » ne gâtes pas ceux que tu laves » : *quæ non assiduitate sordium infecta, rursus quos diluit inquinat* (1). Ce sont les eaux de la pénitence qui reçoivent toutes sortes d'ordures; ce sont elles qui sont tous les jours souillées, parce qu'elles sont toujours ouvertes : non-seulement elles sont souvent infectées,

(1) *De Bapt. n.* 15.

mais elles servent contre leur nature à souiller les hommes : *Rursus quos abluit inquinat :* c'est notre malice qui en est cause : mais enfin il est véritable ; elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous ne craignons pas les ordures. Qui ne se plaindroit, chrétiens, de voir cette eau si souvent violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante !

Que dirai-je? où me tournerai-je pour arrêter ces profanations? dirai-je que Dieu, pour punir les hommes de leurs sacriléges, a résolu désormais de fermer cette fontaine à ceux qui retombent? mais je parlerai contre l'Evangile. Il est bien écrit qu'il n'y a qu'un baptême, et l'on n'y retourne jamais : mais au contraire il est écrit de la pénitence : « Tout ce » que vous remettrez, sera remis ; tout ce que vous » délierez, sera délié (1) ». Jésus-Christ n'y apportant point de limitation, qui suis-je pour restreindre ses volontés? Non, pécheurs, je ne puis vous dire que vous êtes exclus de cette eau : l'eussiez-vous profanée cent fois, mille fois ; revenez, elle est prête à vous recevoir, et vous pouvez encore y laver vos crimes. Que dirai-je donc pour vous arrêter? Quoi? qu'encore qu'elle soit ouverte, Dieu ne vous permettra pas d'en aborder ; qu'il vous fera mourir d'une mort soudaine, sans avoir le loisir de vous reconnoître, ou bien qu'il retirera tout à coup ses grâces? Mais qui a pénétré les conseils de Dieu? qui sait le terme où il vous attend? Chrétiens, je n'entreprends pas de le définir.

Exhorterai-je vos confesseurs à vous refuser tou-

(1) *Matt.* XVI. 19.

jours l'absolution dans vos rechutes continuelles, pour vous inspirer plus de crainte? Mais vos besoins particuliers n'étant pas de ma connoissance, c'est à eux à user dans les occasions avec charité et discrétion de cette conduite médicinale : seulement puis-je dire généralement que comme il faut craindre dans ces rencontres de ne pas favoriser la présomption, il faut prendre garde, et bien prendre garde de ne pas accabler la foiblesse. Mais si tous ces moyens me sont ôtés pour vous faire appréhender les rechutes, que dirai-je enfin à des hommes que la difficulté désespère, et que la facilité précipite? Voici, mes Frères, ce que Dieu m'inspire; qu'il le fasse profiter pour votre salut. Il est vrai, les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, est-il possible! vous ne le savez que trop; c'est ce qui nourrit votre impénitence : mais sachez, pour vous retenir, qu'il se rend toujours plus difficile.

Dans le premier dessein de Dieu, la grâce ne devoit être donnée qu'une fois. Les anges l'ont perdue; il n'y aura jamais de retour : les hommes l'ont perdue; elle leur étoit ôtée pour jamais. Mais, prédicateur, que nous dites-vous? d'où vient donc que nous l'avons recouvrée? D'où vient? ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Est-ce donc que vous ignorez que la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne? Ce n'est pas à nous qu'on la restitue : c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; nous l'avons de lui par transport; ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit

Esprit nous a faits ses membres. Il est vrai que l'ayant une fois rendue aux mérites infinis de son Fils, il donne son Esprit sans mesure, il ne met point de bornes à ses dons; autant de fois que vous la perdez, autant la pouvez-vous recouvrer. Mais quoiqu'il se soit si fort relâché de la première résolution de ne la donner qu'une fois, il n'oublie pas néanmoins toute sa rigueur; et pour nous tenir dans la crainte, il a trouvé ce tempérament, qu'il se rend toujours plus difficile.

Par exemple vous avez reçu la grâce au baptême, avec quelle facilité? nous le voyons tous les jours par expérience : nous n'y avons rien contribué du nôtre; et Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parens. Si nous péchons après le baptême, cette première facilité ne se trouve plus : il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la pénitence, que l'antiquité chrétienne appelle à la vérité un baptême, mais un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente. « Nous ne pouvons, » nous dit-il, parvenir par le sacrement de pénitence à cette nouveauté et cette intégrité que le » péché nous a fait perdre, sans beaucoup de larmes » et de grands travaux, la justice divine l'exigeant » ainsi; en sorte que c'est avec raison que la pénitence a été appelée par les saints Pères un baptême laborieux » : *Ad quam tamen novitatem et integritatem per sacramentum pœnitentiæ sine magnis nostris fletibus et laboribus, divinâ id exigente justitiâ, pervenire non possumus : ut meritò pœni-*

tentia laboriosus quidam baptismus à sanctis Patribus dictus fuerit (1). D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la loi que nous avons dite ? Vous avez perdu la justice ; ou jamais vous n'y rentrerez, ou ce sera toujours avec plus de peine. Et si nous profanons le mystère, non-seulement du baptême, mais encore de la pénitence, ne s'ensuit-il pas, par la même suite, que Dieu se rendra toujours plus inexorable ? pourquoi ? parce qu'il veut bien user de miséricorde, mais non l'abandonner au mépris : pourquoi ? parce que vous manquez à la foi donnée, et à l'amitié réunie ; parce que vous méprisez le remède ; parce que vous profanez le mystère. Enfin tout ce que j'ai dit conclut à ce point, que la difficulté s'augmente toujours : et étant retombés mille et mille fois, jugez, pécheurs, où vous en êtes ; quels obstacles, quels embarras, quel chaos étrange il y a entre vous et la grâce.

Et ne me dites pas : Je ne sens point cette peine, je me confesse toujours avec la même facilité, je dis mon *Peccavi* de même manière. C'est cette malheureuse facilité qui me donne de la défiance, qui me convainc que ta conversion est bien difficile. Je ne puis souffrir un pécheur que la pénitence n'inquiète pas, qui va réglément à ses jours marqués sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son confesseur, et s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie. Je veux qu'un pécheur soit troublé ; je veux qu'il frémisse contre soi-même ; je veux qu'il s'irrite contre ses foiblesses,

(1) *Sess.* XIV, c. II.

u'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa ıcheté. Si je te voyois troublé de la sorte, j'aurois uelque espérance de ta conversion; je croirois que ›n cœur étant ému pourroit peut-être changer de tuation : si je le voyois ébranlé jusqu'aux fondeıens, je croirois que ces habitudes corrompues en roient peut-être déracinées par ce bienheureux nversement de toi-même, et que, comme dit saint .ugustin, la tyrannie de la coutume pourroit être nfin surmontée par les efforts violens de la pénience : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo eccandi* (1). Mais cette prodigieuse facilité avec lauelle vous avalez l'iniquité comme l'eau, et la péitence de même, c'est ce qui me fait craindre pour ous que ce jeu et ce passage continuel de la grâce u crime, du crime à la grâce, ne se termine enfin ar quelque événement tragique. Si je ne désespère as, je la tiens presque déplorée. N'abusez pas de e que j'ai dit : il n'y a pas de bornes qui nous soient onnues; mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas ésolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo ram tuam dinumerare* (2)? « Qui peut connoître la grandeur de votre colère, et en comprendre toute l'étendue autant qu'elle est redoutable » ?

Le fruit commence par être verd, et sa crudité ffense le goût; mais il faut qu'il vienne à la matuité : ainsi le pécheur qui se convertit peut demeuer quelque temps infirme et fragile; et les fruits de

(1) *In Joan. tract.* XLIX, *n.* 19, *tom.* III, *part.* II, *col.* 627. — (2) *Ps.* XXXIX. 13.

la pénitence, quoiqu'encore amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de maturité. Mais que jamais nous ne soyons mûrs, c'est-à-dire jamais fermes, ni jamais constans; que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Evangile, c'est-à-dire une conversion durable et constante; que notre vie toujours partagée entre la vertu et le crime ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, elle prenne le parti du crime, et le fasse régner en nous malgré les sacremens tant de fois reçus : c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon; il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans ses sacremens une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance; aujourd'hui dans le bain de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial et dans toutes les corruptions du monde; peut-on faire un plus grand outrage au christianisme ? Ce n'est pas ainsi que nos pères nous ont parlé des rechutes.

Un saint concile d'Espagne dit que la rechute fait

un jeu profane et un sacrilége amusement de la communion (1). Un ancien Père nous dit que retomber dans le crime auquel on a renoncé, c'est se repentir de sa pénitence, c'est condamner Jésus-Christ avec connoissance de cause et après l'avoir goûté, c'est le sacrifier à ses passions, et faire satisfaction au démon de ce qu'on avoit osé secouer son joug détestable (2).

Mais quelque véhémens que soient les saints Pères à nous exprimer l'horreur des rechutes, rien n'égale les expressions des apôtres. Saint Paul dit que retomber dans les premiers crimes, c'est affliger le Saint-Esprit (3) : et avec raison; car on le contraint contre sa nature à quitter la demeure qu'il vouloit garder, et d'où chassé une fois il ne reviendra plus qu'avec répugnance : c'est crucifier Jésus-Christ encore une fois (4), fouler aux pieds son sang répandu pour nous, et renouveler toutes les sanglantes railleries dont les Juifs l'ont persécuté dans son agonie : car en effet c'est lui reprocher qu'il ne peut pas conserver une ame qu'il a acquise, ni descendre de la croix où le pécheur le va mettre, ni soutenir sa victoire contre le démon. Le même saint Paul ajoute que la terre qui a été cultivée et qui a reçu la pluie du ciel, c'est-à-dire une ame renouvelée par les sacremens et arrosée de la grâce, qui malgré cette culture sacrée ne produit que de mauvais fruits, est maudite et réprouvée (5).

(1) *Concil. Eliberit. can.* XLVII. *Labb. tom.* 1, *col.* 975. — (2) *Tertull. de Pœnit. n.* 5. — (3) *Ephes.* IV. 30. — (4) *Heb.* VI. 6. — (5) *Ibid.* 7, 8.



Saint Pierre sera-t-il moins fort? écoutez-le. Vous déplorez, et avec raison, la misère des nations infidèles, qui n'ayant jamais connu Dieu, ni les mystères de son royaume, périssent dans leur ignorance. Mais saint Pierre vous dit qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais connu la voie de justice, que de se retirer de la sainte loi dont on a connu l'équité : car c'est justement, poursuit cet apôtre, ce qui est dit dans les Proverbes : *Canis reversus ad suum vomitum* (1). Si je traduis ces paroles, je ferai horreur à vos sens; si je vous dis que selon saint Pierre, le pénitent qui retombe dans ses premiers crimes, c'est un chien qui reprend ce qu'il a jeté, vos oreilles délicates seront offensées : et néanmoins nous ne craignons pas quelque chose de plus horrible; c'est de reprendre nos voies corrompues, et de ravaler le poison qu'un remède salutaire nous avoit ôté, afin qu'il achève de nous perdre et de déchirer nos entrailles.

Mais que dit le Fils de Dieu lui-même, lui qui trouvant dans sa parabole l'arbre cultivé, et n'y voyant point paroître de fruit, prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu (2); qui nous montre le démon chassé, plus fort quand il a repris sa première place (3), plus fort en nombre, sept pour un; plus fort en malice, [sept autres] plus malins que lui; plus fort en stabilité, et il demeure; et l'état du pécheur toujours plus mauvais après la rechute; et la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainsi parler, de la nature, elle sur-

(1) *II. Petr.* II. 21. — (2) *Luc.* XIII. 6, 7. — (3) *Ibid.* XI. 26.



monte encore les remèdes mêmes. Si donc, selon sa parole, les difficultés s'augmentent toujours, si en effet par un juste jugement de Dieu la pénitence est plus difficile que le baptême, et que par la même règle la pénitence souvent violée, à mesure qu'on la méprise, augmente les difficultés de la conversion et y ajoute de nouveaux obstacles; où en sommes-nous, ô Dieu vivant! et quel effroyable chaos avons-nous mis entre Dieu et nous par nos continuelles rechutes!

» il n'y a personne qui ait le cœur droit : tous tendent des piéges pour verser le sang; le frère cherche » la mort de son frère... Ne vous fiez point à votre » ami... Car l'homme a pour ennemis ceux de sa » propre maison ». *Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem venatur... Nolite credere amico... Et inimici hominis, domestici ejus* (1).

Je pourrois bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassemens, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah ! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venoit découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché; ô quel étrange spectacle ! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; et tout

(1) *Mich.* VII. 2, 5, 6.

ce

ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes si je parlois en un autre lieu, j'alléguerois peut-être la Cour pour exemple; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connoisse elle-même et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

Concluons donc, chrétiens, que la charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hommes; c'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne. C'est de ce même principe que doivent naître nos amitiés particulières, qui ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées que lorsque Dieu en sera le médiateur. Jonathas et David étoient unis en cette sorte, et c'est pourquoi le dernier appelle leur amitié mutuelle : « L'alliance du Sei» gneur »; *Fœdus Domini* (1); parce qu'elle avoit été contractée sous les yeux de Dieu et qu'il devoit en être le protecteur, comme il en étoit le témoin. Aussi le monde n'en a jamais vu ni de plus tendre, ni de plus fidèle, ni de plus désintéressée. Un trône à disputer entre ces deux parfaits amis n'a pas été capable de les diviser, et le nom de Dieu a prévalu à un si grand intérêt. Heureux

(1) *I. Reg.* xx. 8.

celui, chrétiens, qui pourroit trouver un pareil trésor! Il pourroit bien mépriser à ce prix toutes les richesses du monde; car une telle amitié contractée au nom de Dieu et jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs; et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changemens infinis dont le temps et les intérêts menacent toutes les autres. Un ami de cette sorte fidèle à Dieu et aux hommes est un trésor inestimable; et il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, et qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle : c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connoître soi-même : et saint Augustin a raison de dire (1) qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des états et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connoît nos défauts, nous

(1) *De Trin. l.* IV, *n.* 1, *tom.* VIII, *col.* 809.

seuls ne les savons pas ; et deux choses nous en empêchent.

Premièrement, chrétiens, nous nous voyons de trop près ; l'œil se confond avec l'objet, et nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous regarder d'un regard distinct et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connoître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts, et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne si peu qu'il y paroisse d'imperfection. Le roi Achab, violent, imbécille et foible, ne pouvoit endurer Michée, qui lui disoit de la part de Dieu la vérité de ses fautes et de ses affaires qu'il n'avoit pas la force de vouloir apprendre ; et il vouloit qu'il lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires. C'est ainsi que sont faits les hommes ; et c'est pourquoi le divin Psalmiste a raison de s'écrier : *Delicta quis intelligit* (1) ? « Qui est-ce qui connoît ses défauts » ? Où est l'homme qui sait acquérir cette science si nécessaire ? Combien sommes-nous ardens et vainement curieux ! Dans quel abîme des cœurs, dans quels mystères secrets de la politique, dans quelle obscurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer ? Malgré cet espace immense qui nous sépare d'avec le soleil, nous avons su découvrir ses taches, c'est-à-dire remarquer des ombres dans le sein même de la lumière. Cependant nos propres taches nous sont inconnues ; nous seuls voulons être

(1) *Ps.* XVIII. 12.

sans ombre; et nos défauts, qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes : *Delicta quis intelligit?*

Pour acquérir, chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidèle. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quelqu'un sur la terre, venez me montrer mes défauts que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance; et s'il y en a qui soient sans remède, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc, encore une fois, ô ami fidèle, ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison, et mes entreprises à mes forces.

Cette obligation, chrétiens, entre les personnes amies est de droit étroit et indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'Eglise dans l'Evangile que nous traitons, il seroit sans doute à désirer que nous fussions tous si bien disposés que nous pussions profiter des avis de tous nos frères. Mais comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, et qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles; ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Je suis bien aise, Messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connoître

les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin (1), voudroit profiter à tous; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice, qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui par le sang, ou par l'amitié, ou par quelqu'autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage. Regardons nos amis en cette manière : pensons qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étoient capables. C'est une parole digne de Caïn, que de dire, Ce n'est pas à moi à garder mon frère; croyons, Messieurs, au contraire, que nos amis sont à notre garde, qu'il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous avons pour leurs vices, que nous taire en ces rencontres c'est les trahir; et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare, que de les laisser tomber dans un précipice faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux : *Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit eum per viam non bonam* (2) : « L'homme injuste séduit son ami, et il le conduit » par une voie qui n'est pas bonne ».

Après avoir établi l'obligation de ces avis charitables, montrons-en les conditions dans les paroles précises de notre Evangile. Premièrement, chrétiens, il y faut de la fermeté et de la vigueur : car remarquez, le Sauveur n'a pas dit, Avertissez votre frère, mais, « Reprenez votre frère (3) ». Usez de

(1) *De Ver. Rel.* n. 91, *tom.* 1, *col.* 780. — (2) *Prov.* XVI. 29. — (3) *Matt.* XVIII. 15.

la liberté que le nom d'amitié vous donne, ne cédez pas, ne vous rendez pas, soutenez vos justes sentimens, parlez à votre ami en ami : jétez-lui quelquefois au front des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même : ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se sente pressé de se corriger, et que, confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais avec cette fermeté et cette vigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion : je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous, ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'étoit une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire. Le maître avoit commandé; écoutez le Sauveur des ames : « Reprenez, dit-il [1], entre vous et lui » : parlez en secret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

Mais surtout venez animé d'une charité véritable; pesez cette parole du Sauveur des ames : « S'il vous » écoute, dit-il [2], vous aurez gagné votre frère ». Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, ne vous emportez jamais. Faites comme les médecins; pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes : *Audiunt convitium, præbent medicamentum*, dit saint Augustin [3]. Suivez

(1) *Matt.* XVIII. 15. — (2) *Ibid.* — (3) *Serm.* CCCLVII, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 1393.

l'exemple de saint Cyprien, dont le même saint Augustin a dit ce beau mot, qu'il reprenoit les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il les supportoit avec une patience infatigable. *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit* (1).

Mais pendant que le Fils de Dieu nous prépare avec tant de soin des avertissemens autant charitables que fermes et vigoureux, songeons à les bien recevoir. Apprenons de lui à connoître nos véritables amis, et à les distinguer d'avec les flatteurs. Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes; car qui ne se tient pas pour tout averti? Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? mais en les craignant on y tombe; et le flatteur nous tourne en tant de façons qu'il est malaisé de lui échapper. De dire, avec cet ancien (2), qu'on le connoîtra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre, ce n'est pas aller à la source; c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la Cour est bien plus subtile : elle sait non-seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite non-seulement la douceur de l'ami, [mais encore] jusqu'à sa franchise et sa liberté; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un

(1) *De Baptis. cont. Donat. lib.* v, *c.* xvii, *n.* 23, *tom.* ix, *col.* 153. — (2) *Cicer. de Amicit. n.* 15.

flatteur, un autre nous engage insensiblement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante?

Donc pour arracher la racine, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors, parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans, et tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs du dehors, ames vénales et prostituées, savent bien connoître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ils rassurent dans ses propres vices notre conscience tremblante; « et mettent, dit saint Paulin, le comble à nos péchés par le poids d'une louange injuste et artificieuse » : *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulat* (1). Que si nous voulons les déconcerter, et rompre cette intelligence, voici l'unique remède; un amour généreux de la vérité, un désir de nous

(1) *Epist.* XXIV. *ad sever. n.* 1.

connoître nous-mêmes, Oui, je veux résolument savoir mes défauts : je voudrois bien ne les avoir pas; mais puisque je les ai, je les veux connoître, quand même je ne voudrois pas encore les corriger; car quand mon mal me plairoit encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable, et si je ne presse pas ma guérison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

Apprenons donc nos défauts avec joie et reconnoissance de la bouche de nos amis; et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne? A qui la lumière de l'Evangile ne montre-t-elle pas ses péchés? La loi de Dieu, chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-ce pas un miroir fidèle, où chacun, et les rois et les sujets, se peut reconnoître? mais personne ne s'applique rien. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs. Tonnez tant qu'il vous plaira, ô prédicateur; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avoit aucune part à cette juste censure. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, qu'il faut écouter l'Evangile, mais plutôt il faut pratiquer ce que dit si sagement l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius laudabit, et ad se adjiciet* (1) : « L'homme sage qui entend, dit-il, » quelque parole sensée, la loue et se l'applique à » lui-même ». Voyez qu'il ne se contente pas de la

(1) *Eccli.* XXI. 18.

sans bornes nos ressentimens; nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse qui ne se remue pas par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage: tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instrumens de la colère, de la patience même et de la pitié. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès : nous n'attendons pas toujours, pour nous irriter, des injures effectives; nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secrètes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre; et souvent nous nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus, et trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde, et source de mille injustices, à quels excès les engagez-vous? Que méditez-vous, malheureux, et que vous vois-je rouler dans votre esprit? Quoi, vous les allez porter vos soupçons jusqu'aux oreilles importantes! vous méditez même de les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y vouloir porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinemens d'un zèle affecté.

Arrêtons-nous donc, chrétiens, prenons garde comme nous parlons du prochain, surtout à la

Cour où tout est si important et si délicat. Ce demi-mot que vous dites, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par son obscurité affectée, tout cela, dit le sage, ne tombera pas à terre : *A detractione parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit* (1). A la Cour on recueille tout, et ensuite chacun commente et tire ses conséquences à sa mode. Prenez donc garde encore une fois à ce que vous dites, retenez votre colère maligne et votre langue trop impétueuse. Car il y a un Dieu au ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles (2), quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes et malicieuses ? Par conséquent, chrétiens, révérons ses yeux et sa présence ; songeons qu'il nous sera fait dans son jugement, comme nous aurons fait à notre prochain ; si nous pardonnons, il nous pardonnera ; si nous vengeons nos injures, « il nous gardera nos » péchés », comme dit l'Ecclésiastique ; *Peccata illius servans servabit* (3) : sa vengeance nous poursuivra à la vie et à la mort ; et ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis ; mais plutôt pratiquons ce que dit l'apôtre : « Que le soleil ne se couche pas » sur votre colère » : *Sol non occidat super iracundiam vestram* (4). Ce cœur tendre, ce cœur paternel ne peut comprendre qu'un chrétien, enfant de paix, puisse dormir d'un sommeil tranquille

(1) *Sap.* I. 11. — (2) *Matt.* XII. 36. — (3) *Eccli.* XXVIII. 1. — (4) *Ephes.* IV. 26.

vous de plus d'un côté pour découvrir tout à l'entour les traces de la vérité qui sont dispersées : elle ne viendra guère à vous de droit fil et d'un seul endroit ; car les rois ne sont pas si heureux. Mais que ce soit vous-même qui vous tourniez, et que nul ne se joue à vous donner de fausses impressions : entendez distinctement tout ce que vous faites, et connoissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : *Ut intelligas universa quæ facis.* Salomon suivant ce conseil, à l'âge environ de vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé ; et la France, qui sera bientôt un état heureux par les soins de son monarque, jouit maintenant d'un pareil spectacle.

O Dieu, bénissez ce roi que vous nous avez donné. Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque ? quoi, toutes les prospérités ? oui, Seigneur ; mais bien plus encore, toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune : elles sont toutes nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez toutes commandées. Nous le voulons voir tout parfait, nous le voulons admirer en tout : c'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple ; et nous estimerions un malheur public, si jamais il nous paroissoit quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse. Oui, Sire, votre piété, votre justice, votre innocence, font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous ce bonheur seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, et vivez en roi chrétien. Il y a un

Dieu



Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi ; et si votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand Roi, constamment sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire ; et n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA III.E SEMAINE DE CARÊME,

SUR LE CULTE DÛ A DIEU.

Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu. Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connoît pleinement son essence et ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle : défauts qui la corrompent.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.

Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Joan. IV. 23.

La plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet et le religieux adorateur de la nature divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier Etre qui nous a produits par sa puissance, et nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse et de sa bonté.

Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de

cœur pour l'aimer ni d'intelligence pour le comprendre; « ainsi ne pouvant connoître; tout ce » qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se pré» senter elle-même à nous pour être du moins con» nue, et pour nous faire connoître son divin au» teur » : *Quæ cùm cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur* (1). C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornemens. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer : c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connoître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, et soi-même, et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez que nous connoissions combien nous devons de culte à cette nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle manière il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi « le Fils unique, qui est dans le sein du Père,

(1) *De Civ. Dei, lib.* XI, *cap.* XXVII, *tom.* VII, *col.* 293.



» est venu pour nous l'apprendre [1] » ; et nous en serons parfaitement informés, si nous entendons ce que c'est que cette sublime adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ nous prescrit.

Pour rendre à Dieu un culte agréable, il faut observer, Messieurs, deux conditions nécessaires ; la première que nous connoissions ce qu'il est ; la seconde que nous disposions nos cœurs envers lui d'une façon qui lui plaise. Il me semble que le Sauveur nous a enseigné ces deux conditions dans ces deux paroles de mon texte, « en esprit et en vé-» rité ». Le principe de notre culte, c'est que nous ayons de Dieu des sentimens véritables, et que nous le croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance, c'est que nous épurions devant lui nos intentions, et que nous nous disposions comme il le demande. La première de ces deux choses nous est exprimée par l'adoration en vérité, et la seconde est comprise par l'adoration en esprit. Je veux dire que l'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravilissent Dieu dans nos esprits, et que l'adoration en esprit bannit les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur. Si bien que l'adoration en vérité fait que nous voyons Dieu tel qu'il est, et l'adoration en esprit fait que Dieu nous voit tels qu'il nous veut. Le Fils de Dieu par les bonnes dispositions nous mène à la vérité : *in spiritu*, bien disposés ; *in veritate*, Dieu bien conçu ; il se fait connoître aux bien disposés. Ainsi toute l'essence de la religion est enfermée en ces deux paroles ; et je prie mon Sauveur de me pardonner, si, pour aider votre

(1) *Joan.* I. 18.

intelligence, j'en commence l'explication par celle qu'il lui a plu de prononcer la dernière.

PREMIER POINT.

L'ADORATION religieuse, c'est une reconnoissance en Dieu de la plus haute souveraineté, et en nous de la plus profonde dépendance. Je dis donc, encore une fois, et je pose pour fondement que le principe de bien adorer, c'est de bien connoître. L'oraison, dit saint Thomas (1), et il faut dire de même de l'adoration dont l'oraison est une partie, est un acte de la raison; car le propre de l'adoration, c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire de l'assujettir à Dieu. Or est-il qu'il appartient à la raison d'ordonner les choses : donc la raison est le principe de l'adoration, laquelle par conséquent doit être conduite par la connoissance.

Mais l'effet le plus nécessaire de la connoissance, dans cet acte de religion, c'est de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre foible entendement ne pouvant porter une idée si haute et si pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier Etre. Quelques-uns plus grossiers lui donnent une forme humaine, mais peu s'empêchent de lui attribuer une manière d'agir conforme à la nôtre. Nous le faisons penser comme nous, nous l'assujettissons à nos règles, et chacun se le représente à sa façon particulière. Toutes ces idées, dit saint Augustin (2), que chacun se forme

(1) 2. 2. *Quæst.* LXXXIII. *art.* 1. — (2) *Quæst. in Jos. lib.* VI, *tom.* III, *part.* 1, *col.* 593.

de Dieu en particulier au gré de son imagination et de ses sens, sont autant d'idoles spirituelles que nous érigeons dans nos cœurs; si bien que nous pouvons dire qu'une grande partie des fidèles sont semblables aux Samaritains que Jésus-Christ reprend dans notre Evangile, et desquels il est écrit, au quatrième livre des Rois; « qu'ils craignoient à la vérité » le Seigneur, mais qu'ils ne laissoient pas toutefois » de servir en même temps leurs idoles » : *Timentes quidem Dominum, sed nihilominus et idolis suis servientes* (1). Ainsi beaucoup de chrétiens qui sont bien instruits par l'Eglise, mais à qui leur imagination représente mal ce que l'Eglise leur enseigne, adorent le Dieu véritable que la foi leur fait connoître; et néanmoins l'on peut dire qu'ils lui joignent les idoles qu'ils se sont forgées, c'est-à-dire les images grossières et matérielles qu'ils se sont eux-mêmes formées de cette première essence.

Il faut donc connoître avant toutes choses que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait : et comme tout, nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre; et c'est par-là que nous apprenons à séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Etre. *Reddam tibi vota mea, quæ distinxerunt labia mea* (2) : « Je vous rendrai mes » vœux, dit le roi prophète, que mes lèvres ont » distingués » ; c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin (3), qu'il faut adorer Dieu distinctement : et qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le

(1) *IV. Reg.* XVII. 41. — (2) *Ps.* LXV. 13, 14. — (3) *Enar. in Psalm.* LXV, *n.* 19, *tom.* IV, *col.* 651.

[redacted]

distinguer tout-à-fait de la créature, et ne lui rien attribuer du nôtre?

« Que ne peut-on dire de Dieu, dit saint Augus- » tin? mais que peut-on dire de Dieu dignement »? *Omnia possunt dici de Deo, et nihil dignè dicitur de Deo* (1). Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand; parce que sa perfection est si éminente que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible.

Ainsi, pour me servir des paroles de saint Augustin, « Si nous trouvons quelquefois dans les Écri- » tures des choses qui nous paroissent peu dignes » de la grandeur de cet Etre incompréhensible, ré- » pondons-nous à nous-mêmes, qu'il faudroit juger » ces expressions ou ces comparaisons indignes de » Dieu, si l'on pouvoit en trouver qui fussent dignes » de lui » : *Ego verò cùm hòc de Deo dicitur, indignum aliquid dici arbitrarer, si aliquid dignum inveniretur quod de illo diceretur* (2). « Par conséquent » puisque sa puissance éternelle et sa divinité sur- » passent infiniment toutes les paroles qui forment » le langage humain; tout ce qu'on dit de lui hu- » mainement, qui peut paroître méprisable aux » hommes, doit servir à avertir l'infirmité humaine, » que les choses mêmes qui lui semblent dans les » Ecritures saintes dites de Dieu, d'une manière » convenable à son excellence, sont plus propor- » tionnées à notre capacité qu'à la sublimité de

(1) *In Joan. Tract.* XIII, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *col.* 393. — (2) *De divers. quæst. ad Simplic. lib.* II, *quæst.* II, *n.* 1, *tom.* VI, *col.* 112.

» l'Etre divin, et qu'ainsi nous devons par une vue
» plus claire élever notre intelligence, au-dessus
» même de ces grandes idées, comme elles s'élèvent
» en quelque manière au-dessus de celles qui nous
» paroissent trop inférieures » : *Cùm verò verba omnia, quibus humana colloquia conseruntur, illius sempiterna virtus et divinitas mirabiliter atque incunctanter excedat, quidquid de illo humaniter dicitur, quod etiam hominibus aspernabile videatur, ipsa humana admonetur infirmitas, etiam illa quæ congruenter in Scripturis sanctis de Deo dicta existimat, humanæ capacitati aptiora esse quàm divinæ sublimitati; ac per hoc etiam ipsa transcendenda esse sereniore intellectu, sicut ista qualicumque transcensa sunt.*

On peut juger aisément que pour renverser ces idoles [dont nous avons parlé] et adorer Dieu en vérité, il n'y a rien de plus nécessaire que de bien connoître ce qu'il est; et c'est pourquoi le Sauveur reprenant la Samaritaine, et instruisant les fidèles, a dit dans notre Evangile : « Vous adorez ce que
» vous ne connoissez pas, et nous adorons ce que
» nous connoissons (1) »; par où il nous prépare la voie à cette adoration en vérité, que je dois tâcher aujourd'hui de vous faire entendre.

Concluons donc nécessairement qu'il faut connoître celui que nous adorons; mais surtout il en faut connoître ce qui est nécessaire pour l'adorer, que je réduis, chrétiens, à ces trois vérités principales : que Dieu est une nature parfaite et dès-là incompréhensible; que Dieu est une nature souve-

(1) *Joan.* IV. 22.

raine; que Dieu est une nature bienfaisante. Voilà comme les trois sources et les trois premières notions qui portent l'homme à adorer Dieu; parce que nous sommes portés naturellement à révérer ce qui est parfait, et que la raison nous enseigne à dépendre de ce qui est souverain, et que nos besoins nous inclinent à adhérer à ce qui est bon.

Cette profonde pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze [1], parce que nous le connoissons, mais nous l'adorons, poursuit-il, parce que nous ne le comprenons pas; c'est-à-dire, ce que nous connoissons de ses perfections fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien; mais parce que c'est un abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, et nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire; et c'est là adorer en vérité.

Voilà l'idée véritable; voyons maintenant l'idole que l'homme abusé se forme. Je ne veux pas dire, Messieurs, que nous pensions pouvoir comprendre la Divinité. Il y a peu d'hommes assez insensés pour avoir une telle audace. Mais celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées et dans les desseins de sa sagesse. Quelques-

(1) *Orat.* XXXVIII, n. 11, *tom.* I, *p.* 616.

uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste, et sous le nom de la fortune, c'est la sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts et qu'elle se renferme dans nos pensées. Foible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies; comme si cette profonde sagesse composoit ses desseins par pièces à la manière des hommes, et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connoître encore, en second lieu, que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin pour se soutenir d'aucun secours tiré du dehors et qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté. Il ne fait que jeter un regard, aussitôt toute la nature est épouvantée,

et prête à se cacher dans son néant. « J'ai regardé, » dit le prophète Jérémie (1), et voilà que devant » la face du Seigneur la terre étoit désolée et ne » sembloit que de la cendre. J'ai levé les yeux au » ciel, et il avoit perdu sa lumière; j'ai considéré » les montagnes, et elles étoient ébranlées terrible» ment, et toutes les collines se troubloient, et les » oiseaux du ciel étoient dissipés, et les hommes » n'osoient paroître, et les villes et les forteresses » étoient renversées, parce que le Seigneur étoit en » colère ». Le prophète ne nous dit pas, ni qu'il fasse marcher des armées contre ces villes, ni qu'il dresse des machines contre leurs murailles. Il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fonds et en tout droit souverain, lui seul les ayant tirées du néant. C'est pourquoi il prononce dans son Ecriture avec une souveraine hauteur : « Tous mes conseils tiendront, et toutes » mes volontés seront accomplies » : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* (2).

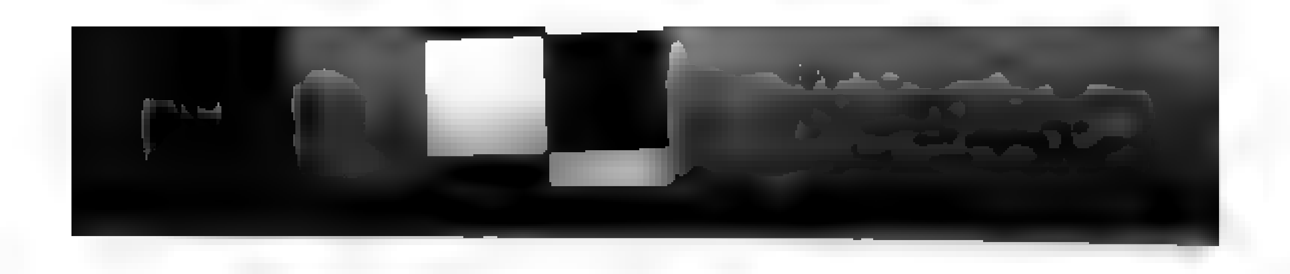
Donc, pour adorer Dieu en vérité, il faut connoître qu'il est souverain; et à voir comme nous prions, je dis, ou que notre esprit ne connoît pas cette vérité, ou que notre cœur dément notre esprit. Considérez, chrétiens, de quelle sorte vous approchez de la sainte majesté de Dieu pour lui faire votre prière. Vous venez à Dieu plein de vos pensées, non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le faire entrer dans vos senti-

(1) *Jer.* IV. 23, *et seq.* — (2) *Is.* XLVI. 10.

mens. Vous prétendez que lui et ses saints épousent vos intérêts, sollicitent, pour ainsi dire, vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de ce secours, vous lui promettez de le bien servir, et vous voulez qu'il vous achète à ce prix, comme si vous lui étiez nécessaire. C'est méconnoître votre souverain, et traiter avec lui d'égal à égal. Car encore que vous ajoutiez : Votre volonté soit faite, si vous consultez votre cœur, vous demeurerez convaincus que vous regardez ces paroles, non comme la règle de vos sentimens, mais comme la forme de la requête ; et permettez-moi de le dire ainsi, vous mettez à la fin de la prière, Votre volonté, comme à la fin d'une lettre, Votre serviteur. En effet vous sortez de votre oraison, non plus tranquille, ni plus résigné, ni plus fervent pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffé pour vos intérêts. Et si les choses succèdent contre vos désirs, ne vous voit-on pas revenir, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain ? Chrétiens, vous vous oubliez : ce Dieu que vous priez n'est plus qu'une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut.

L'oraison, dit saint Thomas [1], est une élévation de l'esprit à Dieu, *ascensus mentis in Deum*. Par conséquent il est manifeste, conclut ce docteur angélique, que celui-là ne prie pas qui bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui,

(1) 2. 2. *Quæst.* LXXXIII, *art.* 1.



et qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Ce n'est pas que je ne sache que la divine bonté condescend aussi à nos foiblesses, et que, comme dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, l'oraison est un commerce où il faut en partie que l'homme s'élève, et en partie aussi que Dieu descende; mais il est vrai toutefois qu'il ne descend jamais à nous que pour nous élever à lui; et si cette aigle mystique de Moïse s'abaisse tant soit peu pour mettre ses petits sur ses épaules, ce n'est que pour les enlever bientôt avec elle, et leur faire percer les nues, c'est-à-dire toute la nature inférieure, par la rapidité de son vol : *Et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis* (1). Ainsi vous pouvez sans crainte et vous devez même exposer à Dieu vos nécessités et vos peines. Vous pouvez dire avec Jésus-Christ, qui l'a dit pour nous donner exemple; « Père, » que ce calice passe loin de moi (2) »; mais croyez, et n'en doutez pas, que ni vous ne connoissez Dieu comme souverain, ni vous ne l'adorez en vérité, jusqu'à ce que vous ayez élevé votre volonté à la sienne, et que vous lui ayez dit du fond du cœur avec le même Jésus : « Père, non point ma volonté, » mais la vôtre (3) », votre volonté soit faite : *Fiat*.

Cette haute souveraineté de Dieu a son fondement sur sa bonté; car comme nous venons de dire que son domaine est établi sur le premier de tous ses bienfaits, c'est-à-dire sur l'être qu'il nous a donné, il s'ensuit que la puissance suprême qu'il a

(1) *Deut.* XXXII. 11. — (2) *Matt.* XXVI. 39. — (3) *Luc.* XXII. 42.

» croient recevoir de lui » : *Dans credentibus tantum, quantum se credit capere qui sumit* (1). Ne croyons donc jamais qu'il nous refuse, c'est qu'il nous éprouve; ou en remettant, il nous fait ce grand bien d'arracher de nous par ce délai de son secours la reconnoissance et la confession de notre foiblesse. Ou nous ne demandons pas bien, ou nous ne sommes pas préparés à bien recevoir, ou ce que nous demandons est tel qu'il n'est pas digne de lui de nous le donner. Les hommes sont embarrassés quand on leur demande de grandes choses parce qu'ils sont petits, et Dieu trouve indécent qu'on s'attache à lui demander de petites choses parce qu'il est grand. Ne lui demandez rien moins que lui-même.

Mais comme je prévois dans ce discours un autre lieu plus commode pour traiter cette vérité, maintenant je n'en dirai pas davantage; et pour conclure le raisonnement de cette première partie, j'ajouterai, chrétiens, qu'encore que je me sois attaché à vous exposer les trois premières notions qui ont principalement porté les hommes à adorer Dieu, à savoir la perfection de son être, la souveraineté de sa puissance et la bonté de sa nature; je reconnois toutefois que pour adorer en vérité cette essence infinie, il faut aussi connoître véritablement tous ses autres divins attributs. Cependant, comme le traité en seroit immense, trouvez bon que je vous renvoie en un mot à la foi de l'Eglise catholique; et tenez donc pour indubitable que comme l'Eglise catholique est le seul véritable temple de Dieu, *Catho-*

(1) *Epist.* VIII, *ad Martyr. et Confess. p.* 17.

licum

licum Dei templum, ainsi que Tertullien l'appelle (1), elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité. Toutes les autres sociétés, de quelque piété qu'elles se vantent, et quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Eglise ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude. C'est dans l'Eglise seule que Dieu est connu comme il veut l'être. Nous ne connoissons jamais pleinement ni son essence ni ses attributs, que nous ne les connoissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Par exemple, pour connoître pleinement sa toute-puissance, il faut la connoître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, et n'avoir non plus de peine à croire celui de l'eucharistie que celui de l'incarnation. Pour connoître sa sainteté, il faut la connoître dans tous les sacremens que Jésus-Christ a institués pour nous l'appliquer, et confesser également celui de la pénitence avec celui du baptême, et ainsi des autres. Pour connoître sa justice, il faut la connoître dans tous les états où il l'exerce, et ne croire pas plutôt la punition des crimes capitaux dans l'enfer que l'expiation des moindres péchés dans le purgatoire. Ainsi pour connoître sa vérité il la faut adorer dans toutes les voies par lesquelles elle nous est révélée, et la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix : « Gardez, dit » l'apôtre (2), les traditions ». L'Eglise catholique a seule cette plénitude, elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais. « Quiconque n'est pas

(1) *Adv. Marcion. lib.* III, *n.* 21. — (2) *II. Thess.* II. 14.

sien. Cultivons donc en nous-mêmes ce qui est semblable à lui, et servons-le saintement, non pour contenter les désirs que nous inspire cette nature dissemblable, je veux dire notre corps, qui n'est pas tant notre nature que notre empêchement et notre fardeau; mais pour assurer la félicité de l'homme invisible et intellectuel, qui étant l'image de Dieu, est capable de le servir et ensuite de le posséder en esprit.

Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisions le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu! tout est judaïque, et de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien qui s'avise de faire des vœux et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les sacristies, sont toutes affaires du monde; et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, et à fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui le fatigue davantage que des vœux et des dévotions intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pau-

vres qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêts, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; et très-contens de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Père éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent nos Eglises. O Jésus, tels sont ceux qui vous prennent pour médiateur de leurs passions. Ils vous chargent de leurs affaires, ils vous font entrer dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez dit : « J'ai vaincu le monde (1) ». Ils vous prient de le rétablir, lui que vous avez non-seulement méprisé, mais vaincu. O que nous pourrions dire avec raison ce que l'on disoit autrefois : « La foule vous » accable » : *Turbæ te comprimunt* (2) ! Tous vous pressent, aucun ne vous touche, aucun ne vient avec foi pour vous prier de guérir les plaies cachées de son ame. Cette troupe, qui environne vos saints tabernacles, est une troupe de Juifs mercenaires qui ne vous demande qu'une terre grasse et des ruisseaux de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels : comme si nous étions encore dans une Jérusalem terrestre, dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Evangile de celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

O enfant du nouveau Testament, ô adorateur

(1) *Joan.* XVI. 33. — (2) *Luc.* VIII. 45.



véritable, ô juif spirituel et circoncis dans le cœur, chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion et la liberté de ton cœur qui gémit, ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi tant de captivités : viens affligé de tes crimes, ennuyé de tes erreurs, détrompé de tes folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, et affamé de la justice et du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidèle adorateur, expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, et entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti; mais cherche premièrement son royaume, attends sans inquiétude qu'il te donne le reste comme par surcroît (1); et bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout jusqu'à tes besoins.

L'intention de notre fidèle adorateur est suffisamment épurée; il est temps qu'il vienne au temple en esprit avec le bon Siméon; *Venit in spiritu in templum* (2); c'est-à-dire, qu'il y vienne attentif et recueilli en Dieu; ou bien, si vous voulez l'expliquer d'une autre manière plus mystique, mais néanmoins très-solide, qu'il vienne au temple, qu'il rentre en lui-même. Montez donc au temple, ô adorateur spirituel; mais écoutez dans quel temple il vous faut monter. Dieu est esprit et « n'habite pas » dans des temples matériels (3) » : Dieu est esprit, et c'est dans l'esprit qu'il établit sa demeure. Ainsi rappelez en vous-même toutes vos pensées, et retiré

(1) *Matt.* VI. 33. — (2) *Luc.* II, 27. — (3) *Act.* VII. 48.

de vos sens, montez attentif et recueilli en cette haute partie de vous-même où Dieu veut être invoqué, et qu'il veut consacrer par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze dit (1) que l'oraison est une espèce de mort, parce que premièrement elle sépare les sens des objets externes; et ensuite, pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu qui est son principe. C'est sacrifier saintement et adorer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte et selon la partie divine et spirituelle; et le véritable adorateur est distingué, par ce caractère, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses lèvres.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois parlant des sacrifices des anciens : « Qu'ai-je affaire de vos » taureaux et de vos boucs, et de toute la multi- » tude de vos victimes? je n'en veux plus, j'en suis » fatigué, et ils me sont à dégoût (2) ». Entendons par-là, chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices : il veut des offrandes spirituelles et des victimes raisonnables. Ainsi donnez-lui l'esprit et le cœur : autrement il vous dira par la bouche de son prophète Amos : que si vous ne chantez en esprit, quelque douce et ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre harmonie l'incommode, et que vos accords les plus justes ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer à me tumultum carminum*

(1) *Or.* XI, *n.* 17, *tom.* 1, *p.* 184. — (2) *Is.* I. 11, 14.

tuorum, et cantica lyræ tuæ non audiam (1) : « Eloi-
» gnez de moi le bruit tumultueux de vos cantiques;
» je n'écouterai point les airs que vous chantez sur
» la lyre ».

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable, il faut pouvoir dire avec David : « O Seigneur, » votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire » cette prière » : *Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hâc* (2). O qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond quand nous approchons de Dieu! Etrange foiblesse de l'homme! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissemens rendent notre esprit attentif; nous ne le pouvons tenir devant Dieu; et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons; et comme si c'étoit peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de nos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous? venez-vous adorer ou vous moquer? parlez-vous en cette sorte au moindre mortel? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines : vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les rameneroit : heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre! Ah! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif, et s'il vous échappe malgré vous, déplorez

(1) *Amos.* v. 23. — (2) *II. Reg.* VII. 27.

devant Dieu ses égaremens : dites-lui avec le Psalmiste : « O Seigneur, mon cœur m'a abandonné » : *Cor meum dereliquit me* (1). Tâchez toujours de le rappeler, cherchez cet égaré, dit saint Augustin (2); et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu, et adorez en esprit celui qui est esprit et vie : *Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (3).

Mais pour arrêter notre esprit et contenir nos pensées, il faut nécessairement échauffer ce cœur. C'est le naturel de l'esprit de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il seroit toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avoit mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe et qui l'arrête. Mais, mes Frères, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet; il faut qu'elle ait de la ferveur, autrement l'esprit lui échappe, et elle s'échappe à elle-même : « L'attention de l'esprit » se fait à elle-même une solitude » : *Gignit sibi mentis intentio solitudinem* (4). Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des désirs foibles. Car, mes Frères, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervens désirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte; je veux dire qu'il

(1) *Ps.* XXXIX. 17. — (2) *In Ps.* LXXXV, *n.* 7, *tom.* IV, *col.* 905. — (3) *Joan.* IV. 24. — (4) *S. Aug. de quæst. ad Simpl. lib.* II, *tom.* VI, *col.* 118.

nous attire au dehors, et que lui-même nous pousse au dedans. Ecoutez comme parle l'apôtre saint Paul : « Dieu a envoyé en nos cœurs l'esprit de son Fils » qui crie en nous; ô Dieu, vous êtes notre Père (1) » ; et ailleurs; « L'esprit aide notre infirmité » : et encore; « L'esprit prie en nous avec des gémissemens » inexplicables (2) ». Cela veut dire, mes Frères, que cet Esprit qui procède du Père et du Fils, et que nous adorons en unité avec le Père et le Fils, est le saint et divin auteur de nos adorations et de nos prières. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement; il veut crier et gémir, nous dit le saint apôtre, avec des gémissemens inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous; ainsi nous l'affoiblissons, si nous ne lui prêtons qu'une foible voix. Cet esprit veut gémir en nous ; nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin le Saint-Esprit veut nous échauffer; et nous laissons éteindre l'esprit, contre le précepte de l'apôtre (3), si nous ne répondons à son ardeur, en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait la perfection de notre culte : *Spiritu ferventes*, dit le même apôtre saint Paul (4).

Mais, nous dit-on, je veux être dévot, je ne puis; *Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur* (5) : « Le paresseux veut et ne veut

(1) *Gal.* IV. 6. — (2) *Rom.* VIII. 26. — (3) *I. Thess.* V. 19. — (4) *Rom.* XII. 11. — (5) *Prov.* XIII. 4.

[redacted]

» point, mais l'ame de ceux qui sont laborieux » s'engraissera ». [Ses désirs sont] des désirs qui tuent, qui consument toute la force de la foi qui s'évapore toute en ces vains soupirs. *Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari : totâ die concupiscit et desiderat : qui autem justus est, tribuet et non cessabit* (1). « Les désirs » tuent les paresseux; car ses mains ne veulent rien » faire : il passe toute la journée à faire des souhaits; » mais celui qui est juste donne, et ne cesse point » d'agir ». Par où commencer? vous dites : Dégoûtez-vous du monde et vous apprendrez à goûter Dieu; et moi je vous dis : Faites-moi goûter Dieu, et je me dégoûterai du monde : par où commencer? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte, excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté vous disiez tout impossible; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittiez et la lecture et la prière, et que vous désespériez non de vous-même seulement, mais de Dieu et de sa grâce; c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc, et que n'entreprenez-vous votre salut? Et ne l'entreprenez pas d'une manière molle et relâchée; « car celui qui est mou et lâche dans ses » entreprises ressemble à celui qui détruit et qui ra-

(1) *Prov.* XXI. 25, 26.

» vage » : *Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis* (1). Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant que vous êtes sous les yeux de Dieu, à la table de sa céleste vérité, sous l'autorité de sa divine parole; commencez et vous trouverez à la fin la paix de la conscience, et le repos qui ne sera qu'un avant-goût de celui que je vous souhaite dans l'éternité, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

(1) *Prov.* XVIII. 9.

SERMON

POUR LE SAMEDI

DE LA IIIE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES JUGEMENS HUMAINS.

Conduite toute extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère : leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugemens. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous : sentimens qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit : Nemo, Domine. Dixit autem Jesus : Nec ego te condemnabo ; vade, et jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamnée, dit Jésus à la femme adultère? Laquelle lui répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamnerai pas aussi ; va, et dorénavant ne péche plus. Joan. VIII. 10, 11.

QUEL est, Messieurs, ce nouveau spectacle? Le juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs pour-

sonnes, et je supporte les péchés afin de sauver les pécheurs : « Va donc, et seulement ne pêche plus » : *Vade, et jam amplius noli peccare.*

Voilà, Messieurs, un rapport fidèle de ce que raconte saint Jean dans l'Evangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet Evangile : mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé; et parmi ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, et un excès d'indulgence; sévérité pour les autres, et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué, et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam* (1) : « Ah! dit-il, que les hommes » sont diligens à reprendre la vie des autres, mais » qu'ils sont lâches et paresseux à corriger leurs » propres défauts »! Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain; juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle; enfin n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

(1) *Confess. lib.* X, *cap.* III, *tom.* I, *col.* 171.

O

O Jésus, opposez-vous à ces deux excès, et apprenez aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre Evangile; et cette même bonté, qui réprime la licence de juger les autres, éveille la conscience endormie pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ces accusateurs échauffés qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur ardeur inconsidérée, et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

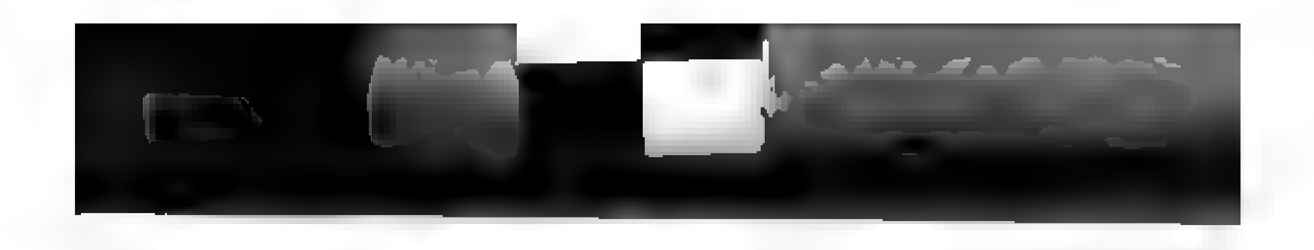
PREMIER POINT.

Cette censure rigoureuse, que nous exerçons sur nos frères, est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le Souverain; et lorsque nous entreprenons de juger nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble, et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat, et les lois de la société, et l'autorité de l'empire. Pour nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes, mais écoutons la distinction que nous donne l'apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : « Il y a des hommes, dit-il, » dont les péchés sont manifestes et précèdent le » jugement que nous en faisons; et aussi il y en a » d'autres qui suivent le jugement » : *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium; quosdam autem et subsequuntur* (1).

Ce passage de l'apôtre est assez obscur, mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin (2), qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre Evangile, un adultère public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être

(1) *I. Tim.* v. 24. — (2) *De Serm. Dom. in monte, lib.* II, *c.* XVIII, *n.* 60, *tom.* III, *part.* II, *col.* 225.



faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux, et les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paroît pas dans quel esprit on les fait : si bien que dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même; nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu ou l'égarement d'un esprit qui bâtit en l'air et qui feint des tableaux dans les nues; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu où tous les secrets des cœurs seront découverts, tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies : et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourroit être douteux et trompeur, seroit toujours nécessairement téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu! que d'excès dans l'un et dans l'autre! que de soupçons téméraires! que de préjugés iniques! que de jugemens précipités! *Delicta quis intelligit* (1)? Qui pourra entendre tous ces crimes? qui pourra démê-

(1) *Ps.* XVIII. 12.

ler tous ces embarras? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose, en un mot, une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugemens.

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, Messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, et juger autant qu'il décide : car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Ecritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser triompher sans contradiction. Il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux : bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois en les reprenant jusqu'à la dureté et à la rigueur. « Reprends-les durement », dit le saint apôtre : *Increpa illos durè* (1) : c'est-à-dire qu'il faut presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes; parce que la correction qui a deux principes, la

(1) *Tit.* 1, 13.



charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité qui est douce et compatissante, mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics; parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer : c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité infaillible, sa simplicité vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle; car dans sa simplicité elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu; et au contraire nous jugeons plus que Dieu ne juge : la seconde, de ne rien usurper pour nous; et au contraire, en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain.

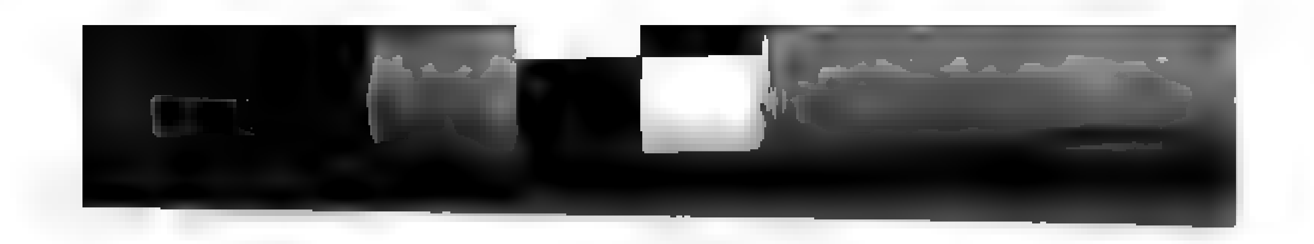
Par exemple, car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre; cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin (1), comme des malades incurables, si vous vous éloignez

(1) *De Serm. Dom. in monte, ubi suprà.*

d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien, puisque l'Ecriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée, vous dites avec le Pharisien : Si l'on savoit quelle est cette femme; et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence : vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

« Chaque jour, dit l'Ecriture, a sa malice (1) » : ainsi lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos frères par des invectives cruelles, espérez plutôt un temps meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connoissances passées : car ignorez-vous les miracles qu'opère l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de foiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite; ne dites pas, comme vous faites : Ah! le cœur commence à paroître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvroit : car, ô Dieu! ô juste Dieu! quel est ce raisonnement? Quoi! s'en-

(1) *Matt.* VI. 34.



suit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange; ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière en se retirant a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds; ou que les passions dominent encore, parce qu'elles ne sont pas peut-être tout-à-fait domptées? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah! cet homme, que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non-seulement il se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gémit de son mal qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand sans comparaison, que vos jugemens indiscrets ne le font paroître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces limites sacrées. « Ne soyez point sages plus qu'il ne faut, mais soyez » sages selon la mesure (1) »; c'est-à-dire, ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugemens, ne craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au-delà est un abîme effroyable où notre audace insensée trouvera un naufrage infaillible.

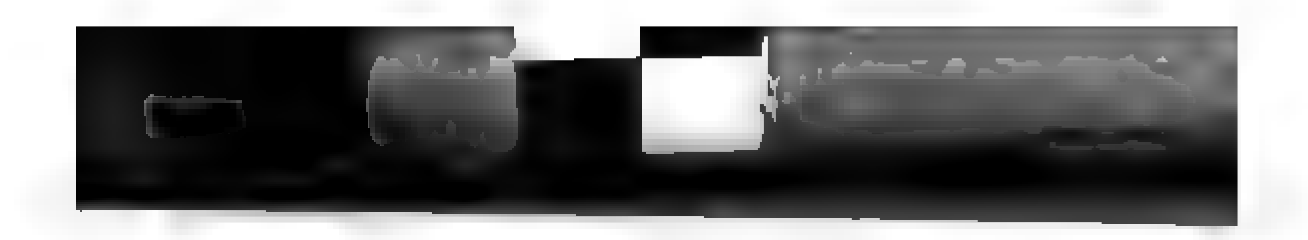
Ce n'est pas assez, chrétiens; et nous avons remarqué que même en nous élevant contre les pé-

(1) *Rom.* XII. 3.



chés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel étoit le vice des Pharisiens : ce n'étoit pas la compassion de notre commune foiblesse qui leur faisoit reprendre les péchés des hommes; ils se tiroient hors du pair; et comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parloient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains : ils s'érigeoient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus les voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : « Celui, dit-il, qui est innocent, » qu'il jette la première pierre ».

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux : gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce? La lumière de vérité qui brille en nos ames, et y condamne les déréglemens que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi prononçant par le même arrêt leur condamnation et la vôtre,



pouvez-vous en tirer aucun avantage? et ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement? Considérez le Sauveur, et voyez dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : Je ne te condamnerai pas. Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? car enfin si le crime que vous condamnez, si cet infâme adultère qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre foiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers : *Os fatuorum ebullit stultitiam* (1); non engendrés par le dehors, mais conçus et bouillonnans au dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi quand les crimes que vous blâmez ne seroient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère, n'aurez-vous pas parlé contre vous et foudroyé votre tête? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine? Car celui qui a dit, Tu ne tueras pas, a défendu aussi l'impudicité; et quoique les tables des comman-

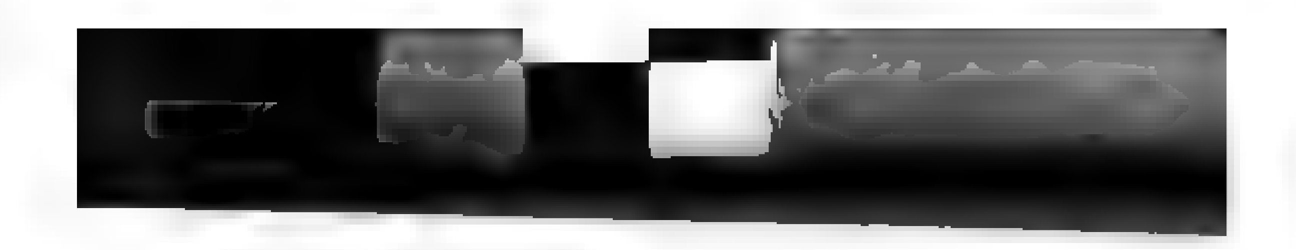
(1) *Prov.* XV, 2.

demens soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions.

« Toi donc qui juges les autres, tu te condamnes » toi-même », comme dit l'apôtre (1). Par conséquent, chrétiens, si nous osons condamner nos frères, et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux; ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tous ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs, et de nos communes foiblesses. Ainsi, nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dérisions outrageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondemens de l'humanité. « Un innocent, » dit Tertullien, parlant contre les jeux des gladia» teurs; c'en est ici une image; ne fait jamais son » plaisir du supplice d'un coupable » : *Innocens de supplicio alterius lætari non potest* (2). Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même!

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses? A quoi pensons-nous, mes Frères, de nous déchirer mutuellement par tant

(1) *Rom.* II. 1. — (2) *De Spectac. n.* 19.



de soupçons injustes? Hélas! que le genre humain est malheureusement curieux! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas on le devine; et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit, à laquelle nous applaudissons et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'appaiser, parce que « nul ne trouve sa colère injuste » : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta* (1). Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons de peur d'être prévenus, nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsâ sollicitudine priùs malum facimus quàm patimur* (2). Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne présumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi, je vous réponds à mon tour : Eh quoi! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement in-

(1) *S. Aug. Epist.* XXXVIII, *n.* 2, *tom.* II, *col.* 83. — (2) *S. Aug. Serm.* CCCVI, *n.* 9, *tom.* V, *col.* 1242.



génieux à vous jouer de l'honneur et de la réputation de vos semblables? J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissention. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire : car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocens par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT.

Il pourroit sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une ame étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens, et il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface? Que faites-vous, ô jus-



tice ? vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô bonté, ô miséricorde, vous ôtez tout ensemble la peine et le crime ; et en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur, par votre indulgence, la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

La justice tonne et foudroie : que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre ? elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui, par ses facilités et ses compassions, fait sentir au dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même : il se resserre en lui-même, il voudroit se cacher à ses propres yeux : il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit ; et pour fuir plus précipitamment il voudroit pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur pour recevoir les impressions du Saint-Esprit : tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit ces paroles : « Je suis Joseph votre frère, » que vous avez vendu en Egypte, ils furent saisis » d'une grande horreur [1] » ; ils sentirent bien qu'ils avoient mal fait de le livrer de la sorte. Mais lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il leur dit ces paroles « Eh ! ne » vous affligez pas de m'avoir vendu : ce n'a pas tant

(1) *Genes.* XLV, 4, 3.



le moindre mot pouvoit laisser sur le front une impression de honte éternelle? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule? c'est qu'il connoît nos foiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes Frères, il faut mourir de regret; et en même temps qu'il nous dit, Je ne te condamne pas, il faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos ames et de force et d'infirmité, et de lumières et de ténèbres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos trahisons et nos perfidies.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher; c'est ici qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est facile et indulgent, il a acheté, mes Frères, cette indulgence qu'il a pour nous, par des rigueurs inouies qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang : car que méritoit le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle? Mais Jésus notre saint pontife, pontife vraiment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence : et pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine; venez-y, ô femme adultère de notre Evangile; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances

qui

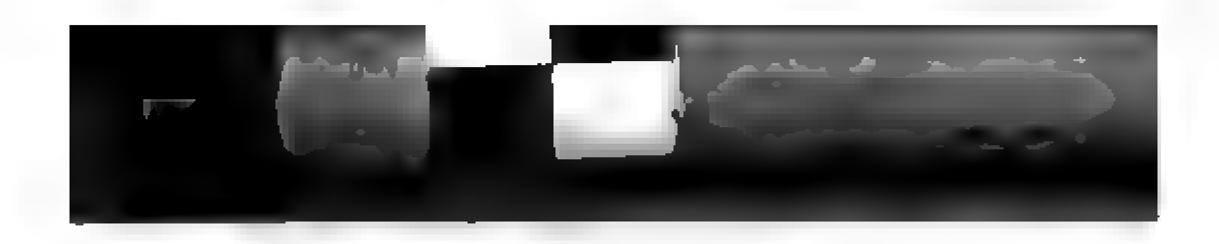
qui accable ce Dieu-homme : voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Père implacable, l'enfer déchaîné contre lui. O quel excès de rigueur ! C'est par-là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres ames, lorsqu'il vous parloit si obligeamment; croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher ? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisoit une grâce qui ne lui coûtoit autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion : et il faisoit un échange; et pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouoit intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes; à vous les consolations, à lui les délaissemens; à vous la facilité, le pardon, la condescendance, à lui les foudres, à lui les tempêtes, et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes Frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes ? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit, Je ne te condamnerai pas, et il nous le dit à chaque moment; nous devons croire, mes Frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire. Et comme à chaque moment son enfer devoit s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instans qu'il nous accorde pour prolonger

le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois: Vois, je ne te condamne pas, puisque je t'attends; je ne te condamne pas, puisque je t'invite; je ne te condamne pas, puisque je te presse, et que je ne cesse de te dire : Retourne, prévaricateur, et tu vivras; retournez, enfans perfides; retournez, épouses déloyales: « et pourquoi voulez-vous périr, mais » son d'Israël (1) »? Donc, mes Frères, autant de momens que Jésus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté, sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grâce, son Saint-Esprit nous disent au fond du cœur : Je ne te condamne pas; va, et désormais ne péche plus. Et tout cet excès de miséricordes dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jésus, ô divin Jésus! que vos miséricordes sont pressantes! ah! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes duretés, que vos bontés et mes ingratitudes vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher, chrétiens, à cet excès de miséricorde, et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. « Gardez-vous d'affliger et contrister l'Es» prit de Dieu » : *Nolite contristare Spiritum sanctum* (2). Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que

(1) *Ezech.* XXXIII. 11. — (2) *Ephes.* IV. 30.



violence que souffre son amour méprisé et sa nne volonté frustrée par notre résistance opiniâ-:. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs .r sa bonté. Il se mesure avec nous par les ten-esses de son amour, par les empressemens de sa iséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, elle ne s'amollit pas, etc.

~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR,

PRÊCHÉ A CLAYE (*).

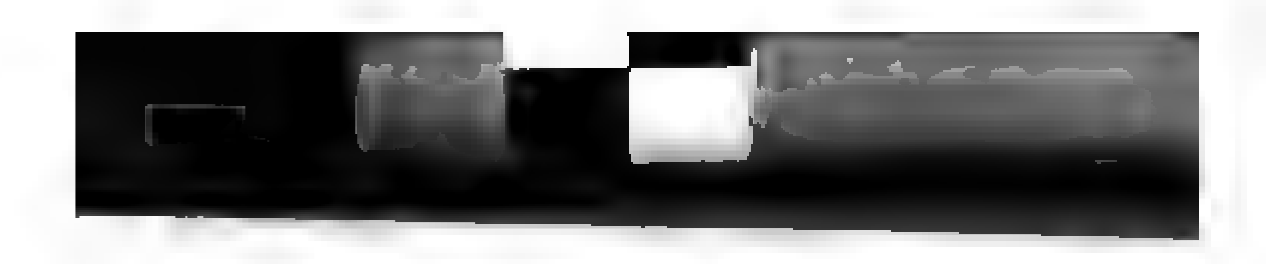
Parallèle des torts des hérétiques avec ceux des mauvais catholiques.

Lire l'évangile de la Femme adultère.

Exposition. Jésus-Christ effraie et éloigne les coupables : que ne doit craindre [la même femme adultère], quand il ne restera que l'innocence? Voici celui qui peut juger parce qu'il est juste : mais il peut aussi justifier parce qu'il est juste. Pour condamner, il faut être juste : mais aussi pour justifier, il faut être juste. Vous tremblez pour cette femme adultère, parce qu'elle est devant le juste : espérez pour elle et pour vous, parce qu'elle est devant le juste qui justifie.

Qui est cette femme adultère? l'ame chrétienne : son image au chapitre seizième d'Ezéchiel. Née dans ton impureté, dans ton sang, on ne t'a point lavée, on ne t'a point coupé le nombril : tes péchés sont sur toi; ni la chair ni ses désirs ne sont retranchés. Elle a été jetée en terre en naissant dans des

(*) Bourg près de Meaux.



désirs terrestres et sensuels. Elle a crû; et ses mamelles se sont enflées; la chair a pris de nouvelles forces. Elle est venue, permettez-moi de le dire dans les paroles du prophète, elle est venue à l'âge des amans. Je l'ai aimée, dit le Seigneur, j'ai étendu sur elle mon vêtement, je l'ai épousée, je lui ai donné ma foi, j'ai reçu la sienne; je l'ai reçue dans ma couche. Est-ce qu'elle étoit belle? non, elle étoit encore dans son impureté. Je l'ai lavée, [par] le baptême. Elle n'avoit point été ointe d'huile : je l'ai ointe de l'huile céleste; je lui en ai fait un signe sur le front, signe qu'elle étoit rachetée par la croix de Jésus-Christ, elle a été faite mienne, une chair avec moi par l'eucharistie : corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit. Elle est devenue belle : ses ornemens, des colliers, des pendans d'oreilles. Elle étoit belle : sa beauté célébrée aux environs. Etoit-elle belle par elle-même? Non, dit le prophète, belle de la beauté que je lui avois donnée. Elle m'a quitté la déloyale. Voyez les degrés; d'abord elle n'a eu qu'un amant : [elle étoit] timide, tremblante. [Mais ensuite] elle s'est abandonnée et prostituée à ceux qu'elle aimoit, à ceux [même] qu'elle ne connoît pas. Sa volonté lui a fait commettre certains crimes, sa complaisance lui en fait commettre certains autres. Au commencement elle se laissoit corrompre par les récompenses; elle corrompt les autres maintenant. Voyez comme elle descend dans la profondeur de l'iniquité.

Ah! malheureuse, qui te pourra purifier de ton crime? Elle va encore plus avant; *Ædificasti tibi*

lupanar ; « Vous vous êtes bâti un lieu de prosti-» tution, un lieu déshonnête » : Une conscience entièrement corrompue, profession publique du crime, repos dans le crime, nul reproche de la conscience, repos dans l'opprobre ; on n'a honte que de n'être pas assez impudente ; on ne rougit que de conserver quelque reste de pudeur. Ah ! malheureuse, tu as élevé le signe de la prostitution, les enseignes de la vanité, du luxe. [Tu as couru après] les Chaldéens, les Egyptiens, etc. [tu t'es] prostituée et abandonnée sans mesure. Je te livrerai à tes amans [tes mauvaises inclinations], afin qu'ils te perdent, qu'ils te ravagent.

Mais voici le comble : tu es semblable à ta mère ; à la gentilité dont tu es sortie. Tu as justifié Sodome ta sœur aînée : le judaïsme, « Jérusalem, Sodome » spirituelle où leur Seigneur a été crucifié (1) » : et Samarie ta jeune sœur, l'hérésie ; toujours postérieure à l'Eglise. Dites-moi qui de mes prédécesseurs [ne condamne pas vos erreurs et votre conduite]? Vous méprisez cette chaîne de la succession ; c'est assez, [répondez-vous,] d'avoir Dieu, non la succession de la doctrine. O foiblesse ! comme qui diroit : Je veux garder les eaux, je ne me soucie pas du canal. Tu as justifié Sodome ta sœur aînée : le judaïsme, le Juif a crucifié le Seigneur de la gloire ; mais « s'ils l'avoient connu, dit saint Paul (2), ils ne » l'auroient jamais fait » : tu le crucifies le sachant et le connoissant pour tel. [Ils sont] fidèles à Moïse, qui est loué dans toutes les synagogues, qui leur a imposé un joug de fer « que ni nos pères ni nous

(1) *Apoc.* XI. 8. — (2) *I. Cor.* II. 8.

» n'avons pu porter (1) »; et nous infidèles à Jésus, dont le joug est si doux et le fardeau si léger.

Mais comment, Samarie la cadette [en a-t-elle usé?] Elle a méprisé l'Eglise, [s'est] séparée de sa communion, grand crime; mais tu l'as justifiée : car croire l'Eglise, et ne point vivre selon l'Eglise, [c'est un plus grand crime]. Elle a méprisé le carême; et toi, ou tu ne le fais pas, le croyant d'obligation, ou tu le fais judaïquement. Tu l'as justifiée : car est-ce que ces viandes sont impures? Non, il falloit s'abstenir des jeux, des plaisirs, du moins des péchés, des médisances. Elle a retranché la confirmation contre [la pratique expresse des apôtres], tu la justifies [en montrant si peu de zèle pour cette foi à laquelle tes pères ont tout sacrifié, que tu t'étois engagé de défendre aux dépens même de ta vie, en recevant ce sacrement]. Elle a retranché l'extrême-onction, pour ne pas mourir comme entre les mains des apôtres; tu la justifies [par l'opposition de toute ta vie aux maximes, à l'esprit, aux exemples de ces fondateurs de ta religion.] Elle a retranché le sacrement de pénitence contre [l'institution sainte de Jésus-Christ, l'usage constant de toute l'antiquité.] Tu la justifies, [par l'abus continuel que tu fais de ce sacrement, pour perpétuer tes désordres]. Elle a retranché le sacrement [de l'eucharistie.] Je ne veux croire, [dit-elle,] que ce que je vois, etc.; tu la justifies, le croyant et le profanant. On devroit connoître sa présence à ton respect, comme le roi où l'on voit la Cour découverte et respectueuse : tu la justifies [par tes irrévérences, le peu de prépa-

(1) *Act.* XV. 10.

ration que tu apportes à la réception de ce sacrement auguste, le peu de fruit que tu en retires, l'indécence et l'irréligion avec laquelle tu assistes au sacrifice redoutable de nos autels.] Appuyer sur l'un et sur l'autre ; sur le tort de l'hérésie et le plus grand tort des catholiques, qui méprisent [ou tournent à leur perte tant de moyens de salut.] Tout parcouru, quelle espérance pour toi ? Ah, dit le Seigneur, je me souviendrai des jours de ta jeunesse, *je renouvellerai mon pacte, ma foi que je t'ai donnée*. Ce n'est pas elle qui revient, c'est Dieu : exhortation à écouter sa voix. [Ne] plus distinguer les anciens et les nouveaux catholiques, abolir ces restes de division. Je ne me relâcherai pas, je reviendrois du tombeau. J'ai un second, le Roi : humble sujet partout ailleurs, dans la religion j'ose dire que le prince ne va que le second.

I.ER SERMON

POUR

LE IV.E DIMANCHE DE CARÊME.

Objet des soins paternels de la Providence envers nous. A qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue et nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfans à l'égard de cette vie mortelle et de tout ce qui y a rapport. Nécessité de réprimer les désirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentimens des chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. En quelle manière Dieu confond les vaines pensées de l'ambitieux.

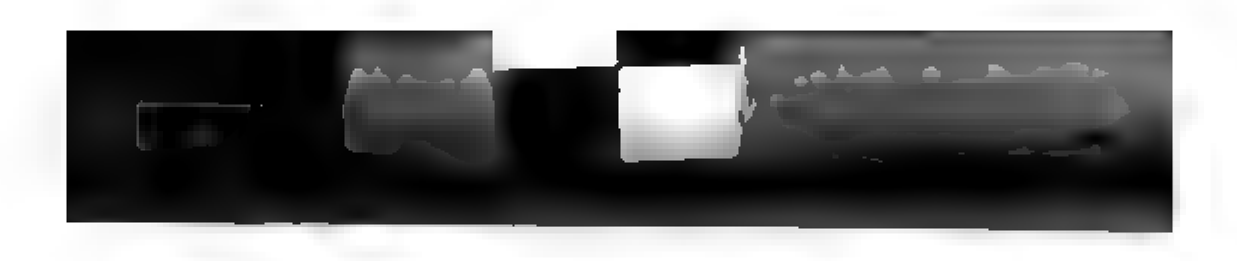
Cùm sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi ?

Jésus ayant élevé sa vue, et découvert un grand peuple qui étoit venu à lui dans le désert, dit à Philippe : D'où acheterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde qui nous a suivis? Joan. VI. 5.

Je ne crois pas, Messieurs, que nous ayons jamais entendu ce que nous disons, lorsque nous demandons à Dieu tous les jours dans l'Oraison dominicale qu'il nous donne notre pain quotidien. Vous me direz peut-être que sous ce nom de pain quotidien vous lui demandez les biens temporels qu'il a voulu

deur marquée. Ainsi nous avons dans notre Evangile ces trois degrés des biens temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire. La subsistance, c'est le premier; l'abondance, c'est le second; la fortune éminente, c'est le troisième.

Mais c'est peu de les trouver dans notre Evangile, si nous ne sommes soigneux d'y chercher aussi quelque instruction importante pour servir de règle à notre conduite à l'égard de ces trois états; et en voici, Messieurs, de très-importantes qu'il nous est aisé d'en tirer. Il y a trois vices à craindre; à l'égard du nécessaire, l'empressement et l'inquiétude; à l'égard du superflu, la dissipation et le luxe; à l'égard de la grandeur éminente, l'ambition désordonnée. Contre ces trois vices, Messieurs, trois remèdes dans notre Evangile. Le peuple, suivant Jésus au désert sans aucun soin de sa nourriture, la reçoit néanmoins de sa Providence; voilà de quoi guérir notre inquiétude. Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de ramasser soigneusement ce qui étoit de reste, « de peur, dit-il, qu'il ne périsse » : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant;* et c'est pour empêcher la dissipation. Enfin pour éviter qu'on le fasse roi, il se retire seul dans la montagne; *Fugit iterum in montem ipse solus;* et voilà l'ambition modérée. Ainsi la suite de notre Evangile nous avertit, Messieurs, de prendre garde de rechercher avec empressement le nécessaire; de dissiper inutilement le superflu; de désirer avec ambition, de désirer démesurément l'extraordinaire; c'est ce que contient notre Evangile, et ce qui partagera ce discours.



PREMIER POINT.

Pour vous délivrer, ô enfans de Dieu, de ces soins empressés qui vous inquiètent touchant les nécessités de la vie, écoutez le Sauveur qui vous dit lui-même que votre Père céleste y pourvoit et qu'il ne veut pas qu'on s'en mette en peine. « Ne soyez pas en » trouble, dit-il, dans la crainte de n'avoir pas de » quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi vous » vêtir. Car il appartient aux païens de chercher ces » choses, mais pour vous, vous avez au ciel un Père » très-bon et très-prévoyant, qui sait le besoin que » vous en avez. Cherchez donc premièrement le » royaume de Dieu, cherchez la véritable justice, » et toutes ces choses vous seront données comme » par surcroît ». *Quærite ergò primùm regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis* (1). Comme ces paroles du Fils de Dieu règlent la conduite du chrétien, pour ce qui regarde les soins de la vie, tâchons de les entendre dans le fond; et pour cela présupposons quelques vérités qui nous en ouvriront l'intelligence. Je suppose premièrement que le dessein de notre Sauveur n'est pas de défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée : lui-même avoit dans sa compagnie un disciple qui gardoit son petit trésor destiné pour sa subsistance : saint Paul a travaillé de ses mains pour gagner sa vie, et n'a pas attendu que Dieu lui envoyât du pain par ses anges; et enfin tout le genre humain ayant été condamné au travail, ensuite du péché du premier homme, ce n'est pas de cette sentence que le Sauveur nous est

(1) *Matt.* VI. 31, 32, 33.

venu délivrer; c'est de la damnation éternelle. En effet considérez ses paroles: « Ne vous inquiétez pas, » ne vous troublez pas » : *Nolite solliciti esse* (1): « n'ayez pas l'esprit en suspens » : *Nolite in sublime tolli* (2). Donc il n'empêche pas le travail, mais l'empressement et l'inquiétude. Il n'empêche pas une sage et prudente économie, mais des soins qui nous troublent et qui nous tourmentent. Et la raison en un mot, Messieurs, c'est qu'il veut bien établir la confiance, mais non pas autoriser l'oisiveté.

Je suppose premièrement, et ceci, Messieurs, est très-important, que ce soin paternel de la Providence ne regarde que le nécessaire, et non pas le surabondant; je veux dire, si vous prétendez, délicats du siècle, que la Providence divine s'engage à fournir tous les jours à vos dépenses superflues, vous vous trompez, vous vous abusez, vous n'entendez pas l'Evangile. Mais le Sauveur n'assure-t-il pas que Dieu pourvoira à nos besoins? Il est vrai, à vos besoins, mais non pas à vos vanités. Sa parole y est très-expresse; « Votre » Père céleste, dit-il, sait que vous avez besoin de ces » choses » : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (3). Donc il se restreint dans le nécessaire, et il ne s'étend pas au superflu, et bien moins au délicat ni au somptueux. Il soutient la vie et non pas le luxe; il promet de soulager la nécessité, mais il ne se charge pas d'entretenir la délicatesse. Dans une grande famine, dont Dieu affligea les Israélites sous le règne de l'impie Achab, « Va-t-en à Sarephta, dit-il à Elie; c'étoit une ville des Sidoniens; » tu y trouveras une veuve à laquelle j'ai commandé

(1) *Matt.* VI. 31. — (2) *Luc.* XII. 29. — (3) *Matt.* VI. 32.

» de te nourrir » : *Vade in Sarephta Sidoniorum, et manebis ibi; præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te.* Et que demandera-t-il à cette veuve? *Da mihi paululum aquæ in vase ut bibam :* « Donne-» moi, dit-il, un peu d'eau »; et ensuite, « Fais-» moi cuire un petit pain sous la cendre avec un » peu de farine » : *Fac de ipsa farinula subcinericium panem parvulum;* et après : « Voici ce qu'a dit » le Dieu d'Israël »; *Hæc dicit Dominus Deus Israel: Hydria farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur* (1) : « Je ne veux pas, dit le Seigneur, ni » que la farine se diminue, ni que la mesure d'huile » dépérisse ». Du pain, de l'eau et de l'huile, voilà le festin du prophète. Et au chapitre dix-neuvième il envoie un ange au même prophète, qui lui dit : « Lève-toi et mange; car il te reste à faire beaucoup » de chemin » : *Surge, comede; grandis enim tibi restat via* (2). Le prophète regarde, et voit auprès de lui un pain et de l'eau : *Respexit, et ecce ad caput suum subcinericius panis, et vas aquæ* (3). Quoi! falloit-il envoyer un ange pour un si pauvre banquet? Oui, mes Frères, ce banquet est digne de Dieu, parce qu'il juge digne de lui de soulager la nécessité, mais non pas d'entretenir la délicatesse, et que la première disposition qu'il faut apporter à sa table, c'est la sobriété et la tempérance.

Ne murmure donc pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublemens somptueux : ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher Frère, n'as-tu pas du pain?

(1) *III. Reg.* XVII. 9, 10, 13, 14.—(2) *III. Reg.* XIX. 7.—(3) *Ibid.* 6.

Il ne promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son Evangile; « c'est du pain qu'il veut » qu'on lui demande, parce que c'est la seule chose » nécessaire aux vrais fidèles » : *Panem peti mandat, quod solum fidelibus necessarium est*, dit Tertullien (1) : « et il nous montre par-là, poursuit le » même auteur, ce que les enfans doivent attendre » de leur père »; *Ostendit enim quid à patre filii expectent.* C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner, non ce qu'exige leur convoitise; mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance. La raison en un mot, Messieurs, c'est que le corps est l'œuvre de Dieu, et la convoitise est l'œuvre du diable, qui l'a introduite par le péché. Comme notre corps est un édifice qu'il a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis : tellement qu'il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises. « Autrement, dit saint Augustin, au lieu de nous » rendre sobres et pieux, il nous rendroit avares et » délicats »; il nous attacheroit aux plaisirs du monde, desquels il est venu retirer nos cœurs; il renverseroit lui-même son Evangile, en flattant l'excès de notre luxe, l'intempérance de nos passions, et les autres excès : *Nec nos pios faceret talis servitus, sed cupidos et avaros* (2). Vous donc qui vous confiez en notre Seigneur et aux soins de sa providence, apprenez avant toutes choses à vous réduire

(1) *De Orat. n.* 6. — (2) *De Civ. Dei, lib.* 1, *cap.* VIII, *tom.* VII, *col.* 8.

simplement



simplement au pain, c'est-à-dire, à vous contenter du nécessaire. Ah! direz-vous, que cela est dur! C'est l'Evangile ; le Fils de Dieu n'a dit que cela, n'en attendez pas davantage : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (1) : « car votre Père sait » que vous avez besoin de toutes ces choses ».

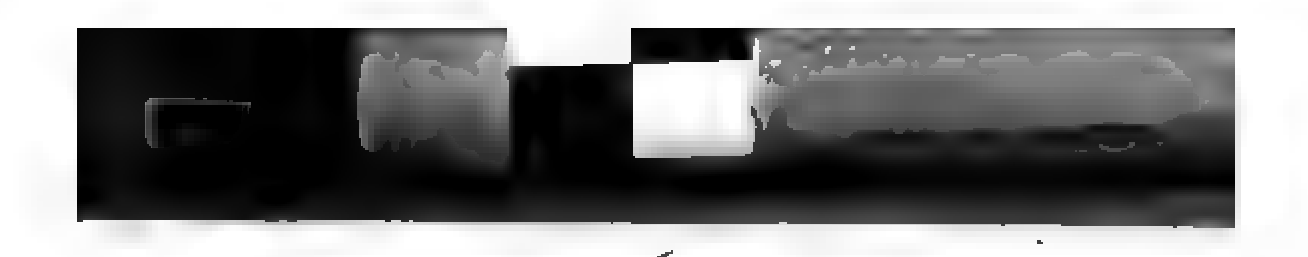
Secondement, à qui promet-il cette subsistance nécessaire ? est-ce à tout le monde indifféremment ou particulièrement à ses fidèles? Ecoutez la décision par son Evangile : *Quærite primùm regnum Dei* (2): « Cherchez d'abord le royaume de Dieu » ; il veut dire : le royaume de Dieu est le principal, les biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, et je ne promets cet accessoire qu'à celui qui recherchera ce principal ; *Quærite primùm.* C'est pourquoi, dans l'Oraison dominicale, il ne nous permet de parler du pain qu'après avoir sanctifié son nom et demandé le royaume, pour vérifier cette parole; Cherchez premièrement le royaume ; c'est une remarque de Tertullien (3). Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fidèles. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il refuse généralement aux pécheurs les biens temporels, lui « qui fait luire son » soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut » sur les justes et sur les injustes (4) » : et pourquoi nourrit-il si soigneusement ce grand peuple qui le suit : Mais, quoiqu'il donne beaucoup à ses ennemis, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il ne s'engage qu'à ses serviteurs, *Quærite primùm regnum Dei :* et la raison en est évidente, parce qu'il

(1) *Matt.* VI. 32. — (2) *Ibid.* 33. — (3) *De Orat. n.* 6. — (4) *Matth.* V. 45.

n'y a qu'eux qui soient ses enfans et qui composent sa famille : ils ont cherché le royaume, il leur a voulu ajouter le reste. Toi donc, mon frère, qui te plains sans cesse de la ruine de ta fortune et de la pauvreté de ta maison, mets la main sur ta conscience : As-tu cherché le royaume de Dieu ? as-tu fait ton affaire principale de sa vérité et de sa justice ? N'as-tu pas au contraire employé tes biens, ou pour opprimer l'innocent, ou pour contenter tes mauvais désirs par les voluptés défendues ? Dieu a maintenant retiré sa main et te laisse dans l'indigence; ne murmure pas contre lui, ne dispute pas contre sa justice, tu n'as point de part à sa promesse.

Troisièmement, Messieurs, et voici ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner même à ses fidèles une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence. Lorsque Dieu irrité contre son peuple appeloit la famine sur la terre, comme parle l'Ecriture sainte : *Vocavit Dominus famem super terram* (1), pour désoler toutes les familles : nous ne lisons pas, chrétiens, que les justes fussent exempts de cette affliction universelle : au contraire vous avez vu le prophète Elie réduit à demander un morceau de pain; et saint Paul, racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim et la soif, et le froid et la nudité; *In fame et siti,.... in frigore et nuditate* (2) : et le même, parlant aux Hébreux de ces fidèles serviteurs de Dieu dont le monde n'étoit pas digne, et dont la vertu étoit per-

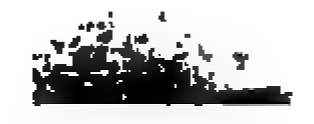
(1) *Ps.* CIV. 16. *IV. Reg.* VIII. 1. — (2) *II. Cor.* XI. 27.



sécutée, nous les représente affligés, dans la pauvreté et dans la misère : *Egentes, angustiati, afflicti* (1). Par conséquent il est clair que Dieu ne promet pas à ses serviteurs qu'ils ne souffriront point de nécessité, puisque le contraire nous paroît par tant d'exemples. Et en effet, si nous entendons toute la suite de l'Evangile, il nous est aisé de connoître que ce n'est pas assez au Sauveur de nous détacher simplement de l'agréable et du superflu, comme je vous disois tout à l'heure, mais qu'il nous veut mettre encore au-dessus de ce que le monde estime le plus nécessaire. Car il ne nous prêche pas seulement le mépris du luxe et des vanités, mais encore de la santé et de la vie. C'est pourquoi Tertullien a dit que la foi ne connoît point de nécessité : *Non admittit status fidei necessitates* (2). Si elle ne craint pas la mort, combien moins la faim? « Si elle méprise la vie, combien plus le vivre »? *Didicit non respicere vitam, quantò magis victum* (3)? Il importe peu à un chrétien de mourir de faim ou de maladie, par la violence ou par la disette. « Ce genre de mort, dit Tertullien, ne lui doit pas être plus terrible que les autres » : *Scit famem non minùs sibi contemnendam esse propter Deum, quàm omne mortis genus* (4) : pourvu qu'il meure en notre Seigneur, toute manière de mourir lui est glorieuse; l'épée ou la famine tout lui est égal, et ce dernier genre de mort ne doit pas être plus terrible que tous les autres.

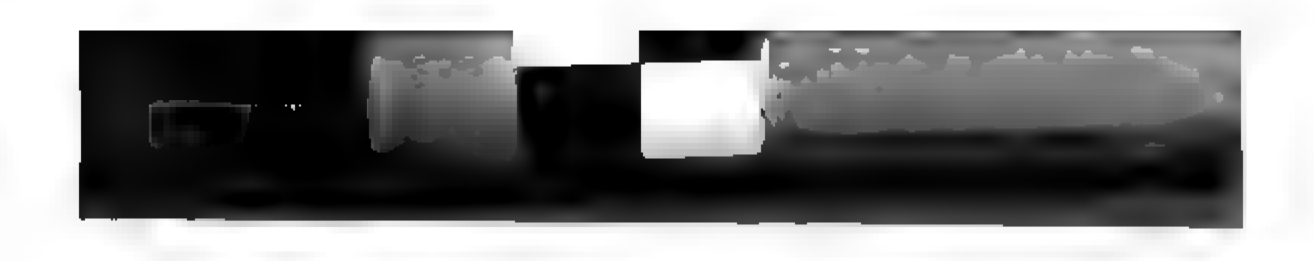
Ne craignons donc pas d'avouer que les plus fidè-

(1) *Heb.* XI. 37. — (2) *De Coron.* n. 11. — (3) *De Idolol.* n. 12. — (4) *Ibid.*



les serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim; et s'il est ainsi, chrétiens, ce seroit une erreur de croire que ce fût l'intention de notre Sauveur de les garantir de cette mort plutôt que des autres. Mais pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant soigneusement son royaume, toutes les autres choses leur seront données? ses paroles sont-elles douteuses? sa promesse est-elle incertaine? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi; mais voici ce qu'il faut entendre : nous sommes enfin arrivés au fond de l'affaire. Donnez-moi de nouveau vos attentions.

Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'ame, et le bien du corps, aussi il y a deux genres de promesses que je remarque dans l'Evangile; les unes essentielles et fondamentales, qui regardent le bien de l'ame qui est le premier; les autres accessoires et accidentelles, qui regardent le bien du corps qui est le second. Si vous faites bien, vous aurez la vie, vous posséderez le royaume; c'est la promesse fondamentale, qui regarde le bien de l'ame qui est le bien essentiel de l'homme. Si vous cherchez le royaume, toutes les autres choses vous seront données; c'est la promesse accidentelle qui considère le bien du corps. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes, et l'exécution n'en manque jamais; mais le corps n'ayant été formé que pour l'ame, qui ne voit que les promesses qui lui sont faites doivent être nécessairement rapportées ailleurs? « Cherchez le royaume, dit le » Fils de Dieu, et toutes les autres choses vous » seront données » : entendez par rapport à ce royaume, et par ordre à cette fin principale. Ainsi



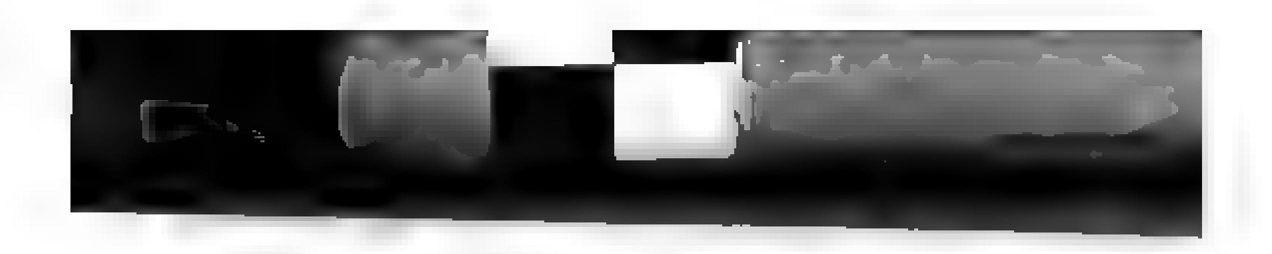
notre Père céleste voyant dans les conseils de sa providence ce qui est utile au salut de l'ame, il est de sa bonté paternelle de nous donner ou de nous ôter les biens temporels par ordre à cette fin principale, avec la même conduite qu'un médecin sage et charitable dispense la nourriture à son malade, la donnant ou la refusant selon que la santé le demande. Ah! si nous avions bien compris cette vérité, que nos esprits seroient en repos, et que nous aurions peu d'empressement pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

Pour n'être point avare il ne suffit pas de n'avoir point d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire : autrement le superflu même prend le visage du nécessaire, à cause de l'instabilité des choses humaines, qui fait qu'il nous paroît qu'on ne peut jamais avoir assez d'appui. C'est pourquoi l'avarice amasse de tous côtés, [semblable à] cette statue de Nabuchodonosor qui étoit d'argile, de fer, d'airain, d'or; *ex testa, ferro, ære, auro* (1) : tout lui est bon, depuis la matière la plus précieuse jusqu'à la plus vile et la plus abjecte. Pour ne point adorer cette statue, il faut s'exposer à la fournaise : pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

Ouvrez les yeux, ô enfans d'Adam; c'est Jésus-Christ qui nous exhorte par cet admirable discours que nous lisons en saint Matthieu, chapitre sixième,

(1) *Dan.* II. 35.

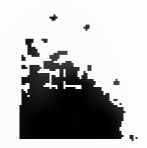
et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vous vais donner une paraphrase : ouvrez donc les yeux, ô mortels, contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers; est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Ce grand Dieu qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes qui sont immortels; il a fait les terrestres qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux qui paroissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; il a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout; elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connoissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains



et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas? mais les moindres créatures sentent ses effets.

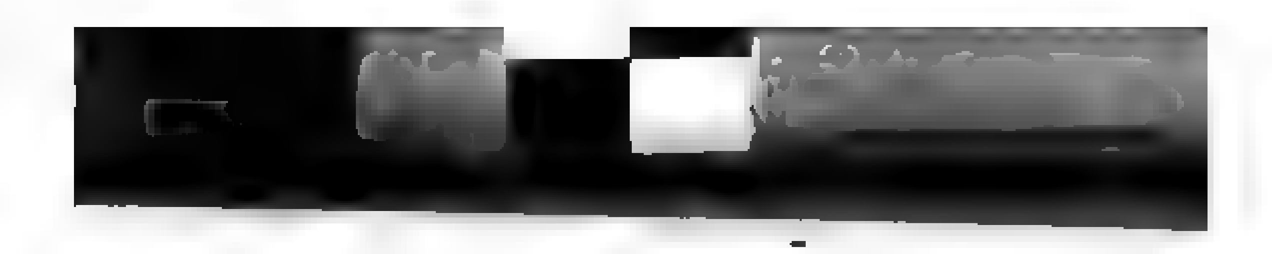
Que si vous les voulez connoître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur, et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air! Ne voyez-vous pas manifestement que ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute? C'est un père qui châtie ses enfans, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'étoit pas nécessaire. O consolation des fidèles! parmi tant



de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées et tous les états renversés, mon établissement est certain; et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

Admirez, ô enfans de Dieu, la conduite de votre père, je ne me lasse point de vous en parler, et cette vérité est trop belle pour croire que vous vous lassiez de l'entendre. Voyez les degrés merveilleux par lesquels il vous conduit insensiblement à cette haute tranquillité d'ame que nul accident de la fortune ne puisse ébranler. Il voit nos désirs épanchés dans le soin des biens superflus, il les restreint premièrement dans le nécessaire. Ah que de soins retranchés, que d'inquiétudes calmées! Qu'il est aisé de se contenter lorsqu'on se réduit simplement à ce que la nature demande! elle est si sobre et si tempérée. Etant réduit à ce nécessaire, il nous montre quelque chose de plus nécessaire, son royaume, sa vie, sa félicité; il détourne par ce moyen notre esprit de cette forte application qui nous inquiète pour la conservation de cette vie. N'en faites pas, dit-il, un soin capital, regardez-la comme un accessoire, et aspirez au bien immuable que je vous destine : *Quærite primùm regnum Dei.* Enfin, nous ayant menés à ce point, nous ayant ou-



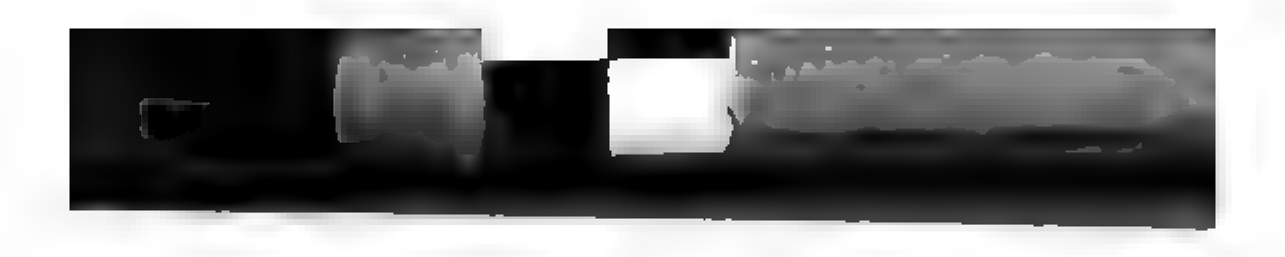
vert le chemin à ce royaume de félicité, il rompt en un moment toutes nos chaînes, il termine toutes nos craintes. « Ne craignez pas, ne craignez pas, petit » troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste » de vous donner le royaume (1) ». Vendez tout, ne vous laissez rien, persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : *Porrò unum est necessarium* (2). Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez tout, et n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection, c'est ainsi qu'il nous ouvre peu à peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire, et que j'ai apprise de saint Augustin, qui nous enseigne « que cette » vie même toute entière doit être comptée parmi » les choses superflues par ceux qui pensent qu'il » y a pour eux une autre vie ». *Etiam ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est* (3).

Je vous ai appris, ames fidèles, à mépriser les biens superflus; méprisez donc aussi votre vie; car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avois qu'un héritage, on me l'a brûlé; ah! l'on m'ôte le pain des mains. Mais j'en ai un autre aussi riche, vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre; j'ai une autre maison dans le ciel

(1) *Luc.* XII. 32. — (2) *Ibid.* X. 42. — (3) *Serm.* LXII, *n.* 14, *tom.* V, *col.* 363.

qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis* (1). La perte de ce procès ôte le pain à vous et à vos enfans : courage, mon Frère, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Evangile à ceux qui ont faim de la justice; ah! ils seront rassasiés éternellement. Lâche et incrédule, pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme ou par l'infidélité de ce faux ami? Vous dites que vous n'avez plus de ressource, que votre fortune est ruinée de fond en comble, vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens, qu'il a plu à votre père de vous donner : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Mes Frères, entendez-vous ces promesses? Entendrai-je encore ces lâches paroles? ah! si je quitte ce métier infâme, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi vivre. Ecoutez Tertullien qui vous répond : « Eh quoi donc, mon ami, est-il nécessaire que » tu vives? Qu'as-tu affaire de Dieu, si tu ne te » règles que sur tes propres lois » ? *Non habeo aliud quo vivam? Vivere ergo habes? quid tibi cum Deo est à tuis legibus* (2). Sachez aujourd'hui, chrétiens, que c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela quel

(1) *II. Cor.* v. 1. — (2) *De Idolol. n.* 5.



aveuglement de s'empresser pour le nécessaire! Mais passons à l'autre partie et parlons de l'usage du superflu.

SECOND POINT.

« Recueillez les restes, dit le Fils de Dieu, et ne » souffrez pas qu'ils se perdent », c'est-à-dire recueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises; mais soyez soigneux de le conserver en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela je pourrai vous représenter, mes Frères, que « la figure de ce monde passe, et sa convoi- » tise (1) ». Donc tout ce que vous lui donnez se passe avec elle; et donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. « Celui qui dans le temps est si opu- » lent, viendra pauvre et vide à l'éternité »: *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit* (2). Je pourrois encore ajouter que, sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au-delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Ecriture : Dieu avoit marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne; tout ce que l'avidité entassoit au-dessus se trouvoit le matin changé en vers (3). Pour nous apprendre, mes Frères, que de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure, ce n'est pas amasser,

(1) *I. Joan.* II. 17. — (2) *S. Petr. Chrysol. Serm.* CXXV, *de Villic. iniq.* — (3) *Exod.* XVI. 16, 19, 20.

mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soûlé à cette table ; tu as pris, dit saint Chrysostôme (1), plus de pourriture, et non pas plus de substance ni plus d'aliment : la nature connoît ses bornes, et tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisoit pour te mettre à couvert ; toute cette pompe, que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature ; tout cela est perdu pour elle ; ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux. Je laisse, Messieurs, toutes ces pensées, et voici à quoi je m'arrête.

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or telle est votre convoitise : c'est un gouffre toujours ouvert, « qui ne dit jamais, c'est assez (2) » ; plus vous jetez dedans plus il se dilate ; tout ce que vous lui donnez, ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme ; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente. C'est ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, Messieurs, de me suivre pendant que je m'en vais vous représenter la prodigieuse dissipation que fait l'excès de nos convoitises.

La première chose qui nous fait connoître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun, et par conséquent ne la touche pas. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire, qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles

(1) *In Epist. ad Hæbr. Homil.* XXIX, *tom.* XII, *pag.* 276, 277. — (2) *Prov.* XXX. 16.





nécessités que la nature ne connoissoit pas. De là, Messieurs, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis? ô déréglement des choses humaines! de là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature, qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avoit pas le sentiment assez délicat; elle a raffiné par-dessus son goût; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, et que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentimens la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes, que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, Mesdames? *Conscientiam tuam perrogabo;* « Oui je vous le demande, » dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez le » premier, que vous soyez serrées ou vêtues, que » vous soyez chargées ou couvertes ». *Conscientiam tuam perrogabo, quid te prius in toga sentias indutum, anne onustum* (1)? Quelle extravagance, dit le même auteur, de s'habiller d'un fardeau! *Hominem sarcinâ vestire*: et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité. Je m'étonnerois

(1) *De Pallio. n. 5.*



de ces excès, si ses emportemens n'alloient bien plus loin.

Je vous ai dit, Messieurs, que la convoitise raffine sur la nature, cela n'est rien pour elle, elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délicatesse. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le désire, et n'épargne rien pour l'avoir; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paroître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus parce qu'il n'est plus rare; il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici une belle parole : la curiosité immodérée augmente sans mesure le prix des choses pour s'exciter elle-même : *Pretia rebus inflammavit ut se quoque accenderet* (1). C'est-à-dire, elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, et commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli ? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches ! Mes Frères, n'attendez pas qu'elle se contente; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage; comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévo-

(1) *De cult. fœm. lib.* 1, *n.* 8.





rant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte elle s'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond; et j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

Tels sont les excès de la convoitise, qui dissipe non-seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, chrétiens, un beau mot de Tertullien : *Castigando et castrando sæculo erudimur à Domino* (1) : Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi ? pour modérer les excès du siècle et retrancher ses superfluités. C'est pourquoi dès le premier pas il nous fait renoncer aux pompes du monde; il nous apprend que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Donc loin de nous tout ce qui éclate : Dieu veut que nous soyons revêtus comme d'un deuil spirituel par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes Frères, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les chrétiens devroient vivre; telle est, Messieurs, leur vocation : *Castigando sæculo.*

Mais, ô désordre de nos mœurs ! ô simplicité mal observée ! qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme : Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire ? Les lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté ! sommes-nous réduits à cette misère ? Eh bien ! mes Frères, je donne les

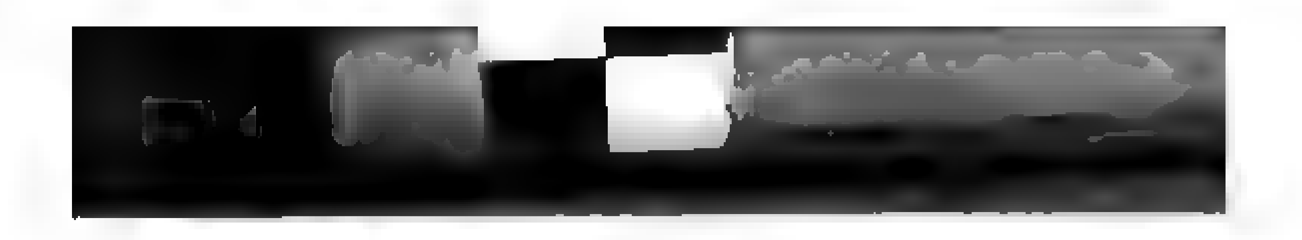
(1) *De cult. fœm. lib.* II, *n.* 9.

mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes; que l'excès vous soit devenu nécessaire; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent; que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'Eglise, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne dis pas la vérité. On profane tous les jours votre sainteté, en faisant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples : *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* (1). Elle sied bien sur les autels; elle sied bien sur les vases et sur les ornemens sacrés; elle sied bien dans la structure de l'édifice; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même; *Circumornatæ ut similitudo templi* (2); que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée; que vous vouliez paroître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des es-

(1) *Ps.* XCV. 6. — (2) *Ps.* CXLIII. 14.

pèces



pèces si viles; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande; que pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'ames, mais combien vos regards en peuvent perdre : n'est-ce pas une indignité insupportable? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mystères?

Donc, mes Frères, considérant attentivement aujourd'hui à quels débordemens nous emportent la curiosité et le luxe, résolvons avant que de sortir d'ici de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.* L'ame n'a de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne : Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure; ce qui est au-delà, *superfluit*, s'écoule par-dessus et se perd, comme dans un vaisseau [trop plein]. Mettez-le dans les mains des pauvres; parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophylacium Christi* (1); « La main des pauvres, dit saint » Pierre-Chrysologue, c'est le coffre de Dieu », c'est où il reçoit son trésor; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde, et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de là tout est perdu; et plût à Dieu, mes Frè-

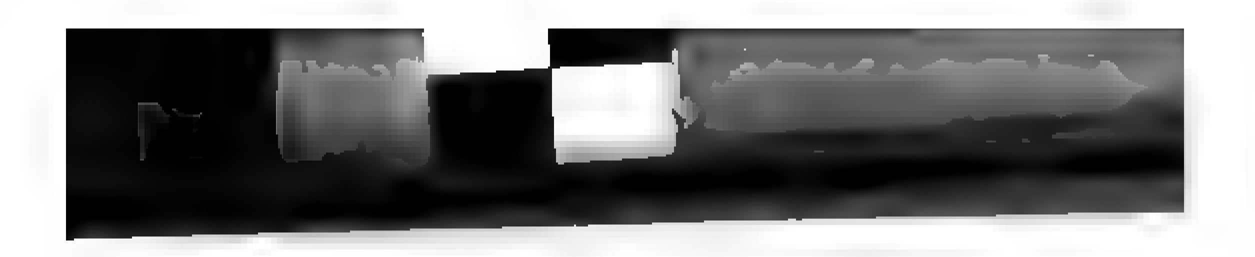
(1) *S. Petr. Chrysol. Serm.* VIII, *de jejun. et Eleemos.*

res, plût à Dieu qu'il ne fût que perdu ! Il faut en rendre compte : les pauvres s'éleveront contre vous pour vous demander compte de leur revenu dissipé: vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avoit assigné leur vie; ce fonds c'étoit votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu ? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisoit pas, et toute cette dépense m'étoit nécessaire. J'avois la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion; mais la foible justification, puisqu'elle-même sera condamnée! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne le connoît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité: *Nescit cupiditas ubi finitur necessitas* (1) : parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi vous ne deviez pas suivre ses conseils; vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissemens des orphelins qui crient contre vous; rendez compte de votre dépense, qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne que vous aviez professée dans le saint baptême.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement : il falloit donc le dépenser de même. [Il ne suffisoit pas de ne] point [faire] de rapines : « Vous

(1) *Cont. Jul. l.* IV, *cap.* XIV, *n.* 70, *tom.* X, *col.* 618.



» avez tué ceux que vous n'avez pas assistés » : *Occidisti quia non pavisti* (1). Mais ceux-ci faisoient de la sorte : aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait et tremblent avec vous devant le Juge. Jusques à quand m'alléguerez-vous de mauvais exemples? Ah! qu'il est nécessaire d'y bien penser! prenez garde, Messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore assez de temps pour parler de la grandeur extraordinaire. Tranchons ce discours en un mot pour dégager notre parole.

TROISIÈME POINT.

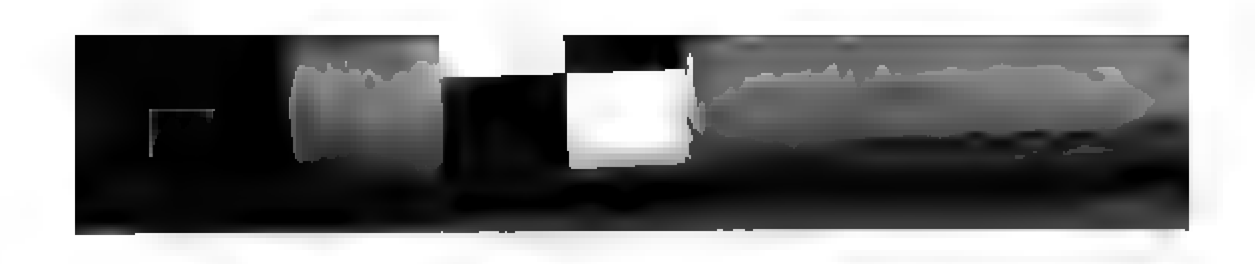
J'AI encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour régler les sentimens des chrétiens sur le sujet de sa grandeur. J'ai appris l'une de saint Augustin, et l'autre du grand pape saint Léon; et toutes deux sont tirées de leurs épîtres. Pour ne vous être point ennuyeux, je vous les rapporterai simplement sans ajouter que fort peu de choses aux paroles de ces deux grands hommes, seulement pour en faire entendre le sens; je laisserai à vos dévotions de le méditer à votre loisir. Saint Augustin, mes Frères, dans son épître, instruisant la veuve sainte Probe, cette illustre dame romaine, de quelle sorte les chrétiens pouvoient désirer pour eux ou pour leurs enfans les charges et les dignités du siècle, le décide par cette belle distinction. Si on les désire non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir, *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis*, ce dé-

(1) *Lact. Divin. Inst. lib.* VI, *cap.* XI.

sir peut être permis : que si c'est pour contenter leur ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des chrétiens : *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque superfluam, vel etiam noxiam vanitatis, non decet* (1).

La raison en un mot, mes Frères, c'est que c'est une règle certaine et admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur première institution, en coupant et retranchant de toutes parts ce que la vanité y ajoute : la raison, c'est que le christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, et le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités, la pompe et le pouvoir de faire du bien. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable, parce que selon le même saint Augustin au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or faire du bien aux autres nous rend meilleurs, non la pompe, qui au contraire nous rend pires par la vanité, et c'est la véritable institution de la grandeur. Car étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettroit pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'étoit pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre, ou bien comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans notre Evangile, refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette

(1) *Epist.* CXXX, *n.* 12, *tom.* II, *col.* 386.



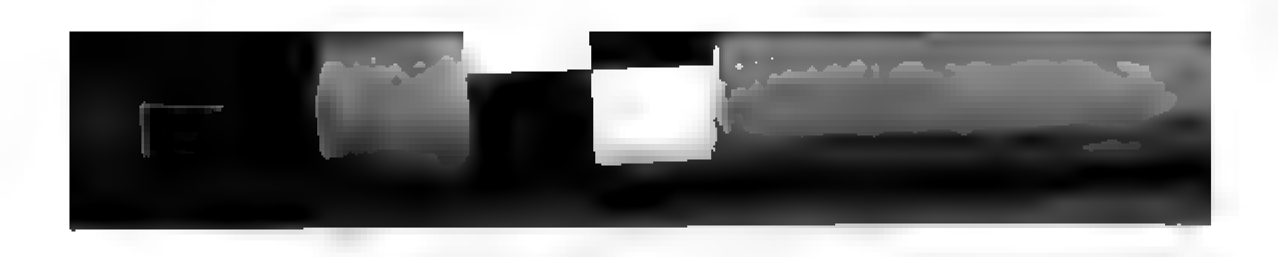
royauté n'étoit pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de roi, et vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est là qu'il sauve le monde; et il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de ce qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de grand et de solide, qui est le pouvoir et l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez à la bonne heure avec la bénédiction de Dieu et des hommes. Mais s'il est vrai, ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble et si chrétienne; allez-y par des degrés convenables; élevez-vous par les voies de la vertu, et non par des pratiques basses et honteuses. Que ce ne soit point l'ambition, mais la charité qui vous mène, parce que l'ambition tourne tout à soi, et qu'il n'y a que la charité qui regarde sincèrement le bien des autres. C'est la première maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public. Que si, pour le malheur du siècle, ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élèvent pas, qu'ils apprennent de saint Léon non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes; c'est la seconde maxime : *Intra fines proprios atque legitimos, prout quis voluerit, in latitu-*

dine se charitatis exerceat (1); « Que chacun en se » tenant dans ses limites s'exerce de tout son pouvoir » dans la vaste étendue de la charité ».

Ne te persuade pas, chrétien, que pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatans tu demeures sans occupation et sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; ta condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, et son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? élève-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considère tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics et particuliers; joins-toi aux fidèles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération; mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois de la charité qui sont infinis, et ne porte jamais ton ambition à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne t'y appelle. [Imite] l'exemple de Néhémias, [qui ne désire et ne sollicite l'autorité du commandement, que pour rétablir le temple, relever les murs de Jérusalem, et « procurer le bien » des enfans d'Israël » : *Qui quæreret prosperitatem filiorum Israel* (2). En sorte que tu puisses dire comme lui à la fin de ton administration : « O mon » Dieu, souvenez-vous de moi pour me faire misé» ricorde, selon tout le bien que j'ai fait à ce » peuple » : *Memento mei Deus meus in bonum*,

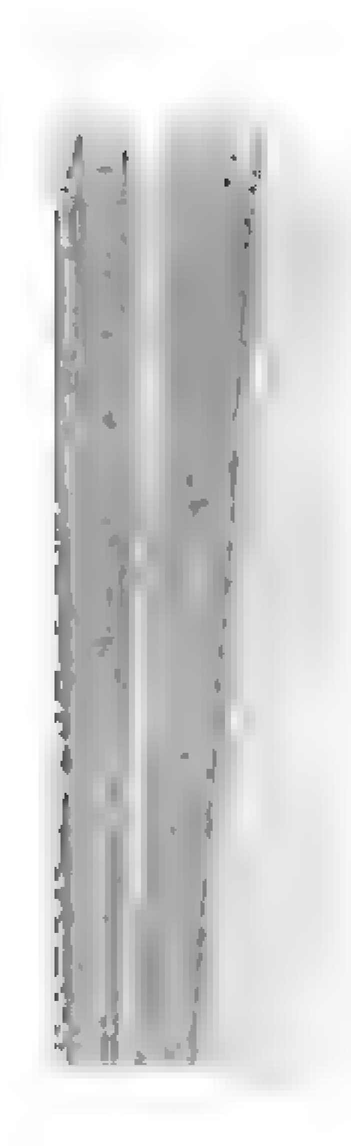
(1) *Ep.* LXXX, *ad Anat. cap.* IV. — (2) *II. Esdr.* II. 10.



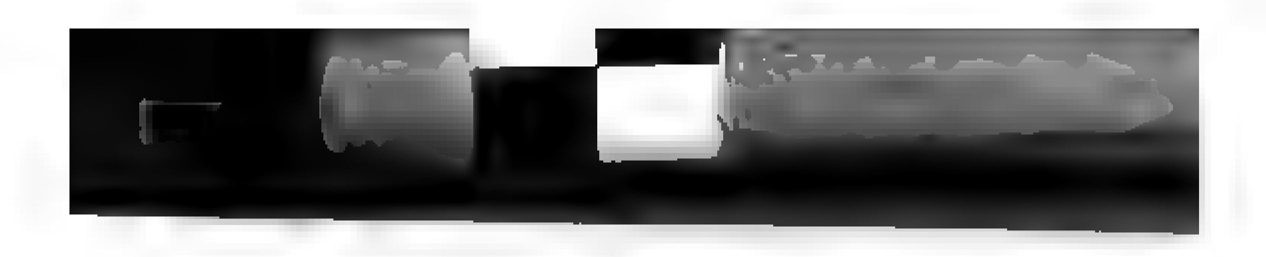
secundùm omnia quæ feci populo huic (1).] Je ne crains point, mes Frères, de vous assurer en la vérité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en chrétien.

Et cependant, ô mœurs dépravées! ô étrange désolation du christianisme! nul ne les regarde en cet esprit, on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, Messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée? quelle condition n'a pas oublié ses bornes? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avoit reçus de ses ancêtres? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres qu'on ne [peut] plus y faire de discernement, et par un juste retour la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! Saint Chrysostôme a dit (2), et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornemens extérieurs. Donc ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connoître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes

(1) *II. Esdr.* v. 19. — (2) *In Matth. Hom.* IV, *tom.* VII, *pag.* 65, 66.



aux siècles futurs les pr
voici Dieu qui te va parl
vaines pensées, sous la fi
bouche de son prophète
» prophète, s'est élevé c
» comme les cèdres du L
de sa rosée, la terre l'a e
les puissances l'ont comblé
suçoit de son côté le sang
» quoi il s'est élevé, supe
» en sa verdure, étendu en
» ses rejetons » : *Pulcher*
morosus, excelsusque altit
sas frondes elevatum est c
» oiseaux faisoient leurs ni
les familles de ses domestiq
» mettoient à couvert sous s
nombre de créatures attach
» les cèdres ni les pins ne l'



ne l'égaloient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei.... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum* (1).

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et » qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son » cœur s'est enflé dans sa hauteur » ; *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua* ; pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre ; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes* ; on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous ceux qui se reposoient sous son ombre se » retireront de lui », de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* (2). Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains ; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune

(1) *Ezech.* XXXI. 8, 9, 6. — (2) *Ibid.* 10, 12.



II.E SERMON

POUR

LE IV.E DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR L'AMBITION.

Deux choses nécessaires à la félicité. Déréglement de nos affections et corruption de nos jugemens. Conduite que Dieu nous prescrit afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Etrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion : inutilité de leurs folles précautions.

Jesus ergo cùm cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, subiit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendroit pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. Joan. VI. 15.

Je reconnois Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asyle contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venoit se charger d'opprobres, devoit éviter les grandeurs hu-

maines. Mon Sauveur ne connoît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il étoit de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinoit un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, Messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin (1), c'est qu'il est indigné contre nos péchés; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la Cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

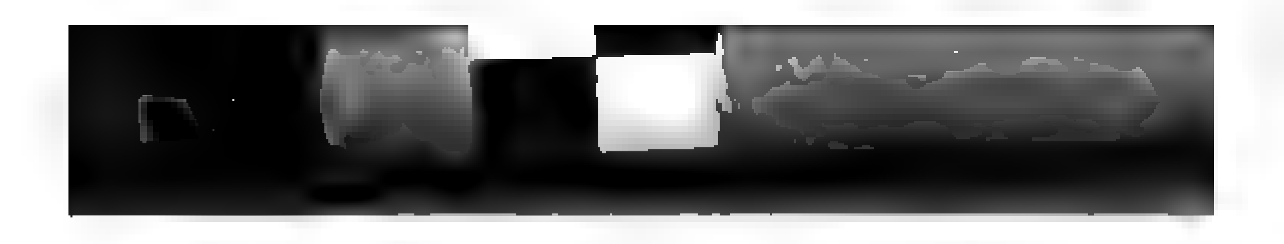
(1) *In. Joan. tract.* XLIX, *n.* 19, *tom.* III, *part.* II, *col.* 627.

la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante; que la félicité demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut; *Posse quod velit, velle quod oportet* (1). Le dernier est aussi nécessaire [que le premier.] Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paroît évidemment par cette raison : car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel [de désirer ce qu'il faut que de pouvoir ce que l'on désire; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusques au principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un

(1) *Cap.* XIII, *n.* 17, *tom.* VIII, *col.* 939.

plus



plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

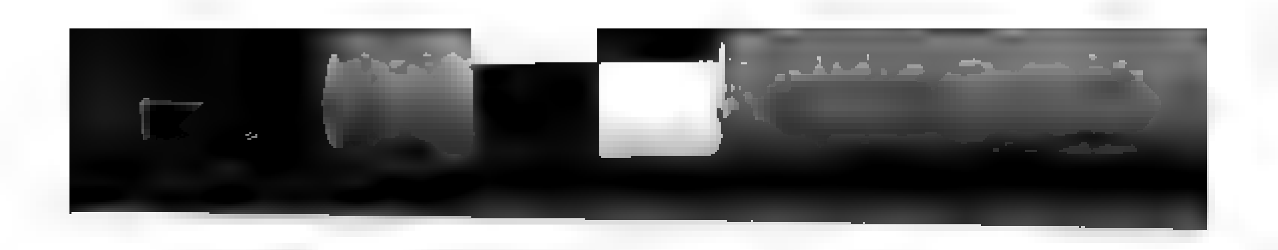
Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des dérèglemens de nos affections et de la corruption de nos jugemens. Nous laissons la règle, dit saint Augustin (1), et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder toute entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi? sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle : c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnoît que Pilate a reçu d'en-haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais

(1) *Loco mox citato, col.* 938.

parce que sa volonté étoit corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglemens, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, Messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne vous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit; sed ordo servandus est, quo prior est justitia* (1). Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps

(1) *S. Aug. ubi suprà.*



par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité toute entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi, que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur que « vous ne savez ce que vous demandez (1) ». Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde » qui passe (2) ». Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme; est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques momens le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité : *Nam quanta potentia potest esse mortalium?* C'est une sage Providence : et ainsi, dit saint Augustin (3), le partage des hommes mortels est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur.*

(1) *Matt.* xx. 22. — (2) *I. Cor.* vii. 31. — (3) *S. Aug. ubi suprà.*

Aspirons, Messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissans avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce seroit un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne; et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, Messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie: puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes, ou plutôt, dit saint Augustin (1), puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes: *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans;... atque ut hæc veraciter possit, potentiam planè optet, atque appetat ut potens sit in se ipso, et miro modo adversùs se ipsum pro se ipso.* O puissance peu enviée! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos

(1) *Ubi suprà, col. 939.*

entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph étoit esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Egypte y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a porté un amour infâme. Ah! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avoit honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandoit au dedans comme à une esclave: appelle ce jeune homme, confesse ton foible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvoit conseiller de pis son plus cruel ennemi? c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Eveille-toi, pauvre esclave, qui songe à sauver quelques soldats, et laisse prendre le roi prisonnier; et reconnois enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses

desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune; et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre? qu'est-ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, [l'autre] son ambition, son avarice; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas* (1).

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin, qui l'avoit bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si

(1) *S. Aug. Epist.* CCXX, *ad Bonif. n.* 6, *tom.* II, *col.* 813.

je ne me trompe, que pour « guérir la volonté il faut » réprimer la puissance » : *Frænatur facultas... ut sanetur voluntas* (1). Eh quoi donc! des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire, on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables? Nous sommes des enfans qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchemens, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivoient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvois

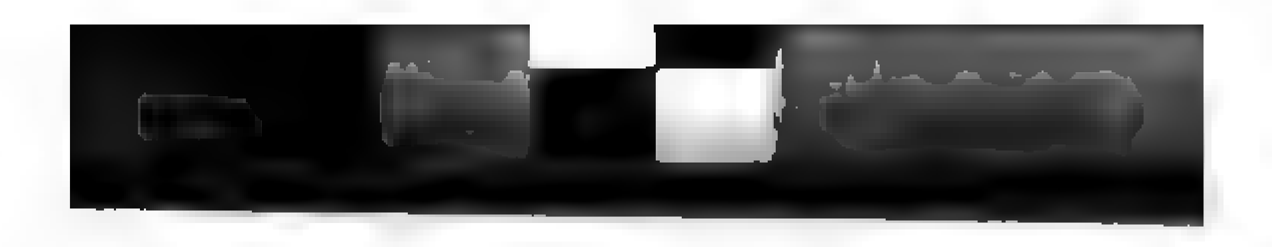
(1) *Ad Maced. Ep.* CLIII, *n.* 16, *tom.* II, *col.* 530.

vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinemens de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? la grande puissance féconde en crimes, la licence mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux (*). Il faut, disent-ils, se distinguer;

(*) Mais écoutons, chrétiens, ce que disent ici les ambitieux; Je me modérerai: et comment? ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiète et remuante? comme si nous nous gouvernions par raison, et non par humeur; ou comme si l'ambition n'étoit pas sans compa-



c'est une marque de foiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent

raison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde. Il faut se distinguer par quelque moyen : il leur semble que c'est la marque de peu de mérite, de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent la destinée. Les exemples les inquiètent.

Donnons quelque conseil aux grands de la terre. Que leur condition est périlleuse ! ce que c'est que d'agir par humeur, et non par raison ! c'est ce qui cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure. Et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions.

Tel qu'est le péril d'un homme qui, ayant épousé une femme d'une rare et ravissante beauté, seroit obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur, et même de ne la regarder qu'avec réserve ; vous ne comprenez que trop son péril : autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités (1). Il y en a néanmoins [qui le font] ; Dieu prête de ses serviteurs à l'ordre du siècle. Que feront-ils, chrétiens ? il ne faut pas se permettre toutes choses ; qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu ; qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel. [Qu'ils imitent la conduite d'Esther, qui disoit à Dieu :] « Vous savez, » Seigneur, que je hais la gloire des injustes :.... vous savez » la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parois » dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination » la marque superbe de ma gloire, que je porte sur ma » tête ; que je la déteste comme un linge souillé et qui fait » horreur ; que je ne la porte point dans les jours de mon » silence ; que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni » pris plaisir au festin du roi ;..... et que depuis le temps » que j'ai été amenée en ce palais jusqu'aujourd'hui, jamais

(1) *S. Chrys. Homil.* XL. *in Matt. tom.* VII, *n.* 442 *et seq.*

toujours de la troupe et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent, semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'am-

» votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Sei» gneur Dieu d'Israël » : *Et nosti quia oderim gloriam iniquorum:..... tu scis necessitatem meam, quòd abominer signum superbiæ quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ; et quòd non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium regis,.... et nunquam lætata sit ancilla tua..... nisi in te, Deus Israel* (1).

Mais pour cela, que faire? elle évite ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut éviter elle en éloigne son cœur; elle fuit les délicatesses exquises et plus que royales de la table du favori; et pour la table du roi, elle ne pouvoit l'éviter étant son épouse; mais elle détourne son cœur, et au milieu de ses délices royales, elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël. [Il faut] s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne lève point la tête par quelque endroit. « Seigneur, disoit le pro» phète roi (2), mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et » mes yeux ne se sont point élevés » : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* [Il nous marque tous les degrés de l'orgueil]. Enflure du cœur, les yeux élevés, se méconnoître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur : *Ambulavi in magnis*; des desseins d'emportement : *neque in mirabilibus super me.* Et enfin il la déracine : « Vous savez, Seigneur, que » j'ai eu d'humbles sentimens de moi-même; mon ame, » qui s'appuie entièrement sur vous, est semblable à un » enfant nouvellement sevré, qui se repose uniquement » sur sa mère » : *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam; sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea.*

(1) *Esth.* 14-18. — (2) *Ps.* CXXX.

bition aux derniers excès. Je pourrois combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrois vous représenter que c'est ici un siècle de confusion où toutes choses sont mêlées, qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrois ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus foibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme » nous, et vous êtes fait semblable à nous » : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es* (1).

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces ames ambitieuses, par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, » disent les impies, le juste dans nos piéges, parce » qu'il nous est incommode » : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* (2). L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédiens, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit qui ne parle que de son devoir ? Il n'y a rien de si sec ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas

(1) *Is.* xiv. 10. — (2) *Sap.* ii. 12.



vous vous ennuirez d'une si grande lenteur, peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout-à-fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché, et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée; C'est l'appât ordinaire des ambitieux; ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'Etat! que de grands sentimens pour l'Eglise! que de saints réglemens pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle : et puis quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu

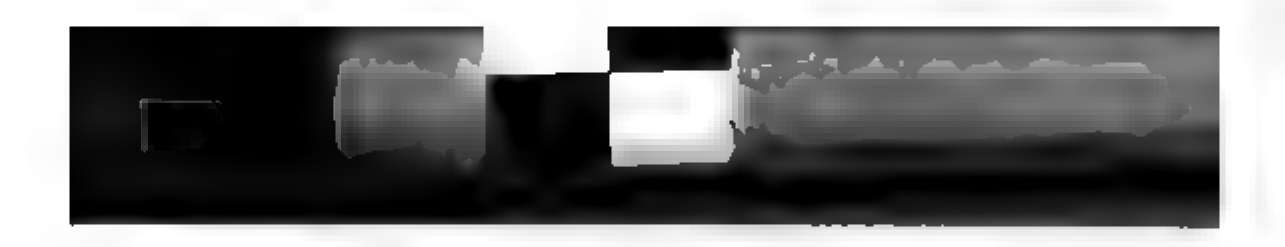


Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devroit détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout-à-fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur; il se croiroit peut-être assez grand, s'il ne vouloit chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui il appuie sa famille sur des fondemens plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques; aveugle et mal avisé! comme si ces soutiens magnifiques, qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étoient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Ecoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ezéchiel : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter*

» *dent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et re-*
» *linquent eum.* Cependant on le verra couché tout
» de son long sur la montagne, fardeau inutile de la
» terre » : *Projicient eum super montes* (1), ou s'il
se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses
grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille : ou Dieu
frappera son fils unique, et le fruit de son travail
passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera
succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un
coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a
coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un
homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et devant la troisième génération, le mauvais
ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront
» rompues dans toutes les vallées » : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* (2) : je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avoit ramassées comme
une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les
épaules, et regardant avec étonnement les restes de
cette fortune ruinée : Est-ce là que devoit aboutir
toute cette grandeur formidable au monde ? est-ce
là ce grand arbre dont l'ombre couvroit toute la
terre ? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce
là ce fleuve impétueux qui sembloit devoir inonder
toute la terre ? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume.
O homme, que penses-tu faire ? et pourquoi te travailles-tu vainement ?

(1) *Ezech.* XXXI. 12. — (2) *Ibid.*



vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir, il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie; qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet il tâche autant qu'il peut que le fruit de son travail n'ait point de fin : il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime : s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paroît chancelant. O homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt ô éternité, tu es Dieu même; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen.*

[redacted]

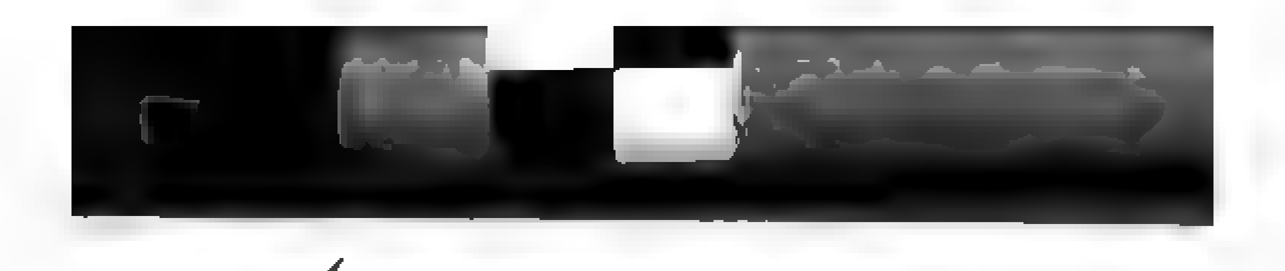
en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement : il voit qu'il ne fait que remuer les yeux, et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre : et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active? Il perce les intrigues les plus cachées; les oiseaux du ciel lui rapportent tout (1); il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine; *Divinatio in labiis Regis* (2); et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchoient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables?

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir non-seulement « pour la crainte, mais » encore pour la conscience », comme dit l'apôtre (3); quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel ? C'est là qu'il doit reconnoître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets; c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, leur

(1) *Eccle.* x. 20. — (2) *Prov.* xvi. 10. — (3) *Rom.* xiii. 5.

gélistes nous disent souvent, qu' « il se retiroit au » désert » ; *Secedebat in desertum* (1) : qu' « il alloit » à la montagne tout seul pour prier » ; *Abiit in montem orare* (2) : qu' « il y passoit même les nuits » entières » ; *Erat pernoctans in oratione Dei* (3). Mais qu'il se soit sauvé au désert ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part, si je ne me trompe, que dans l'évangile de cette journée. Et quelle cause, Messieurs, l'oblige à s'enfuir si soudainement? c'est que celui qui pénètre dans le fond des cœurs, avoit vu dans celui des peuples qu'ils viendroient bientôt avec grand concours pour l'enlever et le faire roi. Il a fui autrefois durant son enfance, pour éviter les persécutions d'un roi tyran qui vouloit le sacrifier à son ambition et à une vaine jalousie : voici une nouvelle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite ; on veut lui-même l'élever à la royauté : ne croyez pas qu'il l'endure. Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples ; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur, il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, et où il veut si peu être découvert qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *Fugit iterùm in montem ipse solus.* Si nous sommes persuadés qu'il est la parole éternelle, nous devons croire aussi, ames saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous

(1) *Luc.* v. 16. — (2) *Marc.* vi. 46. — (3) *Luc.* vi. 12.



instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué, dans le livre de l'Idolâtrie, qu'en fuyant ainsi le titre de roi, lui qui savoit si bien ce qui étoit dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens un parfait modèle de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs et la puissance : *Si regem denique fieri, conscius sui regni refugit, plenissimè dedit formam suis, dirigendo omni fastigio et suggestu tam dignitatis quàm potestatis* (1). C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matière importante, après avoir imploré le secours d'en-haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

C'est une règle infaillible, pour les lettres sacrées et les mystères de Dieu, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du Fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas une contrariété, mais un mystère. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret et quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse; et il nous invite, mes Sœurs, à le rechercher sous sa conduite. Car comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, et que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion et la paix des choses les plus éloignées, on voit assez, chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent; et d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion et de la réconciliation universelle. Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour

(1) *De Idolol. n. 18.*

nous en ôter la connoissance, mais pour nous inviter à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut nous la faire trouver avec plus de goût et l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'apprête, il l'assaisonne, il la rend plus douce : *Non obscuritate substracta, sed difficultate condita* (1).

Après avoir posé cette règle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les livres sacrés, remarquons maintenant, mes Sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnans.

Nous lisons dans l'évangile de cette journée que prévoyant que les peuples s'alloient assembler pour le faire roi, il se retire tout seul au désert, et montre par cette retraite, qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, chrétiens, nous lirons un autre évangile, où nous verrons ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout un grand peuple qui crie de toute sa force : « Béni soit le fils de David, » vive le roi d'Israël (2) » ! Et bien loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les pharisiens de réprimer ses disciples qui sembloient offenser par leur procédé la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense : Les pierres le crieront, dit-il, si ceux-ci ne rendent pas un assez public témoignage à ma royauté : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt* (3). Ainsi vous voyez qu'il accepte alors

(1) *In Psalm.* CIII, *Serm.* II, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 1144. — (2) *Matt.* XXI. 9. *Joan.* XII. 13. — (3) *Luc.* XIX. 40.

ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite? quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée? Sans doute il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir. Cette opposition apparente n'est pas pour troubler notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en notre Seigneur : cherchons et pénétrons le mystère.

Le voici en un mot, mes Sœurs, et je vous prie de le bien entendre; c'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas, chrétiens, la juste reconnoissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est roi : il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples; il le publiera parmi ses supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée; et il veut bien accepter un nom de puissance pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de grâces. Mais aujourd'hui, ames saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un honneur inutile qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut donc pas s'étonner s'il fuit et se retire, s'il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre, par son exemple, que, hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfans

doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine la paix d'une vie privée, où l'on vit en soi-même, où l'on se règle soi-même, où l'on règne enfin sur soi-même.

Si cet exemple du Fils de Dieu étoit comme il le doit être la règle de notre vie, nous aurions les sentimens véritables que doivent avoir les chrétiens touchant la puissance : le désir et l'usage en seroient réglés ; elle ne seroit pas désirée avec ambition ni exercée avec injustice. Le désir de s'agrandir ne produiroit pas tant de perfidies, ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions et de violences. Chacun se croiroit assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même, et s'il en avoit sur les autres il ne s'en serviroit que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes Sœurs, règlent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant dans le premier point, que le chrétien véritable ne doit désirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, et en vous faisant voir dans le second, que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi et tout l'exercice. Maximes saintes et apostoliques qui feront le partage de ce discours : la première réglera le désir, la seconde prescrira l'usage.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des grands du monde à l'égard de la justice et des misérables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du christianisme.

MAIS je n'aurois fait, chrétiens, que la moitié de mon ouvrage, si après vous avoir montré par l'Ecriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchois aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Ecriture pour sanctifier la grandeur par un bon usage; et c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux grands de la terre pour bien user de leur puissance.

La première et la capitale d'où dérivent toutes les autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu. « Afin, dit saint Grégoire, que les grands » rendent leur puissance salutaire, il faut qu'ils sa» chent ce qu'ils peuvent; mais afin qu'ils ne s'élè» vent pas, il faut qu'ils ignorent ce qu'ils peuvent » : *Ut prodesse debeat posse se sciat, et ut extolli non debeat posse se nesciat* (1). Toute puissance vient

(1) *S. Gregor. Mag. lib.* v. *Moral. in Job. cap.* VIII, *tom.* 1, *col.* 146.

de Dieu (1); donc [elle doit être] ordonnée. L'ordre; que ce soit pour le bien, autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la boue et de la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte le caractère de la puissance divine, le porte de sa munificence; et il n'y auroit point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avoit perverti l'ordre et l'institution du Créateur.

Nous lisons dans le second livre des Chroniques une belle cérémonie qui se pratiquoit dans le sacre des rois de Juda. Au jour qu'on les oignoit de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avoit commandé, on leur mettoit en même temps le diadême sur la tête, et la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, et dederunt in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem* (2) : afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affermir le règne de Dieu parmi les hommes, que l'exécution de ses saintes lois ne leur doit être ni moins chère ni moins précieuse que leur couronne.

De tous les rois de Juda aucun n'a mieux pratiqué cette divine leçon que Josaphat, prince incomparable, non moins vaillant que religieux, et père de ses peuples autant que victorieux de ses ennemis. L'Ecriture nous fait souvent remarquer que les prospérités corrompent les hommes, enflent leur cœur par la vanité, et leur font oublier la loi de Dieu. Mais au contraire, la prospérité, qui donnoit de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu et établir son service : *Factæque sunt ei in-*

(1) *Rom.* XIII. 1. — (2) *II. Par.* XXIII. 11.

finitæ divitiæ et multa gloria, sumpsitque cor ejus audaciam propter vias Domini (1). « Il se trouva » comblé d'une infinité de richesses et d'une très- » grande gloire; et son cœur fut rempli de force et » de zèle, pour l'observation des préceptes du Sei- » gneur ».

Ce prince, considérant que tout bien lui venoit de Dieu, et touché d'une juste reconnoissance, entreprit de le faire régner dans tout son empire. Et l'Ecriture remarque que, pour accomplir un si beau dessein, il avoit un soin particulier de choisir entre les lévites et les ministres de Dieu ceux qui étoient les mieux versés dans sa sainte loi, qu'il envoyoit dans les villes afin que le peuple fût instruit : *Circuibant cunctas urbes Juda, et erudiebant populum* (2). Et ce n'est pas sans raison que les anciens conciles de l'Eglise Gallicane (3) ont souvent proposé à nos rois l'exemple de ce grand monarque, dont la conduite fut suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste. Car écoutez ce que dit l'Ecriture sainte : Josaphat marchant ainsi dans les voies de Dieu, il le rendit redoutable à tous ses voisins : *Itaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, quæ erant per gyrum Juda* (4). Et ce prince s'agrandissoit tous les jours, parce que Dieu étoit avec lui : tant il est vrai que Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, et qu'il est le rempart de ceux qui le servent.

Le second soin du roi Josaphat et le second moyen

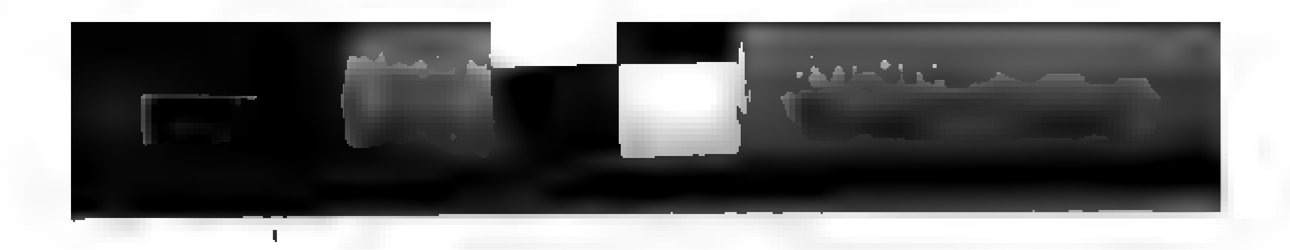
(1) *II. Par.* XVII. 5, 6. — (2) *Ibid.* 10. — (3) *Concil. Paris.* VII, c. XXIII, *Labb. tom.* VII, *col.* 1665. *Conc. Aquisgran.* II, c. XI. *Ibid. col.* 1721. — (4) *II. Par.* XVII. 10.

dont il se servoit pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice. « Il établit des juges, dit l'Ecriture, dans les » villes de Judée », et les appelant à lui, il leur prescrivoit lui-même en ces termes de quelle manière ils devoient agir. « Prenez garde, leur disoit-» il, à votre conduite; car ce n'est pas la justice des » hommes, mais la justice de Dieu que vous exer-» cez, et tout ce que vous jugerez vous en serez res-» ponsables. Ayez toujours devant les yeux la crainte » de Dieu; faites tout avec diligence : songez que le » Seigneur notre Dieu déteste l'iniquité, qu'il ne » regarde point les personnes, et ne se laisse point » corrompre par les présens [1] ». Vous donc qui jugerez en son nom par la puissance que je vous en donne, comme vous exercez son autorité imitez aussi sa justice. Puis descendant au détail, il règle en cette manière les devoirs particuliers. « Amarias, votre » prêtre et votre pontife, présidera dans les choses » qui regardent Dieu et son service; et Zabadias, » qui est un des chefs de la maison de Juda, aura » la conduite de celles qui regardent le ministère » royal [2] ». C'est ainsi que ce sage prince retenoit chacun dans ses bornes; et empêchant la confusion et les entreprises, faisoit que tout concouroit et au service de Dieu, et à l'utilité des peuples.

Et certainement, chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit et la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. Les hommes en général sont intéressés, et

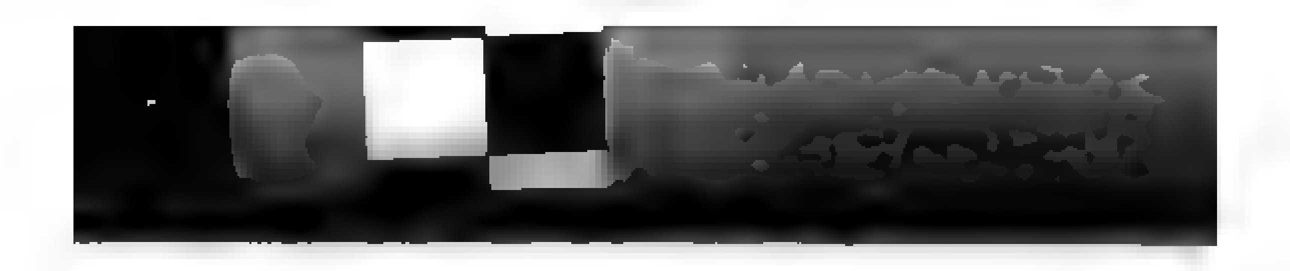
[1] *II. Par* XIX. 5, 6, 7. — [2] *Ibid.* 11.

ainsi



ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Que sert de dissimuler? il est aisé de comprendre que les injustes pour l'ordinaire sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage, et combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre où ils s'étendent à leur aise. L'homme de bien se resserre dans tant de limites qu'à peine se peut-il aider; il se renferme dans ce qui est droit: l'injuste veut généralement ce qui l'accommode. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocens, il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : « Tu poursuivras justement ce » qui est juste »; *Justè quod justum est persequeris* (1). Au contraire, l'homme injuste et intéressé passe, dit l'Ecriture, de mal en mal; et c'est pourquoi il se fortifie sur la terre : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt* (2). Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, et une première injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, et si l'homme de bien au contraire demeure court ordinairement dans ses en-

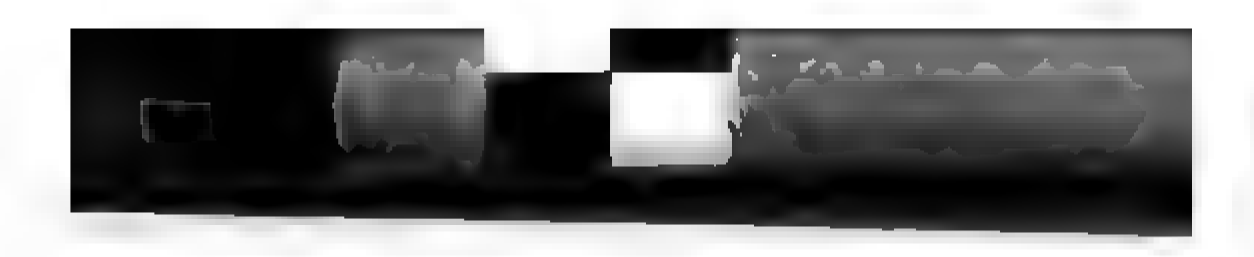
(1) *Deut.* XVI. 20. — (2) *Jer.* IX. 3.



l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. « C'est pour » cela, dit saint Grégoire, que vous êtes grands, » afin que ceux qui veulent le bien soient secourus, » et que les voies du ciel soient plus étendues » : *Ad hoc enim potestas... cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum regnum largiùs pateat* (1). C'est à vous, ô grands de la terre, d'élargir un peu les voies du ciel, de rétablir ce grand chemin et de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit, et n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises sans relâche aucun, avec tant d'infirmités et tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue : mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors, et ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la foiblesse humaine.

Tel est, Messieurs, le devoir et le grand emploi des grands du monde, de protéger hautement le bon droit et l'innocence. Car c'est trahir la justice, que de travailler foiblement pour elle ; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle, ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchans n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais apres qu'ils ont essuyé une légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice; ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre doréṅavant

(1) *Lib.* III, *Ep.* LXV, *ad Mauric. Aug. tom.* II, *col.* 676.



crainte de respect, qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchans appréhendent ses yeux et son bras; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté.

Mais, Messieurs, il faut finir et vous dire que la puissance après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une dernière obligation qui est celle de soulager la misère. En effet ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les grands du monde un rayon de sa puissance toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté; et ainsi, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze [1], prêchant à Constantinople en présence de l'empereur, ils doivent se montrer des dieux en secourant les affligés et les misérables.

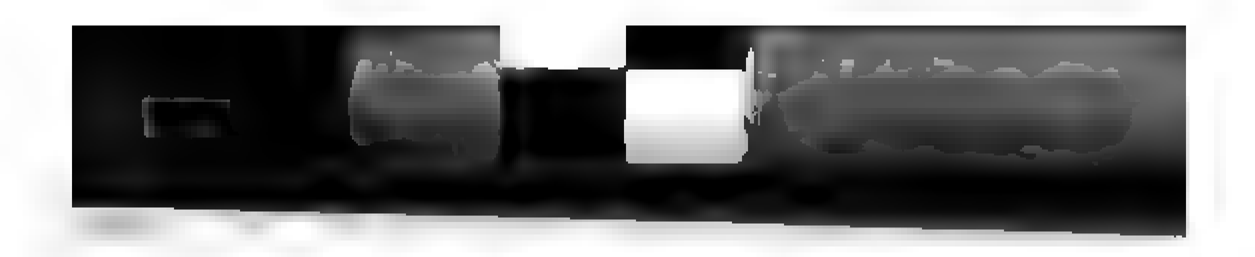
J'ai remarqué dans les saintes Lettres que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de dieux; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste, celui-ci me semble fort considérable : « Où sont vos dieux, leur dit-il, » dans lesquels vous avez mis votre confiance »? si ce sont des dieux véritables, « qu'ils viennent à » votre secours et qu'ils vous protègent dans vos » besoins » : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam? surgant et opitulentur vobis,..... et in ne-*

(1) *Orat.* XXVII, *tom.* I, *p.* 471.

cessitate vos protegant (1). Ce grand Dieu, ce Dieu véritable, et seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits : et de là les grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées, et non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu, s'ils se contentent de humer l'encens, de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

Le sage Néhémias avoit bien compris cette obligation, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour régir les Israélites dont il fut le gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état et les forces de ce peuple. Il vit que les gouverneurs qui l'avoient précédé dans cet emploi avoient beaucoup foulé ce pauvre peuple; mais surtout comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolens l'avoient tout-à-fait abattu : *Duces autem primi, qui fuerunt ante me, gravaverunt populum ;... sed et ministri eorum depresserunt populum* (2). Il fut donc touché de compassion voyant ce peuple fort épuisé, *Valde enim attenuatus erat populus* (3). Il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager : il ne fit pas seulement de grandes largesses, mais il crut qu'il devoit remettre beaucoup de droits qui lui étoient

(1) *Deut.* XXXII. 37, 38. — (2) *II. Esdr.* V. 15. — (3) *Ibid.* 18.



dus légitimement. Et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en » bien, selon le bien que j'ai fait à ce peuple » : *Memento mei, Deus, in bonum, secundùm omnia quæ feci populo huic* (1).

Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissans du monde. Car comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits : de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérans. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée : aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins, ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique ; et c'est par-là qu'ils font paroître leur toute-puissance. Mais laissons le tumulte des armes et voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerre : n'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Ecclésiastique ? *Venatio leonis, onager in eremo; sic et pascua divitum sunt pauperes* (2) : « L'âne sauvage

(1) *II. Esdr.* XI. 19. — (2) *Eccle.* XIII. 23.

il est semblable à ces grands arbres qui] étalent de loin la beauté et la verdeur de leurs feuilles, [et qui n'ont] des fruits que pour la vue.

C'est là où nous conduit l'esprit de grandeur, qui est contre l'esprit du baptême, et contre l'esprit de Jésus-Christ : et il ne se trouve pas seulement dans les grands, [mais dans tous] ceux qui affectent de les imiter : et qui ne l'affecte pas dans un siècle tout de grandeur comme le nôtre? ils prennent un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté dans Isaïe. *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est altera* (1). Je suis : ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égaler celui qui a dit? *Ego sum qui sum :* « Je suis celui qui est ». Je suis, toute la menue populace n'est rien; ce n'est pas vivre : il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des autres, ni de se mettre en peine de leurs besoins; ah! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle : l'esprit de christianisme, [c'est un] esprit de fraternité et de communication. Sont-ils membres de Jésus-Christ, s'ils se regardent comme séparés et s'ils se détachent du corps?

Mais quand ils n'agiroient pas comme chrétiens, le dépôt de sa puissance que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien : s'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité. Car, ainsi que j'ai déjà dit, ce n'est pas en vain, chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puis-

(1) *Is.* XLVII. 10.

» délivrer son peuple, et vous périrez, vous et la » maison de votre père » : *Si silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi, et tu et domus patris tui peribitis* (1). Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu et le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténèbres extérieures où est l'horreur et le grincement de dents.

Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir; et le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire, c'est-à-dire pour le bien de ses enfans. Mais en formant en nous un si saint désir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudroit avoir du crédit et être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. « Et quoiqu'ils aspirent à ces places » par des vues d'élévation, ils se promettent cependant, dit saint Grégoire, d'y faire de grandes » merveilles » : *Et quamvis hoc elationis intentione appetant, operaturos tamen se magna pertractant* (2). Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage bien avant dans des poursuites ambitieuses, dans l'amour du monde; on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux : et quand on est arrivé au but, on oublie aisé-

(1) *Esther.* IV. 13. — (2) *Regul. Pastor. part.* I, *cap.* II, *tom.* II, *col.* 9.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE MARDI

DE LA IV.E SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

Quelles en sont les causes, les effets et les remèdes.

Respondit turba et dixit : Dæmonium habes ; quis te quærit interficere ?

La troupe répondit et dit au Seigneur: Vous êtes possédé du démon ; qui est-ce qui pense à vous tuer? Joan. VII. 20.

Apprendre aux hommes, par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur et décrié ses actions les plus saintes, à vouloir être plutôt du parti de Jésus-Christ noirci par les calomnies, que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance, rien de plus important que de le faire bien connoître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes et par ses effets, par la racine d'où elle est sortie, par les fruits qu'elle produit. Et quoique la bien connoître soit assez pour en donner de l'horreur, toutefois nous ajouterons les remèdes.

» nous maudit et nous bénissons ». Si bien que quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudroit faire cet effort sur nous, lorsqu'une inimitié nous divise; ou du moins n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née; de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir, dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se roidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire; il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue; à force de parler il croit tout-à-fait ce qu'il ne croyoit qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation, et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances; puisque s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet; et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avois à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain

nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir : et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et feindre quelque concorde apparente; qui pourroit lire dans nos cœurs, avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verroit bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être; et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellens, et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel; c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance : il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie : [de là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellens. Voilà la cause de la médisance, l'envie; cause honteuse, et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant; il se cache. L'envie est une passion timide qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paroître. Ainsi le médisant; il ronge

» dit saint Augustin (1), sont très-empressés à vou- » loir connoître la vie des autres, tandis qu'ils sont » très-paresseux pour réformer la leur ». *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam.* « Hypocrite, dit » le Fils de Dieu, commencez par ôter la poutre qui » est dans votre œil, et vous ôterez ensuite la paille » qui est dans celui de votre frère » : *Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui* (2). Il fait le vertueux en reprenant les autres : il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte une certaine liberté de parler des autres et des abus publics : hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender ; il n'amende pas ce qu'il peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres, et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse ; la seconde est fière et insolente ; la troisième trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil : « On est envieux dès qu'on est superbe » ; *Si superbus est, et invidus est* (3). Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés : « Vous serez comme des dieux » ; *Eritis sicut dii* (4). Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes.

(1) *Confess. lib.* x, *cap.* III, *tom.* I, *col.* 171. — (2) *Matt.* VII. 5. — (3) *S. Aug. Enar. in Ps.* C, *n.* 9, *tom.* IV, *col.* 1088. — (4) *Gen.* III. 5.

PLAN D'UN SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA IV.E SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A MEAUX,

SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Comparaison des mauvais catholiques avec les hérétiques.

Si cæci essetis, non haberetis peccatum, nunc verò dicitis : Quia videmus; peccatum vestrum manet.

Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant, parce que vous dites : Nous voyons; votre péche ubsiste. Joan. IX. 41.

RACONTER l'histoire, dans le dessein de rendre les pharisiens odieux. Peser les circonstances qui les font voir incrédules et déraisonnables; et puis faire voir au peuple que cette haine, qu'ils ont contre Jésus, se tourne contre eux. *Peccatum vestrum manet.*

Malheur d'un évêque qui prêche; soit qu'il se taise, soit qu'il parle.

S'il se tait, il se condamne : *Speculatorem dedi te*

num gloriæ crucifixissent(1) : « S'ils l'eussent connu, » ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la » gloire » : nous, immortel et connu.

L'hérésie : elle croit figure : toi, c'est Jésus-Christ même, afin que, le voulant, le sachant, tu l'outrages.

La rémission des péchés, elle la nie : toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime ; tu cherches à y être flatté, etc. Dénombrement.

Tu les justifies. *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit* (2). « Samarie n'a pas fait la » moitié des crimes que tu as commis ».

Le péché des chrétiens plus grand ; des catholiques, des prêtres ; et puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques. *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* (3). « Et toi aussi, sois confondu, et porte » ton ignominie ».

Contre la honte de confesser ses péchés, la consolation et la gloire.

(1) *I. Cor.* II. 8. — (2) *Ezech.* XVI. 51. — (3) *Ibid.* 54.

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA IV.E SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux d'en conserver le souvenir. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connoître la dignité de notre nature.

Domine, veni, et vide.

Seigneur, venez, et voyez. Joan. XI. 34.

ME sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la Cour? et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, Messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre Evangile : Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare : c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps

[redacted]

mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons, et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange foiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort : voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou, s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées : et je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connoître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inoui dans l'ordre de la

connoître; qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle, que de connoître son foible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnoisse en soi-même beaucoup de bassesse, qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie foible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Eternel; ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage; sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu; car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère; parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste

ties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connoître. En effet, la société de l'ame et du corps fait que le corps nous paroît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'ame quelque chose de moins : mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'ame aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine; alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme : de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse : toi seule nous fais connoître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien

ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paroît immense, honneurs, richesses, plaisirs; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout foible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfans? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps; il deviendra, dit Tertullien, » un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune » langue » : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine periturœ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* (1).

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu?

(1) *De Resur. car. n. 4.*

J'entre

J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparoître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle étoit presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser long-temps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfans qui naissent; à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avoit-on que faire de moi, et la pièce n'en auroit pas été moins jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre.

Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant;

semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, Messieurs; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.*

SECOND POINT.

N'EN doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changemens et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein; toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connoissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connoissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler, sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontoient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie

à lui donner des alimens plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins mêmes à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il seroit superflu de vous raconter comme il sait ménager les élémens, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus! il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Ecriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, Messieurs, comment auroit pu prendre un tel ascendant une créature si foible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avoit en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne

se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvoit inventer, que sa seule puissance pouvoit construire. O homme, il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art: car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrois-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrois-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient; et qu'ainsi notre ame, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de

clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est » imprimé en nos ames » : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine* (1). C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image ; c'est la vérité elle-même qui nous parle et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens ; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connoît et se contemple ; sa vie, c'est de se connoître ; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connoisse. Etre éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection ; chrétiens, quel est ce miracle ? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité ? où avons-nous songé cette infinité ? O éternité ! ô infinité ! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos ames ? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur ? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom ?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons :

(1) *Ps.* IV. 7.

notre foible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre ame une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élevera du centre de l'ame : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette ame, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense ? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas long-temps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'ame se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses foiblesses, elle a ses langueurs; et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une

si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut : et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

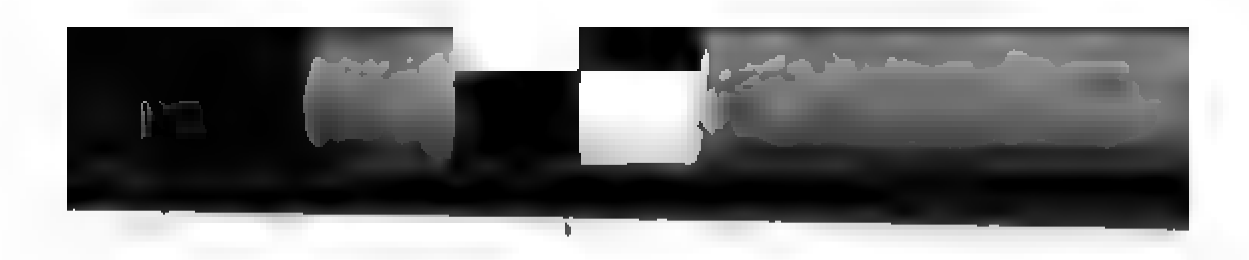
Vous jugez bien, Messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même ; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion ? faut-il, chrétiens, que je vous le dise ? et ces masures mal assorties, avec ces fondemens si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier ? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnoître ; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ* (1) ? Est-ce là cette Jérusalem ? « Est-ce là cette ville ?

(1) *Thren.* II. 15.

» est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute » la terre »? Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras: la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos foiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos ames lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre Evangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnoître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *secundùm*



imaginem ejus qui creavit illum (1) : « selon l'image » de celui qui l'a créé ».

O ame remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendroit ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie (2) : qui croit en lui, ne meurt pas; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O ame, console-toi : si ce divin Architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre, il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption selon les raisonnemens de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché (3) », comme parle le saint apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une ame bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne peuvent

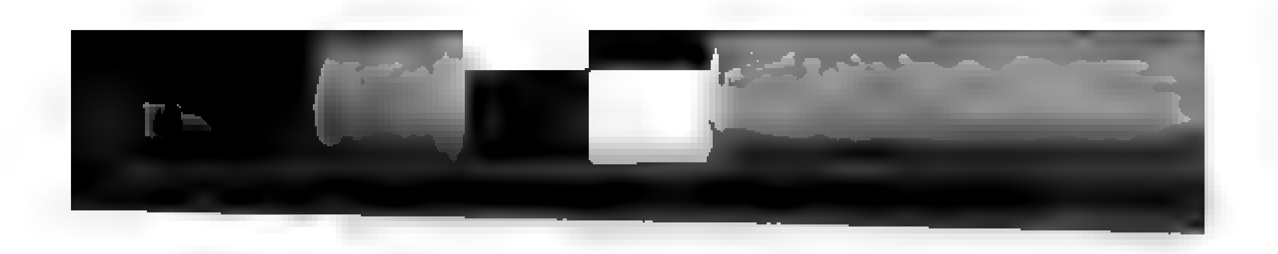
(1) *Coloss.* III. 10. — (2) *Joan.* XI. 25, 26. — (3) *Rom.* VIII. 3.

» posséder le royaume de Dieu » : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* (1). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme pour ne paroître jamais : *Et mors ultrà non erit* (2).

Que crains-tu donc, ame chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin apôtre. « Nous savons », nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que » si cette maison de terre et de boue, dans laquelle » nous habitons, est détruite, nous avons une autre » maison qui nous est préparée au ciel (3) ». O con-

(1) *I. Cor.* xv. 50. — (2) *Apoc.* xxi. 4. — (3) *II. Cor.* v. 1.



duite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins ! Il a dessein, dit excellemment saint Jean-Chrysostôme [1], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras ? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

(1) *Hom. in dict. Apost.* De dormientibus, etc. *tom.* 1, *p.* 764.

FRAGMENT

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE

ET LE NÉANT DE L'HOMME.

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous sembloit si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si long-temps qu'on soit au monde, y seroit-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paroîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparoître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étois pas! qu'il y en a où je ne serai point! et que

j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avoit-on que faire de moi; et la comédie ne se seroit pas moins bien jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi* (1).

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer? par combien de maladies, etc.? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, J'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra; qui les flétrira et les fera tomber : ou comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré long-temps, un flot le pousse contre un écueil et le brise. Il en est de même : le grand nombre

(1) *I. Cor.* VII. 31.

d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendoient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrois-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc. de ma vie; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentemens ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentemens, les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude, et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentemens? ne s'est-elle pas toujours jetée à la

traverse pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile : des illicites? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des momens de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuroient. Ce n'est pas assez dire, Ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

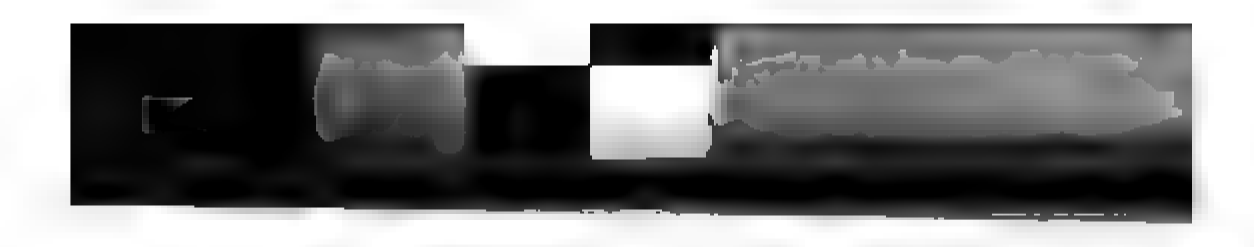
Eh bien! mon ame, est-ce donc si grande chose

que cette vie? et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peines, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée, j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE

DU TOME DOUZIÈME.



FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.

[redacted]

